

Parcours historiques

DANS LA RÉGION TOURISTIQUE

du Bas-Saint-Laurent

PAUL LAROCQUE ET COLLABORATEURS

Ce livre est publié par le GRIDEQ (Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec). Les propos tenus dans cet ouvrage n'engagent que la responsabilité des auteurs.

RÉVISION ET ÉDITION

Jean LARRIVÉE

TRAITEMENT DE TEXTE

Céline BRISSON

Diane D'AMOURS

Annie TREMBLAY

CONCEPTION GRAPHIQUE

Geneviève RABOIN

INFORMATION

Lise BLANCHETTE : (418) 724-1440

GRIDEQ

300, allée des Ursulines

Rimouski (Québec)

G5L 3A1

Données de catalogage avant publication (Canada)

Larocque, Paul, 1945-

Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent

Comprend des références bibliographiques

ISBN 2-920270-53-2

1. Bas-Saint-Laurent (Québec) - Guides. 2. Bas-Saint-Laurent (Québec) - Histoire. I. Université du Québec à Rimouski. Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec. II. Titre.

FC2945.B36L37 1993 917.14"7044 C93-097331-3

F1054.B36L37 1993

Tous droits réservés

Copyright 1994

Université du Québec à Rimouski

ÉQUIPE DE PRODUCTION ET COLLABORATEURS

COORDINATION GÉNÉRALE :

Paul LAROCQUE

RÉDACTION DES TEXTES DE LA PREMIÈRE PARTIE :

Paul LAROCQUE

RECHERCHE ET RÉDACTION DES TEXTES DE LA SECONDE PARTIE :

Jean-Pierre BÉLANGER, Bernard HÉTU, Régis JEAN, Paul LAROCQUE, Paul TRÉPANIÉ

CONTRIBUTIONS À LA RÉVISION DES TEXTES :

Jean-Pierre BÉLANGER, Jean-Roch BELZILE, Pierre COLLINS, Gaston DESJARDINS, René DESROSIERS, Régis JEAN, Roger JOANNET, Jean LARRIVÉE, Euchariste MORIN, Emmanuel RIOUX, Michel ST-PIERRE, Réal SOUCY, Nicole THIVIERGE, Paul TRÉPANIÉ

SCHÉMAS DE LOCALISATION ET ILLUSTRATIONS DU TEXTE DE BERNARD HÉTU :

Suzanne GAGNON

CARTES :

Stéphane ST-PIERRE

RECHERCHE ICONOGRAPHIQUE :

Michel DEMALSY, Régis JEAN, Paul LAROCQUE, Jean LARRIVÉE, Euchariste MORIN, Jacques MORIN, Projet d'histoire du Bas-Saint-Laurent

TRAITEMENT DE PHOTOGRAPHIES :

Jean-Luc THÉBERGE

GRAPHISME :

Geneviève RABOIN

ÉDITION FINALE :

Jean LARRIVÉE

TRAITEMENT DE TEXTE :

Céline BRISSON, Diane D'AMOURS, Annie TREMBLAY

COMITÉ CONSULTATIF :

Rita GIGUÈRE, Collette LAPOINTE, Euchariste MORIN, Serge OUELLET

INTERVENTION APPRÉCIÉE :

Celle d'un comité de la région de Kamouraska animé par madame Colette LAPOINTE et formé de mesdames Céline CHAREST, Pierrette MAURAI, Marie-andrée RAYMOND, Marie-Paule SOUCY-CHÉNARD ; et de messieurs Maurice GAGNON, Gaétan GODBOUT, Roger MARTIN, Hervé VOYER

Un merci spécial à Euchariste, Jean, Rita et Suzanne

La publication du livre **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent** a été rendue possible grâce à la contribution financière des organismes suivants :

- La Direction du Bas-Saint-Laurent du ministère de la Culture
- La Fédération régionale des caisses populaires du Bas-Saint-Laurent
- L'Association touristique du Bas-Saint-Laurent
- L'Université du Québec à Rimouski
- Le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec.

AVANT-PROPOS

La Politique culturelle du Québec, adoptée en juin 1992, fait de l'affirmation de l'identité culturelle son premier axe de développement. Celui-ci s'appuie, entre autres, sur la valorisation de l'héritage culturel.

En privilégiant la valorisation de l'héritage culturel, l'État veut contribuer à mieux faire connaître aux Québécois les richesses de la mémoire collective, pour que celles-ci puissent être davantage utilisées dans la vie courante de chacun.

Les parcours touristiques et historiques que nous propose ce livre nous font redécouvrir le patrimoine de notre région. L'auteur, Paul Larocque, a puisé dans une masse de documents souvent inédits, une multitude d'informations rendant ainsi accessibles les connaissances acquises sur le territoire depuis une dizaine d'années.

La collaboration entre le GRIDEQ de l'Université du Québec à Rimouski et le ministère de la Culture est aussi une première dans le domaine du patrimoine. Le Ministère souhaite encourager ce type d'expériences qui tire profit du potentiel des ressources humaines pour le développement culturel de la région.

Comme le souligne la Commission des biens culturels du Québec, «*la culture appartient à toute la population. C'est elle qui en est à l'origine et c'est à elle qu'elle doit retourner*».

Bonne lecture et bonne route.

John MICHAUD
Directeur régional
Direction du Bas-Saint-Laurent
Ministère de la Culture

AVANT-PROPOS

Le patrimoine culturel d'un peuple, selon l'Unesco,

s'étend aux oeuvres de ses artistes, de ses architectes, de ses musiciens, de ses écrivains, de ses savants, aussi bien qu'aux créations anonymes, surgies de l'âme populaire et à l'ensemble des valeurs qui donnent un sens à la vie. Il comprend les oeuvres matérielles et nonmatérielles qui expriment la créativité de ce peuple : langue, rites, croyances, lieux et monuments historiques, littérature, oeuvres d'art, archives et bibliothèques.

Tant par son histoire que par la diversité des thématiques que l'on peut y observer, qu'elles soient agricole, forestière, ferroviaire, maritime, ou de villégiature, le Bas-Saint-Laurent recèle une grande richesse patrimoniale.

Les parcours historiques permettront à la population du Bas-Saint-Laurent de redécouvrir leur environnement et aux voyageurs-touristes de mieux comprendre les différentes composantes qui ont façonné la région.

Cet ouvrage répond, entre autres, aux besoins maintes fois exprimés par les milieux culturels d'obtenir des moyens de sensibilisation au patrimoine régional.

Nous tenons à remercier Paul Larocque et ses collaborateurs d'avoir enfin rendu possible cette mise en valeur du patrimoine du Bas-Saint-Laurent.

Rita GIGUÈRE
Directrice générale
Conseil de la Culture de
l'Est du Québec

TABLE DES MATIÈRES

	Page
ÉQUIPE DE PRODUCTION ET COLLABORATEURS	v
AVANT-PROPOS	vii
INTRODUCTION	1
Première partie : PARCOURS	5
KAMOURASKA (DE LA POCATIÈRE À SAINT-ALEXANDRE)	9
La Pocatière	17
- La maison Bélanger	19
- La Grande Anse	19
- Le musée François-Pilote	22
- Le moulin Gendron	25
Saint-Pacôme	28
- La meunerie Casgrain	30
- Le belvédère de la côte des Chats	32
Rivière-Ouelle	33
- L'embouchure de la rivière	37
- Le manoir Casgrain	39
- La maison natale Jean-Charles Chapais	40
Saint-Denis-de-la-Bouteillerie	43
- La maison Chapais	46
- Les aboiteaux de la seigneurie de Kamouraska	48
- Le cap au Diable	49

	Page
Kamouraska (Saint-Louis)	51
- Les Agrès de pêche du Kamouraska	54
- Anguille et pêches à fascines	54
- Le palais de justice	56
- Musée de Kamouraska	58
- Le domaine seigneurial Taché	60
- Le moulin Paradis	62
- Nature et technologie : les moulins à eau	64
Saint-Pascal	67
- Le moulin Lajoie	68
- L'édifice Normand	71
- L'église Saint-Pascal et ses statues d'anges	72
- Le magasin et la maison Chapleau	73
- La scierie Lavoie	77
Saint-André	79
- Le manoir Campbell-Rankin	81
- Hôtel «Le Manoir»	84
- La maison Desjardins	87
- Le magasin Sifroy Guéret dit Dumont	89
Saint-Alexandre	91
- L'église Saint-Alexandre	92
DE NOTRE-DAME-DU-PORTAGE	
À L'ISLE-VERTE	97
Notre-Dame-du-Portage	103
- L'architecture de villégiature	104
- Villas et villégiature	105

	Page
Rivière-du-Loup	109
- Saint-Patrice Ouest	111
- Musée du Bas-Saint-Laurent	114
- Le manoir Fraser	115
- La place de l'église Saint-Patrice	117
- Le château Grandville	120
- L'ancien consulat américain	121
- L'hôtel de ville	122
- La Banque de Montréal	124
- Les chutes	126
- La paroisse de Saint-Ludger	128
- La pointe de Rivière-du-Loup	129
Cacouna	132
- Villégiature d'autrefois	134
- Le presbytère de Cacouna	139
L'Isle-Verte	142
- L'église Saint-Jean-Baptiste	144
- La maison Louis-Bertrand	145
- Le palais de justice de L'Isle-Verte	146
- La filature de L'Isle-Verte	149
- L'île Verte et son phare	151
- La maison Girard	155
- Le moulin du Petit Sault	155
DE TROIS-PISTOLES À SAINTE-LUCE-SUR-MER	159
Trois-Pistoles	165
- La légende de la maison des Pilotes	167
- Le secteur de la rivière Trois-Pistoles	168

	Page
- Le musée Saint-Laurent	170
- L'île aux Pommes	171
- L'église Notre-Dame-des-Neiges	172
- Le secteur du quai	174
- L'île aux Basques	175
- La maison du Notaire	178
- La grève de Fatima	179
Saint-Simon et Saint-Mathieu-de-Rioux	181
- Le secteur de l'église	183
- Saint-Simon-sur-Mer	184
- Saint-Mathieu-de-Rioux	185
Saint-Fabien	187
- L'ancien «Château d'Anjou»	190
- La grange octogonale Gagnon	191
- Vers le lac Saint-Fabien	192
- Saint-Fabien-sur-Mer	193
- L'îlot du Bicquet et son phare	194
- Le parc du Bic	194
Bic	196
- La rue Sainte-Cécile	198
- L'île au Massacre	203
- Les moulins Côté	205
- Le pont couvert de la rivière Hâtée	206
Rimouski et Rimouski-Est	208
- La paroisse Notre-Dame-du-Sacré-Coeur	212
- La paroisse de Nazareth	212
- Le secteur de la Cathédrale	214
- Le musée régional de Rimouski	216
- La rue Saint-Germain Ouest	217

	Page
- Le nouveau pont	220
- L'Archevêché	224
- La maison Gauvreau	225
- Le quai de Rimouski-Est	229
- La maison Lamontagne.....	231
Pointe-au-Père	233
- Le naufrage de l'Empress of Ireland	235
- Le marais salant	237
- Le Sanctuaire de Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père.....	237
- Le Musée de la mer	239
- Le phare	239
Sainte-Luce-sur-Mer et Luceville	244
- Le moulin du ruisseau à la Loutre	245
- L'église de Sainte-Luce	248
- La maison Dechamplain-Béliveau	249
- La tannerie de Luceville	250
L'INTÉRIEUR DES TERRES	253
Saint-Eléuthère	266
- La croix des pionniers et de l'Année Sainte	267
- La bête du lac	268
Escourt	270
- L'Hôtel Frontière	271
- L'église Marie-Médiatrice	271
Rivière-Bleue	274
- Le Musée du pionnier	275
- Le commerce illégal de l'alcool	277

	Page
Saint-Arsène	282
- Les marchands généraux	284
- La maison Lebel	284
Saint-Épiphane	285
- Le site du vieux moulin	286
- Four à pain	287
Saint-Hubert	290
- Le moulin Massé	291
- Le presbythère	293
Saint-Honoré	296
- Le mont Citadelle	297
Saint-Cyprien	298
- Le moulin Tremblay	300
- La chapelle presbytérienne de Saint-Cyprien	301
Saint-Clément	302
- Le moulin Beaulieu	303
Sur la rive ouest du lac Témiscouata	305
Cabano	309
- Le Fort Ingall	311
- Le village Fraser	312
Notre-Dame-du-Lac	315
- L'ancien Hôtel Cloutier	317
Dégelis	319
- Le parc du Centenaire	320
- La marina et le barrage	322

	Page
Lots-Renversés	328
Saint-Juste-du-Lac	329
Auclair	331
Lejeune	335
Squatec	337
- La drave	338
- Grey Owl «Hibou Gris».....	340
Biencourt	342
- Le parc de Biencourt	346
Lac-des-Aigles, Esprit-Saint - Trinité-des-Monts	347
- Le pont Rouge	348
Saint-Narcisse, Mont-Label, Sainte-Blandine	349
- Centre éducatif forestier du canton de Macpès	350
Deuxième partie : REPÈRES	353
GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DU BAS-SAINT-LAURENT	357
Bernard HÉTU	
LE PEUPLEMENT AMÉRINDIEN	397
Jean-Pierre BÉLANGER et Paul LAROCQUE	
AU BAS-SAINT-LAURENT, UN PAYSAGE MODELÉ PAR L'HABITAT ..	409
Régis JEAN	
LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL DU BAS-SAINT-LAURENT	421
Paul TRÉPANIÉ	

INTRODUCTION

Depuis quelques années, le patrimoine bas-laurentien est mieux connu et sans aucun doute mieux diffusé. La liste des études, monographies, brochures, dépliants s'est considérablement allongée. Aux musées locaux et régionaux se sont ajoutés plusieurs centres d'interprétation offrant aux visiteurs une large gamme d'informations à propos de la vie de nos ancêtres.

Depuis quelque temps, plusieurs personnes et organismes souhaitaient la production d'un guide patrimonial rassemblant les principales connaissances disponibles à l'intention des jeunes et des moins jeunes, de la population régionale et des touristes. C'est dans ce but qu'ont été rédigées les pages dont vous allez entreprendre la lecture.

Leur contenu, qui relève à la fois du guide et de l'ouvrage de référence, n'épuise pas un sujet dont la richesse est sans bornes. À chaque étape de la démarche, des choix ont dû être faits. Nous étions moins bien outillé pour développer certains thèmes tels le patrimoine agricole, le patrimoine industriel... De même, les localités de l'intérieur des terres ont généralement moins retenu l'attention des experts que celles du littoral, et cette lacune a dans plusieurs cas limité la portée de notre enquête.

Le territoire couvert correspond à celui de l'Association touristique du Bas-Saint-Laurent. À l'ouest, il inclut donc Kamouraska, territoire souvent associé à l'extrémité orientale de la Côte-du-Sud. À l'est, il prend fin à Sainte-Luce, tout juste avant la «boucle de Sainte-Flavie» où traditionnellement débute et prend fin le «tour de la Gaspésie». D'un point de vue historique, ce découpage n'est sans doute pas le plus approprié. Rappelons toutefois que le présent travail aura d'ici peu une suite gaspésienne. Il sera alors temps de montrer de quelle manière les populations métissiennes, matanaïses et matapédiennes peuvent en toute légitimité revendiquer une appartenance à la fois bas-laurentienne et gaspésienne.

L'ouvrage a été divisé en deux sections. La première partie, intitulée *Parcours*, propose une série d'itinéraires. De localité en localité, le lecteur est invité à découvrir ou redécouvrir une série de points d'observation ou de sites patrimoniaux dont la présence évoque à chaque instant les nombreuses étapes et modalités d'occupation de ce territoire «du Bas-du-Fleuve». Ici, histoire et patrimoine ne font qu'un.

Certes il a fallu lire, et lire encore. Il a aussi fallu se déplacer, carnet de bord et appareil photo en main. Peut-on imaginer tâches plus agréables ?

Plusieurs personnes ont été consultées à propos de la section *Parcours*. Certaines d'entre elles, recrutées spontanément pendant nos itinérances, nous ont fait profiter de leurs connaissances et de leur attachement à leur milieu. Plusieurs autres ont été mises à contribution en raison de leurs compétences reconnues en matière d'histoire et de patrimoine.

La deuxième partie intitulée *Repères*, a des visées plus larges. Quatre textes inédits y présentent des repères généraux dont les lecteurs apprécieront l'utilité.

Réalisé avec des moyens financiers limités, le présent ouvrage est le fruit de collaborations multiples que nous ne saurions mentionner toutes, même en générique. Évoquons simplement trois lieux où nous avons reçu un appui qui ne s'est jamais démenti: l'Université du Québec à Rimouski, le Conseil de la Culture du Bas-Saint-Laurent et la Direction régionale du ministère de la Culture du Québec.

Rendons aussi hommage à tous ceux et toutes celles dont les fouilles minutieuses, souvent effectuées sans tambour ni trompette, ont rendu possible la production de ce premier bilan patrimonial régional.

PAUL LAROCQUE
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
À RIMOUSKI

PREMIÈRE PARTIE

PARCOURS

Voici le temps venu de parcourir la région touristique du Bas-Saint-Laurent.

À pied, à bicyclette, en automobile... Ou tout simplement en s'installant confortablement dans son fauteuil favori. Tous les moyens sont bons! À chacun de choisir celui qui lui convient.

Le territoire a été divisé en quatre sous-régions. Les trois premières longent essentiellement le fleuve. La quatrième utilise le réseau routier qui quadrille l'intérieur des terres.

La sous-région de l'ouest, **Kamouraska**, s'étend de La Pocatière à Saint-Alexandre. Le peuplement de souche européenne y a été plus précoce qu'ailleurs. Notre parcours privilégie les plus anciennes localités, celles qui bordent le littoral, dont le patrimoine bâti est d'une richesse remarquable dans le contexte québécois. Trois incursions nous conduiront également vers des agglomérations de la «seconde rangée» : Saint-Pacôme, Saint-Pascal et Saint-Alexandre.

La deuxième sous-région **début**e à **Notre-Dame-du-Portage** et **prend fin** à **L'Isle-Verte**. D'ouest en est, un mouvement souvent comparé à l'étalement d'une tache d'huile y a favorisé un peuplement accéléré au tournant du XIX^e siècle. Ici et là, d'irrésistibles attraits naturels ont précipité la création d'enclaves fréquentées par plusieurs groupes de villégiateurs. L'itinéraire retenu nous fera surtout longer le littoral. Une exception de taille : Rivière-du-Loup, dont l'agglomération s'est principalement déployée selon un axe nord-sud, le long d'une rivière au cours impétueux. Ce léger détour est plus que justifié : le centre-ville de Rivière-du-Loup est l'un des mieux conservés au Québec.

Plus vaste, la troisième région s'étend de **Trois-Pistoles** à **Sainte-Luce**. À l'est, elle est bornée par Sainte-Flavie où traditionnellement débute et prend fin le «tour de la Gaspésie». Une zone au peuplement plus tardif, au littoral parfois échancré, au relief souvent capricieux, ouverte sur un estuaire qui s'élargit presque à vue d'oeil. Ici encore, nous garderons contact avec le fleuve, quitte pour cela à

franchir occasionnellement les «murailles» au sud desquelles certains contingents de pionniers (Saint-Simon, Saint-Fabien) ont dû s'établir. Au passage, nous pénétrons dans Rimouski, aujourd'hui la plus peuplée ville de la région.

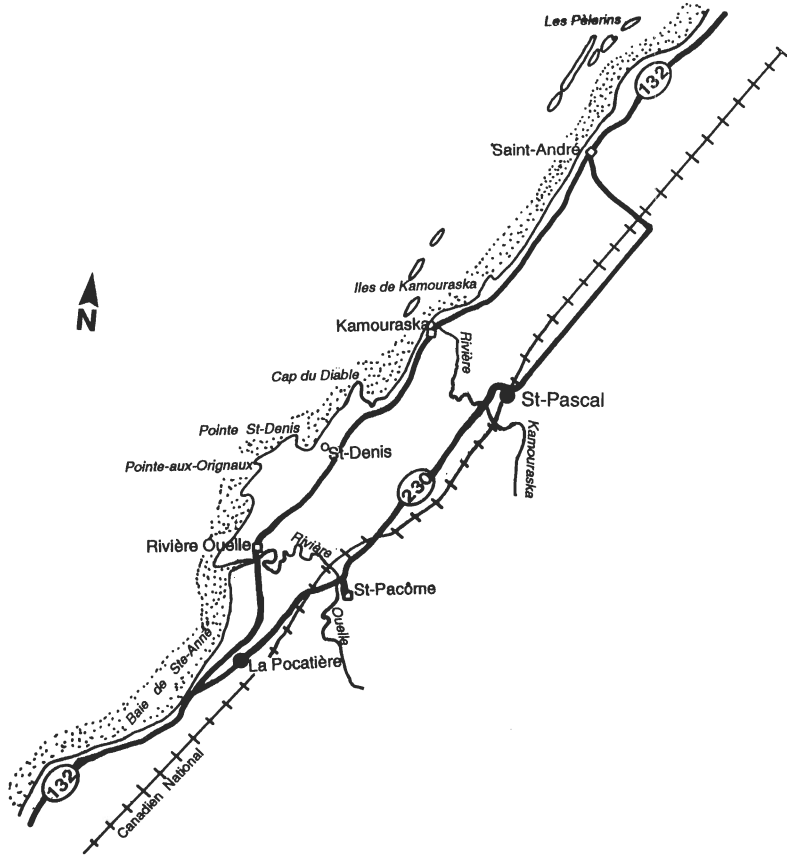
La quatrième sous-région, celle de l'**intérieur des terres**, est plus complexe que chacune des trois autres. Forêts, lacs, rivières, montagnes, plateaux, vallées... Les trajets retenus, partagés en quatre segments, ont été dessinés en fonction de la diversité des milieux naturels et, surtout peut-être, suivant les différentes étapes de l'occupation de ce vaste territoire à faible densité de population. Certes, le peuplement y est encore récent, le patrimoine y est parfois moins diversifié : la région n'en est pas moins attirante. N'en disons pas plus, il suffira d'un parcours...

Clôtons cette introduction par deux remarques :

- 1) On constate partout l'importance accordée au **patrimoine bâti** (notamment les édifices religieux, solides, durables, témoignant des multiples activités d'une église catholique omniprésente). Aussi souvent que possible cependant, lecteurs et lectrices seront invité-e-s à regarder plus loin, à «lire» par exemple les paysages, ou encore à imaginer diverses facettes des modes de vie d'antan.
- 2) Le patrimoine historique n'a rien d'**immuable**. Chaque année correspond à la découverte, sinon à la mise en valeur, de nouveaux sites. Parallèlement, des destructions et altérations peuvent se produire. Le texte qui suit et les schémas de localisation qui l'accompagnent ne sont donc ni complets ni exempts d'erreurs.

KAMOURASKA

DE LA POCATIÈRE
À SAINT-ALEXANDRE



UN NOM QUI RÉSONNE

Kamouraska, nos pères ont trouvé ce nom si sonore et si joli qu'ils l'ont gardé pour désigner d'abord la Seigneurie, puis le village, enfin un comté..... Il n'y a pas à en douter, le mot nous vient des Indiens..... Mais que signifie-t-il ? Là dessus, deux opinions : celle de Mgr Laflèche, deuxième évêque des Trois-Rivières, et celle du Père de Charlevoix, s.j. Selon le premier, Kamouraska est un mot algonquin qui veut dire «Il y a jonc au bord de l'eau».... Selon le second, Kamouraska est ainsi appelé «Du nom de certaines roches qui s'élèvent considérablement au-dessus de l'eau».

Alexandre Paradis, p.m.é., Kamouraska (1674-1948), Québec, S.E., 1948, 1-2.

Kamouraska : le nom a évoqué successivement une rivière, une seigneurie, une paroisse et un comté. Le peuplement européen de cette région débute à la fin du XVII^e siècle. Après des débuts difficiles sous l'égide de compagnies détentrices de monopoles, la Nouvelle-France venait d'être placée sous la tutelle directe du jeune roi Louis XIV. De 1663 à 1675, près de trois mille engagés, filles du roi et soldats, ont traversé l'Atlantique et débarqué à Québec. Pour établir les nouveaux venus et élargir le territoire occupé, l'Intendant Jean Talon a concédé en peu de temps un nombre record de seigneuries. À la limite de l'espace habité, cinq d'entre elles se sont partagées la section littorale du futur comté de Kamouraska. D'ouest en est, les voici avec le nom de leurs premiers titulaires :

- La Pocatière (1672) : Marie-Anne Juchereau, veuve de François Pollet de la Combe Pocatière
La Bouteillerie (1672) : Jean-Baptiste François Deschamps de la Bouteillerie.
Saint-Denis (1679) : Joseph Juchereau de Saint-Denis
Kamouraska (1674) : Olivier Morel de la Durantaye
L'Islet du Portage (1672) : Pierre Bécart de Granville

Dans ces fiefs éloignés de Québec, une poignée de censitaires ont commencé à cultiver le sol avant la fin du XVII^e siècle. Les rives de la rivière Ouelle et les abords du fleuve ont initialement été privilégiés : Grande-Anse (vis-à-vis La Pocatière), anses aux Iroquois et aux Orignaux (Rivière-Ouelle), anse Kamouraska, Grand Kamouraska (à l'est de la rivière du même nom). C'est à Rivière-Ouelle qu'ont été érigés la première chapelle (1686) et le premier moulin banal. Même si la région n'a pas accueilli beaucoup de migrants, une croissance démographique vigoureuse a correspondu dans le premier tiers du XVIII^e siècle au tracé des premiers chemins (dont le «chemin du Roi»), à la formation de corps de milice, aux premières associations en vue de la pêche au marsouin. Trois paroisses ont été fondées : Notre-Dame-de-Liesse (Rivière-Ouelle), Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse (La Pocatière) et Saint-Louis (Kamouraska).

De décennie en décennie, les censives (terres concédées) se sont multipliées, malgré la fréquente absence des seigneurs. Une fois le littoral occupé, on a investi les rangs de l'intérieur. Au tournant du XIX^e siècle, près de dix mille personnes habitaient la région. L'étalement de cette population vers l'est a justifié la création de la paroisse de Saint-André (1791). Dans chacune des trois paroisses-mères, un village a pris forme. Les curés et paroissiens de Sainte-Anne et de Saint-Louis ont alors pris la décision de construire des églises plus vastes sur des sites rapprochés des nouveaux «faubourgs» (sites actuels). À Saint-Denis, les fondateurs de la nouvelle paroisse (1833) ont au contraire choisi d'ériger leur église sur le rang du coteau, moins peuplé que le rang «des Bras» situé plus au sud. La présence de ce lieu de culte, combinée à celle du magasin général de Jean-Charles Chapais, a déterminé le futur site du village.

La naissance de ces petites agglomérations reflétait à la fois l'augmentation de la population et la mise en place de services neufs. L'hôtellerie s'est développée à Kamouraska dès 1805 pour accueillir un flot d'estivants. Les premières écoles de fabrique ont été instituées. Un collège a été fondé à Sainte-Anne en 1827. Les professionnels et les artisans, résidant de préférence dans les villages, ont grossi leurs effectifs. Des commerçants mieux établis et plus cossus ont manifesté un certain dynamisme. Alors que le régime seigneurial tirait à sa fin (il a été aboli en 1854), quelques-uns d'entre eux - les Smith, Dionne, Casgrain, Blanchet, Taché - ont fait l'acquisition de seigneuries, remplaçant la vieille noblesse coloniale héritée du

régime français. Plusieurs représentants de ces nouvelles dynasties commerçantes ont cherché à asseoir leur prestige à travers les acquisitions foncières et les relations politiques. À compter du milieu du XIX^e siècle, les conflits épiques, non dénués de violence, qui ont opposé «rouges» et «bleus» ne sont pas étrangers à la montée de réseaux de relations complexes mais bien soudés, dominés par des professionnels et des gens d'affaires tels Jean-Charles Chapais et Luc LeTellier de Saint-Just.

La rareté relative et l'épuisement des sols ont contribué à accroître les tensions. Dans cette région encore jeune, plusieurs ont pris le chemin de l'exode : dès avant le milieu du XIX^e siècle, certains se sont dirigés vers les États-Unis ou, dans une moindre mesure, vers les centres urbains du Québec. La création à Sainte-Anne en 1859 d'une prestigieuse école d'agriculture peut être perçue comme une tentative pour enraciner la population, ou tout au moins pour l'inciter à «faire de la terre neuve» dans les régions inoccupées du Québec. On peut en dire autant de la création de la Société de colonisation de l'Islet et de Kamouraska (1849), dont le dynamisme a contribué à diriger plusieurs contingents de Kamouraskois vers le Saguenay-Lac Saint-Jean (Hébertville, etc.). Les migrants ont aussi pris le chemin de l'est, de sorte que les patronymes des pionniers de la région sont aujourd'hui très répandus dans tout le Bas-Saint-Laurent de même que le long du littoral nord de la Gaspésie. Parmi ceux qui ont choisi de rester, plusieurs ont gagné les terrasses situées immédiatement au sud des paroisses du littoral ou occupé plus loin encore à l'intérieur certains secteurs du plateau appalachien. Les trois paroisses originelles n'ont donc pas essaimé qu'à l'extérieur de la région. Kamouraska compte aujourd'hui dix-huit municipalités et seize paroisses.

En 1859, les premiers trains du tout nouveau chemin de fer Grand-Tronc ont commencé à circuler. La voie ferrée frôlait La Pocatière pour ensuite traverser le piedmont en direction de Rivière-du-Loup, devenue un important centre de transit. Parmi les «vieilles» paroisses du littoral, seules Sainte-Anne (devenue ville La Pocatière en 1961) et Saint-André (grâce aux entreprises Desjardins) semblent avoir profité de ce nouveau mode de transport pour consolider ou développer leurs acquis. Rivière-Ouelle, Saint-Denis et Kamouraska, déjà amputées d'une partie de leurs populations et territoires au profit de paroisses de l'intérieur, sont devenues plus marginales. Au tournant du vingtième siècle, le règne des goélettes tirait à sa fin et les quais du littoral, aujourd'hui désaffectés ou détruits, étaient de moins en moins

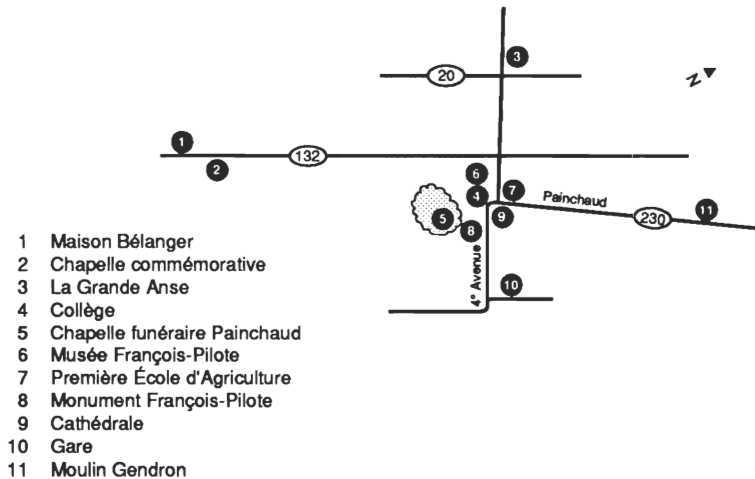
achalandés. L'expansion de l'industrie forestière a surtout occupé les populations des terrasses (Ex.: la «King brothers» à Saint-Pacôme) et du plateau tandis que, sur le littoral, les ressources maritimes ne fournissaient plus qu'un maigre revenu d'appoint (fin de la pêche au marsouin vers 1935).

Signes des temps ? Kamouraska a été dépouillée au profit de Rivière-du-Loup et de Saint-Pascal (terrasse) des attributions judiciaires qui avaient fait sa renommée dès le milieu du XIX^e siècle. Le quai en eau profonde de Rivière-Ouelle (pointe aux Orignaux), construit en 1855, n'a pas accueilli le trafic attendu, même s'il a pour un temps raffermi les relations avec Charlevoix (rive nord) et bénéficié d'un raccordement ferroviaire.

Aujourd'hui, la route 20 constitue la principale artère du Kamouraska. À l'instar du chemin de fer qu'elle a détrôné, c'est souvent près d'elle que les industriels, dont les principales implantations sont récentes, choisissent de s'établir. Mais il faut se garder de toute conclusion rapide. La région porte encore fièrement un manteau rural même si l'agriculture moderne exige moins de bras, même si le filet de fabrication industrielle vient aujourd'hui à la rescousse du pêcheur d'anguilles.

Le visiteur en provenance de l'ouest en prend tout de suite conscience lorsqu'il aperçoit les champs sagement alignés au fond de la Grande Anse et de part et d'autre des méandres de la rivière Ouelle. S'il s'attarde, s'il se laisse retenir, il constatera en outre que le littoral, fier de ses pionniers et de son patrimoine, a les atouts nécessaires pour prendre une douce et pacifique revanche.

LA POCATIÈRE

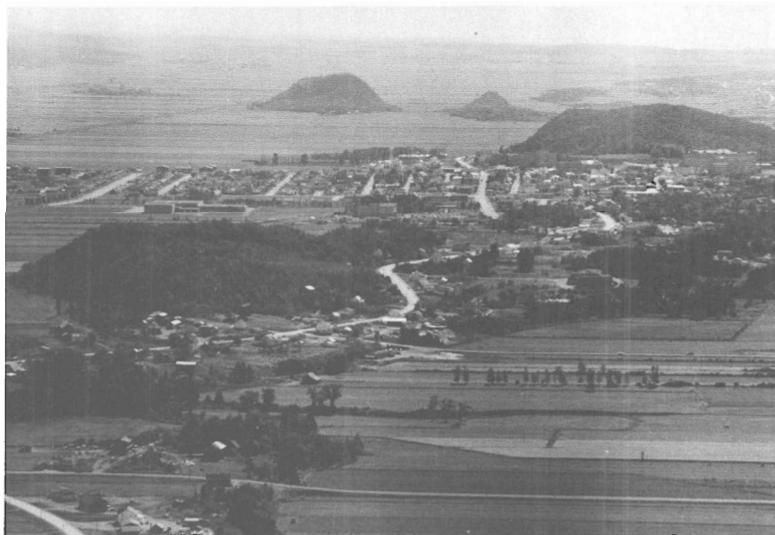


Lorsqu'on arrive à La Pocatière à partir de l'ouest, le paysage s'anime. Ici et là, de petites collines émergent de la plaine. Les buttes ou pitons de Sainte-Anne ont pour nom cap Martin, montagne Ronde, montagne du Collège, montagne à Thiboutot, etc. Le village d'autrefois a été en bonne partie construit sur le rebord de cette première série d'élévations précédant les Appalaches, localisées un peu plus au sud. Entre la mer et ces protubérances, une plaine herbeuse très plate exposait à toutes les intempéries. Aussi les pionniers en sont-ils venus à rechercher la meilleure protection possible, tout au fond de la «Grande Anse» séparant Saint-Roch et Rivière-Ouelle.

Leur installation a été lente pendant le régime français. En 1670, François Pollet de la Combe Pocatière a obtenu un fief à même la seigneurie de son beau-père, Nicolas Juchereau de Saint-Denys (Saint-Roch-Des-Aulnaies). Deux années plus tard, Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France, a concédé un second fief à Marie-Anne Juchereau, veuve de Pollet et future épouse du seigneur François D'Auteuil, membre du Conseil souverain. En 1683, la population de ces territoires se chiffrait à moins de quarante personnes. L'ouverture des premiers chemins au début du XVIII^e siècle a contribué à consolider l'établissement. En 1715, l'arrivée d'un premier missionnaire résident a provoqué l'érection d'une chapelle et l'ouverture de

PARCOURS HISTORIQUES

registres. Les défrichements se sont poursuivis et les premières pêches à marsouin ont été tendues dans la Grande Anse. Au lendemain de la conquête, plus de 600 habitants avaient élu domicile sur le territoire de Sainte-Anne.



Vue aérienne de La Pocatière (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

À la fin du XVIII^e siècle, un bourg plus compact a commencé à se former autour d'une première église de pierre (1799). Un noyau de services s'est graduellement étendu. Notons l'ouverture d'une école de Fabrique (1824) et surtout la fondation d'un collège à vocation régionale (1827), initiative du curé Charles-François Painchaud (qui a donné son nom à la rue principale). À partir de là, il semble bien que le prestige de la seigneurie, vendue à quelques reprises (familles Smith, Dionne, etc.) et souvent partagée entre plusieurs héritiers, n'ait cessé de décliner. Sainte-Anne allait de plus en plus être identifiée à ses institutions religieuses et à ses maisons d'enseignement. Le village proprement dit comptait déjà plus d'une centaine de maisons lorsque l'école d'agriculture a ouvert ses portes en 1859, couronnant les multiples démarches de l'abbé François Pilote, supérieur du collège. Sa fonction commerciale allait aussi être stimulée par la mise en circulation des premiers trains du chemin de fer reliant Québec à Rivière-du-Loup. Il a toutefois

fallu attendre le vingtième siècle avant que ne s'implantent institutions financières et industries.

Depuis 1951, La Pocatière est un siège épiscopal. On y trouve une cathédrale de style moderne construite en 1969. La Pocatière a obtenu le statut de ville en 1961. Longtemps effacée, l'industrialisation y a fait une entrée remarquée: d'abord avec Moto-ski (1962), aujourd'hui avec Bombardier. Cette physionomie récemment acquise ne doit pas faire oublier un long passé rural marqué notamment par le lancement du premier journal agricole de la province (*La Gazette des Campagnes*, 1861), la création du premier cercle agricole (1876) et l'ouverture de la première École des pêcheries (1938), prolongement de l'oeuvre de François Pilote. Encore aujourd'hui, on y effectue d'importantes recherches dans le domaine de l'agro-alimentaire.

La maison Bélanger : 38, route 132.

Construite à la fin du régime français, cette maison aurait été en bonne partie refaite à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle. Elle est probablement la plus ancienne du territoire de La Pocatière. On observera son style néo-classique, son revêtement de pierre ainsi que ses deux cheminées.

La chapelle commémorative de la première église et du premier cimetière (1715) de Sainte-Anne : route 132, à mi-chemin entre Saint-Roch-des-Aulnaies et La Pocatière.

Au début, l'épicentre de la paroisse était situé plus à l'ouest. Jusqu'en 1721, elle a porté le nom de Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse. Construite en 1896, la chapelle commémorative évoque le site où, de 1715 à 1799, ont été inhumés près de quinze cent pionniers.

La Grande Anse :

Premier point de contact avec la Grande Anse d'une largeur d'environ quinze kilomètres séparant Saint-Roch-des-Aulnaies et Rivière-Ouelle. Bien remarquer l'étendue de la plaine herbeuse se prolongeant vers l'est. Un aboiteau freine

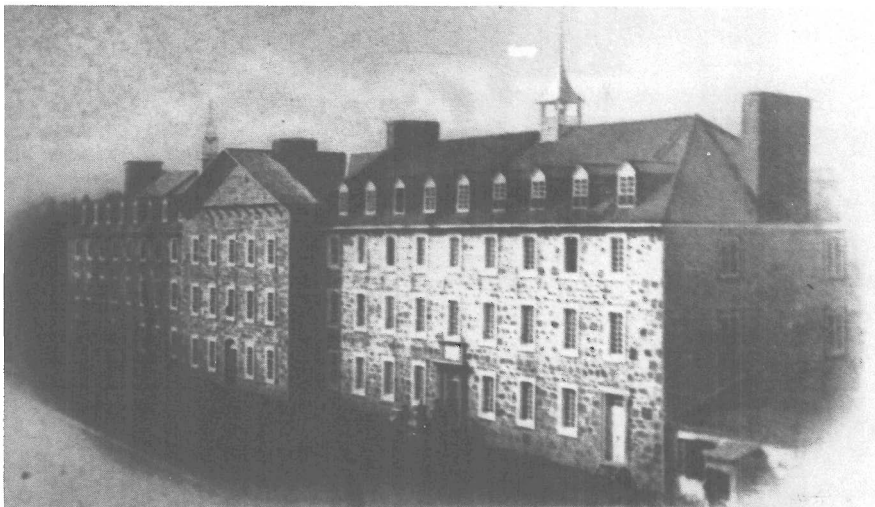
PARCOURS HISTORIQUES

les allées et venues des marées. Avec un peu de chance, on apercevra une pêche à fascines. Non loin de là, les vestiges de l'ancien quai de la paroisse Sainte-Anne sont visibles à marée basse.

À deux pas, la Maison touristique régionale du Bas-Saint-Laurent offre une abondante documentation aux visiteurs.

Le collège (1827-1829) : Emprunter la route qui enjambe la 20 (sortie 439) et la 132.

Incendié en 1920, reconstruit en 1922, l'édifice du collège abrite aujourd'hui un Cégep ainsi qu'une école secondaire privée. Sa façade témoigne d'un évident souci de symétrie avec son dôme, ses clochers, son revêtement de pierres de taille en bossage.



Collège de La Pocatière, 1842-1856 (fonds Belle-Lavoie no 1145 B, musée du Bas-Saint-Laurent)

La montagne du collège :

Au pied de la montagne s'étend un parc attrayant. Un sentier de deux cent cinquante marches de bois avec rampes donne accès au sommet (bien se chausser,

prendre son temps). De là, par temps clair, vue sur la Côte-Nord, le fleuve, l'anse et la plaine exposée aux intempéries. Sur le site bien abrité du parc poussent des arbres imposants.

La chapelle funéraire de Charles-François Painchaud :

Dans le parc de la Montagne, une allée d'érables conduit à un petit édifice de style néo-grec (à ordre dorique) construit en 1891 dans un cimetière portant le nom du fondateur du collège. Décédé en 1838, son corps a été exhumé de l'ancienne église de l'Ile-aux-Grues, sa place natale. Plusieurs prêtres et anciens du collège reposent à ses côtés.

La légende de la cabane des fées

L'été 1759 tirait à sa fin. Exaspéré par la résistance de Québec ainsi que par l'agressivité de la population des «côtes» du Saint-Laurent et de ses alliés amérindiens, le général James Wolfe a expédié des détachements de son armée vers Charlevoix et la Côte-du-Sud avec l'ordre de soumettre les populations. Le 7 septembre, le Major George Scott a dirigé le débarquement d'un groupe composé de soldats réguliers et de miliciens de la Nouvelle-Angleterre («Rangers») un peu à l'est de Kamouraska. Malgré quelques embuscades, ses hommes ont incendié la majorité des maisons et autres bâtiments de Kamouraska, Rivière-Ouelle et Sainte-Anne. Ils ont aussi détruit plusieurs barques et fait main basse sur du bétail. L'opération s'est ensuite poursuivie plus à l'ouest...

Réf.: Gaston Deschênes, *L'année des Anglais. La Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*, Québec, Septentrion, 1988, 68-73.

La cabane des fées, cette grotte à même la montagne du Royaume ou montagne du Collège, a sa légende qui remonte à l'invasion anglaise de 1759. Des indiens de la tribu des Micmacs avaient établi leur wigwam dans l'anse Sainte-Anne. Un du groupe donne l'alarme à l'approche des soldats... et les habitants gagnent la grotte. En arrivant, un du groupe aperçoit, dans un grand bruit fait du sifflement du vent et de l'éboulement des pierres, une vieille femme laide, difforme, portant robe et diadème rutilant d'or et de perles précieuses. La fée, car c'est bien une fée, tient de la main droite une baguette d'osier. À son apparition tout bruit cesse. Aux réfugiés elle remet sa baguette; les réfugiés n'auront qu'à en toucher le rocher pour voir leurs vœux exaucés. La vieille disparaît aussitôt dans un globe de feu. Deux jours après l'apparition, la soldatesque anglaise partait pour Saint-Jean-Port-Joli : les habitants de Sainte-Anne-de-la-Grande-Anse étaient sauvés.

Réf.: Gérard Ouellet, *Histoire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière 1672-1972*, La Pocatière, Comité du Tricentenaire, 1972, p. 391.

Le musée François-Pilote : 100, 4^e Avenue.

Musée régional accrédité par le ministère de la Culture.

L'institution a d'abord une vocation ethnologique. Sa collection permanente met l'accent sur la vie quotidienne en milieu rural au début du vingtième siècle : travaux des champs, maison du cultivateur, intérieur d'une maison bourgeoise, école rurale, etc. On y reconstitue aussi le cadre propre à l'exercice de quelques professions et métiers; photographie, bijouterie, notariat, médecine, transport à traction animale, etc. Les sciences naturelles sont aussi mises en valeur, de même que l'histoire de l'enseignement agricole.

La première École d'agriculture : 200, avenue Painchaud, près de la montagne et du musée face à la Cathédrale.



Construction de la nouvelle École d'agriculture en 1912 (fonds J.B. Dupuis no 473, musée du Bas-Saint-Laurent)

L'édifice comprenait deux étages en bois, surmontés de hautes mansardes et d'un clocheton.

Après avoir servi d'école de 1859 à 1912, il est aujourd'hui devenu une résidence privée quelque peu transformée.

Sur la 4^e avenue, un édifice plus imposant, agrandi à trois reprises, lui a succédé à compter de 1912. Sa façade recouverte de brique est de style néo-renaissance. David Ouellet en a été l'architecte.

Affiliée à l'Université Laval de 1937 à 1962, l'école est ensuite devenue une institution de niveau collégial (Institut de technologie agricole).

Précoce, elle a été la première au Canada et la seconde en Amérique du Nord après celle de Lansing au Michigan.

Le monument dédié à François Pilote (1811-1886) : Sur le parterre de l'actuel Institut de technologie agricole (4^e Avenue).

Inauguré en 1932, il rend hommage au fondateur de l'école, qui fut aussi éducateur, supérieur du collège, et co-fondateur de la *Gazette des Campagnes*. Il a de plus joué un rôle actif au sein de la Société de l'Islet et de Kamouraska (1848), vouée à la colonisation du Saguenay et du Lac Saint-Jean.

À sa manière, François Pilote a partagé l'inquiétude de plusieurs de ses contemporains face à l'important mouvement d'émigration en direction des États-Unis dès le milieu du XIX^e siècle.

La Cathédrale (1969) : 4^e Avenue.

Moderne, fonctionnelle, dotée de sculptures et vitraux contemporains de grande valeur, elle est la septième église de La Pocatière, et la quatrième sur le site actuel, réservé à des fonctions ecclésiastiques depuis 1799. Médard Bourgault, de Saint-Jean-Port-Joli, a sculpté le chemin de croix.

PARCOURS HISTORIQUES

À partir de la 4^e Avenue, observer l'étendue de la terrasse qui s'incline légèrement en direction du sud-est. Plus loin dans la même direction se trouvent la voie ferroviaire et la gare, délimitant la ville au sud. Plus loin encore, Saint-Onésime et les Appalaches.



Rue de La Pocatière en hiver (fonds J.-B. Dupuis no 469, musée du Bas-Saint-Laurent)

La gare

Sa construction remonte à la fin du XIX^e siècle. À cette époque, la forme des gares s'inspirait souvent de l'architecture domestique. Le toit à deux versants est prolongé par des larmiers cintrés.

L'essentiel de l'agglomération de La Pocatière se trouve aujourd'hui à

l'est et au sud-est du collège, sur une terrasse. L'avenue Painchaud (voisine de la Cathédrale) la parcourt dans l'axe ouest-est. Plusieurs anciens édifices jalonnent cette traversée du vieux La Pocatière, qui a conservé jusqu'à aujourd'hui son rôle de centre des affaires. Au numéro 401, on remarquera particulièrement les larmiers cintrés, les cinq corniches et les fenêtres à petits carreaux de la *maison N.A. Sirois*, sans doute construite vers le milieu du XIX^e siècle. En contrebas de l'avenue Painchaud, près du collège, côté nord, un quartier aux petites maisons souvent appuyées sur des crans rocheux a aussi beaucoup de charme. Plus loin, l'avenue débouche sur la route 230.



La gare (Paul Larocque)

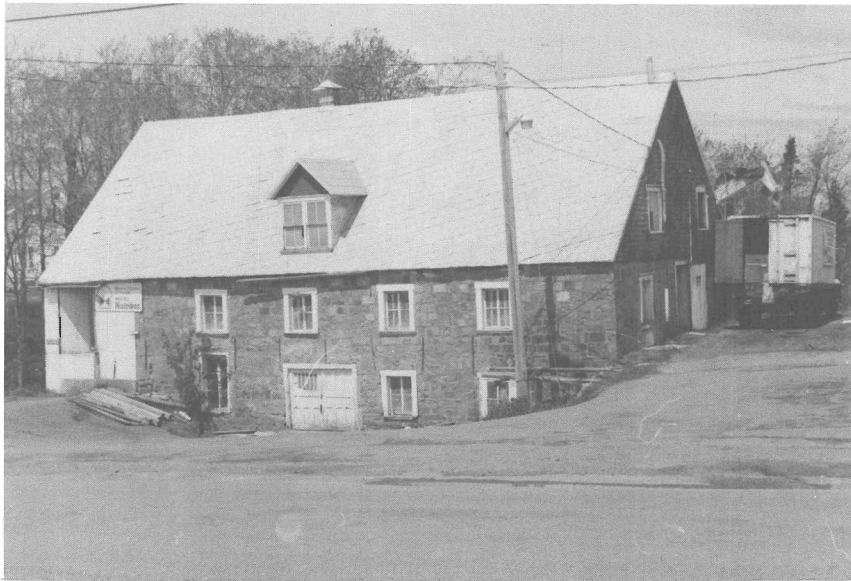
Le moulin Gendron : 1460, route 230, près d'un petit pont traversant la rivière Saint-Jean.

Le seigneur Amable Dionne, député et marchand, a fait construire l'édifice vers 1835 selon les plans d'Édouard Ennis, ingénieur réputé dans le Bas-Saint-

PARCOURS HISTORIQUES

Laurent. Originaire d'Irlande, Ennis a conçu, réparé ou exploité plusieurs infrastructures hydrauliques dont la meunerie Lajoie de Saint-Pascal, ainsi que le moulin de Saint-Roch-des-Aulnaies. Son fils Edward Carroll (l'Islet, Kamouraska, Rivière-du-Loup) a ensuite pris la relève, suivi des petits-fils Jean et Napoléon. L'ère du monopole seigneurial sur les activités de moulange tirait à sa fin...

Les portes, les fenêtres et le toit de tôle «à la canadienne» sont d'origine. À l'intérieur, le mécanisme de la grande roue à godets est intact. Le mur ouest a été refait, à la suite d'un éboulement. Du côté est, un espace avait été réservé à la résidence du meunier. En contournant l'édifice, on constatera que le mur nord est contigu au lit de la rivière.



Le moulin Gendron (ministère de la Culture)

Le cadre naturel est rehaussé par les feuillus qui se dressent sur les deux rives.

Dans Kamouraska, la plaine côtière empêchait la construction de moulins hydrauliques à proximité du littoral. C'est donc sur les terrasses qu'on les a aménagés.

Un premier moulin aurait été construit sur le même site en 1801, sans doute par Laughlin Smith, ex-marchand de Québec et seigneur de 1777 à 1823.

Amable Dionne quittera Kamouraska pour Sainte-Anne après avoir fait construire vers 1848 un manoir un peu en amont de la rivière. Il est décédé en 1852, deux ans avant l'abolition du régime seigneurial.

Rappelons que dans la vallée du Saint-Laurent, la première moitié du XIX^e siècle a correspondu à l'âge d'or des moulins à farine. À l'instar des produits forestiers, le blé moulu est devenu objet d'exportation à la faveur des tarifs préférentiels (droits de douanes) britanniques. Grâce aux importantes dénivellations des ruisseaux et des rivières, les moulins hydrauliques ont été dix fois plus nombreux que les moulins à vent.

Réf.: Régis Jean, *Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec : évaluation patrimoniale*, ministère des Affaires culturelles, 1989.

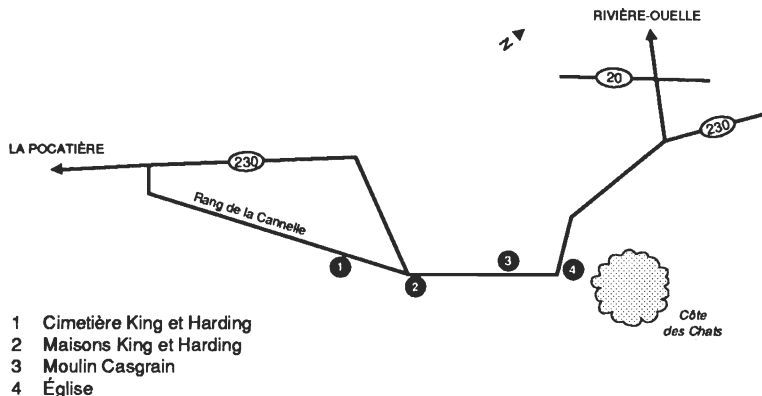
À partir de la route 230, on peut

- **bifurquer vers la route 132 pour aller directement vers Rivière-Ouelle**

ou

- **Continuer sur la route 230 vers Saint-Pacôme**

SAINT-PACÔME



La paroisse est nettement divisée en deux parties. Le bas de la paroisse est le prolongement de la plaine du Saint-Laurent depuis le chemin de fer jusqu' à la montagne qui surplombe le village. La rivière Ouelle s'y promène dans un profond et sinueux sillon [...]

Le haut de la paroisse est formé par un plateau s'élevant à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la plaine. Ce plateau, à peine ondulé, est légèrement incliné vers le sud-ouest, tandis qu'au nord, il se termine après une pente très abrupte, formant une montagne de tuf rouge.

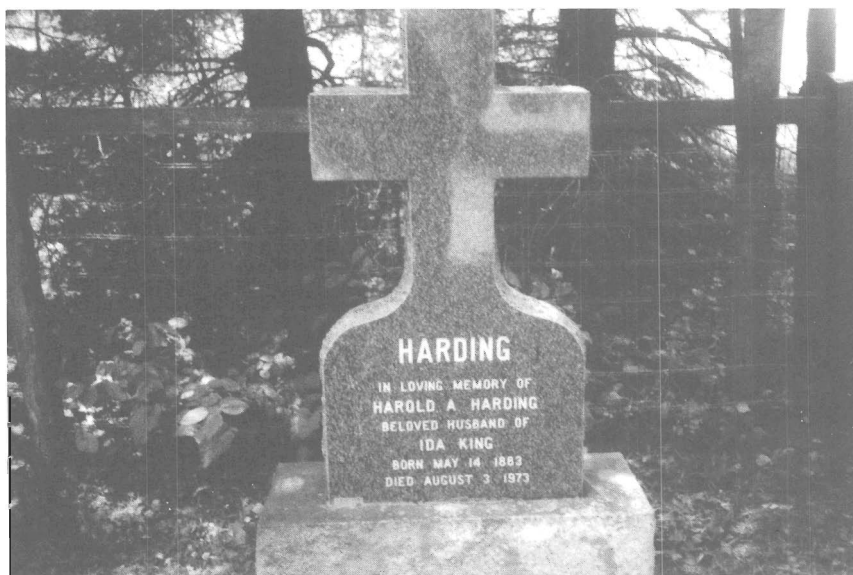
Réf.: D. Gagnon, «Résumé historique de la paroisse de Saint-Pacôme» dans *Album souvenir du 125^e anniversaire de Saint-Pacôme, 1851-1976, S.L., S.E., 1976, 5-7.*

Le peuplement pionnier est en partie lié à la construction, au XVIII^e siècle, d'un moulin seigneurial en amont de Rivière-Ouelle, sur un site présentant une dénivellation suffisante. Érigée canoniquement en 1851, la paroisse de Saint-Pacôme a vu ses limites correspondre aux rangs 3, 4 et 5 de la seigneurie de la Bouteillerie. Dix années plus tard, la construction d'un moulin à bois a contribué à

une croissance démographique accélérée. Les frères King ont exploité ce moulin pendant quarante ans. Au vingtième siècle, deux autres compagnies leur ont succédé, faisant de Saint-Pacôme un important centre régional de transformation primaire des produits de la forêt.

Le cimetière privé des familles King et Harding : Avant d'entrer dans Saint-Pacôme via la route 230, on emprunte le rang de la Cannelle, direction sud.

La présence de canneliers est à l'origine de l'appellation du rang. La route de terre battue conduit sur une terrasse bordée par une crête rocheuse. Au sud du chemin du rang, un petit cimetière protestant à caractère familial rappelle l'époque du moulin, propriété des frères King pendant quarante ans.



Au cimetière protestant (Paul Larocque)

Les maisons King et Harding : Avenue du Moulin, à la sortie du rang de la Cannelle.

Situées dans une oasis de verdure, les maisons King et Harding, de style «shingle» caractérisé entre autres par l'emploi du bardeau, évoquent la longue

PARCOURS HISTORIQUES

présence de l'industrie du bois à Saint-Pacôme. En épousant Ida King en 1909, Harold Harding, dont le père était membre du clergé anglican de Rivière-du-Loup, a concrétisé une alliance durable entre les deux familles. Les résidences ont été construites au début du vingtième siècle.



La maison King (ministère de la Culture)

La meunerie Casgrain : 189, boulevard Bégin, près du pont franchissant la rivière.

Dès 1769, le moulin banal de la seigneurie de la Bouteillerie avait été construit à cet endroit dépourvu de chemin d'accès, en plein bois, au coeur du site de la future paroisse de Saint-Pacôme.

En 1840, le seigneur Casgrain a confié à Édouard Ennis la tâche d'installer une nouvelle infrastructure de moulange. On croit que le bâtiment lui-même a été reconstruit à cette occasion. Une carderie (fermée en 1926) a longtemps été exploitée sous la résidence du meunier.

Considérablement transformé depuis l'interruption des activités de moulange

vers 1950, l'édifice est aujourd'hui une résidence privée. Sur le versant sud, seules deux des quatre lucarnes originelles subsistent. L'appentis du mur ouest remonte à 1966. Le moulin occupait jadis la partie est du rez-de-chaussée et du premier étage, alors que la résidence du meunier était aménagée dans la section ouest.

La roue est encore sur les lieux, de même que deux turbines. Plusieurs pièces du mécanisme ont été transportées à Saint-Roch-des-Aulnaies, où elles ont permis la remise en marche de la moulange du moulin banal de l'endroit.

Réf.: Régis Jean, *Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec*.

L'église Saint-Pacôme (1853)

Elle a été agrandie et modifiée selon les plans de David Ouellet en 1901. La façade comprend une tour centrale et, à chaque coin, des contreforts. La nef comporte trois vaisseaux et deux chapelles extérieures. On y utilise encore un orgue Casavant datant de 1915.

Vue intéressante du village, de la rivière et de la plaine à partir du promontoire où est localisée l'église. Aux abords de celle-ci, plusieurs maisons anciennes ont été conservées.



Ancien magasin général Dionne (Paul Larocque)

PARCOURS HISTORIQUES

Le parvis de pierres devant l'église a été baptisé «quai Norbert», du nom de J.- Norbert Dionne, ancien propriétaire du magasin général (1885) situé tout près à l'ouest (style Second empire), avec son toit de tôle grise et sa vaste galerie sur deux côtés. Trois générations de Dionne ont assuré, jusqu'à une époque toute récente, la bonne marche de cet établissement.

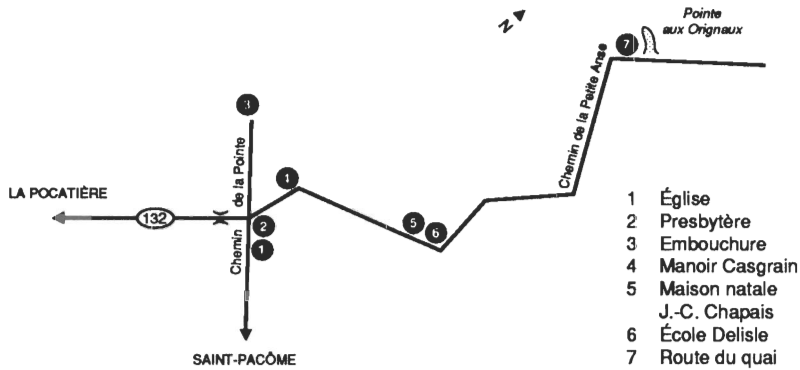
Le belvédère de la côte des Chats : Accessible à partir du village.

Par temps clair, vue panoramique du côté nord.

Une croix d'une cinquantaine de pieds de haut y a été dressée lors de l'Année Sainte de 1950, perpétuant une tradition vieille de plus d'un siècle à cet endroit.

La route 230 conduit vers la sortie du village. Plus loin, à un croisement, on bifurque vers Rivière-Ouelle, direction nord. L'altitude diminue : à la terrasse succède la plaine littorale, plus profonde ici qu'ailleurs. Sinueux, le chemin longe la rivière. Bientôt apparaissent le pont (route 132) et l'église de Rivière-Ouelle.

RIVIÈRE-OUELLE



Un paysage inhabituel, aux caractéristiques à la fois agricoles et maritimes.

La région de Rivière-Ouelle nous paraît, vue à vol d'oiseau, comme une plaine étroite et longue d'environ une dizaine de milles, parsemée d'îlots rocheux, qui sont autant de petits coteaux boisés; une plaine bordée par le fleuve Saint-Laurent d'un côté et par les monts Notre-Dame de l'autre côté. [...]

Une partie de cette plaine pousse une pointe dans le fleuve Saint-Laurent d'environ deux milles; c'est la région du quai de Rivière-Ouelle. De chaque côté de cette proéminence, la «mer» a roulé la plaine profondément, créant ce que les résidents ont appelé l'anse de Sainte-Anne (la Grande Anse et l'anse de Kamouraska). A marée basse, la mer se retire loin du littoral dans ces petites baies. [...]

Au centre de cette plaine croupit une savane marécageuse et inculte couvrant plusieurs acres de terrain, savane que l'on est convenu d'appeler : la Grande Plaine ou la Tourbière.

Réf.: Paul-Henri Hudon, *Rivière-Ouelle de la Boutellerie. Trois siècles de vie*, Ottawa, s.é., 1972, 3-4.

PARCOURS HISTORIQUES

Le fief de la Bouteillerie a été concédé en 1672 et quelques pionniers se sont installés dès 1674, faisant de ce territoire le plus ancien lieu d'habitation européenne de la région de Kamouraska. La première chapelle et le premier presbytère de Rivière-Ouelle (la rivière du même nom, qui traverse la localité, doit son nom à monsieur Ouel, collaborateur de Champlain) ont été construits avant la fin du XVII^e siècle. Les premières pêches à marsouin (béluga) qui allaient éventuellement conférer une certaine notoriété à la localité ont été tendues au début du XVIII^e siècle. Les pionniers se sont surtout établis le long de la rivière de même qu'au fond de l'anse aux Iroquois. La population a ensuite crû rapidement : à la fin du XVIII^e siècle, elle atteignait presque les 2 000 habitants, ce qui faisait de Rivière-Ouelle l'une des plus peuplées paroisses du vaste district de Québec. Déjà à cette époque, plusieurs familles étaient en train de s'installer aux troisième et quatrième rangs. La plupart des chemins et routes utilisés de nos jours étaient tracés.



Le village de Rivière-Ouelle (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Là comme ailleurs sur la côte, le XIX^e siècle a correspondu à la diversification des services et à l'essor du village. Très tôt cependant, le petit bourg est devenu carrefour pour une bourgeoisie particulièrement entreprenante. Succédant aux

familles seigneuriales Boishébert et Perreault, le commerçant Pierre Casgrain - à l'origine d'une véritable dynastie - a donné le ton à une nouvelle époque qui a vu quelques familles de brasseurs d'affaires marquer de leur présence les échanges régionaux et interrégionaux. Cette élite à la vie parfois fastueuse - les Casgrain, Dionne, Têtu, Letellier, Chapais, Boucher, Pelletier, Gagnon, etc. - a consolidé son emprise à travers une série d'alliances à caractère mercantile (exemple : les activités reliées à la pêche) et matrimonial. Elle a aussi fait sentir sa présence sur la scène politique et Rivière-Ouelle a fourni plus que sa part de députés au comté de Kamouraska.

Pendant longtemps, on a surtout voté «rouge» ou libéral à Rivière-Ouelle dans un climat d'affrontement marqué par des assemblées politiques tumultueuses, des cabales, des intimidations, l'influence «indue» du clergé... Les vingt années qui ont précédé l'entrée en vigueur de la confédération canadienne en 1867 ont sans doute été les plus agitées alors que se faisaient face Luc Letellier de Saint-Just (parti «rouge» et plus tard parti libéral - futur lieutenant-gouverneur de la province) et Jean-Charles Chapais (parti conservateur-natif de Rivière-Ouelle, l'un des fondateurs de Saint-Denis et père de la Confédération). Après eux viendront les Charles - Alphonse - Pantaléon Pelletier (futur lieutenant-gouverneur), Adolphe-Basile Routhier, Antoine-Ernest Gagnon (ministre sous le gouvernement Mercier)...

Maintenant révolue, cette période haute en couleurs a laissé des souvenirs encore vifs : on y a beaucoup parlé du quai (1855), du chemin de fer, d'exploitation forestière (Saint-Pacôme), de la pêche au marsouin qui a valu aux huiles de Charles-Hilaire Têtu une réputation internationale... Plusieurs ont alors cru à l'émergence d'un centre économique important. Les atouts alors perceptibles ont toutefois graduellement perdu de leur efficacité tandis que plusieurs démembrements (Saint-Pacôme, Saint-Denis, etc.) réduisaient la superficie de la localité. Le paysage de Rivière-Ouelle présente de nos jours les caractéristiques d'un pays agricole (production surtout laitière) avec, dans la «Grande Plaine», une dépression propice à l'exploitation de la tourbe.

La place de l'Église : À proximité du pont, qu'il faut franchir si on arrive de l'ouest via la 132.

PARCOURS HISTORIQUES

Face à l'église, la rivière, dont les méandres traduisent le relief plat de la région. Au bord de la rivière, une inscription commémore la bataille livrée en 1690 par les paroissiens de l'endroit, dirigés par Pierre de Francheville, premier curé-résident, aux miliciens de Phipps, gouverneur de la Nouvelle-Angleterre. À cette occasion, une tentative de débarquement avait été repoussée à l'embouchure de la rivière, sans doute avec l'appui des habitants de Saint-Roch et de Sainte-Anne.

Le pont actuel a eu deux prédécesseurs. D'abord le pont Casgrain, en bois, et plus tard, à compter de 1890, le pont Gagnon, à armature d'acier.

L'église Notre-Dame-de-Liesse

Les trois églises de Rivière-Ouelle ont été édifiées dans le même secteur. Celle-ci date de l'année 1877 et adopte le style néo-classique. Elle a remplacé la première église de pierre de 1792, durement ébranlée par deux séismes en 1860 et 1870. L'architecte David Ouellet a toutefois utilisé les anciennes fondations, jugées assez solides. Il a aussi opté pour un décor intérieur traditionnel : nef à un vaisseau, voûte en anse de panier, entablement tout autour de l'église. Pour l'occasion, les paroissiens ont aussi récupéré les trésors artistiques de l'église précédente dont cinq tableaux de Louis Du Longpré (peint vers 1800) et quatorze pièces d'orfèvreries créées par François Ranvozyé et Laurent Amiot. Quatre statuettes du XVIII^e siècle ornent le maître-autel. Le retable est de Louis Quévillon (1806-1813). À noter la présence d'un ex-voto consacré à Notre-Dame-de-Liesse, patronne de la paroisse (peut-être par Paul Malépart), qui date de 1745.

Le presbytère : 100, rue de l'église.

Spectaculaire avec son toit rouge, l'édifice de style Second Empire construit par David Ouellet en 1882 conserve toujours son allure d'époque : lucarnes, grande galerie couverte (exécutée en 1908), toit mansardé à quatre versants, riche ornementation.

Classé monument historique en 1979, le presbytère est aujourd'hui recyclé en édifice à logements.



Ancien presbytère de Rivière-Ouelle transformé en logements coopératifs (ministère de la Culture)

À proximité, le cimetière bien ombragé : c'est là, dit-on, que la première église a été construite. Selon Paul-Henri Hudon, historien, les fondations laissaient naguère une herbe jaunie entre les monuments.

Réf.: Paul Arsenault, «le presbytère de Rivière-Ouelle» dans **Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques du Québec**, t. 1, Québec, Les Éditions du Québec, 1990, 500 p.

L'embouchure de la rivière : À l'extrémité est du pont (route 132), prendre le chemin de la pointe, direction nord.

Le chemin longe la rivière en direction de la pointe. C'est dans ce secteur exposé qu'a probablement été édifié, vers 1709, le premier moulin (à vent) sur la rive est de la rivière. Le quai de la compagnie King Brothers, qui exploitait à la fin du XIX^e siècle un important moulin à bois à Saint-Pacôme, était localisé sur la rive ouest.

Un peu plus loin, la vue sur l'embouchure est spectaculaire. La Grande Anse est très visible à l'ouest. Pendant longtemps, à marée haute, les goélettes ont remonté la rivière jusqu'au pont.

Le chemin contourne ensuite la pointe de la rivière Ouelle et conduit à l'anse aux Iroquois, populaire auprès des estivants. L'anse doit son nom à une légende, celle de la *Jongleuse*. À l'époque des premiers pionniers, quelques Iroquois embusqués à l'embouchure de la rivière auraient capturé et assassiné une dame Houel. Pour commettre cet acte, ils auraient reçu l'aide de la *Jongleuse*, personnage diabolique et insaisissable auquel on attribue des «pistes de raquettes» gravées sur un rocher de la pointe (encore visibles).

On a longtemps capturé le marsouin à cet endroit. Au premier plan, la pointe aux Iroquois. Plus loin à l'est, le quai de Rivière-Ouelle est visible, à la pointe aux Originaux.

La pêche au marsouin

La pêche au marsouin s'effectue au printemps et à l'automne, lorsque ce dernier remonte le fleuve pour se repaître du hareng, de l'éperlan et du capelan venus frayer le long des côtes.

Sa capture s'effectue au moyen d'une pêche à fascines d'une longueur extraordinaire : plus de 7 000 perches d'une hauteur de 6 mètres, espacées d'un mètre. Cette longue barrière est prolongée par un enclos formant un large demi-cercle.

Les marsouins se présentent à marée haute, longent la barrière, s'engagent dans l'enclos. La marée baisse avant qu'ils ne puissent reprendre le chemin inverse. Utilisant canots et harpons attachés à des câbles, les hommes les pourchassent et les transpercent. Le sang coule, l'agonie est parfois longue.

Hissés sur des brancards tirés par des chevaux, les dépouilles sont ensuite ramenées sur la rive pour le dépeçage. Dans un hangar, on sépare le lard

et la peau. Le plus souvent, on extrait l'huile en faisant chauffer le gras sur un feu moyen. Elle servira à la cuisson, au corroyage des peaux dans les tanneries, à la lubrification des roues de voitures et de locomotives et même à l'éclairage des réverbères de Montréal et de Québec, avant l'introduction du gaz en 1847. La peau, une fois tannée et assouplie, deviendra un cuir très recherché : ceintures, courroies, vestes, matériel de recouvrement, soulier et bottes, etc.

Huit générations ont pêché le marsouin à Rivière-Ouelle jusqu'au milieu des années trente.

Réf.: Jean Provencher, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1988, 47 et 131-134.

À partir du pont jusqu'à la sortie de l'agglomération, via la 132 direction est, quelques maisons ancestrales peuvent être observées.

Le manoir Casgrain : 103, rue Casgrain.

Construit en 1834, il a été la résidence du seigneur Pierre-Thomas Casgrain.



Le manoir Casgrain (Paul Larocque)

PARCOURS HISTORIQUES

Pierre, le père de Pierre-Thomas, était un ancien marchand ambulant établi à Rivière-Ouelle à la fin du XVIII^e siècle. Il n'a pas tardé à amasser une petite fortune personnelle qui lui a permis d'acheter la seigneurie des mains de la famille Perreault en 1813. Il a légué son bien seigneurial à Pierre-Thomas (1787-1863) au moment de son décès en 1828. En plus d'exploiter son domaine, ce dernier s'est à son tour lancé en affaires en association avec Charles-Hilaire Têtu, producteur d'huiles. C'est en 1834 qu'il a choisi de faire construire un nouveau manoir pour sa famille de dix enfants. Il y a en outre élevé quelques neveux et nièces dont Luc Letellier, futur député et lieutenant-gouverneur. Sa maison a fréquemment accueilli les familles les plus connues de Rivière-Ouelle.

Des arbres dissimulaient jadis l'édifice de la route. On remarquera l'ordonnance néo-classique, les deux cheminées, les sept lucarnes de la façade, de même que la vaste galerie couverte, autrefois ornée de poteaux et d'une balustrade.

La maison natale de Jean-Charles Chapais : 204, route 132.

Commerçant à Rivière-Ouelle, Jean-Charles Chapais père y a vécu et élevé sa famille. Désireux d'établir son fils Jean-Charles, il a acheté pour lui un petit domaine foncier sur le premier rang du fief Saint-Denis, en prévision de la future création d'une paroisse à cet endroit. Jean-Charles fils, futur père de la Confédération, y a fait construire la célèbre «maison Chapais» (voir Saint-Denis) qui a initialement logé son magasin général.

Construite vers 1810 à l'extérieur du village, la maison paternelle de Rivière-Ouelle a des formes très symétriques avec sa cheminée au centre, ses trois lucarnes à l'étage, et son beau portail encadré de trois fenêtres de chaque côté. Les larmiers du toit sont cintrés.

Près de là (202, route 132), on observera une ancienne auberge de style Second Empire au toit mansardé.

L'école Delisle : 214, route 132.

Cette petite école de rang peinte en rose a été ouverte aux enfants de 1931 à 1965. Dans un décor reconstitué, Radio-Canada y a tourné quelques scènes de l'émission «Cormoran». Elle est ouverte au public.

Les larmiers cintrés

Selon Pierre-M. Richard, le larmier cintré désigne... *«un détail de l'avant-toit élégamment galbé dans sa partie inférieure à la jonction du carré.»* Cette douce courbure confère un cachet pittoresque à plusieurs maisons construites en gros de 1820 à 1880 sur le premier ou le second rang de la rive sud du Saint-Laurent en aval de Québec, et ce jusqu'aux environs de Trois-Pistoles. Dans ce pays de cabotage, s'est-on inspiré, comme plusieurs l'ont affirmé, de techniques propres aux constructeurs de goélettes ? Pierre-M. Richard évoque plutôt la force des vents qui balaient la région:

...«Il est en effet capital de bien protéger l'enveloppe des infiltrations de toutes sortes. La jonction entre le carré et le comble constitue par ailleurs la partie la plus faible de ce système d'enveloppe car le vent y manifeste une grande force de soulèvement».

Le larmier cintré n'est pas d'origine québécoise. Il remonte à l'époque de la Renaissance en Europe et a été introduit en Nouvelle-Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles. À partir de là, il a connu une modeste diffusion sur notre continent, notamment sur la côte est américaine. Comment arrive-t-on à produire cette forme arquée sous le larmier ?

«L'assemblage y est réalisé au moyen d'un voligeage de bois, c'est-à-dire de planches étroites embouvetées et fixées sur des soliveaux courbés localisés à l'espacement des chevrons de la couverture».

Réf.: Pierre-M. Richard, «Traité typique de la Côte-du-Sud : le larmier cintré», *Continuité*, automne 1983, 41-42.

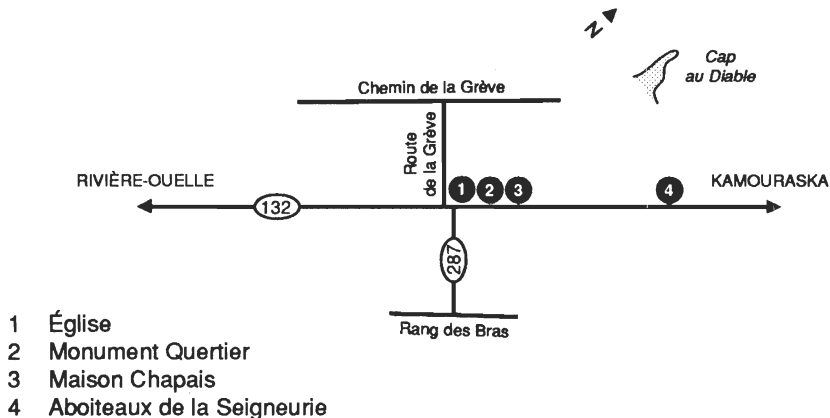
Chemin de la Petite Anse et route du Quai : Direction nord à partir de la 132.

Des champs cultivés bordent la route.

Près d'un affleurement rocheux se dresse l'**auberge Fleur des Bois** (103 route du Quai). Le site offre une vue intéressante sur les Laurentides, le fleuve et la pointe aux Orignaux. Le chanoine Wilfrid Lemieux, prédicateur, a acheté et fait transporter en 1922 par goélette (en pièces détachées) ce vaste édifice construit à Lévis en 1917.

Arrivée au quai, aujourd'hui désaffecté. Observation de pêches à fascines. À proximité, la chapelle du quai (1908), quelques maisons ancestrales, diverses résidences d'estivants. **La maison Mercier** (161, chemin de l'anse des Mercier) frappe particulièrement le regard. Autrefois appelé Hôtel Laurentides, l'établissement a été construit vers 1855. Il témoigne de l'époque de la construction du quai ainsi que de la vocation commerciale et touristique de ce secteur. À la fin du XIX^e siècle par exemple, un traversier reliait La Malbaie (Charlevoix) et Rivière-Ouelle. Le poète Louis Fréchette a tracé un portait coloré de son propriétaire Georges Lévesque, bien connu dans la région pour son originalité et sa générosité.

SAINT-DENIS-DE-LA-BOUILLERIE



On peut accéder à Saint-Denis

- Par la route 132, direction est, via le pont de Rivière-Ouelle
- À partir de la route du quai de la Rivière-Ouelle, via le *chemin du Coteau de pins* (Jonction 132)
- Ou, encore à partir de la route du quai, en prenant le *chemin de la Petite Anse* en direction de l'est.

Le chemin de la Petite Anse débouche sur le *chemin de la Grève Ouest* qui longe l'anse Saint-Denis, et à partir duquel on aperçoit, au nord-ouest, la pointe Saint-Denis. Emprunter ensuite *la route de la Grève* (direction nord-sud). Au bout de cette route bordée de champs cultivés surgit, tel une flèche, le beau clocher de Saint-Denis. Quelques minutes plus tard, arrivée sur la place de l'Église, au coeur du village.

En sortant de Rivière-Ouelle, en route pour la Gaspésie, le voyageur longe le rang des Coteaux (132), qui se dresse à l'orée de la colline de Saint-Denis... La colline s'étend au nord jusqu'au cap au Diable, célèbre par ses légendes. Du côté sud, s'étalent la plaine et la savane; c'est la deuxième concession de la paroisse... Du côté nord, le long du fleuve, un véritable village... abrite une population estivale, qui donne à Saint-Denis une allure touristique. Au centre de la paroisse, tout en haut de la colline, se dresse l'église paroissiale, remarquable par son long clocher... Au pied de l'église, deux monuments gardent le souvenir de deux grands citoyens de Saint-Denis, Quartier et Chapais.

Réf.: François Gagnon, «ma paroisse» dans *Album d'un village : Saint-Denis-de-la-Bouteillerie. 1841-1991*, Saint-Denis, le Comité du 150^e anniversaire, 1991, p. 6

Avant la paroisse, la seigneurie (fief Saint-Denis), concédée en 1679. Longue et étroite, coincée entre celles de la Bouteillerie et de Kamouraska, aux prises avec des seigneurs absents (famille Juchereau), elle a tardé à se développer. Il a fallu attendre les initiatives du seigneur François Blanchet au début du XIX^e siècle - route nord-sud, moulin banal, école - avant de voir s'installer une population plus nombreuse. En 1831, l'érection d'une nouvelle paroisse n'était plus qu'une question de temps...

Rien n'a toutefois été facile : à Rivière-Ouelle comme à Kamouraska, l'opposition à la création de Saint-Denis a été vive. Plusieurs pétitions canalisées par le marchand général Jean-Charles Chapais ont été nécessaires pour vaincre les résistances et permettre la consécration d'une chapelle en 1841, suivie de la bénédiction d'une véritable église en 1850. Cette reconnaissance officielle était amplement justifiée : la population excédentaire des premiers rangs des paroisses situées plus à l'ouest se déversait sur le territoire de Saint-Denis avec une rapidité telle qu'il a fallu presque tout de suite procéder à des démembrements. Sur le plateau, une chapelle consacrée à Notre-Dame-du-Mont-Carmel a été érigée dès 1851. Vingt années plus tard, la paroisse de Saint-Philippe-de-Néri s'est glissée entre Saint-Denis et Mont-Carmel, près du chemin de fer.

Ainsi amputée d'une bonne partie de son territoire, la communauté de Saint-Denis a vu bon gré mal gré sa population baisser de 2 296 habitants en 1851 à 980 en 1871. L'économie reposait alors presque uniquement sur l'agriculture, compte tenu du recul de la forêt et de l'étroitesse de la façade littorale de la localité. Édouard Barnard, gendre de Chapais, considéré par plusieurs comme le père de l'agronomie québécoise, y a créé une fromagerie modèle (1881) qui a aussi été la première école d'industrie laitière en Amérique du Nord.

Depuis ce temps, le village a connu un certain développement mais la population a plafonné au terme d'une transition agricole et culturelle dont le sociologue américain Horace Miner, observateur attentif de Saint-Denis au cours des années trente, a minutieusement décrit les premiers effets dans une monographie restée célèbre¹.

L'église Saint-Denis

Une première chapelle de bois (1841) a été remplacée, en 1850, par une église de pierre de style néo-gothique. Incendié en 1886, ce temple a aussitôt été remplacé par un troisième selon les plans de l'architecte David Ouellet, qui a utilisé les anciens murs et conservé le style. Le chœur a été réaménagé il y a une vingtaine d'années. À remarquer la façade analogue à celle de l'église de Rivière-Ouelle, avec tour centrale et portail dans la tour ainsi que de chaque côté.

Construite sur un coteau, l'église, fait unique dans la région, tourne le dos au fleuve.

Le monument Quartier

Face à l'église, élevé en 1925 en souvenir du premier curé l'abbé Édouard Quartier (1841-1856). Quartier a fondé en 1843 la Société de la Croix de la Tempérance, symbolisée par une croix noire qui se retrouvait aussi bien dans les

1. *Horace Miner, Saint-Denis : un village québécois, Montréal, Hurtubise, 1985, (traduction de l'édition originale de 1939).*

chaumières qu'en bordure des chemins. Un homme à la fois sévère et généreux, aussi connu pour son éloquence.

La maison Chapais : 2, route 132 est. La maison Chapais a été classée monument historique en janvier 1990.

Construite en 1833, elle a d'abord été à la fois le magasin général et la résidence de Jean-Charles Chapais (1811-1885), père de la Confédération et l'un des fondateurs de la paroisse de Saint-Denis. Dès le début, elle a compté trois étages habitables: le rez-de-chaussée occupé par le magasin, le «bel étage» où se trouvent les pièces de séjour, et le troisième («combles») où sont aménagés chambres à coucher et grenier.

C'est en 1866 que Chapais, ministre des Travaux publics, a fait construire la vaste galerie actuelle avec ses escaliers tournants, de même qu'un large portail orné de pilastres et d'un entablement. Sur chaque versant latéral du toit, deux lucarnes permettent aussi de mieux éclairer les combles.

À l'intérieur, le mobilier de la famille, propriété du Musée de la Civilisation de Québec, a été disposé de manière à redonner aux différentes pièces leurs fonctions d'origine. Bien noter le contraste entre l'escalier des maîtres et celui des domestiques.

Après le décès de Jean-Charles Chapais, c'est son fils Thomas, époux d'Hectorine Langevin, fille du ministre conservateur fédéral Hector, qui habitera la maison jusqu'à son décès en 1946. Thomas Chapais a été journaliste, historien réputé, député provincial, ministre, sénateur et président au Conseil législatif du Québec.

Amélie, soeur de Thomas, a épousé Édouard Barnard, agronome avant même la reconnaissance de cette profession et co-fondateur à Saint-Denis, à proximité de la maison Chapais, d'une fromagerie qui a aussi été la première école d'industrie laitière en Amérique du Nord (1881). Ce geste a stimulé les agriculteurs de la région, dont le beurre («Beurre de Kamouraska») jouissait déjà depuis

longtemps d'une renommée enviable.

Réf.: Communiqué de presse du ministère des Affaires culturelles, direction régionale de l'Est du Québec, 19 novembre 1989 (Euchariste Morin).



La maison Chapais (ministère de la Culture)

Direction sud, face à la maison Chapais, un chemin (route 287) mène au «rang des Bras». Avant le rang du Coteau (132), c'est là que la majorité des maisons pionnières ont été construites. Près du chemin se trouvaient l'école, le moulin banal (à vent) ainsi que le manoir seigneurial de François Blanchet, médecin, journaliste (fondateur à Québec du journal *Le Canadien*) et député de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada. La construction du magasin Chapais et surtout de l'église ont ensuite contribué à établir un embryon de village au rang du Coteau.

En quittant le village de Saint-Denis, on pourra observer une série de petites maisons anciennes aux toits à double versant.

Plus loin, la plaine littorale réapparaît, les maisons sont localisées au sud de la route. Près de la batture, une longue lisière de terre d'herbages indique la présence d'un aboiteau.

Les aboiteaux de la seigneurie de Kamouraska : Centre d'interprétation entre Saint-Denis et Kamouraska, près de la route 132.

Un patrimoine à la fois historique, agricole et naturel.

Les anciens Acadiens ont largement fait usage de l'aboiteau, sorte de digue empêchant les grandes marées d'inonder les terres les plus basses.

Dans Kamouraska, cette technique a initialement été utilisée dans le but de protéger le chemin du Roi qui longeait le fleuve. En installant ici et là des portes s'ouvrant sur des gonds, on a aussi favorisé l'écoulement de l'eau accumulée dans les champs sous l'effet de la pluie et de la neige.

En 1869, alors que les bonnes terres se faisaient rares, un aboiteau a été construit à des fins agricoles sur la ferme expérimentale du collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Cette initiative en a suscité bien d'autres par la suite.

Aujourd'hui, de La Pocatière à Saint-André, cinq aboiteaux fonctionnent toujours. Celui qui s'étend de Saint-Denis (cap au Diable) à Kamouraska (cap Blanc) sur huit kilomètres a été brisé en 1941 par une marée d'une force exceptionnelle. Plusieurs agriculteurs se sont associés pour le refaire au début des années quatre-vingt.

Un peu partout dans la région de Kamouraska, les aboiteaux témoignent d'une adaptation originale de l'homme au milieu marin. C'est durant l'automne, saison de fortes marées, qu'on peut le mieux observer leur fonctionnement.

Soulignons que l'apport du fleuve aux travaux agricoles a aussi pris une autre forme : à partir de Rivière-Ouelle en descendant vers l'est, les cultivateurs de la côte sud ont longtemps engraisé leurs champs en utilisant le hareng, le capelan et l'éperlan capturés lors des fraies du printemps et de l'automne. Le varech (plante marine) a aussi été mis à contribution : tantôt il était épandu directement, tantôt on le faisait brûler pour ensuite le mélanger à de la terre.

Réf.: Danielle Cloutier et Louis Paradis, **Kamouraska, conte-moi ton histoire**, Kamouraska, Éditions de l'Aboiteau, 1987, 72 p.

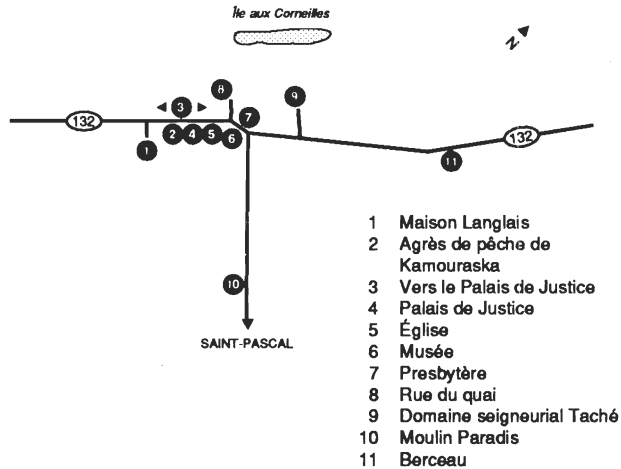
Le cap au Diable

Peu après la capitulation, un navire anglais, qui remontait le fleuve, fut surpris par la tempête. Par des prodiges d'audace que l'on ne trouve que dans les légendes, l'équipage parvint à débarquer à cap au Diable les coffres d'argent que ce vaisseau était chargé d'apporter à Québec, en même temps que des marchandises. Ces coffres furent enfouis dans le Cap et y demeurent cachés. Or, il y a une soixantaine d'années, deux citoyens de Saint-Denis, les sieurs Damase Lavoie et Antoine St-Onge, prétendirent découvrir par jonglerie le trésor si mystérieusement abandonné par nos conquérants. Ils tentèrent même de magnétiser un garçonnet de treize ans, en le saisissant aux poignets et en le forçant à les regarder fixement. Seulement les passes ne purent influencer suffisamment le jeune médium. N'empêche que des fouilles furent exécutées, et des fosses, qui furent creusées à cette époque sont encore visibles aujourd'hui. Le garçonnet de treize ans, qui a atteint maintenant un âge respectable, est venu lui-même à Sainte-Anne, me donner les détails que je lui demandai par correspondance. Je l'en remercie. Il m'a confié que Damase Lavoie, à ses derniers moments, lui confessa être enfin parvenu à connaître le lieu de la cachette, grâce à ses jongleries, mais la mort vint mettre un terme à ses recherches. Aujourd'hui, cette légende d'un trésor caché dans le cap au Diable

est presque oubliée, et c'est par hasard que je l'ai apprise. Si les citoyens de Saint-Denis creusent encore, fouillent et bêchent, c'est dans leurs propres champs qu'ils le font, et parce qu'ils sont convaincus comme le bonhomme La Fontaine que «le travail est un trésor»

Réf.: F. Gagnon, «À travers les archives», collège Sainte-Anne de la Pocatière, 1970, 112-113, cité dans **Album d'un village : Saint-Denis de la Boutellerie**, Comité du 150^e anniversaire, 1991, 105.

KAMOURASKA (Saint-Louis)



Kamouraska, ce n'est pas la fière altitude des Laurentides qui, en face, sur le côté nord du fleuve, montent vers le ciel. Ce n'est pas non plus la masse des Rocheuses qui écrasent le voyageur et lui font sentir son néant [...] Ce n'est pas l'océan profond, toujours puissant dans le repos comme dans la colère.

C'est la grâce timide et le calme serein. C'est la plaine large, ondulée, tachetée de bosquets aux couleurs tranchées, semée de collines vivement dentelées, à la tête de pierre presque nue [...]

C'est en face le fleuve, «la mer», comme disent ses enfants, s'ouvrant des horizons profonds, entre une dizaine d'îles et d'îlots, derrière lesquels elle se retire pour s'approcher de nouveau du village qu'elle ne peut quitter... Qui peut décrire les couchers de soleil de Kamouraska ? [...]

Mais ce qui captive à Kamouraska, c'est son passé. [...] Pendant longtemps bastion avancé de la civilisation, Kamouraska ne l'oublie pas.

Réf.: Alexandre Paradis, p.m.é., *Kamouraska (1674-1948)*, Québec, u.e., 1948, 237-39.

PARCOURS HISTORIQUES

La seigneurie de Kamouraska a été concédée à Louis-Olivier Morel de la Durantaye en 1674. En partie à cause de l'éloignement de Rivière-Ouelle, une première église y a accueilli un prêtre résident dès 1709. Le territoire de cette paroisse initiale était immense, couvrant à la fois ceux des seigneuries de Kamouraska et de l'Islet-du-Portage. Aujourd'hui, il engloberait en tout ou en partie Saint-André, Saint-Alexandre, Saint-Joseph, Sainte-Hélène, Saint-Germain, Saint-Pascal, Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Saint-Philippe et Saint-Denis. Le curé était aussi tenu de desservir les missions plus à l'est, jusqu'à Rimouski.

Les premiers pionniers se sont présentés en très petit nombre vers 1692. En 1723, 37 familles étaient établies en bordure du fleuve. Outre l'agriculture, elles se livraient à la pêche, à la production de goudron ou même à la construction de petits navires, activités officiellement encouragées à cette époque de la Nouvelle-France. La population a ensuite fait un bond rapide grâce à la croissance naturelle : 872 habitants en 1762, 1706 en 1790.

Avec le temps, une agglomération nommée Pincourt s'est formée à moins de deux kilomètres à l'ouest de l'église, sur un site ouvert sur l'anse de Kamouraska, face à l'archipel du même nom. On a choisi d'y construire une nouvelle église en 1791, considérant la vétusté de l'ancienne, la création de la paroisse de Saint-André à l'est (1791) et la polarisation des activités commerciales et maritimes à Pincourt.

Ce déplacement géographique du centre de la paroisse semble avoir eu des effets bénéfiques. Le village a pris de l'ampleur et, selon Joseph Bouchette, arpenteur-général, était devenu en 1813 un lieu de villégiature recherché. Kamouraska a vu sa population culminer à près de 6 000 habitants en 1827. En 1849, la localité est devenu un chef-lieu régional en accueillant une cour supérieure de justice.

Mais la région entière se peuplait et les démembrements se sont multipliés. Plus rapprochées du chemin de fer (à cinq kilomètres à l'intérieur des terres), mieux pourvues en ressources naturelles, les nouvelles paroisses créées au sud ont canalisé commerce et activités de transformation. Les villégiateurs ont fréquenté d'autres sites plus à l'est, desservis à la fois par le chemin de fer, les navires à vapeur et des quais en eau profonde. Kamouraska allait aussi, par étapes, perdre ses attributions judiciaires.

Aujourd'hui plus que jamais, les gens de Kamouraska se rappellent cependant que leur localité a été le centre le plus avancé le long du fleuve, une paroisse-mère, un berceau qu'il faut découvrir.

La maison Langlais : 376, rang au Cap (à l'ouest du village), en retrait du côté sud.

Cette vaste maison de pierre à quatre cheminées a été construite vers 1750, partiellement détruite par l'armée anglaise, et restaurée ensuite. Elle a été allongée du côté ouest au XIX^e siècle. Ses murs de pierre, la distribution asymétrique des ouvertures et ses fondations basses illustrent son appartenance à l'architecture d'inspiration française.

Claude Jutra y a tourné plusieurs scènes du film Kamouraska d'après un roman d'Anne Hébert où était racontée l'intrigue amoureuse qui a provoqué l'assassinat du seigneur Achille Taché aux mains du docteur Holmes, de Sorel, le 31 janvier 1839.



La maison Langlais (ministère de la Culture)

La maison n'a toutefois jamais été un manoir seigneurial.

Derrière elle, une ancienne laiterie bien conservée capte l'attention. Au nord, on aperçoit l'anse de Kamouraska, fermée par l'aboiteau et délimitée à l'ouest par le cap au Diable.

Les Agrès de pêche du Kamouraska : 205, ave Morel.

Centre d'interprétation de l'anguille

Anguilles et pêches à fascines

L'anguille naît en eau salée, vit en eau douce pendant une dizaine d'années et retourne à la mer pour se reproduire et mourir. On n'a connu qu'en 1922 le lieu où elle allait frayer : dans la mer des Sargasses, vaste espace marin compris entre les Antilles et la côte de la Floride, où la température, la salinité et les caractéristiques biologiques de l'eau sont idéales. L'anguille était le principal produit de la pêche en Nouvelle-France.

Lors des pénuries alimentaires qui sévissaient à cette époque, l'anguille a assuré la survie de plusieurs personnes. Elle a été aussi un aliment privilégié durant les périodes de jeûne recommandées par l'Église catholique.

Jadis, on pêchait l'anguille un peu partout sur les rives du Saint-Laurent, au moment où elle quittait ses habitats d'eau douce pour gagner l'Atlantique. Elle commençait à fréquenter (et bien sûr, fréquente encore) les rives du Bas-Saint-Laurent vers la fin du mois de septembre. La pêche se prolongeait jusqu'à la fin du mois d'octobre.

À marée haute, l'anguille trouve en travers de son chemin les clôtures de perches de bois franc des «pêches à fascines», reliées

entre elles par des branches d'arbres (épinettes, aulnes, saules etc.) entrelacées. Au baissant, en longeant cette barrière pour gagner le large, elle entre dans deux nasses de forme conique (l'ansillon et la bourrole) qui la conduisent dans un coffre.

Avant la marée suivante, les pêcheurs s'empressent de vider les coffres à découvert et nettoient leur pêche. De retour à terre, les captures sont plongées dans un tonneau à demi-plein de saumure.

Au fil des ans, la consommation locale d'anguilles a considérablement diminué et la production est de plus en plus exportée en autres en Allemagne. Mais les taux élevés de pollution chimique que l'on retrouve dans la chair de l'anguille risquent de compromettre l'exportation de cette ressource naturelle.

Principalement vouée à la consommation alimentaire, l'anguille a longtemps aussi été appréciée pour sa peau, dont on a tiré des attaches à multiples usages.

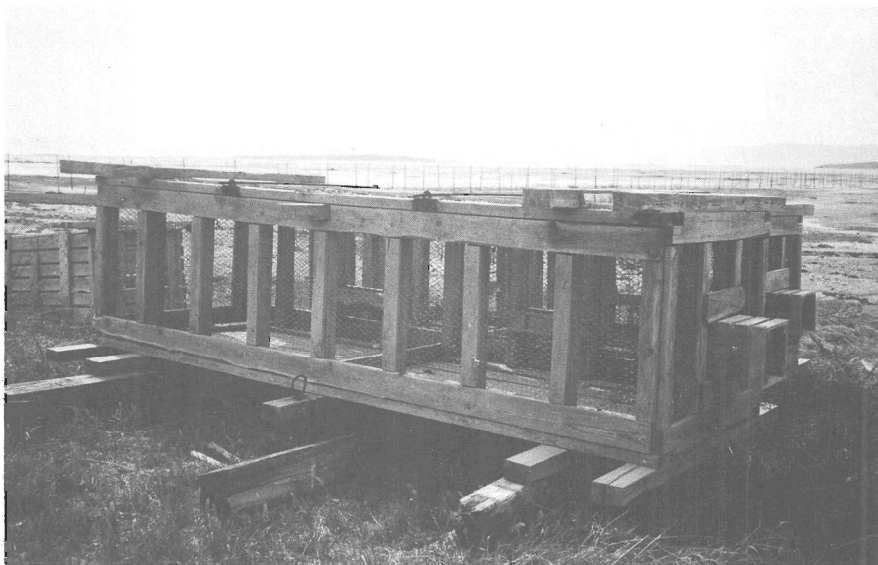
La pêche à fascines permet la capture d'autres espèces tels l'éperlan, le hareng, l'esturgeon, le poulamon : on crée alors un parc en forme de crochet qui retient les poissons, cueillis à l'aide d'une épuisette en bordure du littoral.

Les Amérindiens ont, les premiers, pratiqué ces formes de cueillette.

Aujourd'hui, plusieurs ont remplacé les fascines par des filets, plus faciles à installer et à entretenir. Des flotteurs les soutiennent et leur permettent de s'élever au gré des marées.

Réf.: Jean Provencher, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1988, 368-372. *Guide touristique du Bas-Saint-Laurent 1991-92*, Association touristique régionale, 60.

Roger Martin, *La pêche à l'anguille sur la Côte-du-Sud*, texte inédit.



Coffre contemporain pour la pêche à fascines (Paul Larocque)

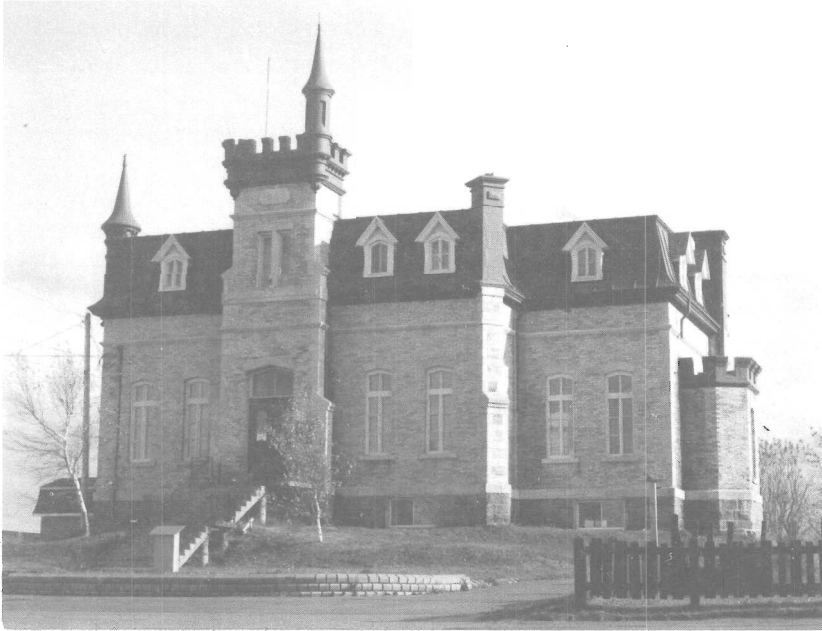
Vers le palais de justice

En se déplaçant sur l'avenue Morel en direction du palais de justice, le visiteur observera une série d'anciennes résidences. Il remarquera notamment la maison érigée vers le tournant du XIX^e siècle par *Jean Cordeau dit Délaurier* (141, avenue Morel), de style néo-classique, décorée de larmiers cintrés et bien restaurée. Un peu plus loin se dresse la maison construite en 1819 pour le marchand *Pierre Dumas*, (125, avenue Morel), habitée par Adolphe-Basile Routhier (auteur des paroles de l'hymne national «O Canada») de 1864 à 1891. Elle a par la suite été agrandie et couverte d'un toit mansardé. De l'autre côté du chemin (126, avenue Morel), l'ancien magasin général *Louis Miller*, érigé vers 1840, conserve beaucoup d'authenticité avec sa cheminée centrale, la disposition symétrique de ses ouvertures et la décoration de ses portiques.

Le palais de justice : 111, avenue Morel un peu à l'ouest de l'église, côté sud.

Construit en 1889 sous le gouvernement d'Honoré Mercier.

Le décor de l'édifice est surtout centré sur sa toiture de tôle (peinte en vert) et sa tourelle. La Renaissance française et le style «Second Empire» ont inspiré le ou les architectes, dont l'identité n'a pas été établie avec certitude. Plusieurs ont toutefois évoqué l'influence d'Elzéar Charest, architecte autodidacte responsable de 1891 à 1915 des projets du Département des Travaux publics. Cette combinaison de styles évoque un peu l'allure des grands hôtels construits un peu plus tard par la compagnie du Canadien Pacifique.



Le palais de justice de Kamouraska (ministère de la Culture)

En 1849, Kamouraska est devenu le chef-lieu judiciaire du comté du même nom, comté issu de la subdivision de la vaste circonscription de Cornwallis (comtés de Rimouski et de Kamouraska). Initialement, la cour supérieure a siégé dans un édifice plus modeste qui a été incendié à deux reprises, en 1864 et en 1881. Au lendemain du second sinistre, le gouvernement Chapleau a décidé que la cour siègerait désormais dans un tout nouveau palais de justice à Fraserville (Rivière-du-Loup), devenu un centre ferroviaire en pleine croissance. Déçus, placés sur la défensive, les Kamouraskois ont dû se contenter de demander l'érection chez eux

PARCOURS HISTORIQUES

d'un palais de justice habilité à recevoir une cour inférieure dite «de circuit», analogue à celle qui siégeait déjà à L'Isle-Verte (enjeux civils d'un montant n'excédant pas 100 \$). Les cours de circuits avaient été créées en 1857 par le gouvernement canadien dans une optique de décentralisation, afin d'assouplir l'administration de la justice. L'édifice a également été le siège d'un bureau d'enregistrement et du conseil du comté. Le corps du bâtiment abritait les services judiciaires. La salle d'audience se trouvait dans l'annexe localisée à l'arrière.

Le temps n'a toutefois pas arrangé les choses: en 1913, Saint-Pascal, mieux situé et plus peuplé, a accueilli la cour et le bureau d'enregistrement.

Depuis 1987, la corporation Cap-Kamouraska anime les lieux : visites, centre d'art, spectacles, etc.

Réf.: Romain Dubé, *Histoire du palais de justice de Kamouraska*, rapport d'une recherche effectuée pour le compte de Cap-Kamouraska, avril 1989, 49 p.

Patrick Dieu Donné, «Le style forteresse», *Continuité*, automne 1989, 12-16.

L'église Saint-Louis

Les deux premières églises (1709 et 1735) ont été construites à l'est du village, là où l'on retrouve aujourd'hui le «berceau de Kamouraska». La troisième, édifiée sur le site actuel en 1791, a été détruite par un incendie en 1914. L'architecte Jos. P. Ouellet a alors conçu un nouveau temple en utilisant les murs du précédent. Plus élevé, il en conserve néanmoins le style. Quelques pièces d'art ont pu être récupérées, notamment des pièces d'argenterie de François Sasseville: (le bénitier (1839), la lampe du sanctuaire (1840), l'encensoir (1847)) et un remarquable buffet d'orgue de Louis-Thomas Berlinguet (1850), initialement conçu pour l'église Saint-Roch de Québec.

Musée de Kamouraska : 69, avenue Morel, à proximité de l'église.

Musée accrédité par le ministère de la Culture, situé dans un couvent de quatre étages construit en 1851 et transformé depuis.

L'orientation est principalement ethnologique: habitations et modes de vie; artisanat ancien; outils agricoles d'autrefois; pêche à fascines; art religieux (voir notamment le beau retable de la seconde église de Kamouraska, sculpté en 1737); l'enseignement de jadis.

L'animation culturelle occupe une place importante: conférences, ateliers, bibliothèque, (10 000 volumes), concerts, théâtre, édition.

Un petit ouvrage consacré aux plus anciennes maisons de Kamouraska y est disponible (guide utile).

Le presbytère : 76, avenue Morel (face à l'église).

Construit en 1848-1849 et bien conservé. L'architecte Jean-Baptiste Hébert, responsable des travaux, était le père de l'abbé Nicolas-Tolentin Hébert, principal organisateur de la Société de colonisation de l'Islet et de Kamouraska à compter de 1849. L'abbé Hébert, qui a donné son nom à Hébertville dans le canton Labarre (Saguenay), a été curé de Saint-Louis-de-Kamouraska de 1852 à 1888.

La vaste galerie de l'édifice date de la fin du XIX^e siècle.

Il est à noter que les maisons longeant les deux côtés de l'avenue Morel dans la partie est du village sont généralement plus récentes, conséquence d'un incendie majeur survenu en 1922. L'ancienne *maison Pelletier* (82, avenue Morel), sise non loin du presbytère, a résisté à ce sinistre. Construite vers 1900, elle suscite beaucoup d'intérêt avec sa toiture en tôle, sa vaste galerie ornée d'une balustrade, sa porte d'entrée bien mise en relief.

La rue du Quai : Près de l'église et du palais de justice, direction Nord.

Plusieurs maisons traditionnelles jalonnent les rues qui conduisent au quai (rues du quai, Chassé, Leblanc).

À partir du quai, vue sur l'archipel de Kamouraska. Tout près, l'île aux Corneilles. Plus loin, l'île Brûlée, l'île de la Providence, l'île aux Patins et la Grosse-Isle

PARCOURS HISTORIQUES

sur laquelle un phare a été construit en 1862. On a jadis aménagé des pêches à marsouin entre les îles de cet archipel longtemps réputé pour la pêche et la chasse.

À l'ouest se dresse le cap au Diable qui ferme l'anse de Kamouraska.

L'avenue Leblanc qui va dans cette direction permet de voir de très près quelques pêches à anguilles. Des chemins secondaires permettent ensuite de revenir sur le chemin principal (avenue Morel - route 132).



Vue du quai dans les années soixante-dix (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Le domaine seigneurial Taché : 4, avenue Morel (à environ un kilomètre à l'est de l'église).

Deux colonnes de pierre supportent une grille de fer forgé. Au-delà, à environ 500 mètres de la 132, se trouve le site de l'ancien manoir de la famille Taché,

détruit par un incendie en 1886. La belle et vaste résidence construite après le sinistre (1887) se dresse, tout comme le manoir, sur le cap Taché qui la protège des vents du nord-est. Au milieu des bâtiments aménagés pour les fins du tournage du téléroman *Cormoran* subsistent un puit et un four à pain anciens tout à fait authentiques.

Pascal Taché (1757-1830) a acquis la seigneurie de Kamouraska en 1790. Impliqué dans la «Compagnie des Postes du Roi», il a été député du vaste comté de Cornwallis de 1798 à 1800. Son fils Pascal, notaire, lui a succédé pendant un bref intermède, jusqu'à son décès survenu en 1833. La seigneurie a ensuite été partagée entre ses deux fils : Louis-Pascal-Achille a reçu la portion comprenant le territoire de Saint-Louis-de-Kamouraska, et Jacques-Venceslas a hérité de la section recouvrant la paroisse de Saint-Pascal.

En 1839, le corps de Louis-Pascal-Achille Taché a été retrouvé en plein hiver dans l'anse de Kamouraska. À l'âge de 26 ans, il avait été assassiné par un ami en visite, le docteur Holmes de Sorel. À leur majorité, ses deux fils sont devenus co-seigneurs. L'un d'eux, Ivanhoé, a finalement vendu en 1878 le manoir et le domaine, y compris les îles de l'archipel.



Route d'accès au site de l'ancien manoir Taché (Paul Larocque)

Les premiers villégiateurs

Avant même le développement des grandes stations à la mode fréquentées surtout par la grande bourgeoisie anglaise et américaine, le petit village de Kamouraska fut sans doute, selon le géographe Roger Brière, «la plus ancienne villégiature du Bas-du-Fleuve et probablement le plus ancien rendez-vous d'été du Québec. On y accédait par goélette ou par diligence, à partir de Lévis.» Roger Brière rapporte les propos d'Arthur Buies, grand chroniqueur et voyageur de la fin du XIX^e siècle, qui affirmait que «les autres endroits ne comptaient pas» et que le manoir du seigneur Taché «avait reçu pendant un quart de siècle tout ce que le pays renfermait d'hommes éminents dans la vie publique, ou distingués par la naissance ou la position». En peu de mots, au cours de la première moitié du XIX^e siècle surtout, Kamouraska était le rendez-vous estival de l'élite canadienne-française.

Réf.: Marcel Samson, «La route des villégiateurs», *Continuité*, 40, été 1988, 12.

Le chemin de fer et le navire à vapeur allaient bientôt permettre l'émergence d'autres centres de villégiature.

Le moulin Paradis : 154, chemin du Moulin. Emprunter la route conduisant de Kamouraska à Saint-Pascal, direction sud. Deux kilomètres plus loin, emprunter le chemin du Moulin à droite.

Selon certaines sources orales, un moulin aurait été construit en 1804 à cet endroit. Les plus anciennes traces écrites font plutôt mention de l'année 1860.

Le moulin est contigu à la rivière Kamouraska, aussi appelée rivière aux Perles à cet endroit. Les méandres de la rivière forment autour de lui une véritable presqu'île. Tout près, des bâtiments annexes constituent un complexe intéressant : forge, poulailler, étable aux toitures recouvertes de bardeaux de cèdre. Un peu en amont sur la rivière, les restes de l'ancien barrage sont encore visibles, de même que le canal d'alimentation.

Même si plusieurs pièces anciennes ont disparu, une visite du moulin permet de comprendre comment il fonctionnait autrefois. Quelques scènes du téléroman «*Cormoran*» y ont été tournées, notamment dans la section est, autrefois résidence du meunier.



Le moulin Paradis (ministère de la Culture)

Le Berceau de Kamouraska : À l'est du village, à environ trois kilomètres de l'église, côté sud.

Sur une belle grille de fer forgé, on trouve la mention «Berceau de Kamouraska 1692-1791». C'est là qu'ont été érigés les deux premières églises et presbytères de Kamouraska, longtemps le poste oriental le plus avancé le long du fleuve. C'est là aussi que reposent plus de 1 300 pionniers. Une chapelle-souvenir invite au recueillement depuis 1959.

Le site est plat. Au sud, des collines de la «Formation Kamouraska»; au nord le fleuve et ses îles; à l'ouest, un ruisseau qui devait jadis permettre de gagner le fleuve, à marée haute, avant l'aménagement des aboiteaux.

PARCOURS HISTORIQUES

Bon nombre de familles québécoises peuvent associer ce lieu à leurs origines.

À partir de Kamouraska, on peut :

- emprunter la 132 direction est vers Saint-André,
- obliquer vers le sud, en direction de Saint-Pascal.



Chapelle-souvenir du Berceau (Paul Larocque)

Nature et technologie : les moulins à eau

Au milieu du XIX^e siècle, plus de 500 moulins à farine étaient en exploitation au Québec. 93% utilisaient l'eau plutôt que le vent comme force motrice. Les «pouvoirs d'eau» offrant une dénivellation et un débit satisfaisants étaient en conséquence très convoités. Les «grandes roues» ou roues à godets offraient un spectacle familier. Initialement introduites en 1827, les turbines de fonte, diffusées surtout dans le dernier quart du XIX^e siècle, les ont progressivement remplacées.

Un site de moulin devait se situer près d'une rivière dont le débit et la tête d'eau permettaient d'installer un moteur hydraulique (roue ou turbine). En outre, l'écluse érigée au travers de la rivière, devait former un bassin assez important

pour régulariser le cours d'eau pendant les périodes de sécheresse. En amont de l'écluse, de véritables lacs se remplissaient et se vidaient au gré du débit de la rivière et du jeu de pelles.

Pendant l'été, on allait fermer les pelles de l'écluse pour permettre au réservoir de se remplir pendant la nuit. Plusieurs petits moulins, dont le réservoir formé par l'écluse n'était pas suffisant, ne pouvaient tourner que quelques heures par jour, le temps «d'une éclusée». Si un orage venait gonfler les eaux de la rivière, les moulins profitaient d'une seconde éclusée.

Un moulin est donc toujours construit au point le plus bas, au pied d'une chute d'eau, pour bénéficier au maximum de la tête d'eau et ainsi tirer le meilleur parti de l'emplacement.

[...] La plupart des moulins étudiés dans l'Est du Québec possèdent un mécanisme de transmission où le mouvement ne vient pas du cœur de la grande roue mais d'un arbre de couche secondaire actionné par le pignon (appelé ici le «bullnut») qui s'engrène dans la couronne d'engrenage (le «segment»). Sur cet arbre de couche, des rouets (sortes de roues d'engrenage portant des dents (alluchons) de bois actionnent des lanternes qui entraînent dans leur mouvement la meule courante. L'un de ces rouets entraîne les autres accessoires du moulin à l'aide de poulies et de courroies.

Les grains sont d'abord versés dans la trémie du crible à secousses qui retire des grains les plus grosses saletés; les poussières les plus fines sont enlevées par le passage au smotte. Le grain de blé tombe dans la trémie de la meule, prêt à être concassé.

Le nettoyage au crible et au smotte est nécessaire pour le sarrasin et le blé dont la farine sera consommée par les humains. L'avoine, destinée aux animaux, ne sera pas nettoyée ainsi, mais vidée directement dans la trémie au-dessus des meules.

Les grains descendent lentement dans l'auget qui se vide au centre de la meule supérieure tournante. Entraîné par la force centrifuge, le grain concassé sort à la périphérie des meules. La boulangue (la farine mêlée avec le son) tombe ensuite dans un élévateur à mouture dont les petits contenants se déversent dans le bluteau.

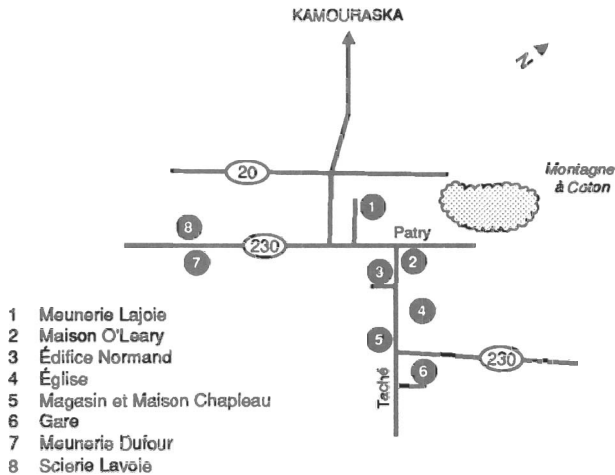
À l'intérieur du bluteau tourne un long tambour garni de soies dont les fibres, d'abord très fines, tamisent la farine la plus fine et la plus blanche : la «fine fleur».

Puis les soies s'élargissent de plus en plus pour laisser passer une farine plus grossière. Le gros son ne pouvant passer entre les mailles du bluteau sort à l'autre bout du tambour où il tombe dans un sac. Selon le calibre des soies du bluteau, un moulin produisait trois, quatre ou même cinq qualités différentes de farine. Un bluteau de quatre «panneaux» produisait autant de qualités de farine.

Seule la farine destinée à la consommation humaine passait au bluteau. Après sa sortie des meules, l'avoine, destinée aux animaux, tombe directement dans une huche pour être empochée aussitôt.

Réf. Régis Jean, Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec : évaluation patrimoniale, ministère des Affaires culturelles, 1989, 3-10.

SAINT-PASCAL



L'essor de la seigneurie de Kamouraska s'est traduit, à compter de la fin du XVIII^e siècle, par l'occupation de plusieurs terres dans les troisième, quatrième et même cinquième «concessions» situées plus à l'intérieur. Au début du XIX^e siècle, on s'affairait à construire de nouveaux chemins de rang, ainsi que des voies reliant ces nouveaux établissements à la côte. En 1826, une pétition sur laquelle le seigneur Pascal Taché avait apposé sa signature réclamait la création d'une nouvelle paroisse. En 1827, l'érection canonique de Saint-Pascal a été décrétée. La localité comptait déjà près de 2 000 habitants.

Un quart de siècle plus tard, 1 000 autres s'étaient ajoutés malgré les détachements de territoire au profit de Saint-Denis, Sainte-Hélène et Mont-Carmel. Une église de pierre a remplacé l'ancienne chapelle en 1848. Le chemin de fer n'a pas tardé à traverser le village. Autour de lui, tant dans les rangs qu'au coeur de la petite agglomération, plusieurs industries à caractère artisanal ou semi-artisanal se sont épanouies. Saint-Pascal est devenu un petit centre de transformation et de commerce reconnu dans la région : moulins à farine, carderies, scieries, tanneries, fabriques de portes, de fenêtres, de voitures, de roues, de batteuses à grain... Quelques-unes de ces entreprises ont eu une longévité remarquable. La tannerie de

la famille Boucher, née à la fin du XIX^e siècle, vient à peine de disparaître. La famille Chapleau a tenu au village un commerce d'envergure régionale de 1869 à 1974. La Compagnie Normand, créée en 1857 par un charron qui était aussi menuisier, produit encore aujourd'hui des clôtures de ferme, des voitures d'aéroport etc.

En 1913, Saint-Pascal a accueilli le bureau d'enregistrement auparavant localisé à Kamouraska. La localité a aussi été le théâtre d'une démarche originale en matière d'éducation. Avec la complicité de religieuses de la Congrégation Notre-Dame, le curé Alphonse Beudet a, malgré plusieurs oppositions, ouvert une école ménagère en 1905, à laquelle s'est ajoutée en 1913 une école normale-classico-ménagère. Ce travail pionnier, qui devait plus tard déboucher sur la création d'instituts familiaux un peu partout au Québec, a donné une légitimité nouvelle à une formation jusque-là dévalorisée et confinée au milieu familial. Qui ne connaît aujourd'hui le fameux manuel intitulé «**Cuisine raisonnée**», initialement produit en 1919 dans le cadre des activités de l'école et réimprimé à des multiples reprises ?

Devenue ville en 1966, la localité de Saint-Pascal jouit toujours d'une certaine renommée en tant que petit centre industriel et éducatif.

Le moulin Lajoie : 218, rue Varin (8e rue), sur les bords de la rivière Goudron.

Construit en 1825, et vendu en 1837 à l'excellent ingénieur qu'était Édouard Ennis. Propriété de la famille Lajoie depuis 1883, il comprenait à l'origine un moulin à farine, à carder, à fouler, ainsi qu'une forge et une teinturerie.

La meunerie a fonctionné jusqu'en 1971. Avec le temps, une turbine a remplacé l'ancienne roue à godets. Le bâtiment principal n'a pas subi de changements majeurs même si la façade a un nouveau revêtement.

Plusieurs mécanismes ont été perdus mais l'infrastructure hydraulique - écluse, dalle, turbine - demeure intacte.

Près de la meunerie, une petite maison (avec four à pain) ainsi qu'une petite boutique de forge traditionnelle composent un ensemble assez remarquable.

Réf.: Régis Jean, op. cit.

Avant l'essor de l'industrie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la Côte-du-Sud était au Bas-Canada la région la mieux pourvue en laine et en carderies.

Tout près de là se dresse la «montagne à Coton».



Le moulin Lajoie (Paul Larocque)

Un ou deux ermites sur la montagne à Coton ?

À environ un kilomètre au sud de Saint-Pascal s'élève un mont rocheux appelé «montagne à Coton». La tradition orale rapporte que ce fut un lieu d'ermitage. À quelle époque et dans quelles conditions?

Selon François-Xavier Garneau, cité par Alexandre Paradis dans une monographie consacrée à Kamouraska¹, c'est dans la première

moitié du XVIII^e siècle que cet individu aurait construit sa cabane à flanc de colline pour y mener une vie exemplaire. Plus tard, ayant quitté la région pour vivre à Québec, son identité aurait été dévoilée: il s'agissait d'un Bénédictin ayant renié son ordre sous l'influence du Jansénisme, courant religieux rigoriste réprimé à cette époque par l'Église catholique romaine. On dit qu'il a été excommunié et banni de la Nouvelle-France.

Il est toutefois question d'un autre ermite, moins pieux celui-là, qui aurait vécu sur la montagne de 1855 à 1870 dans un bâtiment assez spacieux adjacent à une petite chapelle consacrée à la Vierge. Il passait une partie de son temps à fabriquer des ornements religieux et à confectionner des fleurs artificielles qu'il vendait de porte en porte l'hiver dans les villages voisins. La région était assez peuplée à cette époque et les visiteurs ne manquaient pas durant l'été. L'ermite savait recevoir, demandant une obole à leur départ. Selon J.-G. Pelletier, protonotaire à Rivière-du-Loup, des rumeurs peu flatteuses ont couru à son sujet : il chapardait des moutons, organisait des beuveries en compagnie de quelques compères joyeux lurons... On dit qu'il fut finalement expulsé de la paroisse et que son ermitage a été démoli².

Ce deuxième «ermite» aurait reçu le surnom de «Coton» à cause des tissus dont il aimait se vêtir. Cette appellation aurait ensuite été donnée à la montagne où une croix a été érigée, il y a environ un siècle.

Réf.:1. Alexandre Paradis, P.M.E., *Kamouraska (1674-1948)*, Québec, 1948, 344-45.

Réf.:2. En coll., *1827-1977 : Saint-Pascal se raconte*, Saint-Pascal, Comité directeur des fêtes du 150^e siècle, 1977, 207-208.

La maison O'Leary : 305, rue Taché, à l'angle des rues Patry et Taché.

James O'Leary, médecin d'origine irlandaise, en a fait sa résidence à compter de 1854. Située sur une petite élévation, cette vaste maison repose sur de solides fondations de pierre. Coiffée de deux cheminées ainsi que d'un dôme d'observation octogonal, elle se distingue aussi grâce à son revêtement de briques importées de France et sa large lucarne.

L'édifice Normand : 340, Taché.

Un solide bâtiment de brique couvert d'un toit de tôle, qui remonte au début du siècle, loge les bureaux de l'entreprise Normand, créée en 1857.

L'usine est située tout juste derrière. On y fabrique des voitures de ferme, d'aéroport... L'architecture d'un hangar, également en brique, évoque un autre âge industriel.

La maison du propriétaire actuel, descendant de la même famille, se dresse à l'extrémité de l'allée conduisant à l'usine. Son allure semble indiquer qu'elle est contemporaine de l'édifice de la rue Taché. Un élégant garage lui est annexé.

François Normand (1835-1920), charroin

Le précurseur, François Normand, [...] construit ses machines-outils qui seront actionnées par le pouvoir d'un cheval. Il se met à fabriquer régulièrement les fameuses roues Normand, en bois, dont la renommée veut que leur perfection n'ait jamais été égalée par aucun fabricant et qu'encore aujourd'hui les antiquaires recherchent comme un article de choix. Ses meilleurs clients sont les forgerons qui achètent ses roues pour en faire toutes sortes de voitures, de la voiture de promenade à la voiture de travail : les quatre roues, la staque, la waguine, la charrette et le tombereau [...]. Un petit détail intéressant: la construction du chemin de fer entre Lévis et Rivière-du-Loup en 1859, lui vaut un contrat de brouettes qu'il s'engagea à livrer au rythme d'une par jour.

Réf.: Anna Lagaçé-Normand, «La Compagnie Normand limitée» dans En coll., Saint-Pascal se raconte 1827-1977, Saint-Pascal, Comité des fêtes du 150^e, 1977, 130.

Non loin de l'édifice Normand, derrière une maison ancestrale (no 345), une écurie d'autrefois rappellera aux nostalgiques l'âge des voitures à chevaux et carrioles.

L'église Saint-Pascal et ses statues d'anges

L'église a été construite en 1842 et 1848 par Jean-Baptiste Hébert, père du curé Nicolas-Tolentin Hébert. L'architecte et sculpteur François-Xavier Berlinguet a pris en charge la décoration intérieure. On notera la présence de trois nefs, de hautes fenêtres en plein-cintre, de belles colonnes au fût cannelé, d'un magnifique baldaquin à l'avant du chœur. Deux peintures de Charles Huot, offertes en 1900, sont disposées de part et d'autre de ce baldaquin: l'une représente saint Pascal, et l'autre sainte Marguerite-Marie.

En 1879, un tremblement de terre a fissuré les murs et renversé les deux clochers. De 1883 à 1897, l'église a été restaurée, agrandie, surmontée d'un clocher élancé et ornée d'une nouvelle façade dont le portail attire l'attention.

C'est à cette époque que le sculpteur Louis Jobin a été appelé à façonner quatre statues d'anges représentant les archanges Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel. En 1925, un autre séisme a détruit celle d'Uriel, remplacée par une oeuvre d'Auguste Dionne. Maintenant classées biens culturels et exposées à l'intérieur de l'église (portail), les statues ont longtemps décoré les quatre coins du clocher.

L'ethnologue Marius Barbeau et l'historien Damase Potvin ont contribué à faire connaître l'oeuvre de Louis Jobin, peu célèbre de son vivant. Jobin a consacré une partie importante de sa production aux paroisses rurales: calvaires, statues d'anges et de saints, etc. Il affectionnait le pin blanc, qu'il recouvrait ensuite de plomb ou de cuivre pour le protéger. Sa plus imposante réalisation: la madone du cap Trinité (Saguenay).

Réf.: Suzanne Bernier-Héroux, **Dossier sur quatre statues d'anges : Saint-Pascal de Kamouraska**, ministère des Affaires culturelles, février 1976, 13 p. et illustrations.

La première école normale pour jeunes filles était localisée non loin de

l'église (525, 8^e avenue ou avenue de l'Église).

Le magasin et la maison Chapleau : À l'angle des rues Taché et Chapleau.

La maison (590, Taché; rénovée depuis) a été initialement construite vers 1820. Elle a d'abord servi d'auberge et accueilli les voyageurs en route pour Fraserville ou Lévis. Édouard Chapleau l'a achetée en 1869 pour y loger un magasin général. De style néo-classique, elle présente une façade rehaussée par une magnifique lucarne centrale.



La maison Chapleau (Paul Larocque)

Le magasin actuel (600, Taché) a été construit en 1898 par l'architecte Jos-P. Ouellet de Québec, futur gendre d'Édouard et fils de Cyrias, jadis propriétaire du manoir Taché au Cap-Blanc (Kamouraska). Il a servi de magasin à la famille Chapleau jusqu'en 1974. L'étage, dans le goût victorien, a conservé son aspect d'origine : toit mansardé, cheminées, corniches... On remarquera la porte d'entrée localisée à l'encoignure.

PARCOURS HISTORIQUES

En face, une grande maison au toit en pavillon (1905) a jadis été la propriété d'Arthur Chapleau, fils de Joseph, lequel fut l'associé d'Édouard (595, Taché).

Avec le bureau de poste tout proche, ce secteur est d'un grand intérêt architectural.

La famille Chapleau s'est activement impliquée dans la vie publique à Saint-Pascal.

La gare : Rue de la Gare (à l'est de la rue Taché).

Construite à la fin du XIX^e siècle par la Compagnie du Chemin de fer Intercolonial, qui avait fait l'acquisition du tronçon Charny-Rivière-du-Loup, elle a des formes qui évoquent l'architecture domestique. En cela, l'Intercolonial semble s'être inspiré de précédents créés par la Compagnie du Grand Tronc (ex. : La Pocatière).



La rue Taché à l'époque des trottoirs de bois (fonds J.-B. Dupuis no 101, musée du Bas-Saint-Laurent)

L'édifice est revêtu de brique et coiffé d'un toit à deux versants. D'imposants larmiers cintrés prolongent l'avant-toit, adoucissant la pente du versant. La fenêtre qui fait saillie du côté de la voie ferrée permettait au chef de gare d'observer le déroulement des activités.

Réf.: Ethnotech, **Le patrimoine ferroviaire au Québec : rapport-synthèse**, ministère des Affaires culturelles, juin 1991.

On peut ensuite revenir sur la rue Patry et emprunter la route 230 vers l'ouest, en direction du moulin Dufour et de la scierie Lavoie.

Observer au passage le second site de la Tannerie Dufour (no 233, route 230) récemment disparue.

Un peu plus loin, près d'une chute, s'élevait autrefois le moulin seigneurial (204, route 230).

Le tannage chez Joseph Boucher au début du vingtième siècle

Dans le temps, le tannage se fait à l'écorce de pruche que l'on achète dans la Beauce et en Abitibi. Celle-ci est acheminée vers Saint-Pascal par chemin de fer; on en reçoit un char à la fois [...] Ensuite, l'écorce de pruche est cassée en morceaux de trois pouces carrés environ, à l'aide d'un maillet de bois, puis broyée dans un moulin à écorce, lequel est actionné par un moulin à vent, remplacé plus tard par un engin à l'huile crue. L'écorce sort de cette opération réduite à des morceaux d'un pouce carré et prête à servir. On la fait séjourner dans une cuve remplie d'eau froide, jusqu'à utilisation, alors qu'on enlève la pruche; on garde le liquide, qui s'appelle liqueur. Rien ne se perd; la pruche est étendue et mise à sécher. On s'en sert pour le chauffage [...]

Les opérations du tannage sont fort longues et éreintantes. Patience, ardeur et goût au travail, figurent sur la liste des qualités des anciens.

On baigne d'abord les peaux vertes dans l'eau froide, pour les débarrasser des saletés inhérentes, puis on les fend. Maintenant, on les plonge dans un bassin de chaux pour une durée de trois semaines, renouvelant la

solution de chaux chaque semaine. À la sortie de ce bain, on enlève les poils avec un couteau, puis on jette les peaux dans l'eau froide pour une journée. Ensuite, on passe à l'écharnage : à l'aide d'un grand couteau, on enlève les résidus de tissus adipeux et musculaires [...] Puis, encore vingt-quatre heures dans les cuves; cette fois, dans le confit : mélange de fumier de poule et de son. Ensuite, rinçage et grattage au couteau pour enlever la balance de chaux; opérations répétées trois fois. Ici, c'est à cette phase que l'on trempe les peaux dans la liqueur (eau de pruche). Les peaux de veaux, de mouton en absorbent pendant deux semaines; les peaux de boeuf, de trois semaines à un mois. Cette opération demande que l'on sorte les peaux chaque jour vers un autre bassin, dont la liqueur augmente de force. À la dernière sortie, on les étend sur un banc et avec un couteau, on en extrait le plus d'eau possible. Puis, on les badigeonne avec l'huile de loup-marin, de marsouin ou de morue. On les étend dehors pour un demi-séchage, on les rentre, on les glace avec un morceau de vitre [...] À nouveau dehors pour le séchage complet, après quoi, elles sont reglacées avec le même outil. La peau est prête pour le marché.

Réf.: Gertrude Caron-Boucher, «Dis, raconte-moi l'histoire de la tannerie» dans 1827-1977 : Saint-Pascal se raconte, Saint-Pascal, comité directeur des fêtes du 150^e, 1977, 134-135.

La meunerie Dufour : 150, route 230.

Construite vers 1886 et acquise par Thomas Dufour en 1895, elle a fonctionné jusqu'en 1956 : mouture du blé, du sarrasin ainsi que de l'avoine (moulées).

À l'intérieur du moulin, les mécanismes sont encore en place. Rien n'a bougé depuis la fermeture.

À l'extérieur, un nouveau revêtement dissimule les murs d'origine. Un peu plus loin, des traces de l'écluse sont encore visibles.

Le meunier (la famille Dufour, de père en fils, a exploité le moulin de 1895 à 1956) résidait dans la section ouest du bâtiment.

Réf.: Régis Jean, *op. cit.*



À gauche, le minot, à droite, la «mouture» qui était comprise quatorze fois dans le minot. Le meunier prélevait une «mouture», soit la quatorzième partie pour défrayer les coûts d'exploitation (moulin Dufour par Régis Jean)



La trémie, l'archure qui recouvre les deux meules et la vis, au premier plan, par laquelle on réglait la finesse de la farine (moulin Dufour, Saint-Pascal par Régis Jean)

La scierie Lavoie : 149, route 230.

Son existence remonte à 1780 et précède donc de plusieurs années l'érection de la paroisse. La famille Lavoie a exploité la scierie à compter de 1908.

Vers la fin du XIX^e siècle, une carderie a coexisté avec le travail du bois.

La scierie est au rez-de-chaussée et la boutique de menuiserie est à l'étage. Au début du XX^e siècle, on y fabriquait des sleighs et des traîneaux pour chevaux.

L'intégrité architecturale a été bien respectée. Les murs de pièces sur pièces sont, par exemple, encore visibles de l'intérieur.

Les mécanismes de la scierie sont toujours en place, y compris la grande roue

PARCOURS HISTORIQUES

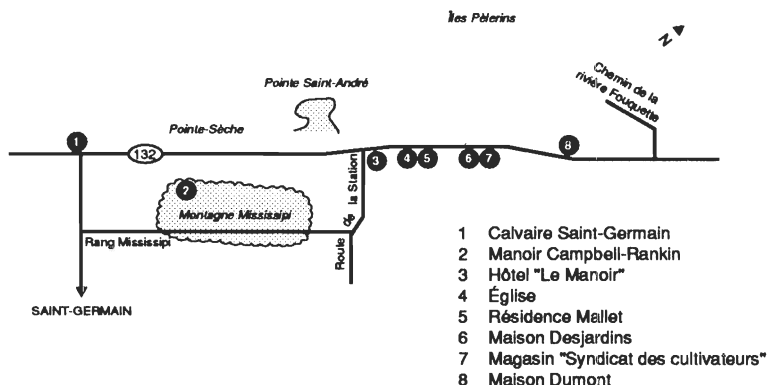
(sous le moulin). Dans la menuiserie, un moteur a remplacé la force hydraulique.

Réf.: **Ibid.**



La scierie Lavoie (Paul Larocque)

SAINT-ANDRÉ



De Kamouraska à Saint-André, la route 132 se rapproche souvent des aboiteaux. Les habitations, elles, sont souvent disposées plus au sud. À trois kilomètres à l'ouest de Saint-André, un Centre d'interprétation de la batture attend les visiteurs désireux de mieux connaître cet environnement semi-aquatique. En entrant dans le village, on ne manquera pas d'apercevoir la pointe Saint-André ainsi que, plus à l'est, l'archipel des îles Pélerins.

Autrefois, le territoire de Saint-André correspondait à ceux de la seigneurie de l'Islet-du-Portage (1672) et de la partie ouest de la seigneurie Verbois (1673-secteur Rivière-des-Caps). En 1725, une poignée de censitaires étaient en voie de s'établir sur le premier rang. Vers 1750, le peuplement avait commencé à gagner le deuxième rang, appelé rang Mississippi. Le besoin d'une nouvelle paroisse a été ressenti : en 1791, un décret a érigé canoniquement la paroisse de Saint-André (350 habitants), mettant un terme au rattachement à la paroisse-mère de Saint-Louis-de-Kamouraska.

Au début du XIX^e siècle, l'expansion démographique a été très rapide. Saint-André comptait 3 000 habitants vers 1840. Les démembrements au profit de paroisses-filles n'ont pas tardé : Sainte-Hélène (1846), Saint-Alexandre (1851),

PARCOURS HISTORIQUES

Notre-Dame-du-Portage (1856), Saint-Germain (1893) ... Le littoral de la région de Kamouraska n'arrivait déjà plus à retenir les rejetons de familles nombreuses, désormais contraintes à une mobilité sans précédent tant à l'intérieur que vers l'extérieur de la région.

Ceux qui sont restés ont, comme leurs aînés, vécu à la fois de la terre et de la mer. Les cultivateurs ont côtoyé navigateurs et fabricants de goélettes, en plus de tendre eux-mêmes plusieurs pêches à fascines. À la fin du XIXe siècle, au village, on comptait deux fromageries mais également une entreprise nommée «L'Union Sardinière»...

Déjà à cette époque toutefois, une entreprise dont les origines remontent à 1864 conférait à la localité l'aspect d'un petit bourg ouvrier. Sous la direction de son fondateur Charles-Alfred Roy dit Desjardins, elle fabriquait une machinerie agricole et industrielle renommée. C'est autour d'elle que le village d'Andréville (créé en 1903 et disparu en 1987 lorsque paroisse et village ont à nouveau fusionné) s'est développé avec ses hôtels, ses magasins généraux, son couvent (1907), sa caisse populaire (1912), son «chemin de la Station».

Plus que les localités qui l'environnent, Saint-André a donc connu l'industrialisation, sans pourtant jamais atteindre le statut de ville. Même si l'entreprise Desjardins est toujours présente dans le milieu, la municipalité a vu sa population décroître et l'agriculture y joue, comme à l'époque des pionniers, un rôle indispensable.

Le calvaire Saint-Germain : À l'angle de la route 132 et de la route menant à Saint-Germain.

Une croix de chemin a été érigée en 1850 à la demande du curé Édouard Quartier de Saint-Denis. Placée sous un édicule carré, elle est l'oeuvre du sculpteur Louis-Thomas Berlinguet. Restaurée en 1930 et 1982, elle évoque le souvenir d'un homme ivre mort gelé à cet endroit (lire l'écriteau).

La croix fait face à une route conduisant à la paroisse de Saint-Germain

(ainsi nommée en l'honneur de Saint-Germain-des-Prés de Paris par le cardinal Bégin de Québec), érigée canoniquement en 1893. L'église dont le clocher domine le Saint-Laurent a été construite en 1883 (architecte : David Ouellet). Peu avant l'église, on pourra emprunter le rang Mississipi à gauche. Pittoresque, ce chemin non pavé domine souvent le littoral tout en longeant et traversant la montagne du Mississipi. Il débouche sur une route nord-sud (ancien chemin de la Station qui mène à l'extrémité ouest du village de Saint-André).



Le calvaire Saint-Germain (Paul Larocque)

Le manoir Campbell-Rankin : 94, route 132 près du «camping du repos».

L'édifice, peu visible de la route, est situé à environ trois kilomètres à l'ouest de Saint-André. À droite, on aperçoit quelques cabines, puis un chemin de gravier conduisant au manoir.

Après avoir exploité avec succès un chantier maritime à Québec, John Saxton-Campbell est devenu seigneur de l'Islet-du-Portage en 1835, succédant à Malcolm, Joseph et André Fraser. Dès son arrivée, il a fait construire un manoir de

PARCOURS HISTORIQUES

14 pièces doté de 5 foyers sur un coteau de la colline Mississippi dominant le fleuve et la route. Une galerie court sur les quatre façades du manoir dont le vocabulaire classique et le revêtement de crépi de couleur rose rappellent les villas d'Italie. Le manoir était entouré d'un jardin, d'un verger et d'une série de dépendances intéressantes, aujourd'hui disparues ou en ruines : écurie, forge, remise, maison de serviteurs...

En 1878, la nièce de Campbell, épouse de John Rankin, marchand de Montréal, a hérité du manoir alors inoccupé depuis trente-six ans. De 1880 à 1960, la famille Rankin y a fait des séjours estivaux, entretenant d'excellentes relations avec son voisinage. À compter de 1969, quelques propriétaires de la région se sont succédé. Au début des années 1980, le manoir était plus ou moins à l'abandon et les broussailles envahissaient le domaine. Le propriétaire actuel s'efforce de lui redonner sa beauté d'autrefois.



Le manoir Campbell-Rankin. (Paul Larocque)

À partir du manoir, on peut observer un ruisseau aux allures de canal coulant vers le fleuve. Il faisait autrefois tourner la grande roue d'un moulin. À l'embou-

chure de ce petit cours d'eau, un amas de pierres est visible. Il marque l'extrémité de la *pointe Sèche*.

Un lieu autrefois animé : la pointe Sèche

John Saxton-Campbell convoitait les grands pins de la région en vue de pratiquer la construction navale à une époque où l'Angleterre ouvrait volontiers ses portes aux navires construits ici. Entrepreneur audacieux, il a fait aménager un long quai à la pointe Sèche (située sur le chemin de l'anse entre Saint-Germain et Saint-André), ainsi qu'un chemin reliant celui-ci au manoir. Autour du quai, un petit complexe a pris forme : vaste atelier, forge, chantier maritime, hangars, quelques maisons d'employés. On a exporté du bois, construit 7 ou 8 petits navires...

Ces efforts ont pourtant été éphémères : l'épouse de Campbell ne s'est jamais adaptée à la région et le couple a regagné l'Angleterre dès 1842. Quelques années plus tard, la popularisation de la navigation à vapeur allait de toutes manières considérablement chambarder le secteur de la construction maritime.

À la pointe Sèche, peu de vestiges subsistent pour évoquer cet épisode, hormis les restes de l'ancien quai, toujours visibles à marée basse. Ce secteur a pourtant connu une certaine animation jusque vers 1865, en raison notamment de la présence d'un petit hameau d'une trentaine de maisons habitées pour la plupart par des membres du clan Desjardins, navigateurs et constructeurs de goélettes. Le plus connu, Joseph-Marie (dit « José » - 1795-1863), père de Charles-Alfred (dont il sera question plus loin), à la fois navigateur et gardien de phare aux Îles Pélerins, s'est noyé à l'âge de soixante-dix ans aux abords de l'archipel. L'arrivée du chemin de fer et de la navigation à vapeur a peu après contribué à la disparition de ce noyau de peuplement.

PARCOURS HISTORIQUES

La pointe Saint-André : Presqu'île s'avancant dans le fleuve, aussi appelée l'islet du Portage.

En 1634, le Père Lejeune, missionnaire jésuite, a accompagné un groupe d'Amérindiens dans le cadre de leur migration annuelle. Le récit du missionnaire laisse croire que le groupe a séjourné sur la pointe avant de s'enfoncer à l'intérieur des terres pour chasser et hiverner.

Hôtel «Le Manoir» : 196, rue Principale (près du «chemin de la station»).

Cet édifice construit en 1879 a longtemps été la propriété de la famille Canac-Marquis, connue pour ses activités commerciales et dont l'aïeul, Pierre, a été député de Kamouraska et premier maire de Saint-André. C'est à compter des années trente qu'Albert Canac-Marquis l'a pour la première fois converti en hôtel. Par la suite, les Pères Oblats et les Frères des Écoles chrétiennes l'ont successivement occupé jusqu'en 1960 avant qu'il ne retrouve sa vocation hôtelière.

On remarquera le toit de tôle à la canadienne percé de quatre lucarnes en façade, de même que les nombreux motifs - roses, guirlandes, etc. - au-dessus des fenêtres ainsi que sous l'avant-toit. La vaste galerie de bois est aussi rehaussée par une ornementation assez riche, évoquant l'époque victorienne.

Le site de cet hôtel marque l'entrée dans le village, dont la configuration est linéaire. Un aboiteau borne le terrain des résidences situées du côté nord de la route. Plusieurs passerelles de bois y donnent accès et on peut s'y promener à pied.

Les îles Pélerin : Visibles un peu à l'est de la pointe Saint-André.

À la hauteur de Saint-André, le fleuve a une largeur d'un peu moins de 25 kilomètres. L'archipel compte cinq îles situées à une distance de 2 à 3 kilomètres de la côte. Un phare a été érigé en 1862 sur la plus longue d'entre elles, appelée «Long Pélerin». Il a été automatisé en 1957. La maison du gardien a été démolie en 1982.

Pourquoi «Pélerins»? Parce que, dit-on, la rencontre de l'air froid et de l'air chaud crée en été une illusion optique : les îles apparaissent alors déformées, prenant l'aspect d'êtres humains revêtus de cagoules.

Des îles naguère fréquentées

Durant la belle saison, les Pélerins sont à une certaine époque le rendez-vous des amoureux, des navigateurs, des excursionnistes, des chasseurs et des touristes. Les registres nous signalent le passage de visiteurs américains, européens et même africains. Dans les années 1940, on compte plus de treize cent (1 300) visiteurs par année. Parmi eux, presque toute la population de Saint-André [...] tous ceux qui y sont allés se souviennent avec un brin de nostalgie de ces beaux jours du passé. Au grand chagrin des résidents, le dernier lien entre les îles et Saint-André, le vieux quai, fermé en 1980, a été démoli en avril 1984.

Ref.: En coll., **C'est notre histoire... Saint-André de Kamouraska de 1633 à 1911**, Comité des fêtes du Bicentenaire, Saint-André, 1991, 215.

L'église Saint-André :

Construite de 1806 à 1811, elle est aujourd'hui la plus vieille église du Bas-Saint-Laurent, et l'une des plus anciennes de la rive sud en aval de Québec après celles de Beaumont, l'Islet et Saint-Jean-Port-Joli. Elle est aussi la dernière représentante d'un courant architectural introduit par les Récollets : large et sans transept, chapelles latérales aménagées grâce à un rétrécissement du chœur, façade simple et percée d'une porte unique surmontée de deux petites ouvertures(oculus).

Sa décoration intérieure est renommée. Le tabernacle a été ouvragé par François Baillargé en 1825. La voûte, la chaire, le retable et le baptistère sont l'oeuvre de Louis-Xavier Le Prohon et datent de 1833. La lampe d'argent du sanctuaire a été fabriquée en 1837 par Laurent Amyot et François Sasseville. Parmi

PARCOURS HISTORIQUES

les huit peintures anciennes décorant les murs, notons la présence de deux tableaux d'Antoine Plamondon acquis en 1843, l'un représentant la Vierge et l'autre sainte Philomène. L'orgue date de 1874.



L'église de Saint-André (ministère de la Culture)

À l'intérieur, les murs en pierre des champs ont conservé leur crépi d'origine. Le clocher à deux lanternes date de 1865 et a été construit par Joseph Morin, un artisan local renommée dans toute la région, qui a notamment réalisé le clocher de Cacouna, les casernes du Fort Ingall... De 1830 à 1885, la famille Morin où, bien sûr, l'apprentissage se faisait de père en fils, a contribué à la construction d'églises, de ponts et de divers édifices importants. La sacristie a été construite par David Ouellet en 1895.

Restaurée de 1988 à 1990, l'église de Saint-André a été désignée monument historique par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada.

En face d'elle, on remarquera la salle publique construite au début du vingtième siècle par Joseph Morin suivant le style de la renaissance italienne

(aujourd'hui utilisée par le Club de l'âge d'or).

La résidence Mallet : 124, rue Principale.

Construite en 1885, cette résidence a été le premier couvent des Soeurs de la Charité qui l'habitent encore aujourd'hui. Elle a longtemps servi de Juvénat à la communauté religieuse. Au cours des années trente, elle a été rehaussée d'un étage.

La maison Desjardins : 112, rue Principale.

Charles-Alfred Roy dit Desjardins est né à la pointe Sèche en 1846. Adolescent, il a été navigateur comme son père et plusieurs de ses frères. C'est à l'âge de 19 ans, en 1864, qu'il a construit un «vanneur» pour battre le grain et en éliminer les saletés. Un cheval marchant sur un pan incliné suffisait à actionner le mécanisme.

Le succès de ses entreprises et l'influence de son épouse l'ont incité à quitter la pointe Sèche pour s'établir au village dans une maison qui existe toujours (75, rue Principale; un étage a été ajouté à ce bâtiment en 1897). En 1886, la famille a déménagé dans la vaste résidence du 112 rue Principale, flanquée du côté ouest d'une petite chapelle depuis 1922.

La maison Desjardins date de 1858. Desjardins lui a ajouté un troisième étage qui a longtemps servi de bureau personnel, de bureau de poste et de centrale téléphonique. Elle comporte plusieurs éléments décoratifs typiques de la fin du XIX^e siècle.

Ce personnage quasi légendaire, parti de rien, a développé dans ses ateliers et entrepôts de Saint-André une longue série d'outils particulièrement demandés en milieu agricole : arrache-roches, wagons de fermes, batteuses, machines à carder, etc. À compter de 1890, la petite compagnie a diversifié ses opérations, produisant un engin à gazoline et une machine à bardeaux particulièrement réputés. En 1912, une fonderie, la première du genre au Québec (coulage de la fonte malléable), a été ajoutée.



La maison Desjardins (Paul Larocque)

Charles-Alfred est décédé en 1936, au terme d'une vie bien remplie. Il a marqué la localité de Saint-André : maître de poste, constructeur d'aqueduc, maire, co-proprétaire d'une fromagerie, propriétaire d'un magasin général (le «Syndicat des Cultivateurs»), pionnier de la Caisse populaire (1912), mécène du couvent-hospice, employeur principal... Sa notoriété s'est aussi étendue à l'extérieur de la région : il a été député fédéral du comté de Kamouraska (1890-97), actionnaire majoritaire de la traverse Québec-Lévis, actionnaire de la Compagnie de téléphone de Kamouraska...

La Compagnie Desjardins existe toujours, malgré une faillite (1930), plusieurs incendies, quelques changements de propriétaires. L'ancienne usine, démolie en 1990, a cédé la place à un bâtiment neuf, propriété de l'arrière-petit-fils de Charles-Alfred ainsi que des employés (79, rue Principale).

Le magasin «Syndicat des cultivateurs» : 106, rue Principale.

Charles-Alfred Desjardins a fait construire cet édifice en 1906, au moment de la création du village d'Andréville. Ce magasin général a conservé son allure d'autrefois, particulièrement à l'intérieur. Plusieurs scènes du téléroman «*Cormoran*» y ont d'ailleurs été tournées. Très vaste, l'inventaire comprenait même des cercueils...

À la sortie est du village, d'autres maisons traditionnelles attirent l'attention. À moins de deux kilomètres, deux granges-étables de larges dimensions évoquent une époque révolue. La première, à gauche de la route, (77, route 132) étonne avec ses vastes avant-toits; un peu plus loin à droite, (99, route 132) l'autre se distingue avec une façade creusée par des arcades de bois.



Une grange-étable au toit incurvé (Paul Larocque)

La maison Sifroy Guéret dit Dumont : 129, route 132 Est (côté nord).

Construite en 1853, elle a servi jusqu'en 1878 de résidence et de magasin général à Sifroy Guéret dit Dumont, son premier propriétaire. On y venait d'un peu partout à une époque où le littoral plus à l'est ainsi que l'intérieur des terres étaient l'objet d'un peuplement accéléré. À remarquer les décorations de l'entrée princi-

PARCOURS HISTORIQUES

pale, ainsi que la forme des corniches.

Notons que son propriétaire actuel y a aménagé l'*économusée de la maison de la Prune*. Il faut se rappeler que toute la Côte-du-Sud était renommée au XIX^e siècle pour la culture des fruits.

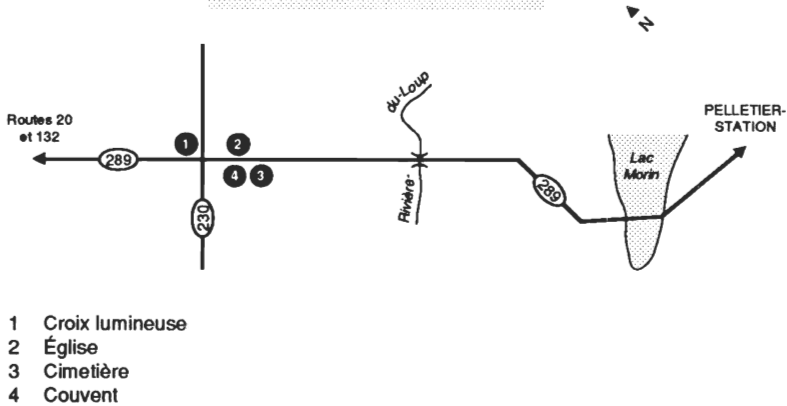
Presque tout de suite après la maison Dumont, un chemin de terre (cul-de-sac) conduit, côté nord, à une échancrure entre deux collines correspondant à l'embouchure de la petite rivière Fouquette. Au terme d'un court trajet, le visiteur se retrouve en bordure du fleuve, au pied d'un aboiteau, près d'une pêche à fascines. En face, plus proche qu'ailleurs, l'archipel des îles Pélerins.

La route 132 franchit ensuite le pont de la rivière Fouquette pour atteindre un croisement où débute la route 289.

À partir de là, on peut :

- **emprunter la 132 direction est vers Notre-Dame-du-Portage**
- **obliquer vers le sud (route 289) en direction de Saint-Alexandre.**

SAINT-ALEXANDRE



Laisant derrière lui les *terres basses* du littoral, le visiteur atteint rapidement les *terrasses*, marches d'une montée conduisant au *plateau* appalachien de l'intérieur.

Le territoire de Saint-Alexandre empiète à la fois sur la dernière terrasse et le début du plateau. Voilà pourquoi on peut, d'un peu partout, y admirer le fleuve, les îles Pélerins et les Laurentides, tandis qu'au sud les Appalaches ferment l'horizon.

La partie nord de la paroisse est située sur les terrasses. On les reconnaît facilement par ces côtes que la route gravit comme une succession de marches [...] Le plateau central commence avec le village. En avançant toujours sur la route de l'église vers le sud, nous traversons une série de coteaux qui forment ce que l'on appelle une région ondulée. Cette partie du plateau central de la région forme aussi un plateau central pour la paroisse. Une vallée le coupe, puis il continue ensuite vers les hauteurs. Il monte graduellement jusqu'à ce qu'il atteigne une altitude d'environ six cent pieds près des limites de la paroisse.

Réf.: Léon Bélanger et coll., *Saint-Alexandre de Kamouraska, 1852-1952*. Soc. historique de Kamouraska, 1952, 22-23.

La paroisse a été taillée à même les seigneuries de l'Islet-du-Portage et de Verbois. Dès le début du XIX^e siècle, des pionniers à l'étroit sur le littoral ont traversé la grande plaine de Saint-André et occupé les rangs de l'intérieur. Déjà en 1850, près d'un millier de personnes s'y étaient établies, chiffre qui allait doubler une trentaine d'années plus tard. La paroisse n'a pas tardé à être érigée (1852), à se donner une première église, une école (1852), une salle paroissiale (1871), un couvent (1881). Ses artisans, marchands généraux et hôteliers, ont prospéré grâce au chemin de fer (1860) et à la clientèle des missions et paroisses ouvertes plus au sud, à proximité du Maine et du Nouveau-Brunswick. Dans les rangs tout autour du village, ses cultivateurs - plus nombreux que partout ailleurs dans Kamouraska - ont joui d'une réputation enviable, alimentant une industrie laitière précoce (vers 1880) et durable. Aujourd'hui encore, une usine coopérative transforme le lait en beurre et en poudre. L'élevage bovin et, depuis quelques années, l'élevage d'agneaux ont aussi accaparé plusieurs cultivateurs. La forêt a longtemps été une ressource essentielle: le moulin à scie d'Alcide Ouellet (1925) a alimenté en bois écorcé l'usine de pâtes de Rivière-du-Loup pendant de nombreuses années. Quelques tourbières sont également en exploitation.

Croix lumineuse : Au nord du village, à l'intersection des routes 289 et 230. On a voulu évoquer le souvenir d'une retraite paroissiale en 1892.

L'église Saint-Alexandre

Elle occupe un site avantageux sur un coteau, au centre de la paroisse. Les premiers travaux, effectués selon un plan dessiné par Félix Langlais de Saint-Denis, remontent à 1851. On remarquera la façade plane, percée de trois portes. La décoration intérieure a été achevée en 1862. Réalisé par un artiste local, le tabernacle du maître-autel reproduit celui de l'église de Saint-André. Dès 1879, l'augmentation de la population a justifié un agrandissement et une modification du jubé. L'orgue Mitchell, restauré en 1937, a été installé dès 1889. Les tableaux disposés dans le chœur sont des reproductions effectuées par des religieuses du Bon-Pasteur à la fin du XIX^e siècle.

En 1922, la création de la paroisse de Saint-Joseph a limité le territoire de Saint-Alexandre et quelque peu réduit sa population.

Le presbytère actuel (692, rue Principale), vaste, sur deux étages, a suscité la controverse lors de sa construction en 1906. Trop grand, trop coûteux... Certains ont regretté le premier presbytère (en face du second) : de style traditionnel et contemporain de l'église, il a été vendu au sacristain au moment de l'érection du second. L'édifice actuel, dessiné par l'architecte David Ouellet, se distingue par ses formes harmonieuses de style Néo-Renaissance.



Le presbytère de Saint-Alexandre (Paul Larocque)

Le cimetière est situé en face de l'église. On a dû l'agrandir à quelques reprises depuis 1851. Un calvaire en bronze y fait impression. Importé de France en 1914, il évoque non seulement le Christ, mais également la Madone, Marie-Madeleine et l'apôtre saint Jean. Non loin de là, une grotte dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes accueille les dévots depuis les années vingt.



Le calvaire du cimetière de Saint-Alexandre (Paul Larocque)

Le couvent (689, rue principale) qui se dresse près de l'église a accueilli les Soeurs de la Charité dès 1881. L'édifice a été agrandi en 1902 et on a peu après remplacé le revêtement de planches à clin par des bardeaux d'amiante. Remarquer en façade l'étage de soubassement et le rez-de-chaussée surélevé. Le bâtiment est aujourd'hui subdivisé en plusieurs logements.

Quelques autres maisons à valeur patrimoniale peuvent être observées au centre de la localité.

Au sud du village, à la hauteur du 5^e rang, coule au fond d'une étroite vallée la **rivière du Loup**. Ici, les terres sont particulièrement riches.

Plus loin, peu avant de quitter les limites de Saint-Alexandre, la route devient un pont ou débarcadère franchissant le **lac Morin** à son extrémité ouest. Les eaux du lac ont été autrefois rehaussées par un barrage (décharge côté est) qui a permis de constituer une réserve d'eau et d'énergie pour la ville de Rivière-du-Loup.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES :

BÉLANGER, Léon et coll. Saint-Alexandre de Kamouraska 1852-1952. Société historique de Kamouraska, 1952.

EN COLLABORATION. Album d'un village : Saint-Denis-de-la-Boutellerie. Saint-Denis, Comité du 150^e anniversaire, 1991.

EN COLLABORATION. Album souvenir du 125^e anniversaire de Saint-Pacôme. 1851-1976, S.I., s.e., 1976.

EN COLLABORATION. C'est notre histoire... Saint-André de Kamouraska de 1633 à 1991. Comité des fêtes du Bicentenaire, Saint-André, 1991.

EN COLLABORATION. 1827-1977 : Saint-Pascal se raconte. Saint-Pascal, Comité directeur des fêtes du 150^e, 1977.

HUDON, Paul-Henri. Rivière-Ouelle-de-la-Boutellerie, Trois siècles de vie, Ottawa, s.é.d., 1972.

Le Macro-inventaire du patrimoine québécois. Ministère des Affaires culturelles, 1977-1983.

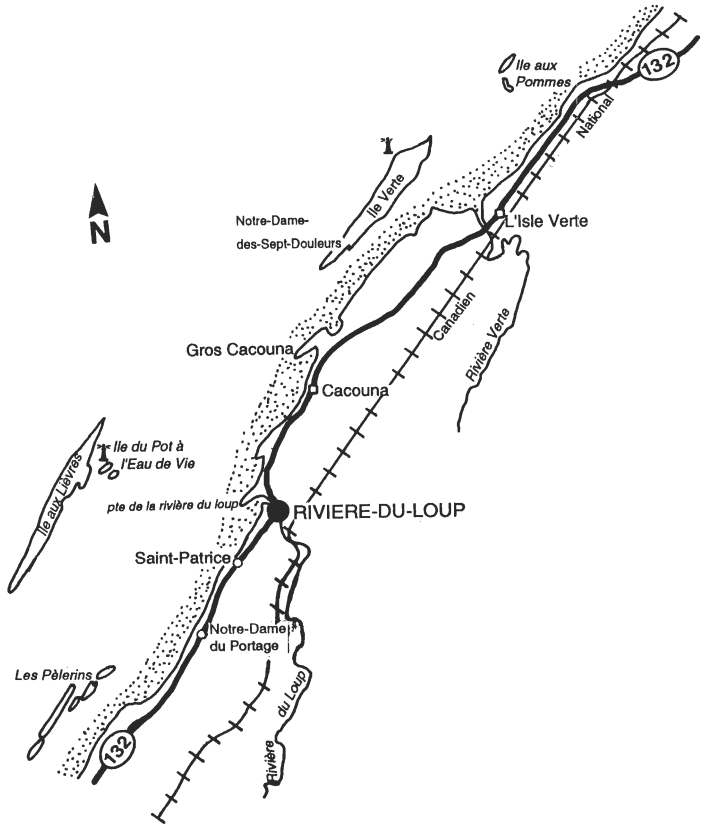
MARTIN, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés. , Inventaire patrimonial de la ville de La Pocatière : mesures conservatoires et programme de sensibilisation. Novembre 1990.

MARTIN, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, Inventaire du patrimoine de Kamouraska : mesures conservatoires et programme de sensibilisation. Janvier 1990.

MAURAI, Pierrette, Lucie Dallaire et Sylvain Thiboutot. Le Kamouraska à voir ! Un guide historique et touristique. Corporation touristique du Kamouraska, 1985.

PARADIS, Alexandre. Kamouraska (1674-1948). Québec, s.é., 1948.

**DE NOTRE-DAME-DU-PORTAGE
À L'ISLE-VERTE**



La région qui s'étend de Notre-Dame-du-Portage à L'Isle-Verte est demeurée plus longtemps une terre d'itinérances et de missions que celle de Kamouraska. Les premiers seigneurs ne se sont intéressés au territoire que pour y pratiquer la pêche et la chasse. Le chemin du Roy a traversé Kamouraska en 1713 mais n'a rejoint Trois-Pistoles, voisin de L'Isle-Verte, qu'en 1790. Pendant longtemps, on s'est trouvé ici aux confins du monde habité par les Blancs. La région était, en revanche, une des destinations souvent atteinte par des groupes amérindiens peu nombreux mais bien organisés : aux Iroquoiens ont succédé les Montagnais, les Micmacs et les Malécites. La présence plus assidue des Malécites n'était pas le fruit du hasard : autrefois localisés plus au sud, dans la région de la baie de Fundy, ils avaient été refoulés vers le nord sous l'impact de la colonisation anglo-saxonne de ces territoires. Surtout à compter du XVIII^e siècle, ils ont été discrètement présents comme pêcheurs, trappeurs, et au XIX^e siècle, vendeurs de produits d'artisanat. Derrière L'Isle-Verte, dans le canton de Viger, près de la future paroisse de Saint-Épiphanie, on a voulu les fixer au sol en 1827. En vain : ils se retrouveront plutôt, de moins en moins nombreux, sur la pointe de Rivière-du-Loup, à L'Isle-Verte et particulièrement à Cacouna. Aujourd'hui, ils se sont fondus à la population blanche ou ont émigré sans laisser de traces.

Évoquer le monde amérindien, c'est rappeler que cette région située en face du Saguenay était distante d'environ 70 kilomètres de la source du fleuve Saint-Jean, qui débouche sur la Baie de Fundy. Aussi a-t-elle été un carrefour de communications axées successivement sur l'eau, les routes terrestres et le rail. Les coureurs des bois, militaires et missionnaires ont très tôt suivi l'exemple des Amérindiens, utilisant cours d'eau et portages disponibles. Plus tard, un premier chemin en bonne et due forme, puis un deuxième, ont facilité les déplacements. Plus tard encore, Fraserville (future Rivière-du-Loup) est devenu une tête de ligne et ensuite un noeud ferroviaire à cause de sa situation géographique avantageuse, à mi-chemin entre le Québec central et les Maritimes. Le développement de la région, notamment de ses paroisses riveraines, doit beaucoup à ce rôle de carrefour. La base économique régionale s'est diversifiée et les touristes, sensibles à la qualité de ses attraits naturels et de ses infrastructures, n'ont pas tardé à affluer : Notre-Dame-du-Portage, Saint-Patrice

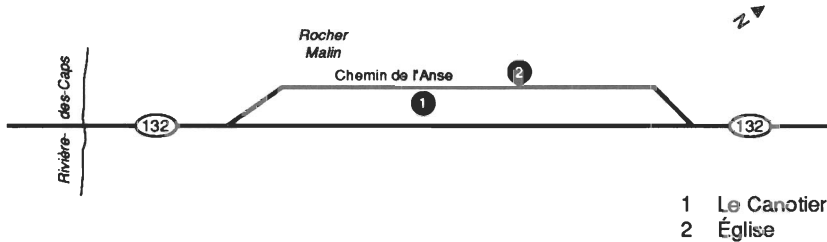
Ouest, Rivière-du-Loup, Cacouna sont devenus des centres de villégiature recherchés à compter du milieu du XIX^e siècle.

Mais le développement tient aussi à des initiatives individuelles : celles de seigneurs-habitants soucieux de l'occupation de leurs domaines dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : les Fraser, les Côté; celles de marchands entreprenants dans la première moitié du XIX^e siècle : les Caldwell, les Bertrand... Dans une région encore presque vierge, où de simples têtes de pont avaient été jetées, la forêt abondait près du littoral lorsque l'Angleterre, pour des raisons politico-militaires, a dû importer le bois du Canada plutôt que celui des pays de la mer Baltique.

Dans les pages qui suivent, il sera brièvement question de ces voies de communication et de ces individus à l'origine de l'émergence d'une région. Là comme ailleurs, certes, des familles ont dû s'exiler pour subsister. Plusieurs croient néanmoins que les départs ont été moins massifs, plus espacés. De Notre-Dame-du-Portage à L'Isle-Verte, les pionniers ont peut-être été mieux récompensés de leurs efforts.

Pour s'en rendre compte aujourd'hui, il faut longer les anses et les pointes, et surtout ne pas hésiter à pénétrer au cœur de Rivière-du-Loup, la principale agglomération.

NOTRE-DAME-DU-PORTAGE



À partir de Saint-André, la route 132 conduit à Notre-Dame-du-Portage, traversant successivement les petites rivières Fouquette et des Caps. À la hauteur de cette dernière (rivière des Caps), on remarquera une flèche de sable reliant une presqu'île à la terre ferme (tombolo). Des Amérindiens ont longtemps installé un campement d'été dans ce secteur bien pourvu en poisson et en eau douce. Les Blancs y ont plus tard installé des pêches à marsouin. Tout près de là aboutissait un sentier rudimentaire permettant à de hardis voyageurs de se rendre jusqu'en Acadie.

Plus à l'est apparaît l'anse du Portage et sa plage rocheuse, où les pionniers ont vécu de pêche et d'agriculture. Graduellement, la population s'est regroupée pour former un village au lieu-dit des Trois-Ruisseaux. C'est là que prenait fin le portage du Témiscouata (ne pas confondre avec le sentier, plus ancien). C'est là également que s'est développé un tourisme principalement anglophone (contrairement à Kamouraska). Un chemin étroit la ceinture. Il faut y circuler lentement, sans perdre de vue la «mer» et les belles résidences qui jalonnent son parcours.

Le territoire de Notre-Dame-du-Portage faisait autrefois partie de la seigneurie de Verbois. Avant l'érection canonique de 1856, il était rattaché aux paroisses de Saint-Patrice-de-la-Rivière-du-Loup (est) et de Saint-André (ouest). Bien avant cette reconnaissance religieuse, le territoire a été fréquenté par des Amérindiens, des

missionnaires, des coureurs des bois et des militaires à titre de carrefour des anciennes routes de l'Acadie. Tantôt en canotant, tantôt en portageant le long d'un sentier à peine tracé, on aboutissait ainsi, au terme d'un long périple à partir du bassin de la rivière Saint-Jean, sur les berges du Saint-Laurent en un lieu hospitalier, relais permettant de communiquer avec Québec ou la Côte-Nord. Dès la fin du régime français, un noyau d'artisans, de guides et de commerçants - entrepreneurs y a coexisté avec quelques pêcheurs et agriculteurs. Cette fonction de carrefour a été amplifiée lorsque le sentier est devenu, à compter de 1783, le chemin du Lac ou portage du Témiscouata, voie militaire et postale qui a accéléré la pénétration de cette région. Plus tard, les villégiateurs ont pris la relève, grâce au chemin de fer (1860) et à de meilleures installations portuaires (1855) à Rivière-du-Loup. Aujourd'hui encore, Notre-Dame-du-Portage est un lieu recherché par les estivants. La localité est aussi en partie habitée par des banlieusards travaillant à Rivière-du-Loup.

L'architecture de villégiature : Un peu partout le long du chemin étroit situé au fond de l'anse du Portage (à gauche de la 132).

Constructions de bois ornées de galeries, de volets et de lucarnes, entourées d'espaces verts agréables. Plusieurs ont été édifiées dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Les styles varient, malgré une certaine dominance du néo-classicisme et du colonial. Ici et là, des éléments d'inspiration vernaculaire (issus du milieu).

Surveiller notamment le secteur situé à l'est de l'église et du village.

Autrefois, une bonne douzaine d'hôtels se disputaient la clientèle. Aujourd'hui encore, trois établissements offrent un service complet.

Réf. : Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, **Notre-Dame-du-Portage : inventaire du patrimoine de la route du fleuve**, février 1990.

Le rocher Malin : À 1,5 km à l'ouest du village, non loin de l'Auberge du Portage.

Ce rocher surtout visible à marée basse est devenu légendaire après qu'une

goélette ancrée à l'île du Pot à l'Eau-de-vie, poussée par une tempête, se soit échouée près de là. Les morts ont dû être ensevelis sur place. Or, l'inhumation des défunts ne pouvait se concevoir que dans un cimetière...

Plus tard, les gens d'ici se sont mis à avoir peur de ces hommes-là. Quand ils allaient à Saint-André, ils avaient toujours peur en passant là. Voilà les chevaux arrêtés, tenus par la bride. Il y avait toutes sortes de choses. Les morts ne nous apparaissaient pas souvent. Mais on en a vu des choses. Les farceurs en profitaient pour faire peur aux autres (Témoignage de Mme Henriette Duperré-Nadeau, âgée de 98 ans, à Notre-Dame-du-Portage, juillet 1918 - probablement recueilli par Marius Barbeau - cité dans Susan Bérubé et Michel Rioux, Répertoire des croyances et des pratiques populaires du Bas-Saint-Laurent, Collège de Rimouski, mai 1974, pp. 96-97.).

Villas et villégiature

La «Villa», comme résidence secondaire à la campagne, remonte à l'Antiquité romaine et a au départ une connotation aristocratique. L'époque de la Renaissance a consacré un retour en force du phénomène. Plus tard, au moment de la révolution industrielle du XVIII^e siècle, nobles et bourgeois anglais ont fui les villes de moins en moins hospitalières, multipliant les maisons de campagne au style souvent hérité des conceptions architecturales de la Renaissance. Avec la montée de l'Empire britannique, on retrouvera des villas aux quatre coins du monde, même au Canada, où elles deviendront vite plus familières que les manoirs hérités du régime français.

Ainsi donc, au Québec, la villégiature a d'abord été anglo-saxonne. Vivre en harmonie avec la nature : une idée qui cadrerait bien avec le romantisme à la mode au début du XIX^e siècle... Initialement, l'île de Montréal, L'île Jésus et la région de Québec ont été les lieux de prédilection des estivants fortunés.

nés, à de rares exceptions près (Kamouraska...). Le mouvement a pris une ampleur nouvelle dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec la navigation à vapeur et surtout l'avènement du chemin de fer. Plusieurs centres renommés sont apparus. On y trouvait un peu de tout : des villas, certes, mais également des hôtels de tous calibres, des pensions de famille. Plusieurs «habitants» ont aussi loué leurs maisons, gagnant le fournil pour l'été, se faisant domestiques et/ou fournisseurs de produits alimentaires...

On redécouvre aujourd'hui avec plaisir ce qui reste de ce patrimoine de villégiature longtemps oublié. Parmi ses plus beaux attributs, plusieurs habitations situées dans un cadre naturel attrayant, soigneusement aménagé, qui évoquent avec romantisme des activités sociales et champêtres fastueuses.

Au plan architectural, rien de monotone : tous les styles étaient admis, des plus rigides aux plus pittoresques ; tous les gabarits aussi, de l'habitation somptueuse (plus fréquente au XIX^e siècle) au simple cottage.

Dès le premier quart du XX^e siècle, plusieurs indices annonçaient déjà une popularisation plus grande de la villégiature : tourisme moins sédentaire, apparition des automobiles, extension du réseau routier, accélération du rythme des constructions, habitations plus rudimentaires («chalets»). Après la Seconde Guerre mondiale, ce fut l'explosion...

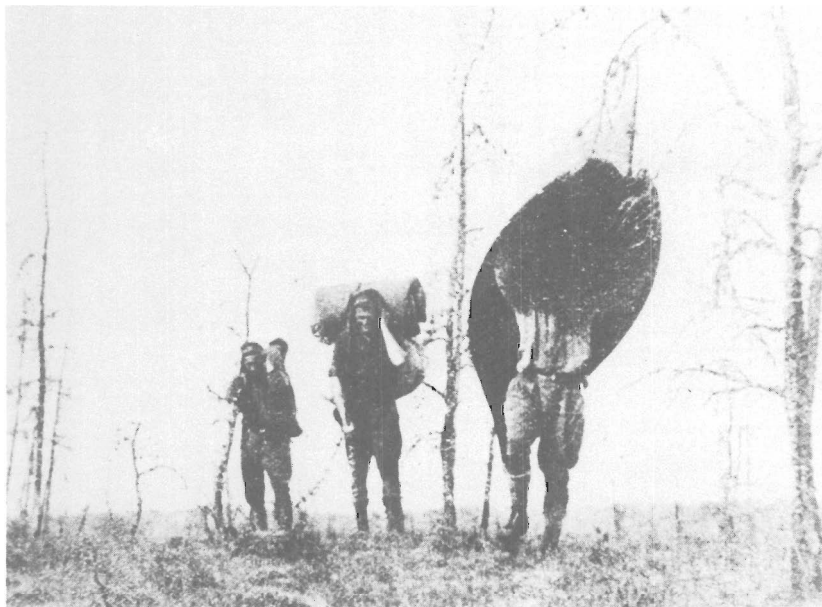
Réf : Marcel Samson, «La route des villégiateurs», *Continuité*, été 1988, pp. 12-15.
France Gagnon Pratte et Philippe Dubé, «La villa», *Continuité*, été 1988, pp. 22-25.

Le canotier : À un demi-kilomètre à l'ouest de l'église.

On dit de ce monument commémoratif qu'il est situé là où prenait fin le chemin du Lac ou portage du Témiscouata, construit sous les ordres du général

Haldimand en 1783. À partir d'Halifax, un trajet d'un millier de kilomètres.

Le sentier qui a précédé le portage aurait pris fin plus à l'ouest, non loin de rivière des Caps. En 1686, Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, l'a parcouru afin de visiter les missions de l'Acadie. Plus familiers avec l'ensemble du territoire, les Amérindiens connaissaient plusieurs trajets alternatifs. Lors de leurs déplacements dans l'axe sud-nord, ils pouvaient surgir un peu partout le long de la côte : Trois-Pistoles, L'Isle-Verte, Rivière-du-Loup, rivière des Caps, etc.



Portage de canot vers 1928 (Fort Ingall)

L'église

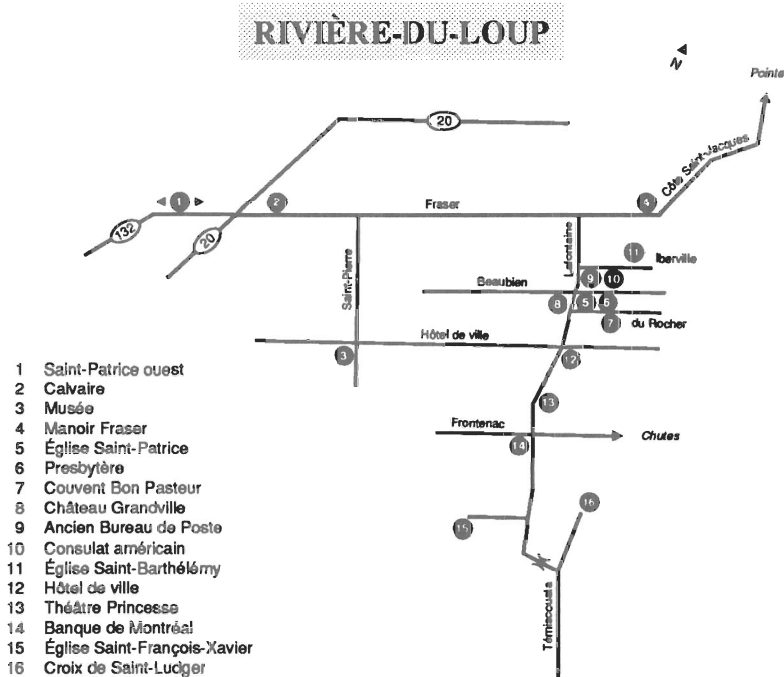
Construite en 1859, trois années après l'érection canonique. La façade comprend une tour centrale et trois portails. À l'intérieur, la nef se partage en trois vaisseaux et les arcades ont une allure classique. À remarquer le chemin de croix ainsi qu'un tableau du peintre Saint-Hilaire. À proximité de l'église, le presbytère dont la construction remonte à la même époque.

PARCOURS HISTORIQUES

Autrefois, une chapelle anglicane desservant les villégiateurs était localisée à 1,5 km à l'est de l'église.



Le presbytère (Paul Larocque)



Pourquoi ce nom ? Parce que Champlain aurait rencontré une tribu amérindienne surnommée «les loups» ? Parce qu'un navire français nommé «Le Loup» y aurait effectué un séjour forcé ? Ou, plus simplement à cause d'un groupe de loups-marins repéré par Jacques Cartier à l'embouchure de la rivière ?

Témoin de l'empreinte appalachienne, le tracé orthogonal de la côte dessine un paysage d'anses et de caps où s'individualisent villégiature (caps) et activités portuaires (anses). Une topographie ondulée marquée d'escarpements abrupts et un tracé en baïonnette de la Rivière-du-loup expliquent le morcellement du tissu urbain en deux noyaux : Saint-Patrice et Saint-François du côté ouest, Saint-Ludger du côté est.

Réf.: Carte de Rivière-du-Loup, ministère du Tourisme et Association touristique régionale du Bas-Saint-Laurent, 1986.

Rivière-du-Loup a longtemps été un poste de traite des fourrures et une terre de mission. Les Récollets ont, les premiers, cherché à évangéliser les Micmacs et les Etchemins (Malécites) qui s’y rassemblaient à chaque année auprès de modestes comptoirs de traite. Les premiers seigneurs n’ont pas déployé beaucoup d’efforts en vue de coloniser le territoire. Le pionnier, Charles Aubert de la Chesnaye (1673), était par exemple un marchand pelletier reconnu. À l’époque de la conquête de 1760, moins de 50 personnes de race blanche vivaient sur le territoire de la mission. Jusqu’en 1830, celle-ci a été successivement desservie par les curés de Saint-Louis-de-Kamouraska (avant 1791), de Saint-André (1791-1813), et plus tard de Cacouna, mission voisine plus à l’est (1813-1830).

Au début du XIX^e siècle, le développement s’est subitement accéléré. Le septième seigneur, Alexandre Fraser, a accueilli et loti plusieurs censitaires. Un marchand originaire de Québec, Henry Caldwell, a lancé l’exploitation forestière en créant un moulin à scie au-dessus des grandes chutes, à l’ouest de la rivière. Aux premiers censitaires établis le long du fleuve ou à l’embouchure de la rivière, dans le voisinage du premier pont (1783), se sont ajoutés les résidents du secteur du moulin de même que plusieurs habitations longeant le chemin du Roy (1799) (actuelle rue Fraser), le long de la première terrasse dominant le littoral.

L’axe du développement se déplaçait vers le sud. La seconde chapelle (1810) et le sixième manoir (1830) ont été construits sur la terrasse, non loin de la rivière. D’autres maisons se sont ajoutées plus au sud, sur les hauteurs, près de la rue La Fontaine (aujourd’hui Lafontaine). Les activités de fabrication et d’échanges, déjà plus qu’embryonnaires, ont ensuite connu un essor rapide avec l’aménagement d’un premier quai en eau profonde (1855), l’ouverture de la nouvelle route du Madawaska (1853- cette route a temporairement remplacé le vieux chemin du Lac ou portage du Témiscouata; elle aboutissait à l’actuel chemin du Témiscouata qui traverse la paroisse de Saint-Ludger) et l’arrivée du chemin de fer Grand-Tronc (1860).

Un élan définitif venait d’être donné, consacrant l’émergence de Rivière-du-Loup dans le Bas-Saint-Laurent. Quelques repères d’ordre institutionnel :

1830 : premier curé résident

1833 : érection canonique de la paroisse de Saint-Patrice

- 1850 : constitution du village de Fraserville, ainsi nommé en l'honneur des seigneurs Fraser
- 1855 : construction de la monumentale église de Saint-Patrice
- 1874 : de village, Fraserville devient une ville
- 1883 : Fraserville devient le chef-lieu du district judiciaire de Kamouraska.
- 1905 : érection canonique des paroisses de Saint-François-Xavier et de Saint-Ludger
- 1910 : Fraserville devient une «cité»
- 1919 : Fraserville devient Rivière-du-Loup

Cette reconnaissance officielle a correspondu à un élargissement du cadre bâti. La population (plus de 4 000 habitants à la fin du siècle) s'est étirée vers le sud dans le nouveau quartier de la Station et son débordement du côté est de la rivière. La rue Lafontaine s'est prolongée vers les chemins Fraserville et du Témiscouata, à proximité des gares et ateliers du Grand-Tronc, de l'Intercolonial, du Chemin de fer du Témiscouata (1887) et plus tard du Canadien National. De nouvelles industries ont fait leur apparition, bénéficiant des infrastructures ferroviaires et maritimes. Les maisons de commerce ont fait de l'agglomération un important centre régional d'approvisionnement et d'écoulement de marchandises...

Aujourd'hui, l'ère du rail est à peu près révolue. Rivière-du-Loup compte environ 14 000 habitants. La ville conserve une base industrielle dont l'axe principal est le secteur des pâtes et du papier. Le tertiaire privé et surtout public y occupent cependant, et d'assez loin, la première place.

Plusieurs panneaux d'interprétation renseignent les visiteurs de Rivière-du-Loup.

Saint-Patrice Ouest

Au sortir de Notre-Dame-du-Portage, retour sur la 132 qui devient rapidement la rue Fraser. On entre presque tout de suite dans la municipalité de Saint-Patrice.

Du côté sud de la route, un vaste espace de verdure apparaît : il s'agit du club

PARCOURS HISTORIQUES

de golf de Saint-Patrice, l'un des plus anciens au Québec.

De chaque côté du chemin, mais surtout du côté nord, juchées sur une falaise dominant la mer, plusieurs anciennes résidences de villégiateurs confèrent à ce secteur un aspect spectaculaire. L'architecture présente les caractéristiques relevées à Notre-Dame-du-Portage, mais les domaines sont souvent plus vastes et les maisons plus imposantes. De juin à septembre, pendant près d'un siècle, les représentants de grandes familles anglophones canadiennes - et parfois américaines - ont été attirés à Saint-Patrice par le voisinage de la mer, le calme de la région et, parfois, le sens des affaires. Banquiers, industriels, hauts fonctionnaires, personnel politique : la liste est longue...

Parmi eux, deux premiers ministres du Canada dont les propriétés, occupées à des époques très différentes, sont voisines.



Résidences de villégiateurs à Saint-Patrice (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

La villa «Les Rochers» (circa 1870) : dissimulée derrière un bosquet d'arbres, on la retrace grâce à une plaque commémorative disposée près du trottoir. La plaque nous apprend que cette maison d'allure pittoresque a été la résidence d'été de *John A. Macdonald*, père de la Confédération, de 1875 à 1891. On dit que le Canada a souvent été gouverné à partir de Saint-Patrice durant les mois d'été. Chose sûre, le cabinet fédéral a tenu quelques réunions dans cette maison précocement dotée d'un téléphone.



La maison Macdonald à Saint-Patrice (Paul Larocque)

La maison de *Louis-S. Saint-Laurent*, située immédiatement à droite et plus visible (no 432), a un caractère imposant. Jadis connue sous le nom de «Château Woods», du nom de James William Woods, marchand de bois à Ottawa, propriétaire de 1902 à 1944, elle a subi quelques transformations qui n'ont pas modifié son allure néo-classique. Le carré principal, sur deux étages, est en briques. Des annexes de bois peint en blanc ont été ajoutées vers le nord. Louis-S. Saint-Laurent, premier ministre de 1949 à 1957, l'a acquise en 1951 et y a passé ses étés jusqu'en 1973, année de son décès à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Réf. : Marie East, *La résidence d'été de Louis-Stephen Saint-Laurent à Saint-Patrice de Rivière-du-Loup : étude, relevés et analyse*, ministère des Affaires culturelles, 1985.

Là comme ailleurs, plates-bandes, arbres fruitiers et jardins créent un flot de verdure agréable.

Le calvaire marquant l'emplacement de la seconde chapelle de Rivière-du-Loup : rue Fraser (ou route 132, côté nord).

Construit à l'occasion de la célébration du centenaire de la paroisse Saint-Patrice en 1933.

La première chapelle, élevée en 1791, était située en bordure du fleuve vis-à-vis ce calvaire. C'est à cette époque que l'évêque de Québec a choisi Saint-Patrice, évêque d'Irlande, comme saint patron : il s'agissait de récompenser John Short et John McLaughlin, donateurs du terrain.

Régulièrement inondé, ce premier édifice a été remplacé par un autre plus vaste en 1812, desservi par les curés de Saint-André et de Cacouna. Un presbytère a été ajouté en 1831.

En 1855 cependant, un troisième temple allait devenir nécessaire. On allait l'ériger ailleurs, plus à l'est, en haut de la côte, près du village qui connaissait une croissance rapide.

Réf : Yvon Massé, «Rivière-du-Loup : les deux premières chapelles», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. VIII, no 1, (janvier-mars 1982) : 19-20.

Denis Samson, «Rivière-du-Loup en 1650», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. VIII, no 1, (janvier-mars 1982) : 19-20.

Musée du Bas-Saint-Laurent : 300, rue Saint-Pierre (près du boulevard de l'Hôtel-de-ville).

La visite de ce musée logé dans un édifice très moderne constitue un bon point de départ en vue d'une tournée patrimoniale de la région. Outre l'art contemporain, on y privilégie l'ethnologie. Le patrimoine régional sous toutes ses

formes occupe une place importante : recherche, conservation, diffusion... Bon nombre de publications relatives à l'histoire de Rivière-du-Loup sont disponibles sur place.

Des activités d'animation et des visites commentées accompagnent les expositions.

Le manoir Fraser : 32, rue Fraser (près de la côte Saint-Jacques).

De 1802 à 1837, Alexandre Fraser a été à la tête des seigneuries de Rivière-du-Loup, du Témiscouata et du Madawaska. Le manoir Fraser est le sixième à avoir été construit dans les limites de la seigneurie de Rivière-du-Loup. Les quatre premiers ont été érigés en bas de l'actuelle côte Saint-Jacques sur la terrasse inférieure du littoral, à l'ouest de la rivière. Au début du XIX^e siècle, lorsque le chemin Royal a emprunté un tracé sur le sommet de la côte, on y a construit la deuxième chapelle (1812), et un cinquième manoir. Un village assez linéaire s'est développé autour et le long de l'actuelle rue Fraser. À cette époque, l'essor de l'exploitation forestière a favorisé la construction d'un gros moulin à scie.



La rue Fraser en août 1914 (fonds Belle-Lavoie no 280, musée du Bas-Saint-Laurent)

PARCOURS HISTORIQUES

Alexandre Fraser a délaissé le cinquième manoir au point de le vendre lorsqu'il a résidé dans sa seigneurie du Témiscouata de 1823 à 1833. C'est à son retour qu'il a acheté le manoir actuel au coin de la rue principale et du chemin conduisant au pont. Tout autour, le village de Fraserville (fondé officiellement en 1850) poursuivait un essor qui allait bientôt justifier la construction d'une troisième église.

Après le décès d'Alexandre en 1837, son fils William et son petit-fils Malcolm - tous deux ont été maires de Rivière-du-Loup, - habitent le manoir jusqu'en 1935. Notons aussi que Louis-Philippe Lizotte, juge, maire, député et auteur (*La vieille Rivière-du-Loup, ses vieilles gens, ses vieilles choses...*), époux de Marie-Thérèse-Caroline Fraser, y a vécu à compter de 1962.



Le manoir Fraser (ministère de la Culture)

Le manoir attend aujourd'hui une restauration méritée. Il a été classé site historique en 1991.

L'édifice, construit en 1830, a été remodelé par Georges-Émile Tanguay, architecte réputé. Construit suivant un plan en forme de «L», c'est un beau bâtiment

éclectique. Le côté est de l'édifice constitue la partie la plus ancienne. Le briquetage des murs extérieurs remonte à 1888, de même que l'étage, la galerie couverte sur trois côtés, la toiture mansardée, la façade, l'aile ouest et la tour du coin sud-ouest.

Autrefois, plusieurs bâtiments annexes s'ajoutaient à l'édifice sur un terrain soigneusement aménagé.

Réf : Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, *Étude historique et évaluation patrimoniale du manoir Fraser à Rivière-du-Loup*, 1989.

Autour du manoir Fraser :

Quelques édifices (résidences ou magasins) évoquent encore l'époque où ce secteur en pleine expansion devenait le coeur d'un village situé au fond de l'anse, non loin des chutes, dominant l'embouchure de la rivière et un petit port actif.

On s'en rendra compte en circulant lentement le long des rues Bellevue et Saint-Marc, de même que le long des côtes Saint-Jacques et Taché (est de la rivière).

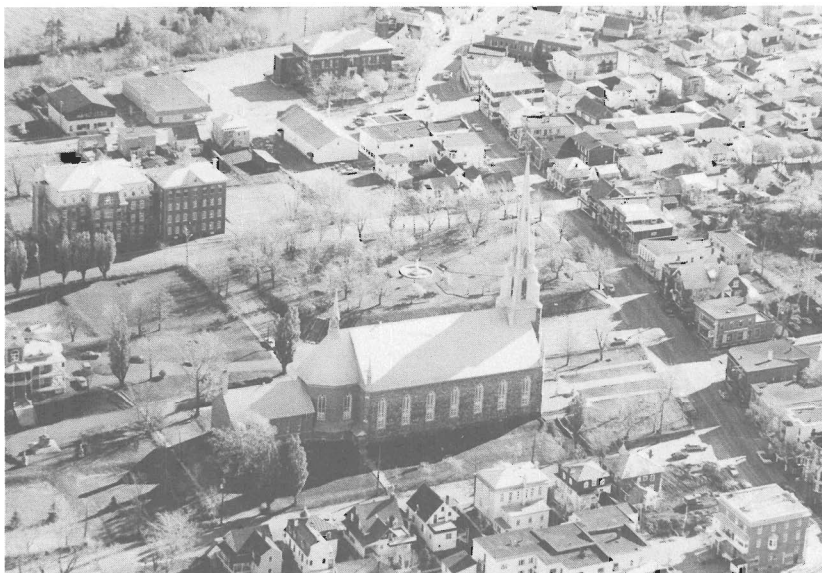
La place de l'église Saint-Patrice : À partir de la rue Fraser, un peu à l'ouest du manoir, emprunter la rue Lafontaine direction sud.

Au terme d'une montée, arrivée devant l'église. Tout juste à côté, le verdoyant parc Blais invite à redevenir piéton. L'occasion est belle à cause des nombreux édifices à valeur patrimoniale élevée dans le voisinage. Le visiteur se trouve ici au coeur de la vieille ville, celle qui a prolongé le village près de la rivière avec l'essor d'activités commerciales et industrielles en bonne partie axées sur l'exploitation forestière, provoquant le délaissement partiel des abords du littoral et des terres agricoles situées plus à l'ouest. Rien d'étonnant à ce que le choix du site de l'église actuelle ait suscité, au milieu du XIX^e siècle, une controverse opposant, d'une part, les villageois persuadés du développement futur de leur agglomération et, d'autre part, plusieurs ruraux voyant dans le boom forestier un phénomène éphémère.

PARCOURS HISTORIQUES

L'avenir, on le sait, a donné raison aux premiers. En 1856, l'église Saint-Patrice a été bénite sur un terrain donné par la famille Fraser. Son parachèvement a toutefois été long; on avait vu grand, le bâtiment était considérable : 203 pieds de longueur, 84 de largeur, 54 de hauteur. On avait aussi voulu se distinguer, adoptant un style néo-gothique avec contreforts suivant les plans de Charles Baillairgé de Québec. À l'époque, le haut-clergé ne cachait pas sa préférence pour le style roman, laissant le gothique aux confessionnalités protestantes.

L'aménagement intérieur était presque terminé lorsqu'un incendie a tout rasé en 1883, à l'exception des murs de pierres. Patiemment, l'intérieur a été reconstruit en 1885 et en 1886 selon les plans de l'architecte David Ouellet. Le revêtement extérieur a été complété de 1897 à 1905 : nouveau clocher (à 220 pieds du sol), nouvelles cloches (importées d'Angleterre), modifications mineures apportées aux ouvertures, etc.



L'église Saint-Patrice et ses alentours (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Napoléon Bourassa a dessiné les plans du maître-autel qui comprend vingt statues de bois (1900). Le temple est richement décoré. Charles Huot, auteur des peintures exposées dans la salle de l'Assemblée nationale à Québec, a peint le

chemin de croix ainsi qu'un tableau de la résurrection (1900) visible derrière le maître-autel. Louis Jobin a sculpté douze statues de bois (1890-1895) ornant le sommet des arcades, qui représentent les apôtres et les évangélistes. David Ouellet a conçu la chaire, les autels latéraux de chaque côté du choeur (1888) ainsi que le banc d'oeuvre (1906). Les confessionnaux datent de 1885. L'orgue Casavant de 1895, actualisé en 1922, jouit d'une grande réputation.

Lorsque le regard s'élève, on apprécie l'ensemble du vaisseau central, élévation à deux étages surmontée de voûtes de bois. Les tombeaux de William Fraser et de plusieurs membres de sa famille se trouvent sous l'église.

Le presbytère Saint-Patrice : 121, Beaubien.

Un vaste édifice (64 pieds x 40 avec une section attenante de 32 pieds carrés) comprenant 43 pièces, construit en 1907. Le projet initial était plus modeste. Le nouveau curé de l'époque, Philéas Roy, a choisi le site, fait ajouter un étage, substitué la pierre à la brique. Résultat : un coût beaucoup plus élevé que prévu...



Le presbytère de Saint-Patrice (fonds Belle-Lavoie no 36, musée du Bas-Saint-Laurent)

PARCOURS HISTORIQUES

Les plans sont de David Ouellet, qui a su éviter un excès de lourdeur. Le toit, les pierres et les galeries sur trois côtés captent l'attention. À l'intérieur, les murs sont de plâtre et les boiseries en chêne.

Le couvent des sœurs du Bon-Pasteur : 67, rue du Rocher.

Pendant plus d'un siècle, ces religieuses ont éduqué les jeunes de Rivière-du-Loup. L'édifice représente leur second couvent, construit en 1886. Malgré un style différent, rehaussé par une toiture inspirée du courant «Second Empire», les pierres évoquent celle de l'église de Saint-Patrice. Ici encore, les plans sont de David Ouellet.

L'ancien cimetière de Saint-Patrice (1856-1904) était situé en face du couvent.

La congrégation religieuse a quitté son couvent en 1978. L'édifice loge aujourd'hui la Maison de la culture. La bibliothèque municipale s'y trouve, de même qu'une salle multifonctionnelle.

Le château Grandville : 94, Lafontaine (au coin de la rue Iberville).

L'un des témoins d'un centre-ville en pleine effervescence pendant la grande époque de l'industrie, du commerce et du rail.

À l'origine une résidence privée (F.L. Poirier), convertie en établissement hôtelier au début du siècle sous le nom de château Lucas. Plus tard, l'édifice a reçu l'appellation de *Hôtel château Grandville*.

Plusieurs styles s'y côtoient (éclectisme) et captent le regard.

L'ancien Bureau de poste : 5, Rue Iberville.

Il a été construit en 1888, au cœur de Fraserville, selon les plans de Thomas

Fuller du Département fédéral des travaux publics, inspirés du style néo-roman. L'allure massive du bâtiment est quelque peu tempérée par son toit à quatre versants et sa façade en forme de flèche.

Ses locaux sont aujourd'hui occupés par divers organismes para-publics.

L'ancien consulat américain : 1, rue Iberville (un peu au nord de l'église Saint-Patrice).

Initialement construit vers 1860, cet édifice a été considérablement modifié en 1902 : ajout d'un second étage et d'une section à l'arrière, etc. Sa façade, spectaculaire, est ornée d'une véranda de forme ronde sur deux étages.

De 1860 à 1869, les soeurs du Bon-Pasteur en ont fait leur première résidence et la première école de filles de Rivière-du-Loup.



Ancien Consulat américain à Rivière-du-Loup (fonds Belle-Lavoie no 163, musée du Bas-Saint-Laurent)

PARCOURS HISTORIQUES

De 1915 à 1927, un consulat américain s'y est installé, témoignant à sa manière de la fonction économique stratégique de la petite agglomération louperivoise. Le consulat a été présent à Rivière-du-Loup de 1905 à 1931. De 1960 à 1981, les Clercs de Saint-Viateur l'ont converti en maison provinciale. Certains d'entre eux y résidaient encore tout récemment.

L'église Saint-Barthélémy : tout près, rue du Domaine.

Construite en 1841 sur un terrain donné par Malcolm Fraser, elle a été la première église protestante de Rivière-du-Loup. Un temple sobre, orné de fenêtres et d'une tour évoquant l'art gothique.

Il convient de rappeler le rôle joué, après la conquête de 1760, par plusieurs personnalités anglophones dans le développement de la région : seigneurs, commerçants, industriels, techniciens du rail, etc... Parmi bien d'autres, John A. Macdonald, premier ministre du Canada en 1867, a assisté aux services religieux célébrés dans cette église.

La pierre tombale du seigneur Alexandre Fraser, décédé en 1837, est située dans le petit cimetière voisin de l'église.

L'église est aujourd'hui fermée au culte. Le dernier pasteur résident a pris sa retraite en 1947.

L'hôtel de ville : 65, Hôtel-de-ville.

En 1902, la municipalité a fait construire un premier édifice accueillant à la fois l'administration municipale et un marché public intérieur. Un incendie a tout ravagé en 1910. Inauguré en 1917, le nouvel hôtel de ville comprenait deux étages dont le second, réservé à une salle de spectacle, ne manquait pas d'attirer l'attention avec ses portes françaises, ses grandes fenêtres en forme d'arc, son plafond en demi-coupe. Vu de l'extérieur, l'édifice revêtu de briques ne manquait pas non plus d'originalité avec son campanile et son horloge.

Encore aujourd'hui, un employé municipal remonte la pesée de l'horloge à tous les quinze jours.

À l'occasion du tricentenaire de Rivière-du-Loup en 1973-74, d'importantes rénovations ont été effectuées à l'intérieur. Soulignons notamment que la salle des séances du conseil municipal a pris la place occupée par la salle de spectacles.

En 1986, la Commission des lieux et monuments historiques du Canada a reconnu l'hôtel de ville comme immeuble d'importance architecturale nationale.

Au sous-sol (réservé à divers organismes communautaires), le visiteur pourra obtenir plusieurs informations d'ordre historique et touristique.

Ainsi donc, Rivière-du-Loup s'est d'abord étendu du nord au sud, non loin de la rive ouest de la rivière. Entre les rues Fraser et Hôtel-de-Ville, plusieurs autres édifices témoignent d'un centre-ville qui n'a pas tourné le dos à ses origines.

Avec le début du XX^e siècle, la poussée vers le sud s'est poursuivie, favorisée par l'essor des activités ferroviaires. Pour s'en rendre compte, il faut emprunter à nouveau la rue Lafontaine dans cette direction.

Lafontaine ? Avant la création du village de Fraserville (1850), les gens écrivaient La Fontaine. Le nom ne tient pas à quelque personnage connu, mais plutôt aux cinq fontaines qui, au moment de la formation du village, alimentaient sa population en eau potable.

Le théâtre Princesse : 345, rue Lafontaine.

Au Québec, la majorité des salles de cinéma ont été construites entre 1910 et 1930. Situées en des sites convoités par les promoteurs immobiliers, bien peu ont subsisté jusqu'à nos jours. Le théâtre Princesse remonte aux années 1910-1915. On remarquera tout de suite sa façade, attrayante avec ses fenêtres élégantes, ses jeux de briques, sa forme en éventail. L'intérieur a été subdivisé mais la décoration

intérieure, rafraîchie, demeure inchangée avec ses loges, sa fosse d'orchestre, etc.

Le théâtre Princesse reflète de manière significative l'essor du milieu urbain louperivois.

Réf. : **Continuité**, printemps 1988, p. 44.



Hier sur la rue Lafontaine (fonds Belle-Lavoie no 1228, musée du Bas-Saint-Laurent)

La Banque de Montréal : au 428, Lafontaine, à la hauteur de la rue Frontenac.

Plusieurs banques canadiennes ont profité de la croissance rapide de Rivière-du-Loup pour y établir des succursales à la fin du XIX^e siècle et surtout au début du vingtième. La Banque de Montréal a été de ce nombre à compter de 1890.

En 1908, elle a fait construire un édifice de pierres de style néo-classique qui présente un réel intérêt esthétique : façade symétrique, usage de la pierre de taille pour encadrer les ouvertures et délimiter le rez-de-chaussée, finition soignée, recherche d'équilibre, etc.

L'ensemble a un air cossu et solide qui reflète bien la fonction du bâtiment: ne fallait-il pas avant tout inspirer un sentiment de sécurité et de confiance ?

De Montmagny à Matane, aucun autre édifice bancaire de l'époque n'a su conserver sa vocation originale.

En 1980, celui-ci a été reconnu monument historique.

À l'origine, la résidence du directeur se trouvait à l'étage. Un jardin et des dépendances enjolivaient l'ensemble.

Réf. : Magella Paradis, *Banque de Montréal à Rivière-du-Loup : analyse architecturale*, ministère des Affaires culturelles, 1979.

Lorraine Boivin et André Duguay, «La Banque de Montréal», *Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques du Québec*, T. I, Les éditions du Québec, 1990, 501.



La banque de Montréal (fonds Belle-Lavoie, musée du Bas-Saint-Laurent)

Les chutes : Emprunter la rue Frontenac vers l'est, en direction de la rivière. Tourner à droite, sur le chemin de la chute.

On débouche ainsi sur un petit parc dont l'aménagement initial remonte à 1928. L'ouverture de l'avenue facilitant l'accès au site a été pratiquée en 1936.

Certes, les chutes (30 mètres) présentent un beau spectacle. Il ne faut cependant pas oublier leur fonction économique : Henry Caldwell a érigé près d'elles, au début du XIX^e siècle, d'importants moulins à scie qui ont contribué à fixer plusieurs familles dans le voisinage. Plus tard, on les a utilisées pour produire de la pâte de bois et de l'électricité (1881). L'ancienne usine hydro-électrique visible à proximité a été construite en 1928 pour alimenter la ville.

Le moulin Caldwell

Le blocus continental de l'empereur Napoléon, imposé à l'Angleterre en 1806, obligeait cette dernière à miser plus que jamais sur ses colonies. Le Québec n'a pas tardé à connaître son premier «boom» forestier. Chantiers et scieries se sont multipliés.

C'est dans ce contexte qu'a été construit le moulin Caldwell au sommet des chutes. Il était relié à l'estuaire de la rivière par une dalle élevée servant à acheminer le bois scié jusqu'au quai situé au nord du pont. Des goélettes se chargeaient ensuite de transborder le bois à bord de navires de plus fort tonnage, ancrés au large.

Réf.: Régis, Jean, **Rivière-du-Loup : de la mission à la cité**. Rivière-du-Loup, Musée du Bas-Saint-Laurent, 1987, 26.

L'église de Saint-François-Xavier : 31, rue Thibodeau.

Le développement des activités dans ce secteur de la ville a justifié, en 1905, l'érection canonique des paroisses de Saint-François-Xavier (rive gauche) et de Saint-Ludger (rive droite), séparées par la rivière, un long cordon de rails, des gares,

des ateliers ferroviaires et des habitations de cheminots et autres employés de compagnies de chemin de fer (quartier de la «station»).

L'église, (David Ouellet, architecte, 1905) le presbytère et l'ancienne salle paroissiale forment un complexe architectural intelligemment conçu en fonction de l'élévation du site. À partir de là, un simple regard vers le nord et le sud permet de se faire une idée assez juste de l'évolution graduelle de la trame urbaine.

L'ancien quartier des huileux

Il vaut la peine de déambuler à pied sur les rues Saint-André, Laval, Frontenac, Saint-Victor et dans les environs, il nous reste encore plusieurs des maisons de ces cheminots, serre-freins, chauffeurs, mécaniciens, commis et ouvriers qui se sont affairés durant plusieurs générations à entretenir, graisser, alimenter le cheval d'acier. (Paul-Louis Martin et coll., Rivière-du-Loup et son portage, Québec, Beauchemin et Éditeur officiel du Québec, 1977, p. 51).

Ici et là, en effet, se dressent le long de ces rues pittoresques de petites maisons carrées de deux étages, dont un en toiture. La rue Fraserville, plus commerciale, a encore de ces anciens magasins utilisant avec succès l'inclinaison du sol. Au croisement des rues Saint-André et Saint-Elzéar se trouvait la section anglaise de la paroisse : une école, deux églises et un cimetière protestants y étaient regroupés.

Plus bas sur la rive ouest, près de la rivière et des ponts, les rails, les gares, les ateliers, dont l'essor remonte à 1860 : Grand-Tronc, Intercolonial, Chemin de fer du Témiscouata, Canadien National... Aujourd'hui, la gare du Canadien National existe toujours, mais l'ancienne usine de réparation de locomotives abrite une partie de la machinerie de la compagnie papetière F.F. Soucy, devenue l'industrie motrice de la région.

Premières locomotives

Ce n'est que le 2 août 1860 que s'effectua l'ouverture officielle du dernier tronçon Saint-Pascal/Rivière-du-Loup. C'était un événement pour les gens de notre région que le passage d'un train. Plusieurs personnes s'enfuirent lorsque la première locomotive passa. Pourtant, la locomotive d'alors était bien petite, à comparer avec celles que nous voyons aujourd'hui. Elle portait une cheminée haute de trois pieds qui surmontait une boîte dont le grillage retenait les étincelles. On l'alimentait à même des cordes de bois disposées sous d'immenses abris, le long de la voie ferrée. Une pompe mue par un moulin à vent fournissait l'eau nécessaire.

Réf. : Texte tiré des Archives de la Société historique de la Côte-Sud et cité dans Marika Pouliot, *À la Rivière-du-Loup autrefois*, Rivière-du-Loup, Société d'histoire de Rivière-du-Loup, 1987, pp. 45-46.

La paroisse «de l'autre bord du pont» : Saint-Ludger

Le temps est venu de traverser sur l'autre rive de la rivière. La «petite mission» de Saint-Ludger (1876+) est devenue une paroisse en bonne et due forme en 1905.

Au bas de la côte, une ancienne artère commerciale au nom évocateur : la rue Témiscouata, orientée dans l'axe nord-sud, symbole des relations que Rivière-du-Loup a entretenu avec le pays de l'intérieur et sa principale vallée.

À partir de là, le développement s'est fait de bas en haut, le long de rues escarpées. Les plus anciennes ont pour nom Jarvis, Alexandre, Raymond... On pourra y circuler un peu avant d'accéder à un site où s'élève, non loin de l'imposante église, *une croix lumineuse* (croix de Saint-Ludger).

Le site où elle a été aménagée permet d'embrasser presque toute la ville du regard.

À deux pas, le pont ferroviaire. En s'approchant un peu, le visiteur prendra conscience de la dénivellation et de la force d'une rivière dont la configuration a fortement marqué tout un espace urbain.

La pointe de Rivière-du-Loup : Emprunter la côte Saint-Jacques, puis le boulevard Cartier traversant la route 20 et prendre la rue Mackay à gauche (près de l'auberge de la Pointe).

Chemin faisant, observer l'estuaire et l'embouchure de la rivière à gauche. Le premier comptoir, le premier manoir, les premières pêches ont été installés dans ce secteur protégé par la pointe des vents les plus désagréables. Les goélettes ont longtemps remonté un peu la rivière pour accéder au quai encore visible au sud du pont de la route 20.

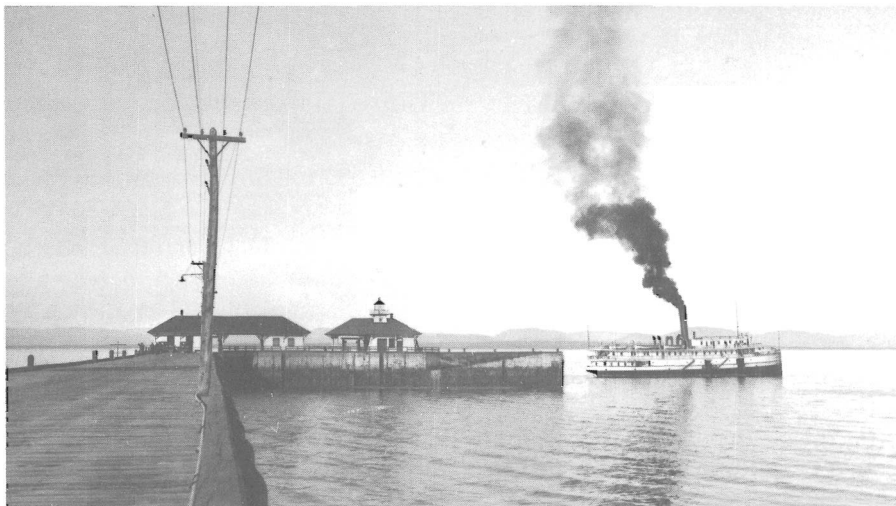


Vue sur le quai Narcisse et la fabrique de meubles Pelletier à partir de l'estuaire de la rivière (fonds Belle-Lavoie no 519, musée du Bas-Saint-Laurent.)

Graduellement pourtant, l'estuaire a été délaissé au profit de la pointe. Le coup d'envoi a été donné en 1855, avec la construction d'un quai en eau profonde. Le virage a été encore plus définitif après 1885 : le niveau du quai a été haussé, le bassin d'accostage a été creusé, et l'Intercolonial a posé ses rails à proximité. De plus

PARCOURS HISTORIQUES

gros navires ont fait leur apparition. Les exportations de bois et de divers produits ont augmenté et le tourisme a pu prendre un nouvel envol.



Le quai de la Pointe au temps de la navigation à vapeur (fonds Belle-Lavoie no 803, musée du Bas-Saint-Laurent)



Le secteur du vieux quai vers 1910 (Archives publiques du Canada, négatif PA 29869)

La pointe a joui d'une grande popularité auprès de plusieurs estivants. Hôtels et villas d'été y ont fait leur apparition. En 1895, la municipalité a accepté d'installer des trottoirs et des lampes à gaz. Une chapelle catholique a été construite. Été après été, des Malécites ont établi à droite du quai des comptoirs où ils écoulait leurs produits artisanaux : paniers, corbeilles, éventails tressés, etc. Un préau, petit abri de forme carrée, rappelle aujourd'hui encore l'époque où les musiciens de la fanfare de Rivière-du-Loup jouaient le dimanche près du quai à l'intention des touristes et des badauds. Bref, la pointe a été un lieu assez animé. Malgré cette effervescence liée à la proximité du quai, elle a accueilli des estivants de marque tel Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec de 1929 à 1936 (124, Mackay).

C'est à partir du quai de Rivière-du-Loup que débutent les excursions à destination de l'île aux Lièvres, l'île du Pot à l'Eau-de-vie et l'archipel des îles Pélerins : découverte des îles et de leur faune, visite du phare de l'île du Pot à l'Eau-de-vie, etc. Des visites sont aussi organisées en vue de l'observation des baleines.

CACOUNA



- 1 Belvédère
- 2 Villégiateurs d'autrefois
- 3 Église
- 4 Presbytère

Presqu'île quand la marée est basse, île quand la marée est haute, Kakouna a d'abord été le nom de cette île ou de cette presqu'île. La terre ferme portait le nom de seigneurie Le Parc, puis de concession Saint-George.

C'est sur le versant nord-ouest de cette île que se sont établis les premiers colons, vers l'année 1750. Plus tard, ils ont colonisé la seigneurie. Peu à peu, ce berceau de la colonisation a été abandonné, les plus anciennes maisons ont été rasées.

Réf. : Réal Lebel, *Au pays du porc-épic; Kakouna 1673-1975*, Cacouna, Comité des fêtes de Cacouna, 1975, 82.

Cacouna : demeure des Porcs-Épics en langue montagnaise. La seigneurie concédée à Daulier du Parc en 1673 a rapidement grossi le domaine de Charles Aubert de la Chesnaye à Rivière-du-Loup. Là aussi le peuplement blanc s'est fait attendre. Certains ont mentionné la venue d'Acadiens déportés en 1758. Chose sûre, une poignée de colons, pêcheurs et navigateurs avaient pris racine en 1765. La plupart habitaient, semble-t-il, la presqu'île aujourd'hui appelée Gros-Cacouna. En

1809, lorsqu'une première chapelle a été ouverte au culte, le développement se poursuivait sur la terre ferme sous le signe de l'agriculture. Dès 1825, la paroisse de Saint-Georges de Cacouna a pu être érigée. D'un rang à l'autre, les défrichements gagnaient rapidement du terrain au sud et à l'est. Si rapidement que la création de la paroisse de Saint-Arsène (1846), au sud, a précédé de deux années le parachèvement de la première église de pierre de Cacouna (église actuelle). Et Saint-Modeste (1856) n'allait pas tarder à être reconnu à son tour...

À compter du milieu du XIX^e siècle, le tourisme est venu modifier la physionomie du village de Cacouna : villas, hôtels, boutiques, temples protestants, emplois saisonniers. Cacouna, la «Saratoga du nord», allait connaître des moments de gloire...

Le Belvédère : Sur la route 132, direction est, avant d'entrer à Cacouna. Une affiche routière indique sa présence.

Un court sentier y conduit. La vue est spectaculaire. Derrière, direction sud, on distingue le plateau appalachien. À l'est, la pointe des Frères et l'anse au Persil. En face, l'île aux Lièvres, longue d'une quinzaine de kilomètres, doit son nom à Champlain. Le traversier Rivière-du-Loup—Saint-Siméon doit la contourner à l'ouest.

Près de la pointe est de l'île aux Lièvres, à 1 1/2 kilomètre plus au sud, la petite île du Pot à l'Eau-de-vie (en réalité un archipel) est également visible. Cette appellation est en usage depuis le régime français. Est-ce, comme on l'a prétendu, à cause de la forme de certains de ses rochers ? Ou parce qu'on y trouve de petites mares ayant la couleur de l'eau de vie ? Les marins étaient des gens imaginatifs...

Sur la pointe sud-est de l'île du Pot à l'Eau-de-vie s'élève un phare. Construit en 1862 et automatisé en 1964, il a récemment été restauré en conformité avec les plans d'origine. De la galerie contournant l'édifice principal, on aperçoit...

le plus saisissant point de vue de tout l'archipel : celui qui donne sur la rade où les voiliers se rassemblent depuis au moins quatre

PARCOURS HISTORIQUES

siècles, pour attendre que le vent du «soroît» mollisse et que reprenne le courant du montant (Jean-Hugues Bédard, «Le phare des îles du Pot à l'Eau-de-vie», Continuité, été 1991, pp.10-13).

Vouée à la conservation de la faune et des sites naturels, la Société Duvetnor, créée en 1979, est propriétaire de ces îles et de quelques autres. À partir du quai de la pointe de Rivière-du-Loup, des excursions sont organisées : îles, phare, oiseaux migrateurs...

Villégiature d'autrefois : Entrée ouest du village, route 132 ou rue Principale.

C'est sans doute à Cacouna que les estivants de toutes origines étaient les plus nombreux. Parmi les nombreux hôtels de tous calibres, le *St-Lawrence Hall* (1862) avait une stature exceptionnelle ; on y accueillait au son de la musique jusqu'à 600 invités. Lorsqu'un incendie l'a détruit de fond en comble au début du siècle, le *Mansion House*, le *Cacouna House* (33, rue Principale), le *Dufferin House* (115, Principale), etc., ont pris la relève. L'été venu, au village, la langue de Shakespeare était plus parlée que la nôtre. Aux plaisirs de la table, des rencontres sociales et de la danse s'ajoutait la pratique de plusieurs sports, de l'équitation au tennis sans omettre les bains de mer. Tout au long des rues animées, plusieurs boutiques offraient aux visiteurs souvenirs et objets usuels.

Là encore, quelques personnages plus fortunés ont fait construire des résidences réputées : on songe au banquier Markland Molson et à son «*Château Vert*», livré par goélette en pièces détachées (pin de Colombie) en 1869, dont la forme générale est empruntée à la Renaissance anglaise (520, Principale); à Andrew Allan dont la maison (1865) est devenue l'auberge «*Au fleuve d'argent*» en 1941 (450, Principale).

La plupart se sont installés sur le coteau qui domine le fleuve à l'ouest du village, du côté nord de la route. Plusieurs ont aussi loué la résidence principale de cultivateurs qui ont alors construit pour eux et leurs familles une maison d'été plus petite : certaines sont encore visibles, notamment du côté sud de la route.



Le Château Vert (Paul Larocque)

Pour les besoins du culte, deux petites églises protestantes, l'une anglicane, l'autre presbytérienne, ont ouvert leurs portes. Aujourd'hui encore, l'église *anglicane* accueille les fidèles (280, Principale). Son existence remonte à 1865. À la fois sobre et élégante, elle dispose d'un intérieur lambrissé de bois de pin.

La plus considérable des résidences de ce secteur (700, Principale - aujourd'hui: «le Cénacle») a été achetée et agrandie en 1900 par Sir Montagu Allan, cousin d'Andrew, promoteur du chemin de fer Canadien Pacifique et héritier de Hugh Allan, armateur bien connu (la «Allan Line»). On a voulu donner au bâtiment l'allure d'un château estival de style écossais. Autour de cette vaste propriété, rien n'a été négligé : aménagements floraux, fontaines, tennis... Des bâtiments annexes ont hébergé cochers, jardiniers et autres employés (une vingtaine en tout); les lieux n'ont pas tardé à devenir le centre d'une vie mondaine.

Avec le temps, la famille Allan a moins fréquenté son château connu sous le nom de «Montrose», du nom de la demeure des ancêtres en Écosse. Les tragédies ne l'ont pas épargnée : des quatre enfants de Sir Montagu, deux ont péri dans le

PARCOURS HISTORIQUES

nauffrage du paquebot Lusitania, torpillé en 1915 au large des côtes d'Irlande. Un troisième, aviateur, est mort au combat en 1917. Au cours des années trente, les volets des fenêtres du château sont souvent demeurés clos.



Le St-Lawrence Hall à Cacouna (fonds de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent)

En 1941, les Capucins ont acheté la résidence pour y accueillir leurs novices («Frères mineurs»). La clôture monastique a longtemps interdit les lieux au public. Depuis 1969, la vocation du bâtiment a été modifiée : retraites, cours et réunions se succèdent au «Cénacle», témoignant d'une orientation nouvelle de l'Ordre religieux.

L'apparence extérieure de la résidence est, à quelques points près, demeurée inchangée depuis le début du siècle. A l'intérieur, plusieurs meubles appartenant aux Allan ont été soigneusement préservés.

Réf. : Claire Soucy, «Le tourisme dans le Bas Saint-Laurent : le circuit de 1930», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, XIII, 2, printemps 1988, pp. 45-61.

Lorraine Boivin, «Cacouna, paradis du tourisme au XIX^e siècle», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, IX, 1, janvier-avril 1984, pp. 16-27.



Le monastère des Capucins (Paul Larocque)

L'entretien des villas

À l'automne, il fallait poser les contrevents dans les fenêtres et les portes, garder l'oeil ouvert pour ne pas laisser pénétrer les maraudeurs en l'absence des propriétaires.

En hiver, on se devait de débiter les arbres que pourraient arracher les tempêtes et, quand le printemps arrivait, c'était l'heure du grand ménage de la maison : aérer toutes les pièces, placer des fleurs ici et là, allumer les foyers et les poêles pour chasser l'humidité et pour que les visiteurs sentent à leur arrivée qu'ils étaient chaleureusement attendus dans leur propre maison [...]

(À l'été) [...] C'est chaque jour le transport du lait, de la crème, des oeufs, du beurre et des légumes. C'est aussi de temps à autre le pompage de l'eau, le débitage du bois, la tonte du gazon et combien d'autres services que les garçonnetts surveillent avec le désir de remplir leur tirelire cet été.

Réf. : Réal Lebel, **Au pays du porc-épic : Kakouna**, Cacouna, Comité des fêtes de Cacouna, 1975, pp. 242-243.

Plusieurs estivants plus modestes logeaient directement chez l'habitant, qui gagnait sa petite maison d'été aussi appelée «fournil».

L'église Saint-Georges : 425 de l'Église.

L'érection canonique de la paroisse remonte à l'année 1825. Depuis 1810, une première église, faite de bois, accueillait les fidèles. L'église actuelle a été parachevée en 1848 au terme de longues querelles à propos de son site. Certains pionniers proches de L'Isle-Verte souhaitaient vivement qu'elle soit localisée plus à l'est; ceux qui cultivaient les terres des rangs plus au sud, en direction de la future paroisse de Saint-Arsène, auraient voulu qu'elle soit plus rapprochée de leurs propriétés foncières. De dimensions assez modestes, le temple a été conçu suivant un plan traditionnel, comparable à ceux de la majorité des églises érigées à l'époque de la Nouvelle-France : la nef comporte un seul vaisseau (sans transept) et est prolongée par un chœur plus étroit qui se termine par un chevet plat auquel s'adosse la sacristie. La façade plane est surmontée d'un beau clocher constitué de deux lanternes prolongées par une flèche. Ce clocher est l'oeuvre de Joseph Morin (Saint-André), bâtisseur d'églises de la région.

Conçu par Louis-Thomas Berlinguet, l'intérieur est richement décoré. On doit au talent considérable de François-Xavier Berlinguet (âgé alors de 22 ans et fils de Louis-Thomas) la sculpture de la voûte, des retables, des stalles, de la chaire, du banc d'oeuvre, des fonts baptismaux, des tabernacles des trois autels ainsi que des deux tribunes situées à l'arrière.

Avec le temps, plusieurs pièces importantes ont été ajoutées; les lustres de cristal ont été importés en 1890; l'orgue installé en 1888 a été conçu par le mascoutain Eusèbe Brodeur, fabricant réputé; des tableaux d'origine italienne ont garni les murs, parmi lesquels se retrouve une oeuvre de Porta reproduisant le Saint-Georges (patron de la paroisse) de Raphaël.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, le clergé québécois a souvent importé les oeuvres de peintres italiens pour décorer ses églises. Cacouna n'a pas échappé à cette règle.

L'église a été classée monument historique dès 1957.

Réf. : Guy-André Roy, «Église Saint-Georges», *Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*. T. 1, Québec, Les éditions du Québec, 1990, 506-507.

Marie East et Daniel Nadeau, *À la découverte de biens exceptionnels*, ministère des Affaires culturelles, Direction régionale de l'Est du Québec, 1986, 21 p.



L'intérieur de l'église (ministère de la Culture)

Le presbytère de Cacouna : 455, de l'Église.

Il a été érigé entre 1835 et 1841 alors qu'Édouard Quertier, futur pasteur de Saint-Denis, était curé de la paroisse.

Des artisans de L'Isle-Verte - Germain Petit et Benjamin Rouleau - l'ont à la fois conçu et construit.

L'édifice est fonctionnel : bien dégagé du sol, il est mieux adapté au climat que la plupart des résidences construites à la même époque. Son ornementation est néo-classique (symétrie...) mais une influence anglaise est également perceptible dans la forme et la disposition des fenêtres. Bien remarquer les murs coupe-feu - murs pignons débordant les lignes du toit -, les corniches cintrées et la belle entrée principale surmontée d'un fronton. Une toiture de tôle à la canadienne a remplacé en 1915 les bardeaux de cèdre d'origine. L'escalier et le perron de pierre de la façade remontent à 1953.

L'intérieur a été transformé en 1888 (divisions, porte d'entrée, lucarnes dans la toiture du côté de la façade) mais on y trouve encore les anciens planchers de bois (franc ou pin), les plafonds lambrissés et l'escalier tournant de l'époque de l'abbé Quartier.

Un presbytère qui a fière allure, classé monument historique depuis 1957. Il convient d'en faire le tour, de l'observer sous tous ses angles. Le terrain à l'arrière évoque un presbytère de campagne, avec ses arbres fruitiers et sa dépendance. À partir de là, une légère inclinaison du relief permet d'observer le paysage plus au sud.

Située au coeur du village, la place de l'église est entourée de plusieurs bâtiments traditionnels : rues de l'Église, Robichaud, Mgr Landry...

Réf : Georges-Pierre Leonidoff, «Le presbytère de Cacouna», **Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques**, 508.
Marie East et Daniel Nadeau, *op. cit.*

Les rues du Quai et de la Grève : un peu à l'ouest de l'église, à partir de la 132.

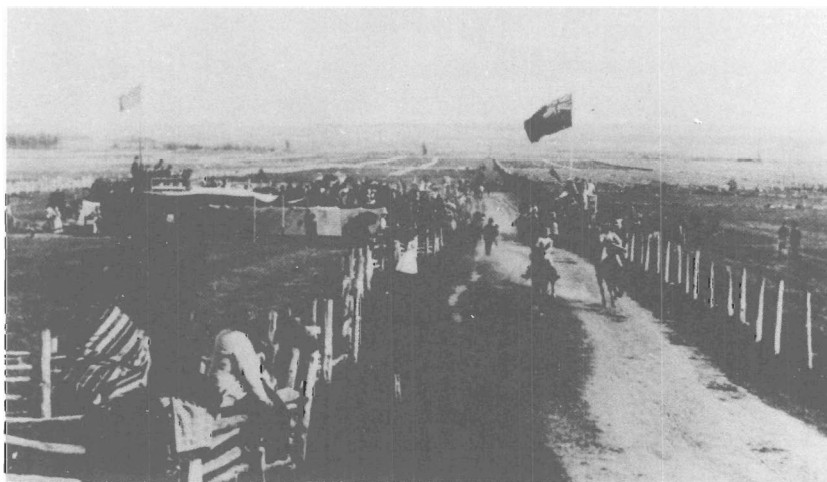
Plusieurs petites maisons d'autrefois (1830-1900) peuvent être observées en descendant la rue du Quai, qui conduit à une anse et à une pointe orientées vers l'ouest (anse au Persil et pointe des Frères). Les lieux, on le devine, étaient beaucoup plus animés autrefois, à l'époque du quai, point de ralliement de la population comme des estivants.

Observer la pêche à fascines installée dans l'anse.



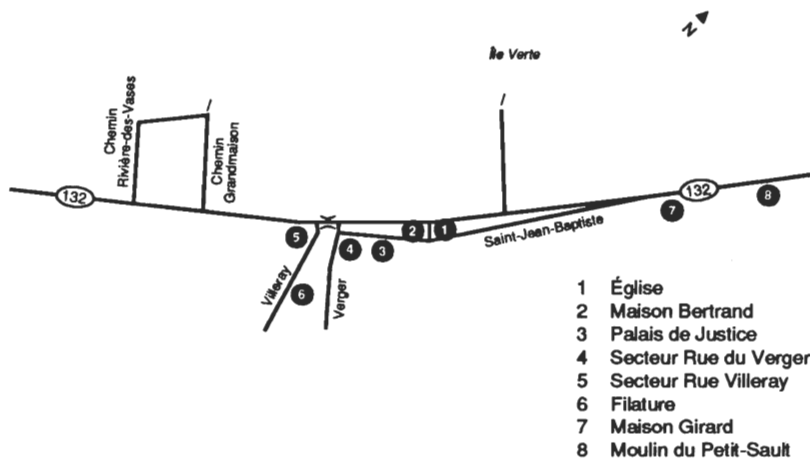
Une plage fréquentée (fonds Livernois, Archives nationales du Québec)

Perpendiculaire à la rue du Quai, *la rue de la Grève* évoque le souvenir de l'ancienne réserve malécite de Cacouna. À l'extrémité est de ce petit chemin, Gros-Cacouna et son complexe portuaire sont bien visibles. C'est sur cette presque île que les pionniers se sont installés. Malgré un lent départ, le développement de ce secteur tend aujourd'hui à s'accélérer. Des agrandissements y sont prévus. Seul endroit protégé par les courants marins des glaces fluviales entre Québec et le golfe, Gros-Cacouna bénéficie d'une situation nettement avantageuse.



Course de chevaux à Cacouna (fonds Belle-Lavoie, musée du Bas-Saint-Laurent)

L'ISLE-VERTE



À moins de cinq kilomètres du village de L'Isle-Verte, la route de la rivière des Vases longe un aboiteau et conduit sur une pointe d'où l'on peut mieux admirer l'île qui a donné son nom à la localité. À partir d'un petit quai aux approches balisées par de hautes perches, le chemin *Grand Maison* permet ensuite de revenir à la route 132.

Dès qu'on arrive aux limites ouest du village, au pont de la rivière Verte, on saisit vite la beauté et la richesse de cette embouchure : des terrasses bordent la rivière en cascades qui s'écoule ensuite paresseusement au milieu d'une grande baie peu profonde et de champs marins giboyeux.

Réf. : Paul-Louis Martin et collaborateurs, *Rivière-du-Loup et son portage*, Montréal, Beauchemin et Éditeur au Québec, 1977, 59.

Le développement a été un peu plus précoce à L'Isle-Verte qu'à Cacouna. Dès le tout début du XVIII^e siècle, une maison, une grange, une étable étaient visibles à quatre arpents à l'est de la rivière Verte. Ensuite a débuté la longue ère des seigneurs de la famille Côté (1711-1819), qui ont vraiment pris souche. Quatre

d'entre eux, prénommés Jean-Baptiste, ont inspiré l'identité du saint patron de la paroisse érigée en 1828. Une première chapelle a été construite entre 1723 et 1738. La population, grossie vers 1755 par un groupe de Malécites installés à l'ouest de la rivière, a assez tôt débordé l'étroite frange littorale pour s'aventurer sur la terrasse («rang de la montagne»). Au terme du XVIII^e siècle, le visiteur pouvait apercevoir non loin de la rivière une deuxième chapelle (1798), un deuxième presbytère (terminé en 1803) et un deuxième manoir (1773).

Rien ne laissait encore deviner que cette modeste population de pêcheurs et d'agriculteurs allait être associée à des activités multiples au cours du XIX^e siècle. Tout semble avoir débuté avec le morcellement graduel de la seigneurie, qui a favorisé les accaparements fonciers. Pendant que quelques familles s'implantaient sur l'île Verte, suivant l'exemple donné par Peter Fraser, Louis Bertrand et ses associés s'intéressaient à la production et au commerce du bois de sciage. Un premier moulin a fait son apparition, un quai a été construit, une dalle a charrié le bois jusqu'au quai, des goélettes l'ont chargé...

Avec le temps, les entreprises de la famille Bertrand se sont multipliées, notamment sous la direction de Charles, héritier de Louis. En 1881, la population de L'Isle-Verte dépassait les 3 000 habitants, chiffre élevé dans le contexte régional. La localité était un chef-lieu reconnu (bureau d'enregistrement, palais de justice) et un petit centre industriel réputé.

Pendant qu'ailleurs le chemin de fer dictait sa loi, L'Isle-Verte, qui avait aussi sa «Station» un peu au sud, continuait à vivre en étroite symbiose avec la «mer», voie d'acheminement de plusieurs produits, pourvoyeuse de ressources marines et bientôt de cette mousse de mer cueillie sur les battures, qui servirait à rembourrer meubles, sièges de voitures... Le long des rues principales s'alignaient bon nombre de maisons de notables férus de politique (Louis Bertrand, par exemple, a été député et premier maire (1845) de L'Isle-Verte), de littérature (un Institut littéraire a existé quelques années à compter de 1859), et de relations sociales. Le noyau villageois était assez étendu pour que l'on distingue la petite agglomération voisine de l'église du «Faubourg d'en haut», petit quartier «industriel» sur la rive ouest de la rivière.

Aujourd'hui, les entreprises Bertrand et le palais de justice appartiennent au

passé. Il en va de même de la mousse, détruite par un mystérieux champignon au cours des années trente. L'île est moins habitée qu'autrefois.

Un peu partout, cependant, subsistent des activités et des sites évoquant une riche histoire.

L'herbe à bernaches

On la trouvait en abondance sur la rive sud de l'Île-Verte. Fauchée à marée basse, les pieds dans l'eau, elle était déposée dans un chaland. Le retour s'effectuait, bien sûr, à marée haute. La récolte était étendue par terre, dans un champ, où elle était lavée et dessalée. Au terme d'un mois de séchage, l'herbe avait perdu du volume et du poids mais conservait une odeur de salin. On la pressait ensuite en balles avant de l'entreposer dans une grange.

L'herbe à bernaches se prêtait à de multiples usages : elle isolait les maisons, rembourrait meubles, matelas, sommiers... On disait d'elle qu'elle repoussait les insectes et la vermine.

Elle a longtemps trouvé preneur dans la région et à l'extérieur, procurant à bon nombre de familles de cultivateurs et de pêcheurs un revenu d'appoint. Au cours des années trente, elle a soudainement disparu des battures, emportée par un champignon parasite.

Réf. : Robert Michaud, *La mousse de mer*, Montréal, Leméac, 1985.

L'église Saint-Jean-Baptiste

Traverser le pont qui enjambe la rivière Verte. L'église est très visible au sud de la route.

La première chapelle avait été érigée entre 1723 et 1738, et la seconde en 1798. L'érection canonique avait été accordée (1828) et un village bien organisé avait commencé à se former lorsque les paroissiens ont commencé à réclamer une

église plus vaste. En 1855, au terme de nombreuses requêtes, le temple actuel a recueilli ses premiers fidèles. Ses plans ont été dessinés par François-Xavier Berlinguet qui a su innover : forme rectangulaire, style néo-gothique tant à l'extérieur qu'à l'intérieur... Plusieurs éléments décoratifs ont été progressivement ajoutés. L'autel principal et son retable ont été fabriqués en 1860 par François-Xavier et Louis-Thomas Berlinguet. David Ouellet a conçu en 1884 les plans du clocher (élancé et élégant) et de la sacristie, terminés en 1890. De 1915 à 1918, des travaux intérieurs exécutés sous la direction de l'architecte Thomas Raymond ont vu G.-Henri Dagneau réaliser plusieurs éléments décoratifs en bois sculpté.

Notons la présence d'une oeuvre rare et précieuse : un calice de Jean-François Landron (1686-1759), acquis de l'église de Saint-François de Montmagny.

Parmi les tableaux, signalons une peinture de Gagliardi, acquise en 1871, représentant la décollation de saint Jean-Baptiste, patron de la paroisse.

Médard Bourgault a sculpté le corpus du Christ en 1953.

En avant de l'église, noter la présence de la petite rue Charles-Bertrand, où ont vécu quelques notables.

Là où le parterre du presbytère fait angle avec la rue Saint-Jean-Baptiste, une croix de fer forgée a été plantée en 1928, année de célébration du centenaire de la paroisse. On croit qu'elle orna jadis le clocher de la seconde église (1800-1855).

En bordure de la 132, on pourra aussi observer quelques boucanières (fumeurs à poissons), petites constructions de bois très hautes surmontées d'une prise d'air.

La maison Louis-Bertrand : 168, Saint-Jean-Baptiste.

Construite pour Louis Bertrand en 1853 sur le site des deux premières maisons incendiées. Très bien conservée par les arrière-petits-fils de Louis, elle se rattache au courant néo-classique. Légèrement incurvé à la base, son toit est percé de plusieurs lucarnes. Un portail de style néo-grec et une élégante galerie embellis-

PARCOURS HISTORIQUES

sent la façade. Sous la galerie, on remarquera un étage de soubassement. Elle est lambrissée à l'extérieur par des planches imitant la pierre de taille.

Sur la même rue, d'autres maisons anciennes sont encore bien conservées. Celle située au *numéro 128* aurait été habitée par la poétesse Blanche Lamontagne-Beauregard.



La maison Louis-Bertrand (ministère de la Culture)

Le palais de justice de L'Isle-Verte : 199, rue Saint-Jean-Baptiste.

Le village proprement dit a une forme assez linéaire. La rue Saint-Jean-Baptiste, son artère principale, est située au niveau du littoral, au pied d'un plateau dominant le fleuve. Elle correspond au tracé de la route primitive, à l'écart du jeu des hautes marées.

On y trouve notamment l'édifice ayant abrité le palais de justice. Classé monument historique en 1979, il est inoccupé. Plusieurs projets visent à lui donner une nouvelle vocation.

Au milieu du XIX^e siècle, L'Isle-Verte, centre économique régional im-

portant, est devenu le chef-lieu du nouveau comté de Témiscouata, détaché des comtés de Rimouski et de Kamouraska. Sans tarder, on y a installé un bureau d'enregistrement. Dès 1857, un mouvement de décentralisation des institutions judiciaires y a provoqué l'établissement d'une cour de justice inférieure dite «de circuit» (litiges civils impliquant moins de 100 \$). Les causes plus importantes, criminelles et civiles, relevaient des cours supérieures qui siégeaient dans les palais de justice des districts judiciaires (tel celui de Kamouraska jusqu'en 1882, et celui de Rivière-du-Loup après cette date).

Le palais de justice de L'Isle-Verte a été construit en 1859, après que le tribunal eut siégé dans une maison privée durant quelques années. Les séances du tribunal étaient intermittentes.

Les autorités provinciales ont aboli les cours de circuit en 1918, jugeant que des communications améliorées permettraient dorénavant des comparutions dans le cadre de palais de justice centralisés, tel celui de Rivière-du-Loup.

L'édifice a eu d'autres vocations. Il a accueilli le conseil municipal de L'Isle-Verte (1860-1871), la Société d'agriculture du comté de Rivière-du-Loup (1924-1969), et a longtemps servi de salle paroissiale.

À l'époque de sa construction, les autorités judiciaires n'imposaient pas de modèle ou de style; elles se contentaient de verser une subvention aux localités retenues. À L'Isle-Verte, les constructeurs (dont l'identité n'est pas connue) ont opté pour le style Regency. Le toit à quatre versants est surmonté d'une terrasse faîtière, véritable observatoire muni d'une porte et de trois fenêtres. Les ouvertures perçant la façade, de larges dimensions, attisent la curiosité. Les murs extérieurs, aujourd'hui recouverts de carreaux d'amiante, étaient à l'origine lambrissés avec des planches à clin.

À l'intérieur, des cloisons aujourd'hui disparues délimitaient la salle d'audience et les bureaux du juge, des avocats et du greffier. Plusieurs éléments d'époque, dont le mobilier, ont cependant été conservés.

La famille Bertrand n'est sans doute pas étrangère à la construction du palais

de justice. Louis Bertrand, qui affectionnait ce style de bâtiment, a fourni tout le bois nécessaire.

Réf. : Régis Jean, «Ancienne cour de circuit», **Les chemins de la mémoire...**, 510.

Casgrain et Pelletier, architectes et Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, **La cour de circuit de l'Isle-Verte, étude de mise en valeur**, 1990.

Le secteur de la rue du Verger : près de la rive est de la rivière Verte.

On est ici près de la rivière dans une zone ombragée par plusieurs feuillus. Parmi les anciennes maisons visibles de la rue, celle située au numéro 6 a appartenu à Jean-Baptiste Raymond, homme de confiance et parent de Louis Bertrand. C'est à cet endroit précis qu'auraient été construits les plus anciens moulins à farine de la seigneurie.

Plus loin (42, *du Verger*) se dresse une maison ayant appartenu à l'avocat Narcisse Bertrand, fils de Louis. Elle attire l'attention avec ses éléments néo-classiques, son étage de soubassement, son avant-toit retroussé, sa galerie ainsi que le décor des chambranles de ses ouvertures.

Réf. : Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, **Inventaire du patrimoine des rues Saint-Jean-Baptiste et Villeray, municipalité de L'Isle-Verte**, 1991.

Le secteur de la rue Villeray : du côté ouest de la rivière Verte.

Une halte routière aménagée aux abords de la rivière invite à s'arrêter un peu pour en observer le cours et la dénivellation. Au nord de la route, celle-ci emprunte une série de méandres jusqu'au petit quai visible à l'extrémité d'une longue batture.

Des Malécites se sont initialement installés dans cette zone. Un important moulin à scie et diverses autres entreprises y ont été progressivement aménagés après la construction d'un premier pont (1828). Près de la route actuelle, un quai était accessible aux goélettes à marée haute.

Jadis, les entreprises de la famille Bertrand ont accéléré le peuplement de cet espace.

À deux pas de la halte une maison (24, Villeray) évoque celle du 168, Saint-Jean-Baptiste, même si elle n'a pas conservé sa galerie d'origine. Louis Bertrand l'a fait construire en 1850 pour son fils Charles, à deux pas d'un magasin général (25, Villeray - aujourd'hui un édifice à logements multiples) qui a aussi été le centre administratif des affaires de la famille.

Plus tard, Charles Bertrand dit le vieux fit construire une maison (48, Villeray), de style néo-renaissance pour son fils Charles. On dit qu'elle aurait été construite par des artisans de Québec entre 1870 et 1880.

La filature de L'Isle-Verte : 61, rue Villeray.

Cette entreprise de 1939, convertie depuis 1965 en atelier de confection de vêtements, est établie sur le site de l'ancienne fonderie Bertrand, ouverte en 1865. À L'Isle-Verte, celle-ci a vite été le cœur d'un dispositif comprenant en 1881 plus de vingt petites entreprises qui ont animé le «platin» de l'ouest de la rivière.



Hier la fonderie, aujourd'hui la filature (Paul Larocque)

La majorité d'entre elles, de la fonderie au magasin en passant par le moulin, l'atelier de rembourrage, la ferme et le verger, ont appartenu au «père Charles».

L'importance de L'Isle-Verte était plus considérable que ne l'auraient laissé deviner ses 3 000 habitants.

La fonderie Bertrand

C'est en 1865 que Bertrand s'est associé à Antoine Rousseau dans le but d'ériger une fonderie et de manufacturer voitures et instruments aratoires. La Société Bertrand et Rousseau est dissoute le 4 septembre 1868 par suite de l'incendie des usines. Bertrand reconstruit seul les installations, il devra rebâtir encore en 1875 et 1888 pour les mêmes raisons. [...] De 1883 à 1894, la Charles Bertrand et Compagnie connaît ses heures de gloire, au point d'être, selon Marius Barbeau, la manufacture «la plus importante dans la province après la Matthew and Henry Moody de Terrebonne.» On y produit «moulins à battre», «piloteuses», «éballeurs», charrues ordinaires, charrues à rouelles, «arrache-patates» en fonte, herses, poêles, chaudrons, chariot et roues de toutes sortes... Ces marchandises s'entassent sur les quais des Bertrand avant d'être embarquées sur leurs goélettes à destination des comptoirs de vente ouverts aux quatre coins de la province.

[...] Le petit empire des Bertrand est à bout de souffle au milieu des années 1890 [...] La concurrence d'entreprises telles que la McCormick Harvesting Machine Company des États-Unis et la Massey-Harris Company Limited d'Ontario rend les ventes ardues. Les incendies successifs, les débâcles et les sécheresses de la rivière Verte, ainsi que les pertes subies à bord des goélettes, ne font qu'ajouter aux difficultés. Le 2 avril 1896, «écrasé sous les tracassés financiers», Bertrand meurt. Ses biens sont saisis le 3 novembre suivant [...]

[...] Charles Bertrand compte parmi les plus importants entrepreneurs du Bas-Saint-Laurent de son temps [...] Sous son impulsion, l'Isle-Verte devient un village qui concurrence sur certains plans et pour un temps Fraserville.

Réf. : Antonio Lechasseur, «Bertrand, Charles» dans Dictionnaire biographique du Canada, vol. XII, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 114-115.

L'île Verte et son phare : À partir de la 132, emprunter la rue du quai qui conduit à l'embouchure de la rivière Verte. Un traversier-bac assure la liaison avec l'île, distante de cinq kilomètres du littoral à son extrémité est.

La rue du quai traverse une réserve faunique nationale (randonnées guidées). Près du quai, se déroulent des activités d'interprétation de la flore et de la faune des marais environnants.

L'île Verte (verdoyante en tout temps à cause des conifères qui la recouvrent) mesure onze kilomètres de long et un kilomètre et demi de large. Dotée d'un fort potentiel archéologique à cause de ses anciens occupants amérindiens, elle n'a guère été fréquentée par les Blancs avant que Peter Fraser, un Écossais vétéran de la bataille des Plaines d'Abraham, n'en fasse progressivement l'acquisition, au moment où s'accroissait le démembrement de la seigneurie-mère. Quelques familles de pêcheurs-cultivateurs s'y sont installées durant la première moitié du XIX^e siècle, notamment après que Louis Bertrand soit à son tour devenu seigneur de l'île (1819). Ils ont pratiqué une agriculture de subsistance, tendu des pêches à fascines et plus tard cueilli la mousse de mer, abondante entre la rive sud de l'île et la terre ferme.

La population a culminé à 365 habitants en 1911 pour ensuite décroître, lentement d'abord, puis rapidement après la Deuxième Guerre mondiale. En 1988, elle se chiffrait à 43 personnes, estivants non compris. Les habitations ont toujours été concentrées du côté sud, mieux protégé des vents dominants. Une route étroite et sinueuse parcourt cette section de l'île jusqu'à un hameau (quelques maisons) où l'on retrouve le presbytère à toit régence (l'église a brûlé en 1972) de la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, érigée en 1874.

À l'intersection d'un chemin menant au phare du littoral nord, une ancienne école de rang transformée en centre d'interprétation renseigne sur la vie insulaire.

Le phare a été érigé en 1809 sur une pointe par la *Trinity House*, à laquelle le parlement du Bas-Canada avait confié la responsabilité du pilotage sur le fleuve. Récifs, marées, courants en provenance du Saguenay : tout semblait concourir à rendre la navigation difficile à proximité. Voilà pourquoi le phare a été le premier construit aux abords du fleuve, et le troisième au Canada après ceux de Louisbourg

PARCOURS HISTORIQUES

(1731) et de pointe Gibraltar (Grands Lacs - 1808). Il présente l'aspect d'une tour de pierre légèrement conique recouverte de bois et surmontée d'une coupole où sont nichés les feux de navigation. Les lampes à l'huile du début ont cédé le pas à l'électricité (1962) et à l'automatisation (1969), mais les gens de la région n'oublient pas que la famille Lindsay a assumé le gardiennage du phare pendant quatre générations, de 1827 à 1964. Autour du phare, les dépendances : criard, poudrière, hangar à pétrole, puits, caveau à légumes... À ses pieds, une plage réputée.



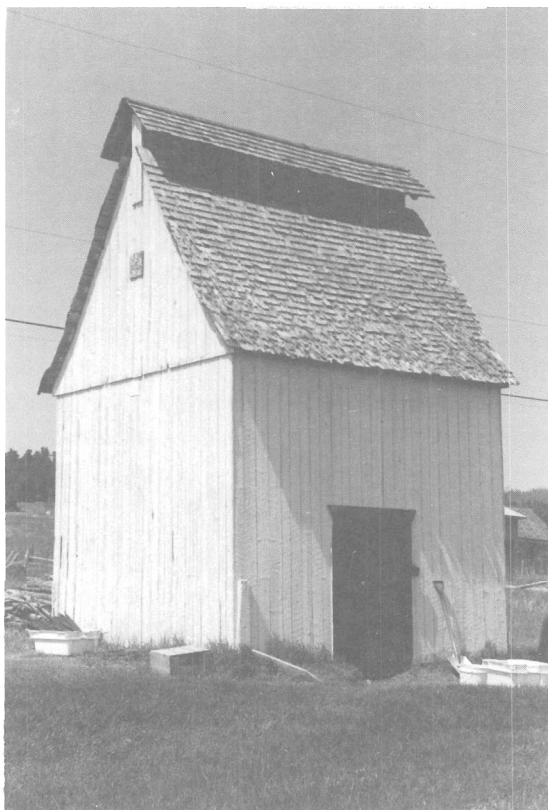
Le phare de l'île Verte (ministère de la Culture)

Mais l'île Verte a bien plus à offrir : son isolement relatif y a préservé bon nombre de petites maisons anciennes (rez-de-chaussée surmontés d'un comble, toits à deux versants) assorties de dépendances agricoles et maritimes à valeur patrimoniale élevée : granges, étables, porcheries, boucanières... Il est aussi intéressant d'observer

ver le contraste entre les côtés nord et sud : d'un côté, un paysage désert d'hommes (sauf sur la pointe du phare) et façonné par la mer et les vents; de l'autre un espace plus verdoyant, domestiqué par les labours.

Un service de traversier à fond plat est disponible. Divers types d'hébergement sont offerts à ceux qui, préférablement à pied ou à bicyclette, « iront jouer » dans l'Île.

Réf. : Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et associés, *Étude de l'ensemble patrimonial de l'île Verte*, juillet 1989.



Fumoir sur l'île Verte (ministère de la Culture)

Entre l'île Verte et L'Isle-Verte

[...] *Quelqu'un a dit fort justement qu'entre l'île Verte et la terre ferme, «Il y a trop d'eau ou pas assez» : à marée basse, en effet, les battures des deux côtés s'assèchent presque complètement, rendant impossible toute communication par bateau. Il reste pourtant, à mi-chemin, un chenal d'environ une quinzaine de pieds de profondeur, dont l'existence a pour effet d'empêcher les traversées en voiture ou à pied (sauf parfois, lors des «grandes marées», alors qu'il est possible de passer à gué en un point bien précis).*

C'est donc par bateau que s'effectuent les communications avec la terre ferme, d'avril à novembre du moins. La distance à franchir est d'un mille et demi entre le quai de la rivière des Vases (terre ferme) et le «quai d'en haut» (de l'ouest) de l'Île ; elle augmente à près de trois milles si l'on passe par les deux «grands quais» situés plus à l'est.

Mais le décalage dans l'heure des marées (environ une heure par jour) rend impossible tout système de traversier à heures fixes. La plupart des insulaires possèdent donc leur propre bateau... On traverse pour son propre compte ou, moyennant rétribution, pour le compte des autres. En tout temps, l'heure et la durée du voyage obéissent aux impératifs de la marée : si on veut revenir de la même marée, on dispose d'au plus six heures pour effectuer la traversée aller-retour et pour voir à ses affaires à terre ferme...

Paradoxalement, c'est souvent en hiver que les traversées causent le moins de problèmes aux insulaires. Une fois que le «pont de glace» est pris, l'Île se trouve alors reliée à la terre ferme et, pourvu qu'un froid suffisant maintienne la solidité de la glace, il est possible d'y passer en tout temps [...]

La «période noire» se situe toutefois à l'automne et au printemps, lors du gel et du dégel du pont de glace. Ceux qui ont déjà assisté, sur place ou par le truchement de la télévision, à la course en canot du Carnaval de Québec, peuvent se faire une idée assez juste de la tâche qui attend alors les insulaires. Pendant deux ou trois semaines, parfois davantage, les glaces flottantes ou peu solides et le «frazil» (mélange plus ou moins épais de glace et d'eau) interdisent à la fois l'usage des bateaux à moteur et de

tout véhicule terrestre. Toute traversée devient alors une entreprise pénible et dangereuse; aussi ne s'y adonne-t-on qu'en cas d'extrême nécessité. La tâche consiste alors, pour deux ou plusieurs hommes, à traîner sur la glace fragile ou mouvante un canot souvent partiellement chargé de marchandises et même d'un ou deux passagers, et à sauter prestement à bord lorsque cette glace cède sous les pas, sans avertissement, ou lorsqu'il est possible de franchir une courte distance à l'aviron [...]

Réf. : Charles Lindsay, «L'Île Verte, ou la tyrannie des moyens de transport», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. III, nos 3-4, décembre 1976, pp. 30-31.

La maison Girard :

À la sortie est du village de L'Isle-Verte, sur la route 132, se dresse une maison ancestrale faisant partie de la série de résidences construites au XIX^e siècle par Louis Bertrand. Celle-ci aurait été érigée en vue de doter sa fille Elmire qui épousait, en 1836, Dominique Girard, pilote de navigation sur le Saint-Laurent. Pour ce faire, Louis Bertrand s'est inspiré de sa propre maison sise au centre du village (voir maison Louis Bertrand). Proportions harmonieuses, solage surhaussé, toit en pente moyenne se terminant par des larmiers arrondis, symétrie des baies et des lucarnes; large galerie, présence à l'arrière d'une cuisine d'été, voilà les principaux éléments à retenir de cette maison qui permettent de l'identifier au modèle québécois.

La maison Girard est utilisée aujourd'hui par le Service canadien de la faune qui y tient des expositions sur les milieux humides et sur l'interprétation de la Réserve nationale de la baie de L'Isle-Verte. (Source : Euchariste Morin, ministère de la Culture)

Le moulin du Petit Sault : Près de la route 132, à deux kilomètres à l'est du village, en direction de Trois-Pistoles.

Classé monument historique en 1962 mais non restauré, même si quelques travaux récents ont amélioré l'étanchéité du toit et des murs. Un premier moulin à farine avait été construit à cet endroit en 1738. Chrysostôme Dumas l'a remplacé en 1823 par le moulin actuel, construit par des artisans de L'Isle-Verte.

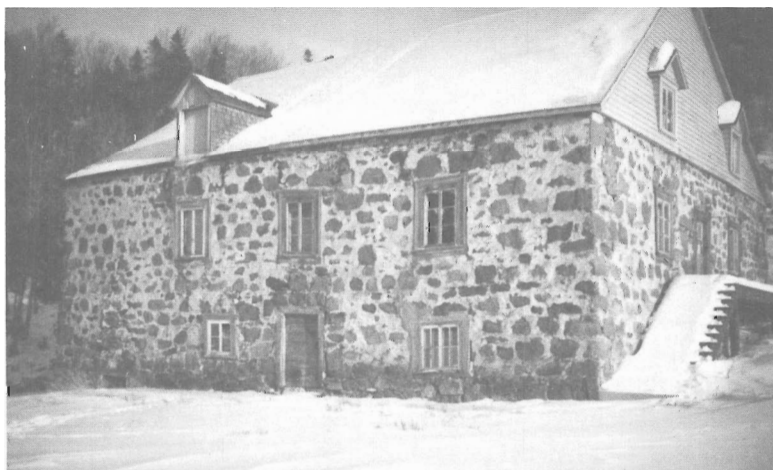
Plus tard, Bernard Massé s'en est porté acquéreur. Originaire de Beaumont, Massé exploitait déjà un moulin à Trois-Pistoles. À compter de 1850, il a vécu au moulin du Petit-Sault avec sa famille. Grâce à lui, le nom des Massé a vite été associé à la moulange dans la région : ses fils ont exploité ou construit des moulins à Trois-Pistoles, Saint-Clément, Saint-Hubert, Saint-Épiphane, Notre-Dame-du-Lac...

À compter de 1877, le moulin du Petit Sault a souvent changé de mains jusqu'à ce qu'il devienne la propriété d'Herménégile Saint-Laurent en 1905. La famille Saint-Laurent l'a fait tourner jusqu'en 1949 et a habité le bâtiment jusqu'en 1959.

La section ouest était réservée à la résidence du meunier. Les mécanismes étaient dans la section est. Aujourd'hui, seule une partie de l'écluse est encore en place.

Le moulin fait face aux battures sur un site bien dégagé. Autrefois, la route passait tout près de lui. Livrés en voiture, les sacs de grain étaient hissés à l'intérieur via un palan logé dans l'unique lucarne percée dans le toit du côté nord. La lucarne sud servait à vérifier le niveau de l'écluse.

Réf. : Régis Jean, «Moulin Lagacé», *Les chemins de la mémoire...*, 509.



Moulin du Petit Sault (fonds Belle-Lavoie no 1237, musée du Bas-Saint-Laurent)

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

BOIVIN, Lorraine. **Les noms de rues de Rivière-du-Loup (1806-1984)**. Rivière-du-Loup, Cégep, 1984 (publication no 6 du Centre d'études régionales).

EN COLL. **Le centre-ville de Rivière-du-Loup : étude d'ensemble de l'intérêt patrimonial**. Programme Rues Principales, Ville de Rivière-du-Loup et ministère des Affaires culturelles, été 1990.

EN COLL. **Au cœur de ses souvenirs, Rivière-du-Loup**. Office du tourisme et des congrès de Rivière-du-Loup, 1987.

EN COLL. **Triple fête : paroisse Saint-Patrice**. Rivière-du-Loup, Comité de la triple fête de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, 1979.

JEAN, Régis. **Rivière-du-Loup : de la mission à la cité**. Rivière-du-Loup, Musée du Bas-Saint-Laurent, 1987.

JEAN, Régis. «Une ville : Rivière-du-Loup», *Continuité*, été 1988, 42-48.

LEBEL, Réal. **Au pays du porc-épic : Kakouna 1673-1975**. Cacouna, Comité des fêtes, 1975.

Le macro-inventaire du patrimoine québécois. Ministère des Affaires culturelles, 1977-1983.

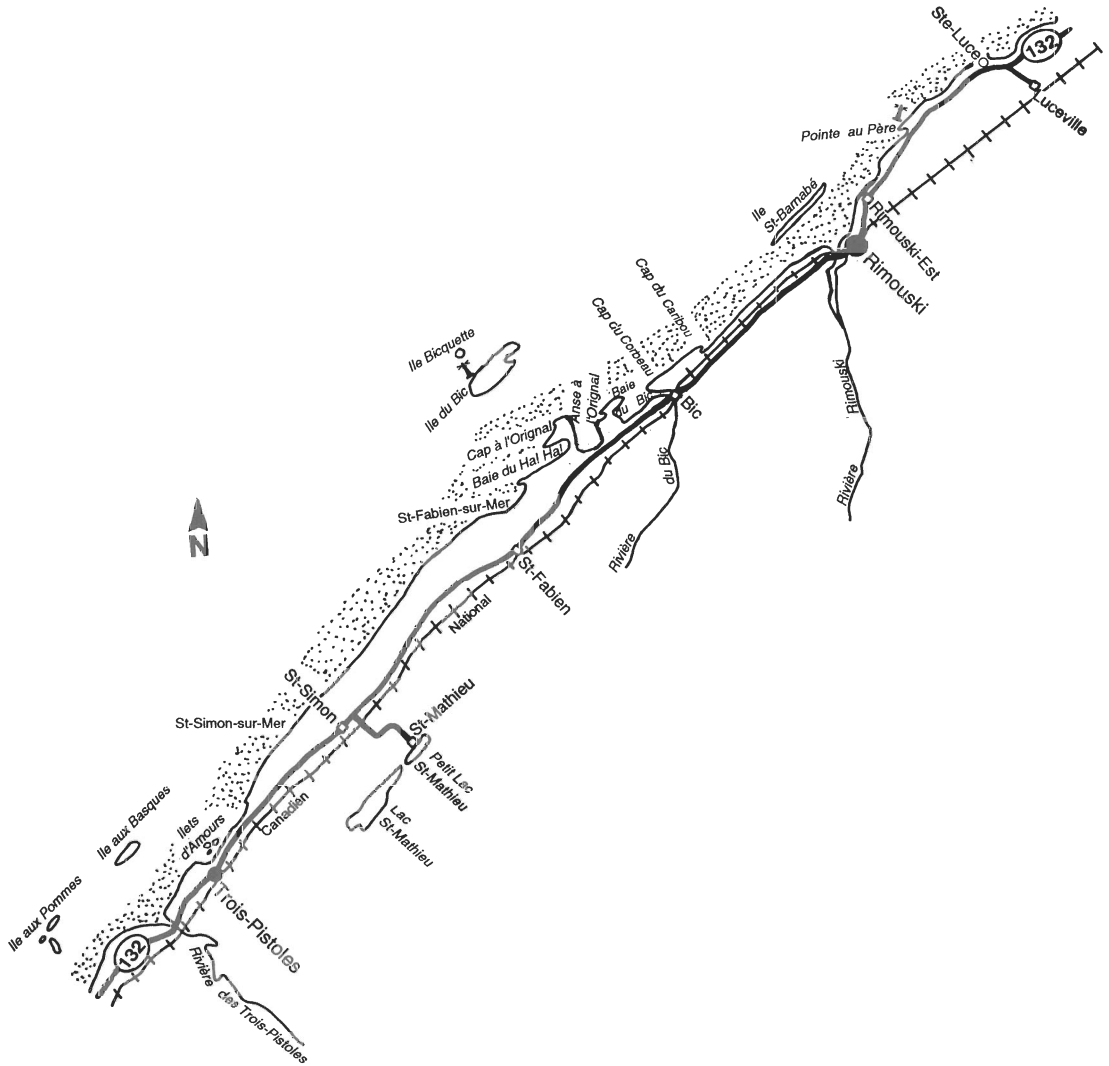
MARTIN, Paul-Louis et coll. **Rivière-du-Loup et son portage**. Montréal, Beauchemin et Éditeur du Québec, 1977.

POULIOT, Marika. **À la Rivière-du-Loup. autrefois...** Rivière-du-Loup, Société historique de Rivière-du-Loup, 1987.

SAINDON, Laurent. **Aux origines de Notre-Dame-du-Portage**. Notre-Dame-du-Portage, 1981.

**DE TROIS-PISTOLES
À
SAINTE-LUCE-SUR-MER**

de TROIS-PISTOLES à SAINTE-LUCE-SUR-MER



Notre périple nous conduira maintenant à Trois-Pistoles, Saint-Simon, Saint-Fabien, Bic, Rimouski, Pointe-au-Père et Sainte-Luce. Le fleuve va rapidement gagner en largeur au point d'atteindre plus de quarante-cinq kilomètres à la hauteur de Rimouski. À Sainte-Luce, on apercevra la Côte-Nord seulement par temps sec.

Fleuve ou mer ? Les résidents des localités du littoral utilisent l'une ou l'autre de ces appellations. La «mer» n'est pourtant pas visible de partout. À l'ouest, au sortir de Trois-Pistoles jusqu'à Saint-Fabien, une «muraille» la dissimule aux automobilistes empruntant la route 132. Dans ce secteur, les pionniers ont renoncé à s'établir à proximité d'un littoral étroit, accidenté et souvent exposé. Le relief tourmenté de cette zone a par contre depuis toujours retenu l'attention des marins et des pilotes: le pic Champlain, les îles du Bic, la Baie des Ha! Ha!... autant de repères essentiels, et parfois de lieux où jeter l'ancre. Plus à l'est, le paysage s'adoucit, la plaine littorale gagne en profondeur, et les terrasses qui la bordent ont une forme plus régulière. Surtout à partir de Rimouski, la «mer» capte à nouveau l'attention. On ne la perdra plus des yeux jusqu'à Sainte-Luce.

À l'origine du peuplement blanc de la région, deux minuscules têtes de pont jetées dès le XVII^e siècle : Trois-Pistoles et Rimouski. Les deux présentent quelques points communs. Mentionnons, comme nous l'avons déjà fait à propos des familles Fraser (Rivière-du-Loup) et Côté (L'Isle-Verte), le rôle précurseur de seigneurs-habitants besogneux, les Riou et les Lepage, en dépit de longues périodes d'isolement. Soulignons aussi les principales caractéristiques du cadre naturel. En chaque endroit, la mer est accessible et le littoral assez bien protégé - anses ou baies, îles ou presqu'îles -des éléments les plus redoutables. On se trouve aussi à l'embouchure d'une rivière assez importante, qui facilite les déplacements vers le pays de l'intérieur.

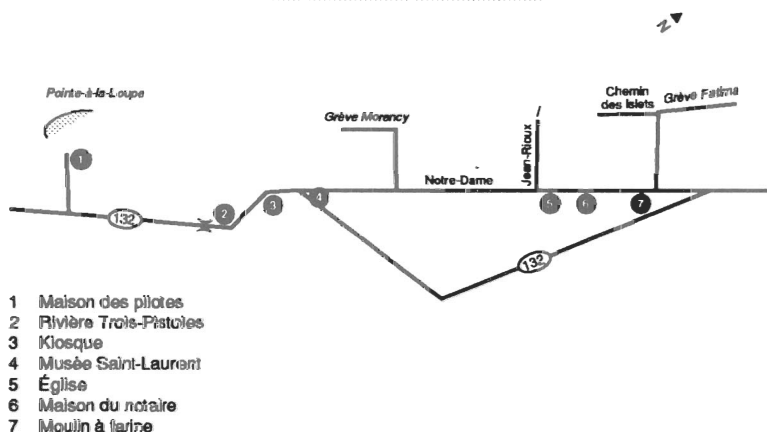
Ailleurs, personne n'a posé de gestes décisifs avant le début du XIX^e siècle. C'est à cette époque que le peuplement de la région a fait un premier bond, à l'instar

du Québec dont la population a plus que quadruplé de 1800 à 1850. L'impulsion a été donnée, semble-t-il, par une poignée d'exploitants forestiers au premier rang desquels figure le nom de William Price, londonien d'origine, marchand à Québec, actif à Trois-Pistoles, Bic et Rimouski. Les tensions démographiques observées plus à l'ouest ont fait le reste. Un mouvement en tache d'huile s'est dessiné avant le milieu du XIX^e siècle et les terres les plus avantageusement situées ont été mises en culture par une population experte dans le maniement de la hache, le travail dans les moulins à scie et le chargement de goélettes.

La région a toutefois été moins favorisée par les voies de communication que celle de Rivière-du-Loup. Le chemin Royal n'est vraiment devenu partout carrossable que vers 1830. Le chemin de fer ne l'a traversée que vers 1870 (Intercolonial). Distante et en partie isolée, elle n'est pas devenue avant le XX^e siècle un point d'attrait touristique, malgré la vogue précoce des pèlerinages consacrés à Sainte-Anne au sanctuaire de la Pointe-au-Père. Sa base économique est longtemps demeurée étroite et Trois-Pistoles comme Rimouski, principaux foyers de peuplement, n'ont pas connu au XIX^e siècle un essor comparable à celui de Fraserville.

Les jalons les plus décisifs avaient néanmoins été posés. Au tournant du siècle actuel, les paroisses du littoral se consolidaient, devenaient paroisses-mères, perdaient leur caractère pionnier. La marche du peuplement se poursuivait sur le plateau de l'intérieur, de même que dans la vallée de la Matapédia, où les fondations de paroisses se succédaient à un rythme rapide. Pour desservir ce pays neuf, un pôle allait devoir émerger. Pourquoi pas Rimouski, déjà doté d'un évêché, d'un collège, d'un palais de justice ?

TROIS-PISTOLES



Les Amérindiens ont traditionnellement fréquenté ces lieux : la rivière Trois-Pistoles prend sa source au voisinage du lac Témiscouata et était, pour ceux qui venaient du sud, l'une des voies d'accès au fleuve Saint-Laurent. Ils y ont même, au XVI^e siècle, entretenu des relations avec les Basques, dont nous reparlerons à propos de l'île qui porte leur nom. Trois-Pistoles: le toponyme remonterait à 1621. Un matelot contemporain de Samuel de Champlain, participant à une chasse aux loups-marins, aurait laissé échapper dans l'eau, à l'embouchure de la rivière, un gobelet d'argent d'une valeur... de trois pistoles. Ce nom n'a pas tardé à désigner à la fois une rivière et la seigneurie concédée à Charles Denys de Vitré, membre du conseil souverain, en 1687.

Jean Riou a ensuite acquis la seigneurie en 1696. À l'instar des seigneurs Côté de L'Isle-Verte, il allait devenir le chef d'une famille de défricheurs. Malgré un long isolement, une maison et divers bâtiments agricoles ont été construits sur la pointe, non loin du quai actuel, dans la première moitié du XVIII^e siècle. Une première chapelle a accueilli les missionnaires itinérants. Un moulin hydraulique a été érigé plus à l'est, près de la mer, sur la «rivière du moulin».

Le fleuve et ses battures ont cessé d'être les seules voies de communications à compter de 1790, alors que le chemin du Roi a atteint la seigneurie. Les colons se sont faits plus nombreux sur la pointe, de même qu'à l'embouchure de la rivière. Un

missionnaire-résident s'est installé, suivi du premier curé à partir de 1806. Déjà en ce début du XIX^e siècle, la population occupait le deuxième rang, s'appropriait à investir le troisième (1823)... La forêt commençait à attirer les commerçants de bois, dont les initiatives allaient conduire au morcellement de la seigneurie, à la construction de moulins à scie et à l'érection d'un premier quai (1853).

En 1827, Trois-Pistoles est officiellement devenu la paroisse de Notre-Dame-Des-Neiges. La petite agglomération de la pointe avait désormais une rivale sur la terrasse du sud, site de la ville actuelle. Un conflit d'une rare intensité a opposé les habitants de ces deux faubourgs à propos de l'emplacement de la première église de pierre. L'année 1844 a marqué la construction de deux églises, même si seule celle de la pointe était considérée légitime. Au terme d'une médiation imposée par les autorités religieuses de Québec, on s'est rendu à l'évidence: la terrasse avait un avenir mieux assuré. C'est là qu'a été construite en 1887 l'église actuelle, dont les coupes fondent la renommée. Non sans regret, celle de la pointe a été désertée et plus tard démolie.

La première locomotive du chemin de fer Intercolonial a traversé Trois-Pistoles en 1870, longeant le chemin du Roi. Une impulsion nouvelle a été donnée au développement du village et de la paroisse, dont la population totale - près de 4 000 habitants - rivalisait avec celle de L'Isle-Verte, sa voisine, chef-lieu du comté de Témiscouata. La forêt était le fer de lance de l'économie.

Avant les années vingt de notre siècle, le quai de Trois-Pistoles a été un point majeur d'expédition du bois à pâte coupé sur les plateaux bas-laurentiens. Plusieurs moulins à scie de petite ou grande envergure ont aussi produit madriers et planches pour un marché à la fois régional, national et international. Têtu, Price, Hall, Sewell, Tobin, Renouf, Brown : autant de noms associés à des concessions forestières et/ou à des activités de sciage et de planage, qui ont contribué à animer les rives et l'embouchure de la rivière, de même que la gare et le quai.

Aujourd'hui, les forêts appauvries ont peine à se reconstituer et les abords de la rivière sont silencieux. La route 132, qui a supplanté le chemin de fer, contourne la ville par le sud. Le quai de la Pointe est le point de départ d'une liaison inter-rives et de croisières touristiques. Tout en conservant quelques industries, Trois-Pistoles,

ville depuis 1916, est devenu un petit centre socio-sanitaire, éducatif, commercial attrayant pour les visiteurs.

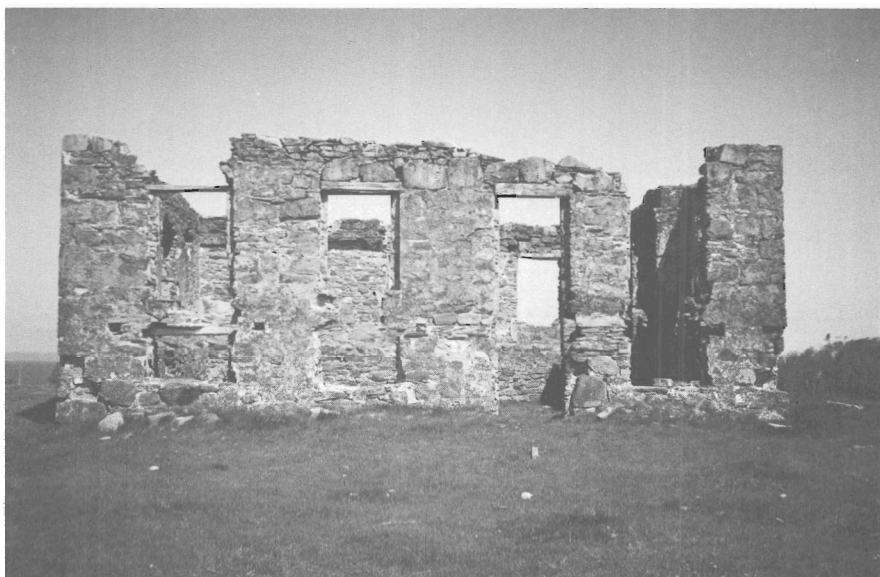
Après L'Isle-Verte, la route ne s'éloigne pas beaucoup des battures. Une petite élévation apparaît. À gauche du chemin, une inscription sur une grange-étable dominée par un silo indique que nous longeons pointe à la Loupe. Presque tout de suite après, un chemin de terre (chemin de la Grève de la Pointe) orienté vers le nord conduit aux ruines de l'ancienne maison des Pilotes, dont les origines sont mal connues.

La légende de la maison des Pilotes

Cette dernière se dresse sur la colline indiquée, en plein champ, impressionnante dans son isolement [...] Sa position géographique, le vide qui l'entoure, le coup d'oeil qu'elle permet sur la pointe et sur la mer nous la fait approcher avec émotion... Les murs, en épaisseur, font deux fois la longueur de la main, ce qui les rend indestructibles. Les ouvertures des fenêtres, hautes, étroites, sont nombreuses. À l'intérieur, les restes massifs de l'âtre central évoquent une tradition architecturale oubliée. Nos pieds foulent un sol mou, envahi par le chiendent et autres mauvaises herbes. Sans doute la cave [...] (Hélène Gauthier-Chassé, À Diable-vent. Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia, Montréal, Quinze, 1981, p. 23).

Au XIX^e siècle, de Trois-Pistoles à Matane, les pilotes se livraient à une vive compétition pour offrir leurs services aux navires remontant le Saint-Laurent, même si la seule station de pilotage officiellement reconnue était localisée à Bic. Les rumeurs ont abondé à propos de leur habitat et poste d'observation à Trois-Pistoles, que plusieurs résidents de la région refusaient autrefois d'approcher. L'une d'elles évoque une beuverie ayant mal fini : un meurtre avait été commis et l'esprit de la victime, dont le corps aurait été enfoui sous la cave, a longtemps hanté les alentours.

Une autre évoque un conflit entre deux acheteurs potentiels de la maison. Celui qui a été évincé s'est empressé de jeter un sort qui a provoqué l'intervention du diable et rendu la vie des occupants impossible : eau du puits brouillée, etc.



Ruines de la maison des Pilotes (Paul Larocque)

Après pointe à la Loupe, la route ne tarde pas à descendre en direction du pont qui franchit la rivière Trois-Pistoles, à l'ouest de la petite ville du même nom.

Le secteur de la rivière Trois-Pistoles : Tout de suite après le pont.

Quelques colons se sont établis à cet endroit dès la fin du XVII^e siècle. Longtemps une desserte de la paroisse Notre-Dame, la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Rivière-Trois-Pistoles a été érigée en 1906.

La route 132 a coupé en deux une agglomération jadis plus compacte et mieux soudée. *À droite de la route*, une chapelle digne de mention (1905) : simple, construite avec des moyens restreints et bien conservée, elle évoque plusieurs édifices de même nature construits en pays de colonisation. Près d'elle, des maisons, un chemin longeant une rivière encaissée... *À gauche* vers le nord, la rue de la Grève passe sous le pont ferroviaire. À cet endroit, la profondeur du ravin de la rivière a initialement obligé les constructeurs de l'Intercolonial à ériger un pont sur pilotis. À

l'embouchure de la rivière, les restes d'un petit quai évoquent l'époque où le bois de sciage était chargé à bord de goélettes à marée haute. En se rapprochant du fleuve, les îles aux Pommes et aux Basques (dont nous reparlerons plus loin) apparaissent à l'horizon.



Le pont ferroviaire vu du sud (Paul Larocque)

Autrefois, des moulins et des entrepôts s'imposaient à la vue dans ce secteur que les anciens nomment encore «Tobin», du nom d'un important industriel du bois. Ce dernier avait notamment construit un moulin (1903-1941) à environ trois kilomètres en amont de la rivière, contribuant au développement d'une petite agglomération («village du Sault») disparue il y a une cinquantaine d'années. Près du pont, quelques maisons plus vastes que les autres, jadis propriétés d'entrepreneurs, rappellent encore aujourd'hui l'âge d'or du sciage.

Le kiosque touristique : À partir de la rivière, le tracé de la 132 amène à gravir une pente, puis à tourner à droite. Le kiosque est là, facilement reconnaissable puisqu'il est voisin d'un moulin à vent miniature.

Après le kiosque, on tourne à gauche au premier croisement pour

PARCOURS HISTORIQUES

emprunter le «chemin d'en haut», aujourd'hui rue Notre-Dame, principale artère de Trois-Pistoles.

Le musée Saint-Laurent : 552, Notre-Dame Ouest.

Le musée a su réunir une belle collection d'automobiles anciennes. On y trouve aussi plusieurs pièces d'équipement autrefois utilisées par les cultivateurs de la région.

Après le musée, la rue Notre-Dame conduit progressivement vers le centre de Trois-Pistoles.

La grève Morency : prendre à gauche, direction nord, le chemin menant au camping municipal (panneau). Devant le camping, emprunter le chemin qui, à partir de la gauche, conduit à la grève Morency.

Au-delà d'une série de chalets, une aire de repos longe le littoral. Jadis, le chemin du Roy traversait ce secteur en direction de la pointe, site du quai actuel. Les gens de Rivière-Trois-Pistoles devaient l'emprunter pour aller à la messe et pour toute autre forme de relations avec la petite agglomération de la pointe.

Au sud, la terrasse parcourue par le «chemin d'en haut», site éventuel du village, se découpe nettement. Son ouverture en 1843 a brisé l'isolement relatif de la population du secteur de la rivière.

En face, l'île aux Pommes et l'île aux Basques.

Maison Rioux :

Une maison imposante attire l'attention sur la grève Morency. Elle aurait été construite à la fin du XVIII^e siècle par les descendants du seigneur Nicolas Rioux avant que le chemin Royal ne soit déplacé plus au sud. Elle possède certains éléments

qui rappellent les maisons d'inspiration française comme sa cheminée centrale, l'asymétrie de ses ouvertures et les fondations au niveau du sol. À remarquer, les fausses cheminées en bois à chaque extrémité du toit et le larmier cintré. (Source : Euchariste Morin, ministère de la Culture)

L'île aux Pommes

Ainsi nommée parce qu'on y trouvait en abondance un petit fruit rouge communément appelé pomme de terre ou graine rouge, sorte d'airielle poussant à travers la mousse recouvrant les rochers.

L'Île est assez dénudée mais accessible parce que bien pourvue en havres naturels. Anselme Bélisle, propriétaire de l'Île de 1855 à 1900, y a construit une maison où les navigateurs aimaient bien s'arrêter :

C'est à l'époque de l'arrivée de la flotte des voiliers du printemps et au mois d'août que la «cabane» d'Anselme Bélisle connaissait le plus d'animation. Aux pilotes se joignaient alors les capitaines de ces voiliers qu'un jour de la fin de mai, de l'île aux Pommes, on voyait apparaître, toutes voiles dehors, comme émergeant du Bic, tel un volier de mouettes. Ces navires à voiles venaient alors charger du bois provenant des chantiers... aux Trois-Pistoles. Ils ancrèrent dans les parages de l'île aux Basques... Le soir, les capitaines allaient se ravitailler chez Anselme Bélisle, à l'île aux Pommes. Le chargement de ces voiliers durait une moyenne de trois semaines. Au mois d'août, nouveaux «voiliers de voiliers», à l'horizon du Bic : et le «ravitaillement» recommençait à l'île aux Pommes» (Damase Potvin, Le Saint-Laurent et ses Îles, Ottawa, Leméac, 1984 (édition de 1945), p. 193).

Peu avant l'église, sur la rue Notre-Dame, les bâtiments anciens sont nombreux, de la simple résidence au salon funéraire : nos 202, 195, 190, 167...

L'église Notre-Dame-des-Neiges : 30, rue Notre-Dame Est.

La cinquième église consacrée à Notre-Dame-des-Neiges a été construite de 1882 à 1887 sur le site du cimetière de l'époque, déménagé au sud-ouest. Monumentale avec ses 209 pieds de longueur, ses 60 pieds de largeur, ses 40 pieds de hauteur, elle capte de loin les regards avec son dôme et ses deux tourelles. David Ouellet a dessiné les plans et Hubert Morin, contracteur de Bellechasse, a relevé les nombreux défis posés par sa construction.

Complexe, son style emprunte à la fois à l'art roman et à l'art byzantin.

À l'intérieur (rénové en 1954), plusieurs sculptures et médaillons décorent la voûte et les colonnes de bois de la nef. On trouve également des pièces d'orfèvrerie de Laurent Amiot (1764-1838) et de François Sasseville (1797-1864), ainsi que deux tableaux italiens du XVIII^e siècle représentant Notre-Dame des Anges. Le tabernacle de la chapelle a été sculpté par François Baillairgé en 1813.



L'église Notre-Dame-des-Neiges et les alentours (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Au moment de la construction, on a démoli l'ancienne église de la pointe, dont les pierres ont servi au remplissage des murs du nouvel édifice.

Cet épisode a contribué à faire oublier la controverse qui a longtemps opposé, quelques décennies plus tôt, les partisans de l'église «d'en bas» à ceux de l'église «du chemin d'en haut».

À proximité, deux édifices forment avec l'église un ensemble patrimonial intéressant : il s'agit du presbytère et du couvent, construits peu après avec le même revêtement de pierre.

La légende du cheval noir

La légende du cheval noir est liée à la construction de l'église «d'en haut» à Trois-Pistoles.

On dit que les travaux de construction, souvent ralentis par les querelles, n'avançaient guère. Puis, un beau matin, un cheval noir est arrivé au presbytère. Le curé était responsable de sa venue. Doté d'une force incroyable, il a charrié avec une rapidité jamais vue des chargements de pierre imposants. À partir de là, la construction a progressé à un rythme beaucoup plus vif. Un jour, malgré l'interdiction du curé, un ouvrier a enlevé la bride de l'animal qui a immédiatement disparu.

Que le mystérieux animal, diable s'il y en eut, une fois débridé, selon différentes versions, s'évanouisse en fumée, se transforme en anguille, file dans le ruisseau ou se cabre avant de creuser la terre et de s'y engloutir, il n'en a pas moins répondu au désir d'un prêtre pour accomplir une mission urgente et vitale au profit d'une réconciliation collective, pour la plus grande gloire de Dieu. (Hélène Gauthier-Chassé, *À Diable-vent. Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia*, Montréal, Quinze, 1981, p. 46).

Le secteur du quai : Via la rue Jean-Rioux ou l'avenue du Parc, direction nord.

Chemin faisant, on traverse la voie ferrée. La *gare*, toute proche, occupe un site stratégique. Ce point de contact avec le littoral est particulièrement évocateur. C'est là que Jean Riou s'est établi. C'est là qu'ont été construites les premières chapelles et les maisons des pionniers à l'époque où le fleuve et ses battures constituaient les seuls moyens de communication.

Une *croix* souligne l'emplacement de la première chapelle.

À gauche du quai, le chemin actuel, jalonné de *chalets*, correspond au tracé initial de l'ancien chemin du Roi.

C'est également près du quai qu'une station expérimentale de biologie marine a été implantée en 1934. Attachée d'abord à l'Université Laval, et plus tard exploitée par le Gouvernement du Québec, elle a permis de former plusieurs pionniers de cette nouvelle discipline. En 1939, le site de Grande-Rivière (Gaspésie) a été préféré à celui de Trois-Pistoles.

Au sud, on aperçoit nettement la première terrasse, le «chemin d'en haut», l'église Notre-Dame-des-Neiges.

Les îles Razades

Au nord-est, non loin du rivage, les îles Razades. Selon certains, elles devraient leur nom à leur faible élévation au-dessus de l'eau (au «ras» de l'eau). Sur la «Razade d'en haut», une croix de granit bénite en 1929 - la troisième érigée à cet endroit - évoque un événement dramatique survenu à la veille de la fête de Noël en 1841. Ce matin-là, des centaines de loups-marins s'étaient approchés de la côte à cause du mouvement des glaces. Plus de 100 hommes munis de traîneaux et de chaloupes les ont pourchassés toute la journée. Le soir venu, les glaces se sont détachées de la côte, emportant au large une cinquantaine d'entre eux. Compte tenu de la direction des vents et de l'effritement de la banquise, plusieurs

ont cru ne jamais les revoir.

Selon la version la plus répandue, le vent a ensuite miraculeusement tourné et la banquise est venue s'échouer sur un rocher des Razades à partir duquel tous ont pu gagner la rive. Une deuxième version mentionne plutôt que deux jeunes hommes ont courageusement mis une chaloupe à l'eau et réussi, au terme de quelques allées et retours, à sauver la vie de leurs concitoyens.

Réf. : Silvio Dumas, «Une dramatique chasse aux loups-marins à Trois-Pistoles en 1841», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, Vol. 2, no 2, octobre 1975, pp. 22-26.

À Rivière-du-Loup, le musée du Bas-Saint-Laurent conserve deux tableaux de Jos Morency décrivant cet épisode.

L'île aux Basques : excursion en bateau (service touristique de Trois-Pistoles, 5, Notre-Dame Est).

À Trois-Pistoles, un traversier assume la liaison avec la Côte-Nord (Les Escoumins).

Des excursions sont aussi offertes aux visiteurs. L'île aux Basques, visible à partir du quai (direction nord-ouest), est l'une des destinations proposées. La Société Provancher d'histoire naturelle, propriétaire de l'île depuis 1929, fait visiter l'île selon une perspective à la fois écologique (oiseaux, flore) et historique.

Les Basques, hardis baleiniers

Dès le début du XVI^e siècle, des pêcheurs portugais et français (Bretons, Normands,...) ont commencé à pêcher la morue sur la côte est du Canada. Plusieurs Basques n'ont pas tardé à les imiter. À la morue, ils ont vite ajouté des produits baleiniers: l'huile de ce cétacé était une source de lumière ainsi qu'un lubrifiant recherché; les fanons accentuaient la rigidité de plusieurs vêtements (cols, corsets, jupes...).

Avant de traverser l'Atlantique, les Basques avaient depuis longtemps fait l'apprentissage de la pêche et de la chasse au large des côtes de l'Irlande, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France. Ils savaient s'appuyer sur une organisation financière très poussée: prêts hypothécaires, pré-ventes, assurances maritimes, etc.

La chasse à la baleine était une activité côtière. On chassait en chaloupe, on remorquait le cétacé jusqu'au rivage, on le dépeçait... L'huile était ensuite extraite dans les chaudrons de cuivre déposés sur des fourneaux construits à l'intérieur d'abris couverts de tuiles rougeâtres.

Le détroit de Belle-Isle, qui sépare le Labrador et l'île de Terre-Neuve, a été le site d'exploitation le plus fréquenté à cause de son gel tardif (fin janvier), de son étroitesse relative et des migrations saisonnières de plusieurs baleines.

Les vestiges de la présence basque indiquent que ces derniers ont aussi établi leurs camps saisonniers sur plusieurs autres sites du golfe Saint-Laurent (Gaspésie, Côte est de Terre-Neuve...), pêché la morue et fait le commerce de la fourrure.

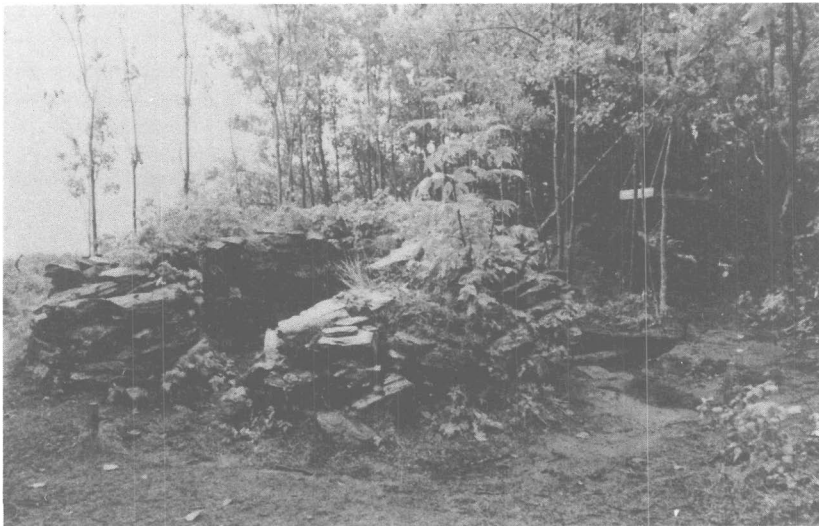
Vers la fin du XVI^e siècle, ils ont déplacé leurs activités baleinières plus à l'ouest, jusqu'à Sept-Îles et aussi loin qu'à l'embouchure du Saguenay. Aidés par les courants, ils ont remorqué leurs prises jusqu'à l'île aux Basques, où d'anciens fourneaux sont toujours visibles. Des fouilles archéologiques toutes récentes nous apprennent aussi que les Basques ont entretenu des relations commerciales avec des groupes amérindiens.

Un jour, ils sont partis pour ne plus revenir, victimes de la montée des impérialismes, de l'essor de la piraterie française et anglaise. Ceux qui finançaient les expéditions ont aussi été ébranlés par les guerres européennes qui ont fortement diminué la puissance économique de l'Espagne (ex.: la destruction de la Grande Armada en 1588).

Réf : Selma L. Barkham, «De la Biscaye à la Grande Baie», Horizon Canada, T. I, Centre d'études en enseignement du Canada, Québec, 1987, pp. 14-19.

André Desmartis, «Quand les Basques venaient pêcher les baleines», Contact, hiver 1992, pp. 24-27.

Mario Mimeault, «Les Basques à la chasse à la baleine», Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, vol. XV, no 2 [juin 1992]: 3-8.



Four principal de l'île aux Basques construit vers 1580 (Richard Saindon)

À Trois-Pistoles, plusieurs ne résistent pas à l'envie de marcher un peu au centre-ville, non loin de la rue Notre-Dame, pour voir de plus près les habitations les plus anciennes, flâner un peu, s'imprégner de l'atmosphère du milieu. En été, on rencontrera sans doute des jeunes parlant un français hésitant. Depuis 1933, l'Université Western (London, Ontario) anime une école estivale permettant à de jeunes anglophones de se familiariser avec la langue et la culture françaises.

À la maison du Notaire, un document disponible à prix modique décrit plusieurs maisons et édifices anciens de la ville et des environs.

PARCOURS HISTORIQUES

La maison du Notaire : 168, Notre-Dame Est.

Construite en 1842, cette maison doit son nom au notaire Hervé Rousseau, qui l'a héritée de son père en 1904 et y a résidé jusqu'à son décès en 1964.

La maison a été inhabitée de 1964 à 1974. Une corporation sans but lucratif («Les Amis de l'Art») a alors procédé à sa restauration et anime les lieux depuis. Des objets d'art et d'artisanat y sont exposés et vendus. Une visite de la maison permet aussi de se familiariser avec «la chambre du notaire» et «la chambre du patrimoine» (exposition d'objets anciens).

L'édifice se dresse sur des murs de fondation d'une épaisseur de quatre pieds. Il est construit en bois pièce sur pièce, avec des poutres équarries à la hache.

Le toit est prolongé par un avant-toit cintré de type «Kamouraska». On remarquera aussi le perron qui orne la façade.



La maison du Notaire (ministère de la Culture)

Le moulin à farine : Plus à l'est le long de la rue Notre-Dame, à droite du pont qui franchit la petite rivière du Moulin.

Le deuxième moulin de l'histoire de Trois-Pistoles a été construit à peu près à cet endroit en 1847, le long du «chemin d'en haut». Il était la propriété des co-seigneurs Riou, descendants de Jean, Nicolas... Outre la moulange du blé, on y a pressé et foulé l'étoffe. Ce moulin a ensuite souvent changé de mains jusqu'à ce qu'un incendie le détruise en 1898.

Après avoir acheté l'emplacement aux enchères, Joseph-Magloire Rioux s'est empressé de construire le moulin actuel. D'une superficie de 36 pieds sur 54, il comprend trois étages reposant sur des fondations de pierres.

En 1927, Rioux a vendu le moulin à Jean-Baptiste Harton, mettant ainsi un terme à une longue implication - plus de deux siècles - de la famille Rioux (autrefois Riou) dans la moulange. Avait-il pressenti des années plus difficiles ? En 1942, la turbine qui avait remplacé la grande roue a cessé de tourner, à la suite d'une trop vive compétition de la part de la coopérative agricole. La machinerie a été vendue et Charles Jean a acquis le bâtiment pour en faire sa résidence.

L'édifice est vide de tout occupant depuis au moins une quinzaine d'années. Il a cependant conservé son intégrité architecturale et plusieurs lui cherchent une nouvelle vocation.

Réf. : En coll., **Le moulin à farine des seigneurs Rioux de Trois-Pistoles**, La Société historique et généalogique de Trois-Pistoles, 1981, 32 p.

La grève de Fatima : Tout de suite après le pont de la rivière du moulin, emprunter le chemin qui va vers le nord.

Près du littoral bordé de chalets et résidences, emprunter à gauche le chemin des Islets. À l'extrémité du chemin, le regard se pose d'abord sur les Islets d'Amours. À l'ouest, Trois-Pistoles, sa pointe et son quai. Le site correspond à l'embouchure de la rivière du Moulin. Les vestiges de deux écluses et d'un chenal sont encore très visibles.

C'est là que Nicolas Riou, fils de Jean, a construit en 1723 le premier moulin à farine de la seigneurie. Rénové en 1830, transformé en moulin à scie en 1876, il

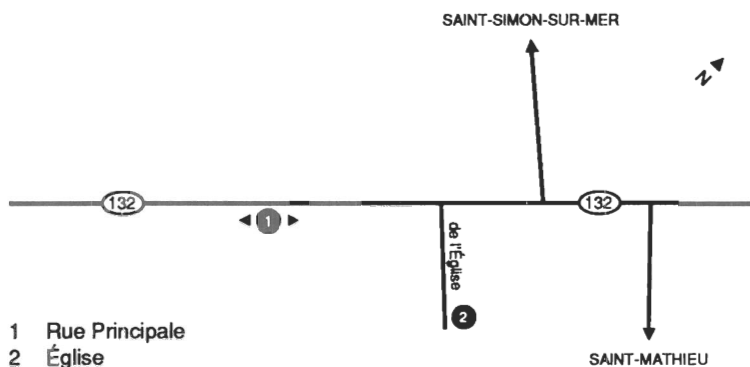
PARCOURS HISTORIQUES

a disparu dans un incendie en 1898, soit l'année même où une conflagration a aussi détruit le moulin d'en haut.

Le canal que l'on voit a été aménagé pour la première fois en 1830 pour acheminer à marée haute l'eau de mer dans la petite rivière, afin d'en augmenter le débit.

Un peu après la sortie de Trois-Pistoles, direction est, on observera à droite de la route 132 une série de maisons à ornementation néo-classique («québécoises») composant un ensemble assez remarquable.

SAINT-SIMON et SAINT-MATHIEU-DE RIOUX



Le territoire compris entre les limites des seigneuries de Trois-Pistoles et du Bic a tardé à devenir un fief en bonne et due forme. Il n'a été concédé qu'en 1751 à Nicolas Riou, fils du premier seigneur de Trois-Pistoles. On l'a ensuite désigné sous le nom de seigneurie de la baie du Ha! Ha!, évoquant ainsi une profonde échancrure du côté ouest de la presqu'île du cap à l'Original, un peu à l'est de l'actuel village de Saint-Fabien. Plus tard, les noms de Saint-Simon et de Saint-Fabien seront aussi suivis de l'épithète Ha Ha.

Dans le langage courant, les pionniers de Saint-Simon ont plutôt désigné leur coin de pays sous le nom de «Les Murailles». Le premier rang de cette localité est en effet situé au fond d'un vallon bordé de collines rocailleuses. Les «murailles» les plus imposantes, du côté nord, ne laissent place qu'à une mince lisière littorale. Cette lisière a initialement correspondu au tracé du chemin du Roi. Vers Trois-Pistoles, un itinéraire impossible, tout en pentes traversées par des ruisseaux et même des torrents. Il a fallu attendre que Trois-Pistoles se développe au sud de la pointe pour qu'un nouveau tracé (1843) emprunte le vallon au sud des «murailles», à proximité de l'actuelle 132.

Régis Jean, originaire de Saint-Jean-Port-Joli, a été en 1794 le premier censitaire. Il tenait sa censive du seigneur Joseph Drapeau, qui avait fait l'acquisition de la seigneurie en 1790. On n'a pas tardé à déceler une petite faille dans la montagne

et un premier sentier - aujourd'hui un chemin - a permis les allées et venues entre le littoral et le premier rang. Le développement a été rapide dans la première moitié du XIX^e siècle. Saint-Simon, érigé canoniquement en 1828, avait une population de 1 800 habitants en 1850. Une première église a été ouverte au culte en 1836, le premier prêtre résident s'est installé en 1837, le premier moulin banal a été érigé en 1845... Un essor économique à dominante agro-forestière a dirigé la marche du peuplement plus au sud, en direction des rangs 2, 3, 4, 5.

Depuis ce temps, la population a décliné, touchée à la fois par l'exode et les amputations territoriales. Les terres du deuxième rang, moins hospitalières, ne se sont pas remplies. Plus loin encore, les agriculteurs des rangs 3, 4 et 5, tenus à l'écart de Saint-Simon par des chemins abrupts, ont réclamé et obtenu l'érection de la paroisse de Saint-Mathieu-de-Rioux (1858). À l'ouest, un espace assez vaste a été détaché au profit de Saint-Fabien en 1885.

Saint-Simon correspond donc essentiellement à son premier rang traversé par la 132. Avant la démolition de la gare en 1972, on y trouvait aussi un petit hameau voisin de la «station» du chemin de fer. C'est de là qu'étaient expédiés les surplus agricoles et les produits forestiers, reflets d'une économie rurale consolidée par de petites entreprises semi-artisanales: bois de sciage, boîtes à beurre, beurre, pommes de terre, produits de l'érable...

En approchant du village, bien observer le relief tant au sud qu'au nord.

La rue principale : Correspond à la route 132.

L'agglomération a une forme assez linéaire. Plusieurs habitations anciennes à *deux étages* bordent la route.

À droite, près de l'entrée ouest du village, se dresse un ancien magasin général au gabarit impressionnant et aux formes élégantes (aujourd'hui une épicerie). Un peu plus loin du même côté, une vieille auberge offre encore le gîte et le couvert.

Jadis plus animé, le village comptait plusieurs hôtels, commerces et entreprises artisanales.



Ancien magasin général (Paul Larocque)

Le secteur de l'église : Tourner à droite, côté sud, pour emprunter la rue de l'église.

Une première église avait été construite vers 1835 sur le site actuel. Elle a été agrandie en 1873 pour tenir compte de l'augmentation du nombre de fidèles. La façade de pierre taillée complétée par des contreforts et la tour avec son clocher datent de 1903. À l'intérieur, la nef d'un seul vaisseau, avec sa voûte en panier évoquant celle de Sainte-Luce, est celle de la toute première église. Le chœur et la sacristie ont été conçus en 1873. Une peinture d'Antoine Plamondon (1852) représentant saint Simon est disposée au-dessus du maître-autel.

Le monument du Sacré-Coeur adossé à un rocher face à l'église a été érigé en 1919.

Derrière l'église, proche de la sacristie, se dresse un *presbytère* de style éclectique. Il a été construit en 1892 suivant les plans d'Alphonse Ouellet pour remplacer celui de 1843, qui tenait à peine debout. Le briquelage attire l'attention.

PARCOURS HISTORIQUES

En 1927, l'édifice a été agrandi (cuisine de 21 X 20 pieds) et les galeries extérieures, garnies d'un balcon avec colonnes, ont été refaites à neuf.



Le presbytère de St-Simon (Paul Larocque)

Même s'il n'est pas très éloigné de la rue principale, tout ce secteur apparaît aujourd'hui un peu isolé. Un simple regard vers le sud montre la rareté des habitations en direction du deuxième rang, coupé du village par les collines toutes proches. La voie ferrée, elle, passe à proximité. Jadis, une gare, des magasins, des entrepôts, des hôtels et quelques habitations y formaient une petite agglomération prolongeant le village.

Saint-Simon-sur-mer : À la sortie est du village, emprunter le chemin qui va vers le nord et ses falaises.

On franchit ainsi les «murailles» pour accéder au littoral, point de contact des premiers pionniers avec le monde extérieur.

Arrivée à une aire de repos avec vue sur la mer et les chalets du littoral, plus

d'une centaine au total. Quelques-uns d'entre eux, parmi les plus rapprochés, ont été construits au début du siècle.

Non loin de là, les vestiges d'un petit quai construit vers 1930: quelques goélettes y ont chargé du bois.

Jusque vers 1950, des pêches à fascines ont été tendues dans l'anse. Les prises (dont quelques saumons) ont surtout été consommées et vendues localement. Ici comme ailleurs, le capelan, qui «roule» sur la plage au printemps, a été «pêché» à la pelle et a servi, à l'instar du varech, à engraisser les sols.

Saint-Mathieu-de-Rioux : À la sortie est de Saint-Simon, emprunter la route qui conduit vers le sud.

Quelques kilomètres d'un parcours agréable, sur un chemin qui monte et descend au gré de plissements montagneux parallèles au fleuve, orientés du sud-ouest au nord-est. On comprend mieux ainsi pourquoi les pionniers de Saint-Mathieu ont rapidement demandé et obtenu l'érection d'une paroisse (1858) distincte de Saint-Simon.

Au bout du chemin, un virage à gauche, vers l'est. Arrivée au village et arrêt sur la place de l'église, construite en 1872 et rénovée en 1912. Une vue panoramique attend le visiteur: le village domine la section est d'un lac de belles dimensions situé entre les troisième et quatrième rangs ouest. Ce lieu de villégiature est fréquenté par des propriétaires de chalets et des amateurs de pêche et de voile en été. Un centre de plein air y organise des activités à l'année longue. Ses pentes de ski, qui dominent la rive sud-ouest du lac, contribuent à animer les lieux en hiver.

En contrebas de l'église, un brûleur à bois («enfer»), tourelle conique de métal où on éliminait le bran de scie en le brûlant, rappelle l'importance de l'industrie forestière dans cette région bien pourvue en érablières.

Au vingtième siècle, Saint-Mathieu a accueilli deux entreprises bien connues dans la région. Les frères Dionne ont été des spécialistes de la fabrication de

PARCOURS HISTORIQUES

boîtes à beurre et à fromage jusqu'au jour où le carton s'est imposé sur le marché. Amédée Dionne a pour sa part mis sur pied une entreprise produisant à grande échelle des coffrets d'écoliers renommés. À son tour, il a dû interrompre ses activités, incapable de soutenir la concurrence du plastique.

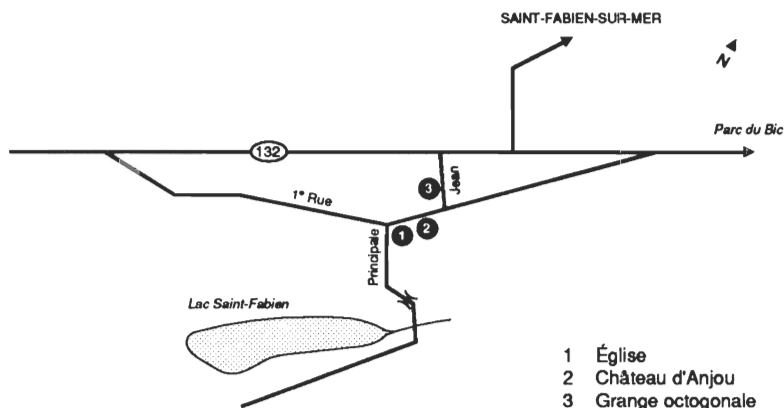


Vue de la partie est du lac St-Mathieu (Paul Larocque)

À l'époque, la disparition de ces entreprises avait porté un dur coup à l'économie de la localité. Depuis ce temps, les projets de relance s'appuient sur l'aménagement forestier, la diversification agricole et le développement du tourisme, à l'instar de plusieurs autres paroisses du plateau bas-laurentien.

Réf. : Adrien Ouellet et Rosaire Dionne, «La paroisse de Saint-Mathieu», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, Vol. VIII, no 1, janv.-mars 1982, pp. 4-6.

SAINT-FABIEN



Entre Saint-Simon et Saint-Fabien, la route s'éloigne des murailles pour ensuite à nouveau s'en rapprocher. Elle longe aussi la voie ferrée. Non loin du village, les champs cultivés sont parfois remplacés par une savane. Plusieurs tourbières y sont exploitées depuis les années cinquante.

Voici le village, à partir de la 132. Plus considérable que celui de Saint-Simon, il est en partie situé sur un plateau incliné vers le sud et coupé en deux par la voie ferrée. Pour y accéder, il faut (depuis 1972) quitter la route, préférablement en empruntant la première sortie disponible, qui débouche sur la 1^{ère} Rue.

Ici les murailles sont un peu moins élevées. Plus à l'est, elles se redressent rapidement et le pic Champlain, au sommet duquel on a installé une antenne émettrice, est déjà visible à quatre kilomètres de distance.

Tout comme celle de Saint-Simon, la paroisse de Saint-Fabien a été taillée à même la seigneurie Nicolas Riou concédée en 1751. Ici encore, une «muraille» (deux ou trois dorsales plus ou moins parallèles qui semblent faire bloc) s'interpose entre le village et la mer. Au nord de ces collines, la mer est bordée, au sud-ouest,

par un littoral assez étroit (l'anse à Mercier), et au nord-est par une série de pointes, de caps, de baies, d'îles, de presqu'îles et de tombolos qui font aujourd'hui du *parc du Bic* (contigu à la fois à Bic et à Saint-Fabien) un lieu pittoresque fréquenté tant par les touristes que par la population régionale. Les Amérindiens y ont effectué des séjours répétés puisqu'il constituait un lieu de pêche, de chasse et de cueillette de premier choix. Les navigateurs blancs ont jeté l'ancre dans ses baies et ont très tôt identifié et nommé une série de repères utiles.

Dès 1603, Samuel de Champlain a parlé d'un pic particulièrement élevé, retenant plus tard le mot «Bic». Le premier toponyme a été conservé pour désigner la colline *le pic Champlain*, point culminant de la muraille (avec ses 346 mètres), et le second pour désigner à la fois la seigneurie du Bic de même que la grande île facilement repérable à environ cinq kilomètres au large de la côte. *La baie du Ha! Ha!*, large et profonde, a pour sa part servi à nommer la seigneurie de Nicolas Rioux. Retenons aussi le nom attribué à la pointe la plus avancée dans la mer: *Cap-à-l'Orignal*. Selon la tradition orale, un orignal traqué par des chasseurs (blancs ou amérindiens?) se serait précipité au bas du cap.

Trop étroite et accidentée, la zone littorale située au pied des «murailles» prêtait mal aux établissements stables, au travail de la terre. Du côté sud, en revanche, le sol était prometteur malgré de nombreux plissements caractérisés par l'alternance de plateaux et de vallées traversés de petites rivières parallèles au fleuve (ex. : la rivière du Sud-Ouest). Après plusieurs tentatives ratées, un colon s'est installé de manière définitive en 1821. Il s'appelait Isaac Roy. Ceux qui l'ont rejoint peu après provenaient surtout de la région de Trois-Pistoles, qui avait déjà de moins bonnes terres à offrir. On peut croire qu'ils ont aussi été stimulés par les activités de William Price, lequel faisait déjà chantier dans la région.

Le coup d'envoi avait été donné. Dès 1855, les terres des trois premiers rangs étaient occupées et la première église de pierre était achevée. Malgré une phase d'exode à la fin du XIX^e siècle, l'accroissement naturel allait ensuite, là comme ailleurs, soutenir une modeste croissance démographique. À l'aube du vingtième siècle, la paroisse avait pour centre une agglomération assez compacte, plus importante qu'à Saint-Simon, établie sur un plateau. On y pratiquait une large gamme de métiers: commerçants, artisans, manufacturiers de portes et fenêtres,

beurriers, journaliers... L'exploitation forestière continuait à jouer un rôle moteur essentiel, notamment le long de la rivière du Sud-Ouest, où plusieurs moulins à scie de petite et moyenne envergure se sont succédés.

La place de l'église

Construite sur une élévation, l'église est située en un point d'où l'on peut observer à la fois les murailles, le village et le secteur plus au sud.

Une première chapelle avait été construite en 1848, desservie par le curé du Bic. L'église actuelle a été édifée en 1855. Coup de chance: on a profité de la construction de la nouvelle église de Saint-Germain de Rimouski pour acquérir les lambris intérieurs de l'ancienne église de cette paroisse. Rapidement et à peu de frais, la décoration a ainsi pu être complétée. Le tabernacle et la partie supérieure du maître-autel, datant de 1833, sont de Thomas Baillairgé. Louis-Xavier Le Prohon, élève de Baillairgé, a exécuté la voûte, la chaire, la balustrade, le retable et quelques statues.



Saint-Fabien au début du XX^e siècle (collection R. Boulanger)

PARCOURS HISTORIQUES

En 1871, l'église a été revêtue de briques et s'est dressée sur un nouveau solage.

En 1898, le clocher a été refait, l'église a été allongée de 30 pieds du côté de la façade, un nouveau revêtement de briques a été posé. Les travaux ont été effectués sous la direction de David Ouellet.

Près de l'église, le monument du Sacré-Coeur date de 1921. Celui que l'on a consacré aux Saints Martyrs Canadiens remonte à 1955.

Le *presbytère* avoisinant l'église date de 1908. Il a aussi été conçu par David Ouellet.

Juste en face, un ancien magasin général (9, rue Principale).

L'ancien «Château D'Anjou» : À partir de l'église, emprunter la 1^{ère} rue (ancienne «grande route» devenue chemin de transit) qui passe devant le presbytère, direction est.

Tout près (intersection 1^{ère} rue - Lefrançois), l'ancien «Château D'Anjou» en impose par ses dimensions. Joseph D'Anjou, originaire de Rivière-Ouelle, a fait construire cette résidence vers 1870. Commerçant, grand propriétaire foncier et souvent prêteur usurier, D'Anjou est devenu un personnage important dans la localité à la fin du XIX^e siècle. Son magasin était situé en face de sa résidence, aujourd'hui transformée en clinique médicale.

De l'autre côté de la 1^{ère} rue, on reconnaîtra une salle paroissiale typique d'autrefois.



Ancienne salle paroissiale (Paul Larocque)

La grange octogonale Gagnon : À partir de la 1^{ère} rue, prendre la rue Jean à gauche.

Avec ses huit côtés, ce bâtiment unique dans la région (peu d'exemplaires subsistent ailleurs) attise la curiosité. Sa construction remonte à 1888 et sa conception, inspirée par l'architecte américain Orson Squire Fowler, témoigne de l'intensification des échanges nord-sud à l'époque de l'essor de la production laitière québécoise.

Les partisans de la forme circulaire affirmaient qu'elle permettait un meilleur éclairage et une ventilation mieux répartie. Selon eux, le cultivateur pouvait aussi ménager ses pas en nourrissant ses bêtes à partir du centre du bâtiment surplombé par une trappe donnant accès au fenil, à l'étage.

On remarquera que les constructeurs ont voulu que la forme de la grange s'adapte à la dénivellation du site.

Réf. : Yvon Provost, **Les granges-étables circulaires et polygonales. Inventaire, étude historique et analyse architecturale**, ministère des Affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, 1982.

PARCOURS HISTORIQUES

Vers le lac Saint-Fabien : Emprunter la rue principale qui passe devant l'église, direction sud. Quelques anciens bâtiments jalonnent ce court trajet, rappelant la diversité des produits fabriqués et des services offerts à Saint-Fabien au tournant du XX^e siècle.

À la hauteur du chemin de fer, la route passe sous un *viaduc* érigé en 1926: une promesse électorale tenue... À proximité, une gare et deux hôtels accueillent autrefois les voyageurs. Ici comme un peu partout ailleurs, l'avènement du chemin de fer a correspondu à un étirement du village.

Un peu plus loin, arrivée au *Lac Saint-Fabien*. La rivière du Sud-Ouest prend naissance à la décharge du lac du côté est. Comme son nom l'indique, la rivière se faufile entre des collines et plissements de terrain parallèles au fleuve. Ses abords ont accueilli plusieurs moulins à farine et à scie. Le secteur de la pointe est du lac a autrefois été appelé «Faubourg du moulin» à cause des habitations entourant la scierie érigée à proximité.

En contournant le lac à son extrémité, on peut ensuite le longer du côté sud. Au terme d'une montée, le visiteur domine du regard le lac et le village. Il peut observer tout à son aise les formes générales du relief ainsi que les modalités de l'occupation humaine du territoire.



Vue sur le lac et le village (Paul Larocque)

Saint-Fabien-sur-Mer : À partir du croisement de la 132 où clignote un feu jaune, prendre le chemin orienté vers le nord.

Remarquer les tourbières exploitées des deux côtés du chemin.

Tout juste avant de franchir la faille de la muraille, on peut accéder à un *belvédère* posté du côté est du chemin. Ce point d'observation domine l'anse à Mercier, ainsi nommée à cause d'une famille de pionniers longtemps établie au pied de la muraille, sur un petit plateau derrière le littoral.

À l'Est, l'islet au Flacon (davantage une presque île) ferme l'anse. Plus loin dans la même direction, on distingue l'ouverture de la baie du Ha! Ha! ainsi que le Cap-à-l'Original, point le plus avancé vers le fleuve.

Au large, la grande île du Bic et plus au nord, la petite île Bicquet, où niche une imposante colonie d'eiders (sauvagine).

L'île du Bic

Elle mesure cinq kilomètres de long et sa largeur est d'un kilomètre et demi. Plusieurs naufrages se sont produits sur les récifs visibles à marée basse à ses deux extrémités.

Sa situation, à l'entrée du fleuve Saint-Laurent, en faisait une station navale avantageuse. Des flottes entières y ont fait escale à l'époque de toutes les guerres qui ont accompagné les différents sièges à Québec. Les vaisseaux marchands également y venaient ancrer. Les missionnaires qui parcouraient cette partie du fleuve avec les Sauvages qui les conduisaient dans leur canot d'écorce, avaient fait de cette île un lieu de ralliement. (Damase Potvin, *Le Saint-Laurent et ses îles*, Montréal, Leméac, 1984 (édition de 1945), 207 p.)

L'îlot du Bicquet et son phare

À environ deux kilomètres au nord de l'île du Bic. Sur cette terre basse et rocailleuse, la Trinity House a fait ériger un phare en 1843, tour octogonale d'une hauteur de 43 pieds. Deux gardiens ont péri noyés en 1859, alors qu'ils gagnaient l'Île en chaloupe au début de la saison de navigation. Un troisième, raconte-t-on, a été peu après victime d'une crise de nerfs au cours d'un long hiver d'isolement : croyant avoir entendu grincements, cliquetis de chaînes et autres bruits impressionnants, il a péniblement gagné la terre ferme à travers les banquises. Les citoyens de Saint-Fabien ont accueilli un homme à demi mort de froid et de peur, qui ne retourna évidemment plus jamais sur l'île. (Damase Potvin, op. cit., pp. 227-228)

Descente ensuite vers l'anse le long d'un chemin asphalté dont le tracé remonte aux origines de Saint-Fabien.

En bas, un virage vers l'ouest mène au fond de l'anse à Mercier où se trouvent les plus anciens chalets d'été. Le développement de cette forme de villégiature a été considérable : 23 chalets en 1929, plus de 200 aujourd'hui. Dès 1923, une chapelle consacrée à Notre-Dame de Lourdes a été ouverte au culte à l'intention des estivants. À côté d'elle, remarquer la grotte où loge une statue de Notre-Dame adossée à un rocher.

Bien avant de devenir un lieu attirant les villégiateurs, le fond de l'anse a accueilli les premiers pionniers blancs. Plus tard, des pêches à fascines y ont été tendues et quelques goélettes y ont été construites.

On peut ensuite revenir sur ses pas et longer le chemin de l'Anse jusqu'au site de l'islet au Flacon, qui marque la limite ouest du parc du Bic (cul-de-sac).

Le parc du Bic : L'entrée principale est située à environ trois kilomètres à l'est de Saint-Fabien, via la 132.

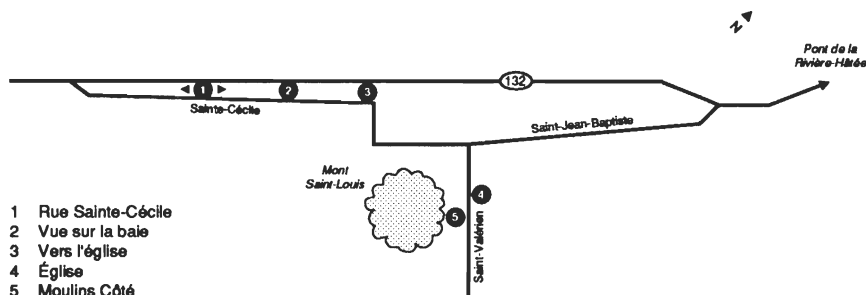
La documentation offerte aux visiteurs à l'entrée comporte une carte très précise des lieux : toponymie, sentiers...

Le parc a une superficie de 33 kilomètres carrés. On dit avec raison que son site a été dessiné par la mer. Il permet de protéger un riche patrimoine naturel à la fois végétal et animal (oiseaux, mammifères marins, etc.)

Avant les villégiateurs et touristes (vingtième siècle), seuls les Amérindiens ont vraiment occupé le territoire, ce dont témoignent plusieurs découvertes archéologiques.

Des visites guidées sont offertes aux visiteurs.

BIC



Le village n'est pas encore en vue lorsque la baie du Bic apparaît, avec ses îles et ses caps. La rivière du Sud-Ouest vient se déverser à l'extrémité ouest de la baie, après avoir traversé un vaste terrain voué au camping.

À la suite d'une montée assez raide, on parvient à un croisement: il faut tourner à droite et emprunter le chemin qui surplombe la baie à partir d'une terrasse parallèle à la 132. Il débouche sur la rue Sainte-Cécile qui conduit au village.

La seigneurie du Bic a été concédée à Charles Denys de Vitré en 1675. Pendant longtemps, la région est demeurée inhabitée par les Blancs. Les rares individus qui y ont séjourné sous le régime français se sont installés, sans titres de propriété, aux abords de la baie du Bic située en face du village actuel. Cette baie est fermée à l'ouest par le cap Enragé, qui marque aujourd'hui la limite du parc provincial, et à l'est par le cap aux Corbeaux, lequel protège des vents du nord un terrain de golf bien connu dans la région, créé en 1933.

À partir de 1762, la baie a été fréquentée avec plus d'assiduité par un groupe de pêcheurs et surtout de pilotes. De 1762 à 1905, en effet, un poste officiellement

reconnu de pilotage y a servi d'auxiliaire à la navigation sur le fleuve Saint-Laurent. Les marins n'avaient pas trop de difficultés à gagner le secteur en raison des nombreux points de repère auxquels ils pouvaient se fier. Les navires se rapprochaient de la côte, prenaient à leur bord un pilote souvent venu à eux avec des moyens rudimentaires, contournaient à l'est l'île du Bic puis l'îlot du Bicquet et mettaient ensuite le cap vers Charlevoix pour longer la Côte-Nord jusqu'à Québec. Au début, pour gagner du temps, une cabane a servi d'abri à des pilotes sur la pointe est de l'île du Bic (anse aux Pilotes). Plus tard, un petit quai et des goélettes ont été mis à leur disposition dans la baie même, et plusieurs ont choisi d'hiverner dans la paroisse.

Après la conquête, la seigneurie a souvent changé de mains. Plusieurs seigneurs étaient maintenant anglophones: Cull, Pritchard, Campbell... Les premiers censitaires sont apparus sous le règne d'Azariah Pritchard (1801-1822). Leur présence témoignait de l'étirement vers l'ouest du premier rang de Saint-Germain de Rimouski, déjà occupé.

En 1825, les maisons d'une quarantaine de familles jalonnaient le littoral à partir de l'embouchure de la rivière Hâtée, à l'est, jusqu'à la baie du Bic. Archibald Campbell, seigneur depuis 1822, vivait parmi elles. Il s'appropriait à louer une partie de son domaine à William Price, commerçant de bois. Et ce dernier était tout disposé à faire chantier et à construire un moulin à scie...

En très peu de temps, la population a sextuplé et une agglomération s'est formée autour de la rivière du Bic, dont les eaux actionnaient à la fois les mécanismes d'un premier moulin à farine (près de l'actuel «pont du golf») et du moulin à scie de la famille Price (à la hauteur du pont ferroviaire). La paroisse de Sainte-Cécile du Bic (ainsi nommée en hommage à l'épouse d'Archibald Campbell), érigée en 1829 mais longtemps dépourvue de chapelle, allait pouvoir se donner un temple (1850), héberger un prêtre-résident et élire un premier maire, Georges Sylvain, alors gérant du moulin Price, futur député provincial.

Comme ce fut le cas pour bien des localités du littoral, Bic a par la suite graduellement cessé de vivre au rythme des activités forestières. Au vingtième siècle, le bois s'est raréfié et les moulins à scie ont eu, toutes proportions gardées, une fonction économique moindre. L'agriculture a par contre pris un bel essor, stimulée

PARCOURS HISTORIQUES

par plusieurs petites entreprises de transformation: fromageries, meuneries... Bic est aussi devenu le centre d'un mouvement coopératif dynamique. Le nom de Frédéric Boucher est passé à l'histoire après que ce dernier eut fondé en 1910 la Coopérative des fromagers du Québec avec le concours d'agriculteurs-sociétaires du Bic, de Saint-Fabien et de Saint-Valérien. En 1922, cette institution pionnière s'est jointe à deux autres organismes pour fonder l'importante Coopérative Fédérée du Québec. En 1928, les agriculteurs du Bic ont uni leurs efforts pour créer une coopérative polyvalente qui allait croître au point d'absorber ses rivales et de devenir un conglomérat régional sous le nom de Purdel (aujourd'hui Natrel). Notons aussi que Bic a été dès 1925 le siège social d'une Société mutuelle d'assurance contre l'incendie, et de 1944 à 1971, le siège social de l'Union régionale des caisses populaires du Bas-Saint-Laurent.



Bic, la baie et les îles vers 1900 (Chemin de fer national du Canada, fonds Action catholique, Archives nationales du Québec à Québec)

Tout en conservant son caractère agricole, Bic a connu ces dernières années un développement domiciliaire non négligeable en raison de sa proximité de Rimouski et de son cadre naturel pittoresque.

La rue Sainte-Cécile : Dans l'axe ouest-est, tout de suite après la première sortie conduisant au village.

La rue Sainte-Cécile évoque une première étape dans l'évolution historique du village; c'est là que se retrouvent les plus anciens édifices, sur un étroit plateau situé entre le fleuve et le mont Saint-Louis.

Les maisons des nos 266 et 260 ont été construites par des pionniers vers 1825 (pièces sur pièces taillées à la hache).

D'allure plus classique, la résidence du no 267 date du milieu du XIX^e siècle et a conservé son revêtement extérieur d'origine.

Un peu plus loin (nos 193 et 191), deux résidences à toit mansardé remontent à 1875. La plus grande, autrefois appelée «Brise des Islets», a longtemps servi de pension à des villégiateurs.

Ici et là, d'autres maisons, souvent blotties derrière un bosquet d'arbres, méritent un coup d'oeil.

Réf. : Comité de développement de la zone périphérique Bic-Saint-Fabien.



Monteurs de lignes à l'oeuvre sur la rue Sainte-Cécile (collection Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent, L-I Rioux)

Vue sur la baie : À gauche de la rue Sainte-Cécile, avant d'accéder au coeur de l'agglomération, un panneau est consacré aux activités maritimes dans la baie. Plusieurs pionniers ont élu domicile au fond de cette baie, de même que sur la rive est.

En 1882, un quai a été construit là où une petite marina est aujourd'hui aménagée. Les pilotes ont ainsi pu travailler avec plus d'efficacité jusqu'en 1905, alors que la Station de pilotage a été déménagée à Pointe-au-Père. Les marchands du village ont reçu et expédié à cet endroit toutes sortes de produits. Le ravitaillement du gardien du phare de l'île Bicquet a aussi été facilité.

Les gens du Bic ont longtemps souhaité la construction chez eux d'un véritable complexe portuaire, projet qui n'a jamais été concrétisé.

Tombé en désuétude, le quai a été démoli en 1970.

Comme l'indique le panneau, le littoral du fond de la baie a aussi été le théâtre de la construction de plusieurs goélettes au fil des ans.

Les goélettes

La plus ancienne goélette connue a été construite à Québec en 1729. Ce type d'embarcation à deux mâts, apparu simultanément en Nouvelle-Angleterre et en Nouvelle-France, n'a pas tardé à faire oublier canots, grandes chaloupes et barques pontées pour les opérations de commerce maritime fondées sur le cabotage.

C'est au XIX^e siècle que sa vogue a été la plus grande. On en a construit un peu partout, à même des chantiers le plus souvent temporaires aménagés près du rivage. Dans le Bas-Saint-Laurent, la goélette a précédé le chemin du Roy et pallié les lacunes du réseau routier de mars à novembre. Elle a transporté les peaux de marsouins et le beurre de Kamouraska, l'avoine et l'orge de Saint-Fabien, le bois du Bic, les pommes de terre de Sainte-Luce... Elle a approvisionné les marchands de la côte en sucre, rhum, mélasse, tissus et combien d'autres marchandises souvent importées ayant transité par Québec, centre de cabotage par excellence...

Il y avait jadis des goélettes équipées dans presque tous les villages du littoral. L'industriel ou l'homme d'affaires avait la sienne ; de plus, dans certaines familles, on tenait à l'honneur de naviguer de père en fils en possédant sa propre embarcation. Au fort de la navigation, il n'était donc pas rare d'en compter plusieurs à la portée de la vue sur le fleuve [...] C'était toujours un événement nouveau que de les voir appareiller pour un voyage ou revenir à leur port d'attache. La rentrée d'une goélette suscitait inmanquablement le rassemblement d'un bon nombre de villageois. On accourait au quai pour la voir accoster, pour en saluer l'équipage, désireux surtout de connaître la nature de son chargement et de constater si elle apportait soit du courrier, soit tel colis ou telle marchandise qu'on devait lui confier, car on avait dit : «Cela viendra par goélette». (Léo Bérubé, «Les goélettes à voiles» dans *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 2, no 2, octobre 1975, p.10-11).



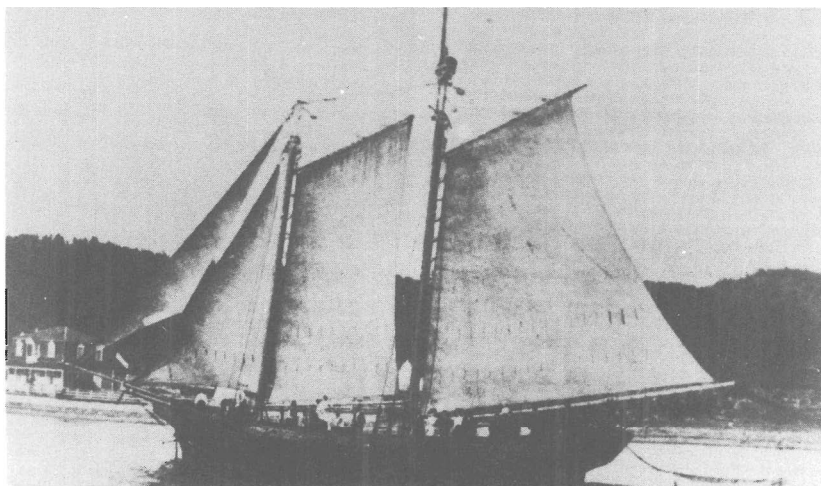
Lancement de la goélette «La Légère» du capitaine N. Arthur St-Pierre, dans la baie du Bic vers 1910 (fonds de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent)

Sauf à Rivière-Ouelle, Rivière-du-Loup ou Rimouski, localités pourvues d'un bon quai au milieu du XIX^e siècle, il fallait mouiller le plus près possible du rivage, à marée haute. Radeaux ou chalands munis de perches et de câbles s'approchaient pour effectuer le déchargement et le chargement. Souvent, ce travail devait être complété à marée basse par des

voitures tirées par des chevaux. La goélette était alors inclinée sur le côté, à moins que son fond ne soit plat, ce qui deviendra de plus en plus fréquent dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Au XX^e siècle, le moteur marin s'est graduellement substitué à la voile. Le bois de sciage et surtout le bois de pâte sont devenus les principaux produits transportés, en partie grâce à l'essor de l'exploitation forestière sur la rive nord. Mais en général, le cabotage a été de plus en plus limité par l'expansion du camionnage, le trafic ferroviaire et l'apparition de compagnies de navigation.

Réf. : Marie-Andrée Massicotte, «La petite navigation côtière dans notre région» dans *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XI, no 4, juin 1986, pp. 99-108).



Au temps de la voile : goélette de la corporation des pilotes (Bic, 150^e anniversaire)

À droite de la baie, on aperçoit le terrain de golf et le cap aux Corbeaux. À gauche, le cap Enragé ferme l'horizon. Trois îles ajoutent au caractère panoramique de la baie. D'ouest en est, l'îlet d'Amours, l'île Ronde et l'île au Massacre.

L'île au Massacre mérite-t-elle son nom ?

L'événement se serait produit peu de temps avant le premier voyage de Jacques Cartier en 1534, lequel en a pris connaissance en 1535. Une cinquantaine de familles amérindiennes, inquiétées par l'arrivée toute proche d'un groupe ennemi, se seraient réfugiées sur une île (dans une caverne selon certains) située *en travers de la rivière Saguenay*, où elles auraient ensuite été découvertes et massacrées.

De 1871 à 1930, au moins quatre écrivains régionaux ont exprimé des points de vue contradictoires sur cet épisode. De quelle île s'agissait-il? De l'Île-Verte? De l'île aux Basques? De l'une des îles de la région du Bic? Et qui étaient les agresseurs? Les Iroquois traditionnellement considérés si redoutables?

Une légende persistante a donné son nom à l'île au Massacre, qui ferme la baie du Bic. Nul ne l'a présentée en termes plus romanesques que Jean-Charles Taché dans un ouvrage de 1871 intitulé *Trois légendes de mon pays*. Selon cet auteur, les Micmacs ont été les victimes d'un groupe iroquois.

Encore aujourd'hui, un panneau placé le long de la route pointe sa flèche vers l'île.

L'épisode ne se serait-il pas plutôt déroulé à l'île aux Basques, plus rapprochée du Saguenay et connue sous le nom de "l'île de la Guerre" dès le XVI^e siècle?

Les Iroquois, qui se sont plaints de la perte de leurs auprès de Cartier, auraient-ils été victimes plutôt qu'agresseurs?

Ne faut-il pas parler d'une longue succession d'épisodes dans le cadre d'une guerre des fourrures qui s'est intensifiée avec l'arrivée des Blancs?

Au temps de Cartier, les Iroquois étaient présents partout dans la vallée du Saint-Laurent, de Honguedo (Gaspé) à Hochelaga (Montréal). Moins de 70 ans plus tard, en 1603, Champlain ne rencontra que des Algonquiens le long du Saint-Laurent.

Une coalition Algonquiens-Hurons a réussi à expulser les Iroquois de ce vaste territoire, s'assurant le contrôle du commerce des peaux animales et des produits européens...

Réf. : Robert Michaud, *L'Isle-Verte vue du large*, Montréal, Leméac, 1978, pp. 53-59.

Vers l'église :

Les maisons deviennent ensuite plus nombreuses et rapprochées. Un carrefour apparaît. Notons du côté nord de la rue (148, Sainte-Cécile) la présence d'une auberge dont la galerie est ornée de motifs typiques de la seconde moitié du XIX^e siècle: elle a longtemps servi de magasin général et son intérieur a été bien conservé. À côté d'elle (146), la première école du Bic, construite par Archibald Campbell en 1846, existe toujours sous la forme d'un édifice à logements multiples. Mais la rue va bientôt joindre le vieux cimetière, obliquer vers le sud, franchir la voie ferrée (la gare a été détruite en 1966) et déboucher sur la rue Saint-Jean-Baptiste. Celle-ci marque le début d'une nouvelle concentration d'habitations orientées vers le sud, en direction de l'église.



Hier un magasin général, aujourd'hui une auberge (Paul Larocque)

L'église Sainte-Cécile

La rue Saint-Valérien conduit à l'église. À la suite d'un incendie qui avait détruit le temple érigé en 1850, la fabrique du temps a décidé de reconstruire au sud de la voie ferrée sur un site plus élevé, à fond rocheux solide. Contestée à l'époque, cette initiative a fortement contribué à allonger le village vers le sud, en direction d'un coteau dominé à l'ouest par le mont Saint-Louis.

L'église a été inaugurée en 1892. David Ouellet en a dessiné les plans et Joseph Gosselin, de Lévis, a dirigé les travaux de construction. À l'intérieur, la décoration conçue par le chanoine Georges Bouillon a été exécutée par David Ouellet. Elle a été achevée en 1899. Deux vitraux représentant sainte Cécile et saint Germain décorent les murs des chapelles latérales. Un impressionnant baldaquin (illuminé depuis 1953) domine le chœur. Plusieurs signes bibliques ouvragés au couteau ornent la voûte de bois de pin. Le *presbytère* voisin de l'église a été construit en 1893 et rénové depuis.

Le monument représentant le *Sacré-Coeur* a été placé devant l'église en 1918.

Le *cimetière* de la paroisse, agrandi à plusieurs reprises, est situé en contrebas, à la hauteur de la rue Sainte-Cécile. Son site correspond à celui de l'ancienne église de 1850.

Sur le mont Saint-Louis, point le plus élevé du village, se dresse depuis 1924 une *croix lumineuse* à structure de métal. Elle a remplacé une première croix de bois érigée en 1877. Un escalier situé près de l'église y donne accès.

Les moulins Côté : Sur la rue Saint-Valérien, à la hauteur du pont qui franchit la rivière du Bic.

Deux bâtiments s'élèvent à l'ouest de la route, du côté nord de la rivière, en un lieu où celle-ci s'écoule avec fracas.

L'un représente une ancienne scierie, l'autre une ancienne meunerie. Les deux édifices ont un revêtement de planches verticales et sont couverts par un toit de tôle métallique à deux versants.

Dans les deux cas, le rez-de-chaussée était le principal lieu de travail. L'étage servait d'entrepôt.

L'ensemble, qui remonterait à l'année 1883, a déjà comporté une petite fonderie.

PARCOURS HISTORIQUES

Le meunerie est silencieuse depuis 1987. L'écluse et la dalle ont disparu depuis assez longtemps. Un moteur diesel logé au sous-sol de la meunerie alimente aujourd'hui les deux bâtiments en énergie.

Moulange et sciage, deux activités longtemps liées au débit de la rivière. Celle-ci, ne l'oublions pas, a été associée au développement initial du village.

Réf. : Régis Jean, *Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec: évaluation patrimoniale*, ministère des Affaires culturelles, 1989.

La rue Saint-Jean-Baptiste : La rue Saint-Valérien, direction nord, croise la rue Saint-Jean-Baptiste qu'il faut emprunter vers l'est (sortie du village).

Le long du trajet, on observera la succession de quelques maisons ancestrales à toit mansardé.

À la hauteur du petit pont qui franchit la rivière, un semis de petites maisons retient l'attention. On est ici tout près du pont ferroviaire, du site du premier moulin Price, qui a suscité la formation d'un noyau villageois.

Le pont couvert de la rivière Hâtée : Poursuivre sur la 132 jusqu'à environ trois kilomètres à l'est de l'agglomération bicoise (panneau indicateur).

À partir de la 132, on emprunte la route Santerre, direction nord. Il faut traverser la voie ferrée et un parc de maison mobiles (camping de Lavoie) avant d'atteindre la petite rivière Hâtée, près de la pointe Santerre et d'une baie.

Les ponts couverts sont apparus aux États-Unis au début du XIX^e siècle. Les Loyalistes venus au Canada ont contribué à diffuser ce mode de construction principalement au Nouveau-Brunswick et au Québec. Le procédé était avantageux : il permettait de protéger les structures de bois des intempéries, leur assurant une plus grande longévité. Il a d'ailleurs été longtemps en vogue : le ministère de la Colonisation du Québec en a fait construire plusieurs pendant la crise des années trente, en partie pour remédier au chômage. Plus tard, la popularisation du béton et

l'usage des véhicules de plus en plus lourds ont fait abandonner cette pratique.

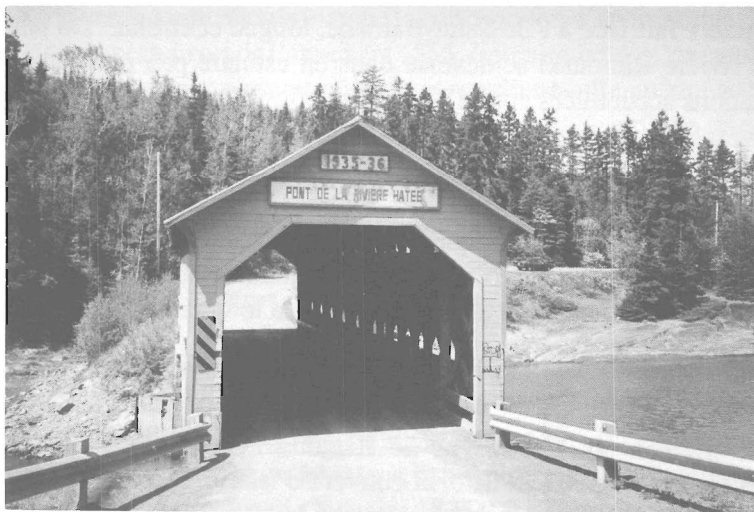
Dans l'Est du Québec, dix-huit ponts couverts subsistent encore. Ils sont tous de type «Town» (du nom de l'architecte américain qui les a conçus), c'est-à-dire que les murs de l'intérieur sont constitués de madriers disposés en treillis (entrecroisés), procédé ajoutant à la force de l'ensemble.

Le pont de la rivière Hâtée, situé en un endroit paisible, dans un environnement agréable, a été construit en 1935-36. Il était plus long autrefois. Un incendie a détruit sa moitié nord en 1973. Des travaux de remplissage ont comblé le vide et seule la moitié sud demeure intacte aujourd'hui.

L'ouvrage est solide. On remarquera le portique peint en vert, le toit de tôle métallique à deux versants terminés par des larmiers cintrés, les madriers disposés en forme de treillis à l'intérieur, les ouvertures éclairant la travée et diminuant la résistance au vent. Des cages de bois remplies de pierre servent de piliers.

Réf. : Euchariste Morin, «Les ponts couverts», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XV, no 1, décembre 1991, pp. 46-47.

Régis Jean, *Évaluation patrimoniale des ponts couverts de la municipalité régionale de comté de Rimouski-Neigette*, MRC Rimouski-Neigette, 1990, 139 p.



Le pont couvert de la rivière Hâtée (Paul Larocque)

fer Intercolonial venait tout juste d'ouvrir la vallée de la Matapédia, voisine de la Baie-des-Chaleurs, à la colonisation. Il fallait donner un centre institutionnel à cette nouvelle région. C'est alors que Rimouski a commencé à perdre son caractère pionnier pour assumer de nouveaux rôles.

Dès la fin des années 1850, la ville est devenue le site d'un bureau d'enregistrement et bientôt un centre judiciaire reconnu, où siégeait une cour supérieure. L'abbé Cyprien Tanguay, digne émule de Charles-François Painchaud à La Pocatière, a œuvré à la création d'un collège industriel (1853), rapidement transformé en collège classique (1863). Pressentant sans doute l'ouverture d'un nouveau diocèse, il a fait construire une église de pierre plus considérable, bénite en 1862. Cinq années plus tard, l'église est devenue cathédrale et le presbytère de la paroisse Saint-Germain a accueilli le premier évêque du diocèse de Rimouski, Mgr Jean Langevin. Plusieurs communautés religieuses ont ensuite contribué à l'essor d'œuvres éducatives et de bienfaisance. Toutes ces implantations ont modifié et resserré la trame urbaine de Rimouski, même si le chemin de fer et la gare marquaient encore, à la fin du XIX^e siècle, les limites atteintes par la ville au sud.

Le développement aurait pu s'arrêter là: qu'on songe à Amos (Abitibi) ou à Nicolet, centres épiscopaux et éducatifs demeurés de petite taille. À Rimouski cependant, l'industrie du bois s'appêtait à atteindre de nouveaux sommets. La compagnie Price y a notamment effectué, à compter de 1900, plusieurs investissements importants. Dans les meilleures années, elle a embauché à Rimouski environ cinq cents employés, bûcherons mis à part. Son envergure régionale a contribué à faire du Bas-Saint-Laurent, au cours de la première moitié du XX^e siècle, la première région productrice de bois de sciage de la province.

Toutes ces activités, conjuguées à celles d'autres scieurs (Perrelle Lumber, moulin Dionne, etc.), ont accéléré le peuplement des abords de la rivière, à partir du barrage jusqu'à l'embouchure. De 1939 à 1941, les dessertes ou paroisses de Nazareth (près du grand moulin, à l'embouchure, rive ouest), de Saint-Robert-Bellarmin (près de la voie ferrée, rive est) et de Sainte-Odile (non loin du barrage, rive est) ont été créées. Les habitations se sont aussi multipliées en direction du quai de l'est, où la paroisse de Saint-Yves a été érigée en 1941.

Marquée par l'essor de l'exploitation forestière, la ville de Rimouski a aussi été associée de très près aux activités de l'entrepreneur Jules-A. Brillant, originaire de la vallée de la Matapédia. Les initiatives de ce financier sont à l'origine de la compagnie de Pouvoir du Bas-Saint-Laurent (1923), de la compagnie Québec-Téléphone (1927), de l'essor du journalisme écrit (*Le Progrès du Golfe*, 1927), de la radio-diffusion (CJBR, 1937) et du développement du transport maritime (1929). Brillant a aussi été partie prenante d'un mouvement plus large qui a provoqué l'essor de l'enseignement professionnel: École des arts et métiers (1935- plus tard Institut de technologie), École de marine (1944), École de commerce (1944-46).

Le 6 mai 1950, un incendie a pris naissance dans la cour à bois de Price Brothers. Poussé par un vent violent, il a franchi la rivière et détruit le tiers de la ville, qui comptait alors 15 000 habitants. En misant sur une importante aide extérieure, on a pu reconstruire mais la compagnie Price, aux prises avec des marchés difficiles et des volumes de bois jugés insuffisants, a graduellement liquidé ses actifs et quitté la région rimouskoise.



Incendie de Rimouski en 1950 (fonds Price, Archives nationales du Québec à Québec)

Depuis ce temps, Rimouski est devenue un centre régional de trente mille

habitants où les activités tertiaires, gonflées par la révolution tranquille, l'emportent et de très loin sur les activités de transformation. Le quai est devenu un secteur tranquille: la marina y capte davantage l'attention que la présence de quelques pêcheurs ou l'arrivage de produits pétroliers. Les abords de la gare, où peu de trains arrêtent, sont paisibles. Près de la rivière, des espaces verts ont une fonction récréative. Centre de services réputé pour ses maisons d'éducation (de la maternelle à l'Université) et de recherche, Rimouski conserve toutefois une partie de sa physionomie d'antan. Un long ruban qui s'étire d'ouest en est, le long du rivage, sur une distance d'environ huit kilomètres, alors que sa largeur demeure presque partout inférieure à deux ou trois kilomètres.

Avant que n'apparaisse le pont de la rivière Rimouski, la 132 devient un boulevard traversant la paroisse de Sacré-Coeur.

La paroisse de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur

Extension à l'ouest du premier rang de Saint-Germain de Rimouski, elle a été érigée en 1875. Sa transformation en quartier résidentiel (surtout développé au sud de la route) est encore récente et son annexion à la ville de Rimouski date de 1967. De 800 habitants en 1950, sa population a vite atteint le chiffre de 3 500 en 1975. À la hauteur de l'église (construite en 1878 et restaurée en 1962), un chemin descend vers le fleuve et la belle plage sablonneuse du rocher Blanc, où s'alignent plusieurs chalets et maisons. Un vaste hôtel s'élevait autrefois en bordure du littoral, au cœur d'une petite station balnéaire qualifiée par les publicistes d' «Old Orchard» de la rive sud.

La paroisse de Nazareth : Tourner à gauche au croisement du boulevard Saint-Germain et de la rue Lausanne, et ensuite à droite sur la rue Lasalle.

Situé sur une terrasse surplombant la voie ferrée, des marais salants et le fleuve, ce quartier était autrefois en bonne partie habité par des ouvriers de la compagnie Price. Peu de temps après la mise en marche, en 1900, du grand moulin de l'embouchure de la rivière Rimouski, cette compagnie a fait construire une quarantaine de petites maisons à l'intention de ses contremaîtres et cadres moyens

sur un promontoire en bordure du fleuve et de la rivière, à l'ouest de celle-ci. Le hameau initial de quatre ou cinq petites ruelles baptisé «Fort Pic» est devenu au fil des ans une trame urbaine assez dense où l'on trouve encore ici et là des maisons - généralement de petite taille - ayant été habitées par les employés du moulin. (Jacques Morin, «Chroniques rimouskoises», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XIV, no 1, déc. 1990, pp. 31-32).

L'église de la paroisse de Nazareth (desserte en 1939 et érigée en 1946) ne tarde pas à apparaître sur la gauche. Elle est installée près du rebord de la terrasse et les occupants du presbytère voisin ont une vue imprenable en direction du nord-est. Pour profiter des mêmes avantages, il suffit de longer le cimetière derrière l'église : un sentier conduit à un petit *belvédère*.

À gauche, l'islet à Canuel, accessible à marée basse, ainsi nommé à cause de celui qui en a été le propriétaire à la fin du XVIII^e siècle.

En face, l'île Saint-Barnabé, où nichent beaucoup d'oiseaux migrateurs. On y trouve l'une des plus importantes héronnières du Québec. La ville de Rimouski est aujourd'hui propriétaire de la plus grande partie de l'île.

L'ermite Toussaint Cartier : de l'histoire à la légende

Toussaint Cartier, originaire de la Normandie, a vécu en ermite sur l'île Saint-Barnabé de 1728 jusqu'à sa mort en 1767. A-t-il voulu expier quelque faute antérieure? Ou oublier une peine d'amour?

On sait qu'il a construit une maisonnette et cultivé un lopin de terre avec la collaboration initiale de Pierre Lepage, seigneur de 1687 à 1754. Il a fort bien accueilli ceux qui lui ont rendu visite et sa réputation, dans la région de Rimouski, était celle d'un homme à la fois dévot et généreux.

Une aussi longue pratique de vie érémitique sur une terre peu hospitalière, balayée par les vents, a frappé l'imagination de ses contemporains et donné naissance à plusieurs légendes. Frances Brookes, romancière anglaise ayant vécu au Canada de 1765 à 1768, a notamment évoqué en termes romanesques la vie de Cartier dans *The History of Emily Montague*.

Hélène Gauthier-Chassé a résumé en ces termes le récit de la romancière:

Elle fait d'abord épouser une dénommée Louisa à Toussaint Cartier. Comme cette jeune fille était promise à un autre et qu'ils s'étaient mariés en secret, Cartier avait dû s'enfuir avec elle au Canada sur un petit navire. Arrivés à la hauteur de l'île Saint-Barnabé, le jeune homme était descendu chercher de l'eau fraîche, laissant sa femme à bord. Soudain une tempête s'éleva et son bateau fut complètement démantelé sous ses yeux. Fou d'inquiétude et de douleur, il reçut peu après le corps de sa femme noyée à ses pieds. Ayant élevé un oratoire sur sa sépulture, il vivait maintenant seul sur l'île suppliant Dieu de venir le délivrer de sa peine et de le ramener près de sa Louisa bien-aimée (Hélène Gauthier-Chassé, **À Diable-vent, Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la Vallée de la Matapédia**, Montréal, Quinze, 1981, pp. 59-60).

Réf. : Yvon Migneault, «La romancière Frances Brooke et l'ermite de l'île Saint-Barnabé», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XIII, no 1, hiver 1988, pp. 3-11.

À droite, la ville s'étire le long du littoral, à partir de la rivière en direction du quai de Rimouski-Est et au-delà.

Le sentier se prolonge tout en bas de la terrasse, invitant à la randonnée. On peut choisir de se diriger vers l'ouest et l'islet à Canuel (1,5 km). On peut aussi marcher vers l'est, atteindre en moins de cinq minutes l'embouchure de la rivière et y observer les derniers vestiges d'un brise-lames où, à marée haute, on chargeait à bord de goélettes les produits forestiers destinés au grand quai visible à l'horizon. Le bois ouvré était ensuite hissé à bord de navires plus considérables.

À partir de l'église, retour sur la rue Lasalle, direction est, jusqu'à la rue Saint-François, qu'on emprunte à droite pour rejoindre le boulevard.

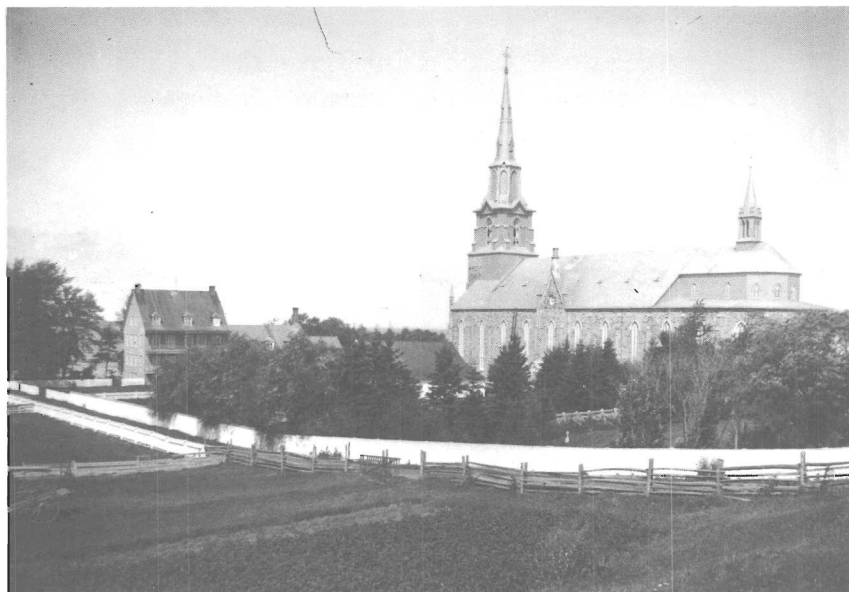
Le secteur de la cathédrale : Poursuivre sa route sur le boulevard, direction est. Traversée du pont de la rivière. Très visible, la cathédrale est située à deux kilomètres de là, au croisement du boulevard et de l'avenue de la Cathédrale.

On peut facilement garer sa voiture dans le stationnement contigu au

Monument des Braves, oeuvre de Jean Bailleul, sculpteur français, dont une souscription a défrayé le coût en 1919 pour perpétuer le souvenir des soldats de la région morts au champ d'honneur durant la Première Guerre mondiale. L'un d'eux a obtenu la croix de Victoria : il se nommait Jean Brillant, était originaire du Bic et avait le grade de capitaine.

Construite de 1854 à 1858, l'église de la paroisse Saint-Germain a remplacé une petite église de pierre (le musée actuel) jugée trop petite. Victor Bourgeau a dessiné les plans, tout comme il avait tracé ceux des cathédrales de Trois-Rivières et de Marie-Reine-du-Monde de Montréal. Déjà à cette époque, on prévoyait la création du futur évêché.

Le style est néo-gothique, à l'instar de l'église de Saint-Patrice à Rivière-du-Loup : contreforts et pinacles, fenêtres à arc brisé. À l'intérieur, le plafond imite la voûte sur croisée d'ogives. Le clocher est d'une finition méticuleuse.



La cathédrale au début du siècle (fonds J.-B. Dupuis no 412)

Cathédrale depuis 1867, l'édifice a été agrandi en 1921: ajout des galeries latérales de la nef, de la galerie du choeur, d'une abside et d'une sacristie. Il a

récemment fait l'objet d'une rénovation. Tout autour du chœur, plusieurs photographies permettent de visualiser la cathédrale d'autrefois.

Immédiatement à droite, le *presbytère*, construit en 1920 sur le site de l'ancien. Vaste, il est le reflet de plusieurs styles. De belles galeries ornées de colonnes contribuent à l'enjoliver. Remarquer notamment celle qui fait face au fleuve, semi-circulaire.

Réf. : Michel Saint-Pierre, «Regard sur l'architecture à Rimouski : le patrimoine bâti», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XI, no 2, déc. 1985, p. 49.

Presque en face, un kiosque touristique offre une brochure patrimoniale où on trouve la liste et l'emplacement d'une série de panneaux explicatifs.

Le musée régional de Rimouski : 35, rue Saint-Germain Ouest.

Le musée présente des expositions variées ayant trait à l'art contemporain, l'ethnologie, l'histoire, les sciences etc. Quelques publications régionales y sont disponibles.

L'édifice est remarquable en lui-même. Construit en 1824, probablement suivant les plans de Thomas Baillairgé, il a été la première église de pierre de Rimouski. Lorsque l'actuelle cathédrale a été ouverte au culte, il a été transformé en collège industriel dans des circonstances difficiles : modifications architecturales effectuées à la hâte, problèmes financiers, inconfort des premiers collégiens...

Cette première initiative du curé Cyprien Tanguay - qui allait devenir un illustre généalogiste - a eu des suites heureuses. Le collège a graduellement été transformé en séminaire diocésain pendant le vicariat de l'abbé Georges Potvin : enseignement du latin en 1863, érection canonique en 1870.

Exigu et mal adapté aux besoins d'une telle institution, l'édifice a été cédé aux Soeurs des Petites Écoles (congrégation diocésaine) qui l'ont habité de 1876 à 1881 et de 1883 à 1907. Les Soeurs de la Charité, dont l'hospice venait d'être incendié, ont ensuite pris la relève et utilisé l'édifice pendant plus d'un demi-siècle.

Pendant longtemps, le couvent Saint-Joseph a été appelé le «couvent gris» à cause de sa couleur, de sa forme générale dépourvue de style. On avait en effet ajouté un étage, procédé à un agrandissement (1938), revêtu les murs extérieurs de bardeaux d'asphalte imitant la brique grise et donné à l'ensemble une forme carrée. En 1969, le «couvent gris» s'est retrouvé sans occupantes et sans vocation. Le projet d'en faire un musée a alors été mis de l'avant. En 1972, au moment de l'ouverture du musée, une importante restauration avait été effectuée et les vieux murs longtemps dissimulés avaient retrouvé leur beauté d'origine. Certes des reconstitutions et autres compromis ont été nécessaires, et l'intérieur n'est plus celui d'une église. Dans l'ensemble toutefois, on a su redonner à Rimouski un élément essentiel de son patrimoine historique tout en créant un nouveau lieu d'animation culturelle.

Réf. : France Lévesque, «Le musée régional de Rimouski : 1972-1982», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. VIII, no 2, avril-sept. 1982, pp. 30-35.

En coll., «Un haut lieu de prière et de culture», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 1, no 2, juin 1974, pp. 3-17.

La rue Saint-Germain Ouest : En direction de la rivière, vers l'ouest.

Ancien chemin du Roi, la rue Saint-Germain a été élargie à quelques reprises, notamment depuis 1950, et accueille aujourd'hui plusieurs maisons de commerce.

Immédiatement à l'ouest du musée se dresse *l'Institut de marine*, autrefois Institut Mgr-Courchesne, initialement construit par les Soeurs de la Charité pour remplacer leur hospice incendié en 1950.

La section de la rue la plus rapprochée de la rivière comprend du côté sud quelques maisons bourgeoises ayant échappé, grâce à un vent du nord-ouest, à la conflagration de 1950. Celle qui est située au 211, *Saint-Germain ouest*, par exemple, a été construite vers 1885, est surmontée d'un beau toit mansardé et décorée de corniches finement dessinées. Elle a été la propriété de Sir Eugène Fiset, qui fut notamment lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Réf. : Michel Saint-Pierre, «Regard sur l'architecture à Rimouski : le patrimoine bâti», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XI, no 2, avril-juin 1985, p. 55.

PARCOURS HISTORIQUES

Près de la rivière, au croisement des rues Saint-Germain ouest et Tessier, une vaste maison moderne construite sur un grand terrain boisé remplace aujourd'hui l'ancien manoir seigneurial incendié en 1950 (voir le panneau explicatif). Le *manoir* avait été construit par Joseph-Ulric Tessier, devenu par alliance matrimoniale (1847) le dernier seigneur de Rimouski. Personnage très connu - il a été maire de Québec, doyen de la faculté de droit de l'Université Laval, député, juge, sénateur, - Joseph-Ulric a été le premier d'une lignée de juristes couvrant cinq générations. Son fils Auguste (1853-1938) a été avocat et maire de Rimouski, ainsi que député (7 mandats - 1889-1907). Son petit-fils Auguste-Maurice (1899-1932) a été juge, député de Rimouski et ministre sous Lomer Gouin. Son arrière-petit-fils Maurice, né en 1913, a été juge, maire, député et ministre, etc...

C'est aussi dans ce secteur voisin de l'embouchure de la rivière que le premier seigneur René Lepage aurait bâti sa maison.



L'ancien manoir Tessier en 1948 (fonds J. G. Lacombe, Archives nationales du Québec à Rimouski)

L'embouchure de la rivière : Emprunter le boulevard de la Rivière vers le sud.

Tout près à gauche, un panneau explicatif rappelle que le grand moulin Price a longtemps débité le bois juste en face, là où s'élève aujourd'hui l'édifice de

l'Hydro-Québec. Le chemin de fer tout proche offrait une alternative au transport maritime. C'est dans la cour à bois du moulin qu'a pris naissance l'incendie de 1950. Un vent violent n'a pas tardé à propager les flammes au-delà de la rivière vers l'est. Bilan du sinistre : plus de 300 édifices détruits dont l'hospice ainsi qu'une partie du séminaire, du palais de justice, de l'hôpital... La ville a même été quelque temps privée d'un pont routier.



Incendie de 1950, vue du site du moulin (fonds Price, Archives nationales du Québec à Québec)

Le boulevard passe *sous le pont de la voie ferrée*. En deçà, du côté gauche, quelques résidences anciennes ont survécu à l'incendie.

Le parc Beauséjour apparaît ensuite à droite. Cet espace de verdure et de calme invite à longer un peu les berges de la rivière, découpée ici par sept petites îles qui faisaient jadis en partie obstacle au flottage du bois. Ces quelques arpents à vocation récréative avaient naguère une toute autre fonction. La paroisse voisine de Saint-Robert-Bellarmin (1941) doit son développement initial à la transformation primaire du bois effectuée non loin de là.

Le «nouveau pont» :

L'exploitation forestière a laissé sur la rivière des traces parfois visibles. On s'en rendra mieux compte en empruntant vers le sud, à partir du Parc Beauséjour, le *sentier piétonnier* qui conduit jusqu'au «nouveau pont» (celui qu'emprunte aujourd'hui un tronçon de la future autoroute Bic-Mont-Joli, actuellement en construction), une randonnée d'environ trois kilomètres (aller seulement) : rapides aplanis, méandres redressés (source d'érosion de certains escarpements), vestiges d'estacades et de petits barrages.

Les automobilistes graviront plutôt *la montée Sainte-Odile* pour ensuite prendre la direction de Bic. Le «nouveau pont» ne tardera pas à apparaître. Au sud, une chute spectaculaire au sommet de laquelle les Price ont construit un barrage et une génératrice au début du siècle. C'est là également qu'ils ont - jusqu'en 1927 - écorcé et broyé le bois pour en faire de la pâte. Sur une distance de quatre kilomètres, un câble aérien propulsé par l'électricité acheminait le produit en balles de 250 livres jusqu'à l'embouchure. Cette initiative aventureuse a notamment exigé, sur la rive est, là où se dresse aujourd'hui un petit pâté de maisons, l'érection d'une quinzaine de «maisons de compagnie» dans un secteur auparavant inhabité. La guerre du papier, qui a conduit à une épuration des actifs engagés dans le secteur papetier à la fin des années vingt, a mis un terme à cette facette des activités rimouskoises de la compagnie.

Pendant longtemps, la montaison du *saumon* a été peu abondante et limitée à la section située en aval du pont. Les saumons remontent aujourd'hui jusqu'à la chute et on peut à l'occasion, si la luminosité s'y prête, les apercevoir du haut du pont. À chaque été, des sportifs adeptes de la pêche à la mouche chaussent leurs cuissardes et patrouillent les fosses accessibles.

Réf. : Léo Bérubé, «Ce que Rimouski doit à sa rivière», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 1, no 3, déc. 1974, pp. 7-8.

Le chemin qui traverse le pâté de maisons descend jusqu'à la rivière en amont de la chute, où le *barrage* existe toujours.

Un site archéologique d'une ancienneté exceptionnelle

Sur une élévation correspondant à une ancienne terrasse marine à l'est du nouveau pont et de la rivière, une fouille archéologique dite «de sauvetage» (construction de l'autoroute) a récemment permis de dégager du sol des outils de pierre et des déchets liés à la taille de cette pierre. Le charbon de bois découvert sur le site a permis d'établir l'âge du campement : 8 150 ans avant notre ère...

Des Grands Lacs à la Gaspésie, il s'agirait de la plus ancienne datation pour un site amérindien de tradition «Plano», terme appliqué aux groupements humains qui vivaient dans la grande plaine nord-américaine à la même époque.

Les glaciers venaient tout juste de disparaître, laissant derrière eux un paysage de toundra propice à la circulation de gros gibiers : le bison dans l'Ouest, le caribou dans l'Est...

Réf. : Claude Chapdelaine et Steve Bourget, «Premier regard sur un site paléoindien récent à Rimouski», *Recherches amérindiennes au Québec*, Vol. XXII, no 1, 1992, 17-31.

Nous avons constaté que l'exploitation forestière a animé les abords de la rivière et contribué, dans ce secteur, à allonger la trame urbaine. Dans le centre de la ville, la poussée vers le sud, lente et moins prononcée, est peu tributaire des activités ferroviaires, à l'opposé de Rivière-du-Loup. Elle doit beaucoup, en revanche, à l'essor d'une série d'institutions religieuses et parfois civiles.

Au début du XX^e siècle, le semis des habitations est devenu plus serré, a escaladé les pentes des rues Rouleau, Saint-Louis, Cathédrale et Belzile, atteint la rue de l'Évêché, franchi la voie ferrée et commencé à envahir la rue Saint-Jean-Baptiste...

À partir du boulevard de la Rivière, on doit emprunter vers l'est, près du viaduc ferroviaire, la rue de l'Évêché. À environ un kilomètre de la rivière, on arrive ainsi à la hauteur du Cégep, au niveau de la première terrasse. Dans un rayon de moins d'un kilomètre, plusieurs sites sont à portée de marche.

L'École des arts et métiers : Prolongement du Cégep, direction nord, le long de la rue Saint-Louis.

Longtemps préoccupées par l'absence d'ouvriers qualifiés dans leur région, les élites rimouskoises ont, dès les années vingt de notre siècle, préconisé la création d'une institution capable d'offrir une formation technique. Jules-A. Brillant, dont les entreprises, contrairement à celles du secteur forestier, avaient recours à un personnel assez qualifié, a pris les devants. Dès 1935, il a fait construire et remettre au Séminaire de Rimouski un édifice devenu une École d'arts et métiers (plus tard Institut de technologie).

De l'autre côté de la rue Saint-Louis s'élevait encore récemment l'ancien édifice de l'École de marine.

Jules-A. Brillant a, le premier, préconisé la formation de marins professionnels à Rimouski. Il a obtenu gain de cause en 1944 et l'école, la troisième du genre au Canada, et la première à dispenser un enseignement en français, a pu ouvrir ses portes. C'est en 1951 que l'édifice de la rue Saint-Louis a accueilli ses premiers étudiants. Sur le toit, sous une coupole de verre, on faisait l'apprentissage de la navigation, de la télégraphie et du radar.

Devenue Institut maritime, l'École loge depuis 1979 à proximité du musée régional de Rimouski, dans l'ex-Institut-Mgr-Courchesne.

Réf.: Nive Voisine, «Jules-A. Brillant et les buts de l'École de marine», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. 1, no 1, octobre 1973, pp. 5-6.

Le Cégep

À l'origine un collège industriel (1855), l'institution est devenue collège classique en 1863, puis séminaire diocésain en 1870. Un édifice inauguré en 1876 a permis de quitter la première église de pierres de Rimouski, où on s'était d'abord installé. En 1881 toutefois, un incendie a tout détruit. Il a fallu recommencer. On a reconstruit, développé le corps professoral, accueilli une clientèle de plus en plus nombreuse...



La construction du séminaire de Rimouski vers 1923 (collection Grégoire Riou, Archives nationales du Québec à Rimouski)

Le collège-séminaire est devenu Cégep en 1968. L'incendie de 1950 a détruit la plus vieille section de l'édifice. Aujourd'hui la façade tournée vers la rue de l'Évêché retient le plus l'attention. Elle date de 1922 et est surmontée de trois clochetons, celui du centre logeant un carillon dont la sonnerie imitait celle des parlements de Westminster et d'Ottawa. Une ornementation de pierre met en valeur la façade et les contours des ouvertures. Une statue de Saint Antoine de Padoue (saint patron de l'ancien collège-séminaire) blottie dans une niche ajoute au relief de l'ensemble.

Réf. : Noël Bélanger, «Les origines du collège-séminaire de Rimouski», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, Vol. V, no 2, juin 1978, pp. 7-10.

Michel Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 50.

Une oeuvre d'envergure régionale

Très rapidement, Mgr Langevin veut faire du collège de Rimouski un petit séminaire; il voudra y joindre bientôt un grand séminaire. Son projet est de faire de cet ensemble une oeuvre commune régionale.

On s'en convainc à la lecture de sa première lettre pastorale du 13 juin 1867. L'évêque

écrit :

Que chaque paroisse du Diocèse, même la plus pauvre, tienne à honneur de maintenir à notre Collège au moins un élève; que les paroisses les plus riches lui en envoient plusieurs; que les hommes influents des divers comtés du Témiscouata, Rimouski, Bonaventure et Gaspé, surtout messieurs les curés, s'intéressent à cette oeuvre capitale, essentielle; que les plus grands efforts soient dirigés vers ce but : et notre Collège de St-Germain de Rimouski prospérera; il sera fréquenté par une jeunesse nombreuse, appliquée, docile et pieuse.

Le 27 décembre 1868, Mgr Langevin pense encore à son séminaire. Il exige maintenant, en plus d'une quête chaque année en juillet, une contribution de quinze sous par communiant, en argent ou en nature. Plusieurs fois par la suite il reviendra à la charge. Chaque année, il publie un «tableau d'honneur» des paroisses les plus méritantes. «Ce sera, écrit-il, un encouragement pour votre paroisse». Quant aux paroisses les moins généreuses, elles sont aussi bien identifiées, pour qu'elles y trouvent, croit-il, «un motif d'être plus généreuses et plus charitables à l'avenir».

Réf.: Texte de René Desrosiers, module des sciences religieuses, Université du Québec à Rimouski.

L'archevêché : À côté du Cégep, rue de l'Évêché Ouest.

Le premier évêque de Rimouski, Jean Langevin, avait fait construire une rallonge de trois étages contre l'un des murs de l'ancien presbytère de la paroisse Saint-Germain. Il y avait établi son Évêché.

À son décès en 1891, Mgr André-Albert Blais, son successeur, a voulu disposer d'un édifice beaucoup plus vaste. Les plans du bâtiment actuel ont été conçus par l'architecte sherbrookoise Jean-Baptiste Verret à partir d'une esquisse initiale dessinée par le chanoine Bouillon, de l'archevêché d'Ottawa. Des entrepreneurs de Saint-Hyacinthe ont été choisis pour l'exécution des travaux, complétés en 1903.

Devenu archevêché en 1946, l'édifice impressionne à la fois par ses dimensions et son élégance. La symétrie qui se dégage de l'ensemble n'a rien de monotone à cause de la galerie à colonnes de l'entrée, des tours situées aux coins ouest et est, des lucarnes à couverture arrondie perçant la toiture.

Les armoiries épiscopales sont inscrites sur le tympan du fronton de l'entrée.

Un terrain bien aménagé, qui prolonge l'espace de verdure adjacent au Cégep, contribue à la qualité de l'environnement de ce secteur de la ville.

Réf. : Madeleine Gauvreau, «L'archevêché de Rimouski», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. VIII, no 1, janvier-mars 1982, pp. 22-23.

Michel Saint-Pierre, *Op. cit.*, 48.



L'avenue de l'Évêché en 1925 (collection Grégoire Riou, Archives nationales du Québec à Rimouski)

La maison Gauvreau : En face de l'archevêché, rue Saint-Germain Ouest.

Elle a été construite en 1906 par le docteur Joseph Gauvreau, qui y a vécu en plus d'y aménager une pharmacie et une clinique d'hydrothérapie. Gauvreau a rapidement quitté Rimouski pour Montréal où il a poursuivi avec une énergie inlassable une carrière aux nombreuses facettes: il a été registraire du Collège des médecins, responsable d'un réseau de cliniques luttant contre la mortalité infantile («L'Oeuvre de la goutte de lait»), membre très actif de la ligue anti-alcoolique de Montréal, et engagé dans plusieurs organismes à caractère social et national. Il s'est aussi fait connaître comme écrivain: biographies, écrits scientifiques, écrits enga-

gés, etc. Sa biographie de Michel Sarrazin, médecin en Nouvelle-France, lui a valu de recevoir le prix David en 1926.

Gauvreau a conservé sa propriété rimouskoise jusqu'en 1918. Elle a ensuite changé de mains à quelques reprises. En 1947, elle a été déménagée au coin sud-ouest du terrain, libérant l'espace nécessaire à la construction d'une station-service. La compagnie Irving, propriétaire depuis 1951, a voulu procéder à sa démolition en 1984 mais ce projet a suscité une forte opposition et le ministère de la Culture, après étude, a classé la maison monument historique.

Un projet en cours de cheminement pourrait bientôt donner à la maison Gauvreau, désaffectée depuis quelques années, une nouvelle vocation.

Le constructeur s'est inspiré de l'architecture victorienne, avec quelques notes d'éclectisme surtout visibles dans la décoration. Avec son toit à pente raide, ses fenêtres hautes et étroites, ses lucarnes coiffées d'une toiture ronde ou rectangulaire, sa tour d'angle ronde surmontée d'un toit conique, l'édifice a une allure élancée et majestueuse. On remarquera l'élégance de la corniche ainsi que des bandeaux de brique disposés au-dessus des fenêtres.

Réf. : Michel Saint-Pierre, «Maison Gauvreau», *Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques du Québec*, T. I, Québec, Les Éditions du Québec, 1990, 511.

Antonio Lechasseur, Michel Saint-Pierre, Jacques Lemay, «Histoire d'une belle rimouskoise: la maison Gauvreau», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol X, no 1, janv.-avril 1984, pp. 7-13.

Sur la rue Saint-Jean-Baptiste Ouest

Parallèle à la rue de l'Évêché, au sud de la voie ferrée, la rue Saint-Jean-Baptiste était naguère située dans une zone aussi agricole qu'urbaine.

Sur la section ouest de la rue, deux importants édifices ont été érigés : le plus à l'ouest - aujourd'hui une résidence pour prêtres retraités - a accueilli *L'École moyenne d'agriculture* (1926), orientée vers la formation des fils, et parfois des filles d'agriculteurs, pour résoudre l'épineux problème de la relève agricole, source

d'inquiétude dès cette époque. L'École, qui mettait 300 arpents de terres cultivées à la disposition de ses élèves, s'est mérité en 1939 la médaille d'or du Mérite Agricole.

Un peu plus à l'est (49 Saint-Jean-Baptiste Ouest), entouré de feuillus, se dresse le *Grand Séminaire*, qui a formé les prêtres diocésains jusqu'en 1969. Construit au cours des années quarante, il a été conçu dans le style préconisé par Dom Bellot, moine architecte français qui a influencé l'architecture religieuse du Québec au milieu du XX^e siècle.

Le secteur de la gare : Sur la rue de l'Évêché à l'est de l'avenue de la Cathédrale.

Jadis, la rue de l'Évêché se nommait «rue de la Station». La *gare* actuelle remonte à 1920. Malgré plusieurs rénovations, l'édifice conserve le style qui a souvent caractérisé ce genre de bâtiment en Amérique du Nord avec son toit à quatre versants allongé de manière à protéger un peu les voyageurs de la pluie et de la neige.

Le manège militaire, aujourd'hui l'Arsenal, construit en 1910, lui fait face sur la rue Saint-Jean-Baptiste. Son architecture imite celle des villas italiennes de la Renaissance : toit à faible pente, larges corniches, etc.



Ancien hôtel Lengan (collection Jacques Morin)

PARCOURS HISTORIQUES

Le vaste *Hôtel Lengan* accueillait autrefois les voyageurs derrière la gare, à l'angle des rues Évêché-Lepage. Il a été transformé en magasin de gros en 1920 avant d'être détruit par un incendie.

En descendant l'avenue de la Cathédrale : À partir de la rue de l'Évêché.

À gauche apparaît l'*Hôtel de Ville*, (1929) naguère un bel édifice aujourd'hui considérablement agrandi et transformé. Tout de suite après, l'ancien *bureau de poste* (1895), comparable à celui de Rivière-du-Loup, conçu par le même architecte (Thomas Fuller), aujourd'hui occupé par le ministère fédéral de la Santé et du Bien-Être Social. En face, à droite, l'**édifice Paul-Émile-Gagnon** (1923), initialement le siège social de la compagnie de Pouvoir du Bas-Saint-Laurent dirigée par Jules A. Brillant.

Tout ce secteur de l'avenue de la Cathédrale - *autrefois rue des Avocats*, - est marqué par la juxtaposition de l'ancien et du moderne: le nouveau palais de Justice, l'actuel bureau de poste et les édifices modernes de la compagnie Québec-Téléphone font pendant aux bâtiments que nous venons de mentionner.

Réf. : Michel Saint-Pierre, «Regards sur l'architecture à Rimouski : le patrimoine bâti», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. XI, no 2, pp. 52-54.



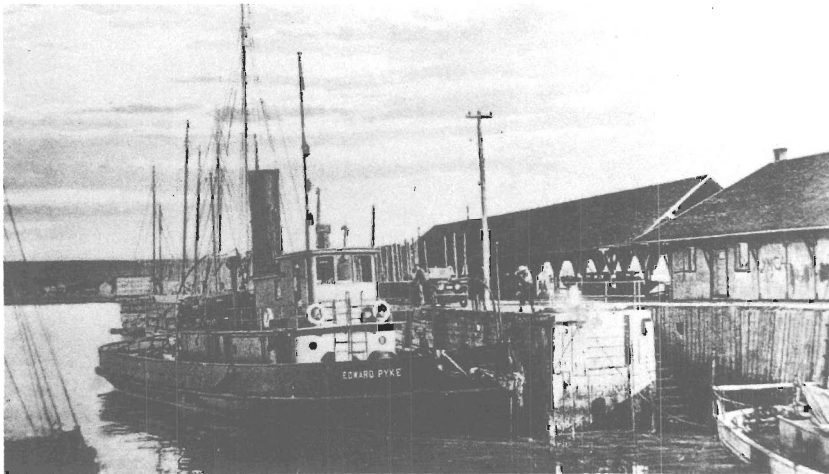
La rue de la Cathédrale au siècle dernier (collection Jacques Morin)

À l'est de l'Avenue, on peut encore circuler, préférablement à pied, en direction de la rue Belzile le long de la rue Saint-Paul (ancienne rue du marché) et des artères voisines, où subsistent encore d'anciennes résidences.

De retour sur le littoral, on peut emprunter le boulevard René-Lepage (plus loin Jessop) qui longe le fleuve, direction est, vers l'extrémité de l'anse. La municipalité de Rimouski-Est entre dans le champ de vision avec son quai, ses réservoirs de pétrole, son aéroport.

Le quai de Rimouski-Est

Au milieu du XIX^e siècle, le petit débarcadère aménagé sur le site actuel apparaissait dépassé. Il fallait voir plus grand. Allait-on choisir le site du Bic, de Pointe-au-Père ou de Rimouski ? L'intervention du député de Rimouski Jean-Charles Taché auprès du gouvernement a définitivement favorisé Rimouski et permis de débloquer le dossier. En 1855, on a donc inauguré un havre beaucoup plus vaste, capable d'accueillir des navires de plus fort tonnage et de mettre la région en contact direct avec les États-Unis et surtout l'Europe.



Une partie du quai de Rimouski au début du siècle (collection Jacques Morin)

Agrandi en 1912, le quai actuel a donc une longue histoire. Il a accueilli les

PARCOURS HISTORIQUES

multiples goélettes vouées au transport de marchandises de toutes sortes: bois sciés, bois à pâte, denrées agricoles, produits d'importation cueillis à Québec, etc.

Il a été, surtout à compter des années 20, le point de départ de liaisons maritimes inter-rives amplifiées par l'essor démographique et économique de la Côte-Nord.

Il a aussi, au terme de plusieurs dragages, accueilli des navires océaniques, notamment pour l'acheminement de produits forestiers vers l'Angleterre. De 1896 à 1917, on y a livré les «malles européennes» lorsque le fleuve était libre de glaces. Celles-ci étaient vite transportées à la gare et acheminées par train dans les diverses régions du Canada.



En canot en face de Rimouski vers 1910 (fonds A.-A. Dechamplain, Centre d'archives et de documentation)

De nos jours, à l'époque des liaisons routières et aériennes, sa fonction économique est moindre. Il connaît néanmoins un certain achalandage: desserte maritime de la Basse-Côte-Nord, livraison de produits pétroliers, port de pêche, point de départ de recherches océanographiques, navigation de plaisance, excursions vers les îles de la région du Bic... Il a été le pivot du développement de la municipalité

de Rimouski-Est, où la paroisse de Saint-Yves a été érigée en 1941.

Réf. : Marguerite Garon, «Un port de mer à Pointe-au-Père, Bic ou Rimouski ?», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. III, nos 3-4, décembre, 1976, p. 29.

La maison Lamontagne : 707, boul. du Rivage, Rimouski-Est (à moins d'un kilomètre à l'est du quai).

Cette maison a été construite vers 1744 à l'occasion du mariage de Marie-Agnès Lepage, fille de Pierre, deuxième seigneur de Rimouski. Quatre générations de Lamontagne plus tard l'ont habitée. Aujourd'hui monument historique, elle a été restaurée en 1980. Il était temps : on s'apprêtait à la démolir après qu'elle eut servi pendant quelques années à entreposer de la machinerie agricole.

Outre son ancienneté, la maison Lamontagne se distingue à cause de sa conception architecturale d'origine médiévale, empruntée à des régions telles la Normandie et la Bretagne mais rapidement abandonnée ici sous l'influence du climat. Assise sur un solage de pierre au niveau du sol, elle est constituée de grosses pièces de bois verticales espacées d'environ 20 centimètres, entre lesquelles on a effectué du remplissage : pierres, glaise, etc. Contrairement aux maisons françaises érigées selon cette technique dite de «colombage pierroté», on a ajouté ici un revêtement de planches, concession faite à nos hivers rigoureux. La toiture à bardeaux est percée de lucarnes du côté sud et d'une cheminée. La section est du bâtiment, construite en poteaux sur soles, est plus récente (1810) et correspond à l'ajout d'une cuisine d'été.

À l'intérieur, des meubles d'époque ont redonné aux différentes pièces leur fonction d'origine. Il faut souligner au rez-de-chaussée l'importance de la salle commune, munie d'unâtre profond. La quincaillerie ancienne, poignées, pentures, gonds, a été refaite selon les modèles d'époque, de même que la cheminée.

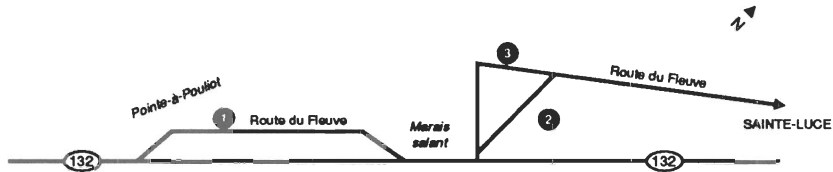
La maison Lamontagne témoigne de manière exceptionnelle des origines du peuplement de la région. Elle est aussi un lieu animé : en plus d'y expliquer diverses facettes de l'histoire et de l'architecture, on présente, à l'occasion, des spectacles.

Réf. : Paul Gagnon, «Maison Lamontagne», *Les chemins de la mémoire, monuments et sites historiques*, 512.

Nil Vermette, «Une technique inusitée : la maison Lamontagne», *Continuité*, hiver 1983, p. 24.

À moins d'un kilomètre à l'est de la maison Lamontagne, on quitte Rimouski-Est pour entrer, sans trop sans rendre compte, dans Pointe-au-Père.

POINTE-AU-PÈRE



- 1 Cimetière des naufragés
- 2 Sanctuaire
- 3 Phare et Musée de la mer

Le Père Henri Nouvel, Jésuite, a donné son nom à Pointe-au-Père. À l'automne 1663, pendant l'une de ses nombreuses tournées missionnaires, il aurait célébré la messe sur la côte. Longtemps toutefois, les lieux ont été pratiquement déserts. Il a fallu attendre le débordement vers l'est de la population de Rimouski pour que s'installent les pionniers de Pointe-au-Père. Pour cultiver le sol, ils n'ont sans doute pas eu la tâche facile : la côte était très exposée aux vents froids de l'ouest et du large; plusieurs savanes d'un égouttement difficile limitaient les étendues cultivables. Un grand nombre de colons ont boudé le territoire concédé en 1696 à Pierre Lessard - Barbe Fortin (seigneurie La Mollaie), préférant aller plus à l'est, vers Sainte-Luce, ou encore plus au sud, vers Saint-Anaclet-de-Lessard (paroisse érigée en 1858).

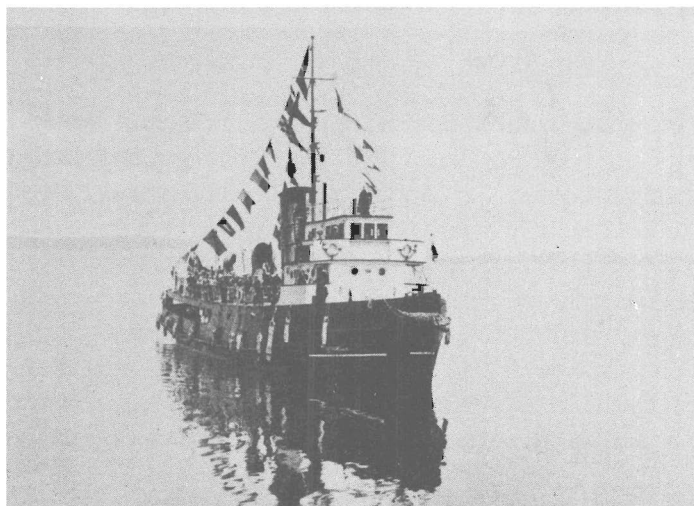
Encore en 1882, année de l'érection canonique de la paroisse Sainte-Anne de la Pointe-au-Père, la population ne s'élevait qu'à 242 habitants. Pourquoi dans ces conditions créer une nouvelle paroisse ? Il faut voir ici l'influence de Jean Langevin, premier évêque du diocèse de Rimouski. Depuis quelques années, Pointe-au-Père avait commencé à devenir un centre diocésain de pèlerinages consacrés à sainte Anne.

On voulait y développer encore davantage les manifestations collectives de la foi, faire de Pointe-au-Père un lieu de renouvellement de la spiritualité. Aussi n'a-t-on pas tardé à construire un chemin reliant l'église au chemin de fer Intercolonial. Le premier curé résident, Majorique Bolduc, n'a pas non plus hésité à prendre son

PARCOURS HISTORIQUES

baluchon pour se faire prêtre-quêteur et propagandiste, sillonnant par exemple les routes de la Nouvelle-Angleterre...

Centre de pèlerinages, Pointe-au-Père est aussi devenu, à compter de 1906, un important poste de pilotage en lieu et place du Bic. Jusqu'en 1959, goélettes et «steamers» ont transporté les pilotes vers les navires qui les attendaient un peu au large. Un quai en eau profonde d'une longueur de 800 pieds a facilité les liaisons maritimes. Tout près, un phare initialement construit en 1856 permettait aux marins de s'orienter en plus d'offrir un service hydrographique (marées, courants, etc.). L'implantation d'une station Marconi a permis la télégraphie sans fil...



Le «Citadelle», bateau des pilotes à Pointe-au-Père (collection Jacques Morin)

Malgré ces activités, Pointe-au-Père avait encore, à la fin des années cinquante, une population inférieure à 500 habitants. Elle en compte aujourd'hui plus de 4 000 à titre de banlieue-dortoir de Rimouski. La très vaste majorité des nouveaux-venus se sont installés dans des quartiers résidentiels au sud de la route. Sur la pointe orientée vers la mer, les pèlerinages sont moins fréquents qu'avant et le seul auxiliaire à la navigation encore présent est le phare, automatisé depuis quelques années. Tout ce secteur conserve néanmoins une partie de son cachet d'antan.

Le cimetière des naufragés de l'Empress of Ireland : Emprunter la petite rue du Fleuve, première sortie à gauche après la maison Lamontagne.

Rapidement apparaît une pointe appelée *pointe à Pouliot*, où une croix érigée vers 1915 aurait permis, dit-on, de mettre un terme à une invasion de sauterelles...

Un peu plus loin, à droite, surgit un monument. Le 29 mai 1914, par temps brumeux, alors qu'il venait de débarquer son pilote pour prendre le chemin du large, un luxueux paquebot de la compagnie Canadien Pacifique, l'Empress of Ireland, est entré en collision avec un charbonnier norvégien, le Storstad. En moins de quinze minutes, il a coulé au large de Pointe-au-Père, entraînant dans la mort 1 027 personnes. Seulement 450 passagers ou membres de l'équipage ont survécu au naufrage.

Les corps qui n'ont pu être identifiés ou réclamés (88 au total) ont été inhumés sur ce lopin de terre, au centre duquel la compagnie Canadien Pacifique a fait ériger un monument funéraire.

Le désastre est survenu deux années après celui du Titanic. À cette époque, l'ère des grands paquebots, stimulée par les grandes migrations intercontinentales, battait son plein. À chaque année, environ 300 d'entre eux se présentaient à Pointe-au-Père pour y chercher ou déposer leur pilote. Le service océanique du Canadien Pacifique, créé en 1903, s'était rapidement développé. Avec ses 14 000 tonneaux et sa longueur de 550 pieds, l'Empress of Ireland était alors le fleuron de la flotte de cette compagnie.

Le naufrage de l'Empress of Ireland

Aussi haut dans sa partie émergée qu'un édifice de deux étages, aussi long que deux terrains de football mis bout à bout, aussi large qu'une route à quatre voies, ce palais flottant appelé Empress of Ireland avait certes une stature imposante. La magnificence de ses salles de bal, de ses salles à manger et de ses cabines, sans mentionner son terrain de cricket, le rangeait parmi les plus prestigieux paquebots du monde. Il avait été construit en 1906 pour le Canadien Pacifique par la Fairfield Shipping

Company de Glasgow ; c'était le navire jumeau de l'Empress of Britain. (Paul Murray, «Le naufrage de l'Empress», Horizon Canada, Québec, Centre d'études en enseignement du Canada, 1988, tome II, 380).

Le 28 mai 1914, vers 4h20 de l'après-midi, l'EMPRESS OF IRELAND levait l'ancre à Québec sous la direction du pilote Adélard Bernier. La descente du fleuve se fit par temps calme et clair; quand arriva la nuit, les étoiles se mirent à briller au firmament. Mais, à deux reprises, une légère brume s'éleva qui obligea le capitaine à ralentir la vitesse de moitié et à faire entendre la sirène du navire, entre l'île Rouge et le Bic, puis entre Bic et Pointe-au-Père.

Vers 1h30 du matin, le pilote Bernier quittait l'EMPRESS pour l'EUREKA qui l'attendait à un mille environ au nord de la bouée à gaz de la Pointe-au-Père. Le temps étant redevenu clair, l'EMPRESS regagna le large à haute vitesse, à 17 ou 18 noeuds à l'heure. Le navire poursuivait sa course depuis quelque temps quand, tout à coup, apparurent les feux de tête du mât d'un steamer, qui se trouvait approximativement à six milles de distance. C'était le STORSTAD ainsi que le prouvera la suite des événements.

Le temps était toujours beau et clair. À ce moment, le capitaine Kendall se rendit sur le pont supérieur pour vérifier la direction de son navire. Il constata, d'après les lumières du STORSTAD, que la course de ce dernier permettrait aux deux navires de se rencontrer sans encombre de tribord à tribord. Quelques instant plus tard, le capitaine Kendall aperçut le feu vert du STORSTAD. Mais, au même moment un banc de brume venant de la côte diminua l'éclat des feux du STORSTAD. Aussitôt le capitaine Kendall ordonna de stopper le navire et de faire machine arrière à toute vapeur. La sirène se fit entendre par trois fois, signalant par là la manoeuvre qui venait d'être effectuée. Une minute après, tous les feux du STORSTAD disparaissaient dans le brouillard.

De part et d'autre, il y eut échange de coups de sirène en signe d'avertissement. Mais, tout à coup, le capitaine Kendall aperçut de nouveau les lumières du STORSTAD qui n'était qu'à une centaine de pieds de distance. Au moyen d'un porte-voix, il cria au commandant du STORSTAD de faire machine arrière à toute vitesse, ce qu'il fit aussitôt en lançant trois coups de sifflet. Dans l'espoir d'éviter ou au moins de diminuer les effets d'une

collision, le capitaine de l'EMPRESS ordonna à ses hommes d'avancer à toute vapeur et de tourner vite à bâbord. Mais le STORSTAD continuant sa course assez rapidement, à 10 noeuds environ, vint heurter l'EMPRESS au flanc droit, entre ses deux cheminées; il enfonça ses ponts d'acier jusqu'à une profondeur de 15 à 20 pieds.

Le capitaine Kendall fit immédiatement arrêter les machines et demanda au commandant du STORSTAD de continuer sa route à toute vitesse. Mais, quelques instants après les deux navires se séparèrent. L'EMPRESS OF IRELAND penchant fortement sur sa droite, tenta alors d'avancer à toute vitesse vers la côte pour aller s'échouer. Par malheur ses machines firent défaut et, soudainement, toutes ses lumières s'éteignirent. Le navire infortuné sombra en moins de 15 minutes après la collision survenue vers 1h55 du matin, le 29 mai 1914. (Lionel Pineau, «Le naufrage de l'Empress of Ireland», Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, vol. 1, no 4, décembre 1974, pp. 2-3).

Marais salant : Situé là où la rue du Fleuve rejoint la 132. Le Musée de la mer (voir plus loin) offre les informations nécessaires. Des randonnées guidées sont aussi organisées.

On trouve quelques autres marais salants le long des côtes du Bas-Saint-Laurent. Celui-ci pourtant se distingue : situé dans une baie facilement accessible, il est bien protégé de l'action des courants, des vagues et des glaces; il est borné au sud-ouest par une pointe qui accueille beaucoup d'oiseaux migrateurs, plus particulièrement le canard noir.

Le marais salant de Pointe-au-Père est aujourd'hui une réserve faunique nationale.

Réf. : Jean-Pierre Fillion, **Le marais salant de Pointe-au-Père**, fascicule du Regroupement pour la conservation du marais de Pointe-au-Père.

Le Sanctuaire de Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père

Construite en 1874, une première chapelle a été consacrée à sainte Anne. On

ne doit pas s'en étonner. Dès le XVII^e siècle, les Jésuites se sont faits les propagandistes de sainte Anne en Nouvelle-France, particulièrement dans la seigneurie de Beaupré. Plus tard, plusieurs populations ont choisi sainte Anne pour patronne. En 1876 le Pape IX a accepté de placer la province ecclésiastique de Québec sous le patronage de cette sainte à laquelle les marins et les Amérindiens vouaient par ailleurs un culte particulier.

À Pointe-au-Père, une relique a été acquise dès les débuts, des pèlerins ont fréquenté le site et des rumeurs de guérison ont commencé à circuler. L'évêché a activement soutenu ces manifestations pieuses : l'érection canonique a été décrétée en 1882 et une église-sanctuaire a été inaugurée en 1884. Le mouvement était lancé, soutenu par la publication du *Messager de Sainte-Anne* (1882-1940) et d'un cérémonial spécifique.

De 1903 à 1967, des Pères Eudistes, appuyés par des religieuses de la congrégation des Filles de Jésus, ont pris en charge la cure et l'animation pastorale. Ils ont notamment accueilli des Montagnais de la Côte-Nord au début du siècle. En 1959, on a décidé de construire un nouveau temple en constatant la détérioration avancée de l'ancien. L'église actuelle peut contenir 800 personnes. Extérieurement, ses formes évoquent l'art roman. Son revêtement extérieur de granit rose est décoré de pierre à chaux. Son clocher muni d'un carillon automatique s'élève à 153 pieds. On peut voir plusieurs ex-votos à l'intérieur.

Depuis plus d'une cinquantaine d'années, un petit parc borde le sanctuaire. Une fontaine (qui remonte aux premiers temps du sanctuaire), un calvaire (1907), un monument au Sacré-Coeur (1918), un monument à sainte Anne (1932), une grotte de la Madone (année mariale de 1954) font partie des éléments extérieurs proches du temple. La bénédiction de chacun d'eux a donné lieu à de grandes manifestations de piété célébrées avec apparat.

On dit des deux canons placés de part et d'autre du calvaire qu'ils proviennent de la flotte de l'amiral britannique Hovenden Walker, échouée sur les récifs de l'Île-aux-Oeufs en 1711.

Aujourd'hui, le sanctuaire de Sainte-Anne est principalement un centre diocésain de prières et de rencontres.

Réf.: Antonio Lechasseur, «Les pèlerinages de Sainte-Anne de la-Pointe-au-Père : Reflets d'une mentalité religieuse», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol. III, no 1, mai 1976, pp. 22-26.

Le Musée de la mer : 1034, du Phare.

À partir de l'église, la route conduit jusqu'à la mer, près de laquelle un *calvaire* a été érigé en 1934. On tourne à gauche, en direction du phare et du quai.

Le musée est établi depuis 1982 sur le site du phare. On y privilégie des thématiques associées à l'histoire maritime : le pilotage, les phares, les communications maritimes et les naufrages (dont celui de l'*Empress of Ireland*, reconstitué à l'aide de plusieurs pièces de collection). Le musée s'intéresse aussi à l'histoire naturelle des milieux marins : océanologie, océanographie, etc. Des visites guidées de l'ancien phare sont offertes aux visiteurs.

Le phare : Désigné monument historique en 1976 et restauré en 1978 par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada.

Un premier phare avait été construit en 1859 à cet endroit par la compagnie de navigation *Montréal Steamship*, chargée de transporter le courrier outre-mer. Le gouvernement canadien n'a pas tardé à racheter (1861) cette installation juchée au sommet d'une maison, qui utilisait des lampes à l'huile de charbon (kérosène) projetant une lumière fixe.

Incendié en 1867, ce phare a vite été remplacé par un second qui lui ressemblait. L'éclairage a cependant été graduellement amélioré à la grande satisfaction des pilotes, qui ont pu, à compter de 1890, apercevoir la lumière à une distance de douze milles.

Le phare actuel, le troisième, a été construit en 1909, à une époque où le trafic sur le fleuve, alimenté par les migrations humaines et la hausse des exportations, le justifiait amplement. De forme octogonale, il est fait de béton armé et huit arcs-boutants le soutiennent. À marée haute, il domine la mer de 91 pieds. Son feu, visible

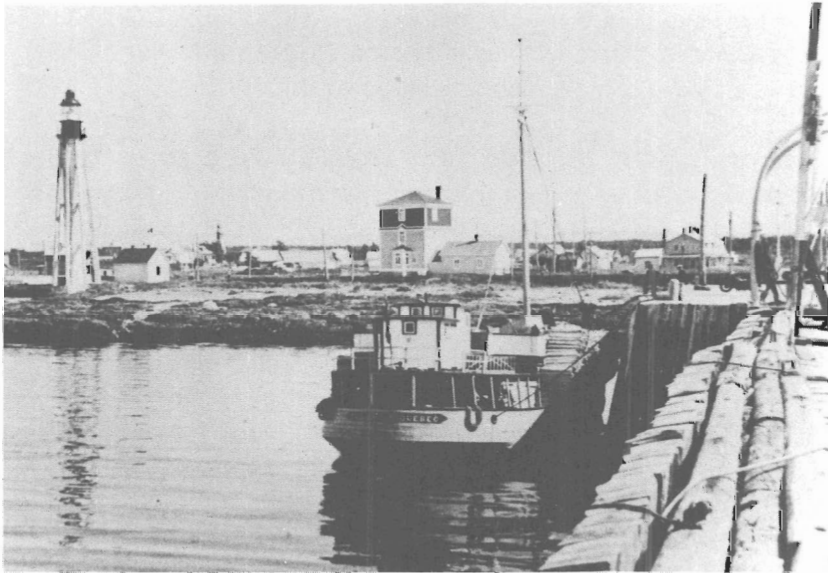
PARCOURS HISTORIQUES

à une distance de quinze milles, utilisait...

à la fois le principe de la réfraction de la lumière, qui est concentrée grâce à des lentilles, et le principe de la réflexion au moyen des prismes qui captent les rayons lumineux qui s'échappent vers le haut de l'appareil et les projettent en faisceaux parallèles au rayon principal et ce avec une beaucoup plus grande efficacité que ne le feraient des miroirs. (Jean-Charles Fortin, «Les phares de Pointe-au-Père» dans Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, V, VIII, N° 3, octobre-décembre 1982, p. 60).

Un mécanisme complexe et lourd, qu'il fallait remonter à la manivelle aux six heures, permettait de montrer quatre éclairs à toutes les sept secondes et demie.

En 1975, un nouveau phare entièrement automatisé, sans gardien, produisant un éclair à toutes les dix secondes, a remplacé celui de 1909.



La goélette Yvan C. du capitaine Gérard Côté au quai de Pointe-au-Père vers 1940 (collection Jacques Morin)

Le canon et le hangar du signal de brume :

Les brouillards ont toujours été fréquents dans la région. Un signal sonore a souvent dû être utilisé. Au début, un *canon* chargé d'une livre de poudre faisait feu à chaque demi-heure. Aujourd'hui disposé près du phare, il a été construit vers 1825 à des fins militaires avant d'être recyclé à Pointe-au-Père. Plus tard, un signal à bombes explosives - une charge de poudre, une mèche suspendue au bout d'une longue perche... - a fait entendre ses détonations. C'est au début du vingtième siècle que le signal de brume a été produit à l'aide d'un diaphone à air comprimé, appareil volumineux placé dans un hangar localisé à l'est du phare et de l'ancienne maison du gardien (Musée de la mer).

Réf. : Paul Lemieux, «Les installations maritimes de Pointe-au-Père en 1910», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*. vol. IX, no 2, oct.-déc. 1983, pp. 74-79.

Autrefois sur la pointe : un petit complexe d'éléments auxiliaires à la navigation

Les activités de pilotage sur le fleuve ont longtemps été pratiquées de façon anarchique : effectifs trop nombreux, pilotes sans formation, compétition très vive. Avec le temps, dans des conditions périlleuses, on a attendu les navires de plus en plus loin au large. Nombreux sont ceux qui y ont laissé leur vie. Et même si Bic était la seule station reconnue, plusieurs pilotes ont fréquenté les parages de Trois-Pistoles, Pointe-au-Père, Sainte-Luce ou Matane.

La situation a changé à compter de 1860: transport obligatoire des pilotes par goélettes, établissement d'un système de rotation... Les armateurs ont aussi commencé à faire pression pour que la station de pilotage soit transportée à Pointe-au-Père. Le phare construit en 1859 offrait un meilleur repère visuel que les îles du Bic. La pointe était rapprochée de la haute mer et pouvait faire économiser un temps précieux. Déjà par ailleurs, quelques pilotes installés dans le secteur (principalement ceux de la «Allan Line») exprimaient leur satisfaction. Parmi eux, une figure pittoresque: John Mc Williams, à la fois gardien de phare, pilote et maire de Pointe-au-Père, dont le petit bateau à rames et à voile avait une silhouette familière à plusieurs...

Le transfert de la station n'a été effectué qu'en 1906, après la construction d'un quai en eau profonde d'une longueur de 800 pieds. Ce geste a été accompagné ou suivi d'une série d'autres: en 1909, une Station Marconi (télégraphie sans fil) a été aménagée à l'ouest du phare, sur une pointe de terre s'avancant dans le marais salant; en 1923, la station de quarantaine de Grosse-Île, en aval de Québec, a été déménagée sur la pointe... On était désormais en présence d'un petit complexe d'éléments auxiliaires à la navigation. Autour du phare s'élevaient plusieurs bâtiments, dont quelques hôtels et maisons de commerce aujourd'hui disparus.

En 1959, peu de temps après l'ouverture de la voie maritime du Saint-Laurent, un nouveau transfert a été décidé, cette fois en faveur du village des Escoumins sur la Côte-Nord.

Après le départ des pilotes, il a souvent été question de créer un terminus maritime hivernal à Pointe-au-Père. On a aussi pendant quelques années accueilli un traversier brise-glaces (Le «Père Nouvel»). Ces projets ont graduellement été abandonnés.

Aujourd'hui, la pointe, son phare et son quai représentent un secteur beaucoup moins animé qu'autrefois.

Réf. : Jean-Charles Fortin, «La grande navigation et les installations de Pointe-au-Père», Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent, vol. VIII, no 23, oct.-déc. 1982, pp. 53-92.

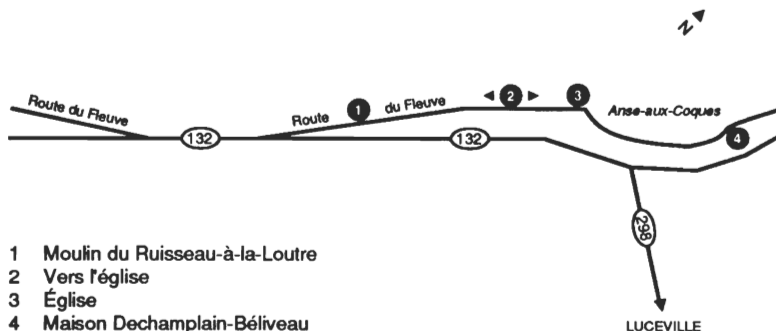
À partir de Pointe-au-Père, poursuivre lentement sa route le long de l'ancien chemin Royal : contigu à la mer, populaire auprès des cyclistes, il est aussi bordé de maisons ancestrales dont plusieurs ont été habitées par des pilotes.

Sur environ 200 mètres, il faut rejoindre la 132, puis la quitter à nouveau au premier croisement à gauche.



Le quai de Pointe-au-Père en 1930 (collection nationale de photographies, Archives publiques du Canada)

SAINTE-LUCE-SUR-MER et LUCEVILLE



À l'origine, le territoire de la future paroisse de Sainte-Luce faisait à la fois partie de la seigneurie Lessard et de la seigneurie Lepage-Thibierge, toutes deux concédées en 1696. Un siècle plus tard, lorsque Joseph Drapeau a acquis les deux seigneuries, cet espace était encore pratiquement inhabité. Les pionniers sont venus au début du XIX^e siècle. Ils s'appelaient Gagnon, Morin, Ross, Desrosiers, Dechamplain... Ils ont précédé de peu un essaimage plus considérable, qui a commencé à délester de leurs surplus démographiques dans maintes paroisses du haut de l'estuaire. En 1825, 368 personnes vivaient au fond de l'anse aux Coques ou tout près, en bordure du chemin du Roi. Elles caressaient déjà le projet de fonder une paroisse, de construire une église. Mgr Claude-Bernard Panet, évêque de Québec, a érigé la paroisse en 1829 (nommée Sainte-Luce en l'honneur de la seigneuresse Luce-Gertrude Drapeau, fille de Joseph) et choisi le site de l'église, sur la pointe ouest de l'anse aux Coques. Une chapelle provisoire a été convertie en presbytère lorsque le temple actuel a été ouvert au culte en 1840. Dans la nouvelle paroisse, on n'a pas tardé à ouvrir des chemins vers le sud, où se trouvaient les meilleures terres. On y a cultivé le sol, produit du blé, transformé le blé en farine. Les moulins se sont succédés : à l'anse au Lard, au troisième rang ouest, plus tard au ruisseau à la Loutre. Les surplus obtenus, assez importants, ont été expédiés et vendus jusqu'à Rimouski. Au terme d'une croissance rapide, Sainte-Luce était devenue en 1861 une paroisse agricole de plus de deux mille habitants.

Puis est venu le temps des démembrements avec la création de nouvelles

paroisses : Saint-Anaclet (1859), Saint-Donat (1869), Pointe-au-Père (1882)... À partir de Rimouski, le tracé de l'Intercolonial s'est par ailleurs écarté du littoral pour gagner la vallée de la Matapédia et les Maritimes. À la hauteur de Sainte-Luce, la voie ferrée a suivi le deuxième rang et la gare a été construite à plus de trois kilomètres du littoral et de l'église. Autour d'elle, une agglomération a pris forme, future Luceville (municipalité depuis 1918, paroisse érigée depuis 1945). C'est là qu'allaient désormais s'établir les principaux commerces et la majorité des petites industries (tanneries, moulins à scie, meuneries, fromageries).

L'Intercolonial a aussi accéléré les transformations agricoles. Plus commercialisable, la production laitière a détrôné le blé. Et surtout, la pomme de terre a pu être produite à grande échelle sur les terres sablonneuses de la paroisse, conférant à cette dernière une réputation méritée dans la province.

Le littoral n'est pas pour autant devenu un désert. Les cultivateurs du premier rang ont été les témoins, et parfois les bénéficiaires, de l'arrivée de touristes de plus en plus nombreux au début du XX^e siècle. Tant dans le village qu'au fond de l'anse aux Coques, auberges et chalets se sont déployés. L'été est devenu synonyme de baignades, de promenades à pied, à bicyclette ou en voiture, de pêches à l'éperlan sur le quai érigé en 1911 à deux pas de l'église...

Le moulin du ruisseau à la Loutre : À un kilomètre et demi avant le village, en bordure du fleuve à proximité d'une aire de repos.

Ce bel édifice de pierres a remplacé en 1850 un premier moulin banal devenu vétuste au point de susciter protestations et pétitions de la part des censitaires. À cette époque, Sainte-Luce était encore une paroisse du bord de l'eau, et les principaux établissements artisanaux jalonnaient le chemin Royal. Face au moulin banal, alimenté par le même ruisseau, s'élevait un moulin à carder et à fouler (1841), de même qu'une petite scierie aujourd'hui disparus.

Le moulin qu'on aperçoit a tourné jusqu'en 1926. La section est servait de résidence au meunier. L'ouest de l'édifice abritait les mécanismes: bluteau (sous-sol), chambre des meules (rez-de-chaussée), crible et smotte (étage)... L'écluse et plusieurs composantes du mécanisme ont disparu, mais on peut encore apercevoir

PARCOURS HISTORIQUES

une partie de la dalle (reconstituée en 1982, de même que la grande roue) au sud du petit pont qui franchit le ruisseau. Jadis, elle communiquait avec le moulin à la hauteur du rez-de-chaussée.

Parmi les nombreux propriétaires du moulin figure le nom de Joseph-Ulric Tessier, héritier des droits seigneuriaux de la famille Drapeau en vertu de son mariage.

Le gouvernement du Québec a acheté le terrain et l'édifice en 1927 pour en faire l'un de ses plus anciens bureaux d'informations touristiques. En 1991, le site est devenu une propriété privée.

Réf. : Jocelyne Saint-Laurent et Louise Proulx, *Il était une fois... Le moulin du ruisseau à la Loutre, Sainte-Luce*, La Corporation de la seigneurie Lepage-Thibierge, oct. 1982, 28 p.



Moulin du ruisseau à la Loutre (ministère de la Culture)

Vers l'église : Entrée progressive dans le village, mince cordon parallèle au fleuve.

Parmi les maisons d'autrefois visibles dans le secteur ouest du village, on

remarquera :

- l'ancienne étude du notaire Jean-Bernard Pelletier (85, rue du Fleuve), construite avant 1850 : toit à deux versants, grands larmiers.
- l'ancienne maison des pilotes Lavoie (83, rue du Fleuve), qui remonte à la fin du XIX^e siècle : avec ses briques, son toit mansardé, ses lucarnes et son style éclectique, elle fait contraste avec ses voisines. Longtemps surnommée «La Vigie».
- tout de suite après, une maison très longue dont la section est, de construction plus récente, a servi de magasin général à Jean-Baptiste d'Anjou à la fin du XIX^e siècle. Toit à deux versants, deux cheminées, quatre lucarnes : on a su élargir la maison en respectant une certaine intégrité architecturale. La section ouest aurait été construite peu avant 1850. Elle est actuellement abandonnée.



La première école de Sainte-Luce (Paul Larocque)

- un peu plus loin à gauche, une maison carrée au revêtement de planches, au toit plat, à la façade décorée : il s'agit d'une résidence construite en 1916 et convertie en «Hôtel des Peupliers» à compter des années vingt, pour accommoder les estivants.

Réf. : Nelson Dumais, *Autrefois Sainte-Luce...* Corporation de la seigneurie Lepage-Thibierge, 1979, 24 p.

L'église Sainte-Luce : À l'extrémité ouest de l'anse aux Coques.

L'église de Sainte-Luce a été classée monument historique en 1955. Elle est construite sur une pointe avancée vers la mer. À proximité, on remarquera l'ancienne maison du bedeau, le cimetière et un petit quai (1911) accessible à marée haute.

La paroisse de Sainte-Luce a été érigée canoniquement en 1829 et une chapelle temporaire a accueilli les fidèles à cet endroit dès 1832. La permission de construire une église a été obtenue en 1836. Dès cette année-là, Thomas Baillairgé a dessiné les plans. Pour se conformer à la demande des paroissiens, il a privilégié une forme rectangulaire sans transepts: la nef est donc d'un seul vaisseau que prolongent un chœur plus étroit et un chevet plat.

La façade actuelle date de 1914 et a été conçue par les architectes David Ouellet et Pierre Lévesque, conformément au goût du jour. À cette occasion, un clocher surmontant une volumineuse tour carrée a remplacé l'ancien, dont la forme fuselée avait alimenté quelques controverses. La statue de sainte Luce ornant la façade est de Louis Jobin (1915).

À l'intérieur, les travaux de sculpture, effectués sur une longue période, juxtaposent plusieurs styles. André Paquet, collaborateur de Baillairgé, a sculpté la voûte, le retable, la chaire et le banc d'oeuvre de 1845 à 1850. Louis-Adolphe et Pierre Dion ont réalisé le tabernacle du maître-autel en 1870. David Ouellet a exécuté les fonts baptismaux, une oeuvre monumentale, en 1884.

Toiles et vitraux sont également renommés. La seigneuresse Drapeau a offert le tableau de sainte Luce, oeuvre du peintre Antoine Plamondon (1842). Sénécal Fréchon et Cie a produit six toiles (1883-1890) dont les thèmes évoquent le Nouveau Testament. Enfin, de 1917 à 1920, la maison montréalaise Henri Perdriau a conçu quelques vitraux justement renommés pour leur valeur esthétique, qui ornent la nef, le sanctuaire et la façade.

Réf. : Guy-André Roy, «Église de Sainte-Luce», *Les chemins de la mémoire, Monuments et sites historiques*, 514-515.

Arrivée ensuite à l'anse aux Coques, qui doit son nom aux coquillages marins comestibles que la mer découvre à marée basse. L'anse s'étend sur près de trois kilomètres jusqu'à la pointe aux Bouleaux. Au vingtième siècle, ses plages ont attiré les villégiateurs. Aujourd'hui encore, les estivants la prennent volontiers d'assaut lorsque le mercure grimpe.



Le village de Sainte-Luce vu des airs (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

La maison Dechamplain-Béliveau : Dans le secteur est de l'anse aux Coques (143 du Fleuve Est).

Située tout près du chemin Royal, côté sud, assez loin à l'est du village, elle a été construite vers 1813 et est sans doute la plus ancienne de la paroisse. Siméon Dechamplain, son premier occupant, l'a utilisée quelque temps comme relais de poste. Son occupant actuel l'a complètement restaurée.

Nous sommes ici en présence d'une maison traditionnelle avec ses fondations basses, sa cheminée centrale, son toit à faible pente et ses larmiers.

À partir de Sainte-Luce, la route 298 mène à Luceville, située sur la première terrasse à quatre kilomètres au sud. Détachée de Sainte-Luce en 1918, cette petite municipalité entourée de terres agricoles est traversée par le chemin de fer. Les activités de sciage y occupent la première place.



La maison Deschamplain-Béliveau (Paul Larocque)

La tannerie de Luceville : Boulevard Saint-Pierre à Luceville.

Au premier croisement, on tourne à gauche, direction est. La tannerie Goulet est tout près, côté nord, dans le noyau ancien du village. Elle a pendant longtemps contribué à faire connaître le nom de Luceville, écoulant une partie appréciable de sa production aux quatre coins du Québec. Sa fondation remonte à 1880, époque où l'agglomération commençait à peine à se former. Elzéar Goulet l'a acquise en 1884. Son fils J.-Eugène a ensuite pris la relève à compter de 1918. Au cours des années vingt, le bâtiment principal a été agrandi, quelques machines-outils ont un peu facilité le travail et la fabrication de bottes, mitaines et harnais s'est ajoutée au tannage. À partir des années cinquante, on a aussi produit des bottes de motoneige. Au début des années soixante-dix, Yvon et Claude Goulet, fils de J.-Eugène, ont assuré la continuité des opérations. Le tannage a été finalement abandonné en 1987, le marché des peaux s'étant détérioré. L'entreprise a été vendue en 1990, après avoir appartenu à la famille Goulet pendant plus d'un siècle.

Sur place, on retrouve encore deux bâtiments aux murs lambrissés de bois peints en vert. L'édifice principal, du côté ouest, a servi à la fois de logement au

tanneur et à sa famille à l'étage et de tannerie au rez-de-chaussée. Le bâtiment voisin servait à remiser les peaux salées et c'est là que les ouvriers allaient moudre l'écorce de pruche nécessaire au tannage. Une petite maison utilisée pour les activités de cordonnerie, construite avant 1875 et démolie en 1993, complétait ce complexe industriel.

Dans l'ancienne tannerie subsiste presque intact un outillage qui a peu évolué depuis l'introduction des premières machines-outils au cours des années vingt de notre siècle.

C'est dans l'ancienne tannerie que subsiste presque intact un outillage qui a peu évolué depuis l'introduction des premières machines-outils au cours des années vingt.

Réf. : Nicole Dorion, **Évaluation patrimoniale : tannerie Goulet**, ministère des Affaires culturelles, Direction régionale de l'Est du Québec, ronéo., nov. 1990, 41 p.



Le complexe de la Tannerie à Luceville (ministère de la Culture)

PARCOURS HISTORIQUES

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

COULOMBE, Marielle et coll. Histoire de Saint-Fabien 1828-1978. Saint-Fabien, Corporation municipale de Saint-Fabien, 1978.

EN COLL. Mosaïque rimouskoise : une histoire de Rimouski. Rimouski, Comité des fêtes du cent cinquantième anniversaire de la paroisse Saint-Germain de Rimouski, 1979.

EN COLL. Sainte-Luce au tournant 1829-1979. Sainte-Luce, Corporation de la seigneurie Lepage-Thibierge, 1979.

EN COLL. Une lumière sur la côte : Pointe-au-Père (1882-1982). Pointe-au-Père, La Corporation de la fête du centenaire, 1982.

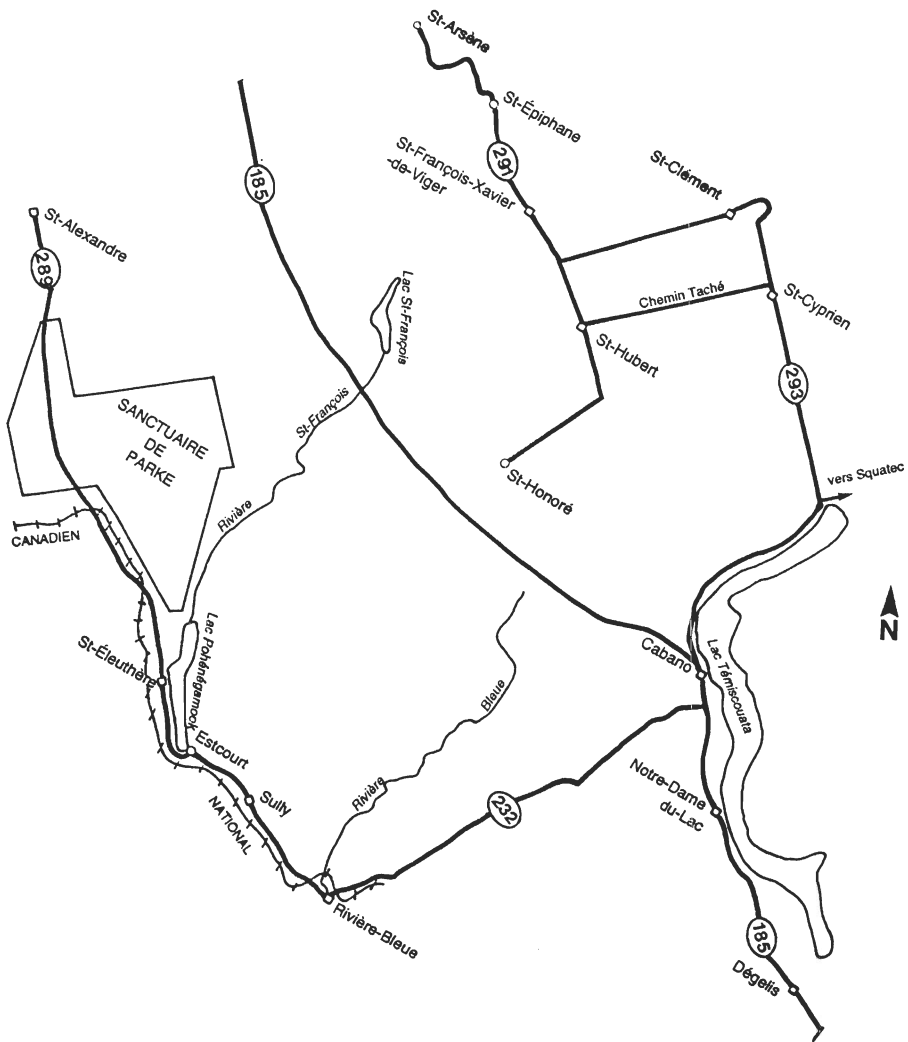
GAUVREAU, Charles-A. Les Trois-Pistoles. Ouvrage de 1890 revu et complété en 1946 par Mathias D'Amours.

LAFRANCE, Pierre. Les croix joyeuses des Trois-Pistoles. Rivière-du-Loup, Imprimerie le Saint-Laurent, 1946.

Le macro-inventaire du patrimoine québécois. Ministère des Affaires culturelles, 1977-1983.

VOISINE, Rodier et coll. Pour les 150 ans de Saint-Simon. Saint-Simon, Comité des fêtes du cent cinquantième, 1978.

**L'INTÉRIEUR
DES TERRES**



Dans les pages suivantes, nous proposons un itinéraire constitué de *quatre segments distincts* mais bien liés les uns aux autres par le réseau routier. On pourra choisir d'en emprunter un seul, tout comme on pourra y aller d'un parcours complet.

Il ne pouvait être question de circuler partout, de tout retenir. Une sélection s'est imposée. Les éléments retenus se veulent aussi représentatifs que possible de la diversité des milieux naturels et des expériences humaines.

L'occupation du pays de l'intérieur a correspondu à un élargissement spectaculaire de l'espace habité au Québec, notamment dans les régions éloignées. Sur les terrasses les plus rapprochées du fleuve, le phénomène est déjà très perceptible au milieu du XIX^e siècle. Plus loin au sud, quelques groupes humains encore isolés font déjà figure de pionniers à la même époque. À compter des années 1870 et surtout peut-être des années 1880, le mouvement ralentit, s'essouffle, cède souvent du terrain devant l'exode vers les États-Unis, qui atteint des niveaux records grâce aux nouvelles communications ferroviaires. Certes, les paroisses sont érigées par dizaines, mais il s'agit moins là d'un aboutissement que d'un encouragement, d'un signe.

De 1890 à 1914 en gros, la poussée vers l'intérieur reprend, devient presque irrésistible. Elle est fortement stimulée par de nouveaux tracés ferroviaires - chemin de fer du Témiscouata (1886-1889), Transcontinental (1908-1914) - et la recrudescence de l'exploitation forestière : urbanisation stimulant les activités de sciage, émergence du secteur des pâtes et du papier.

Les années vingt ont ensuite marqué un nouveau ralentissement, et parfois un recul, avant que la crise des années trente ne provoque un dernier sursaut avec la collaboration sans précédent des autorités gouvernementales : plans Vautrin, Gordon, Rogers-Auger, etc.

Le contenu de cette introduction doit beaucoup à la lecture de textes encore inédits de l'historien Jean-Charles Fortin, que nous remercions.

Dans la région, où s'est-on dirigé de 1850 à 1940 ? Un peu partout, certes, mais en se pliant à une série de critères : caprices du relief, ouverture de voies de communication, accessibilité des terres pour les aspirants-colons... Derrière Kamouraska et immédiatement au sud de Rivière-du-Loup, peu d'espace accessible et hospitalier: la pénétration du plateau localisé au sud de l'actuelle route 230 a donc été moins poussée. En revanche, les vallées des lacs Témiscouata et Pohénégamook, moins revêches et mieux reliées au littoral, ont été l'objet de belles percées. On peut en dire autant de la zone comprise au sud de Cacouna, de L'Isle-Verte et de Trois-Pistoles. Au sud de celle-ci, de même que plus à l'est vers Rimouski, les obstacles naturels et les impératifs de l'exploitation forestière ont par contre fait échec à tout établissement sérieux avant les années trente. Au début, l'excédent des paroisses du littoral a fourni le gros des effectifs. À compter du vingtième siècle, le mouvement s'est surtout entretenu de lui-même. Les gens de la rive ouest du lac Témiscouata ont, par exemple, débordé vers la rive est. Une progression en tache d'huile...

Au cours des années vingt de notre siècle, la population des plateaux et des vallées de l'intérieur - contrairement à aujourd'hui - surpassait celle des basses terres du littoral et des terrasses. On y dénombrait notamment presque deux fois plus de «fermes». Gare toutefois aux illusions ! Pendant que l'agriculture des basses terres performait aussi bien, et parfois mieux, que celle des régions du centre du Québec, les travaux des champs dans les zones récemment occupées de l'intérieur, plus rudimentaires, avaient à leur crédit bien moins de terres défrichées ou de produits écoulés sur les marchés. Moins d'outils, de vaches (mais plus de moutons!), de beurreries, de pommes de terre. Moins de granges-étables, de porcheries, de laiteries, de caveaux à légumes. Les champs exigeaient en maints endroits un épierrement constant. Et le bois constituait fréquemment la production principale, parce qu'on avait besoin d'argent, et vite ! Le taux de natalité était élevé, la population jeune, le nombre de bouches à nourrir considérable. Aussi les cultivateurs et leurs fils ont-ils plus facilement qu'ailleurs répondu à l'appel des «jobbeurs» de chantiers et participé au périlleux flottage printanier du bois.

Plusieurs ont aussi complètement renoncé à mettre en valeur un lot. À la fois journaliers et bûcherons, il se sont établis dans les villages, près des moulins et parfois de la gare. Toutes proportions gardées, les agglomérations ont crû plus rapidement que dans les vieilles paroisses. Une fumée grise et noire les enveloppait

souvent : elle émanait des brûleurs consommant les déchets de bois...

Un paysage naturel et humain qui fait donc souvent contraste avec le littoral et les terrasses : des vallons, des collines, des lacs, des rivières qui font oublier la mer; avec, certes, des clairières moins étendues, des rangs moins habités, des champs parfois à l'abandon, jalonnés des restes d'anciens bâtiments agricoles. Mais aussi, malgré les déboisements, une forêt encore viable, cible d'opérations de reboisement et de sylviculture, enjeux majeurs; malgré ses reculs, une agriculture qui résiste, qui étonne même; malgré les distances, plusieurs sites d'une beauté à couper le souffle, aménagés et de plus en plus connus à l'extérieur de la région.

Au total, un effort constant de mise en valeur du territoire et de ses ressources, effort déployé par une population fière qui n'a pas oublié que ses descendants ont surmonté les pires obstacles.

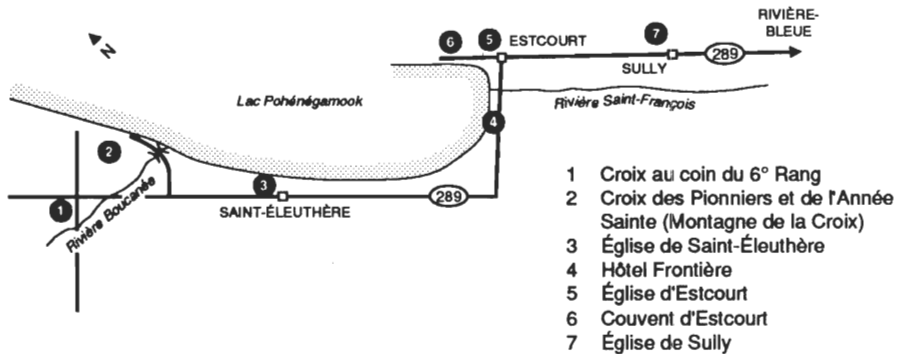
Le visiteur a quitté les basses terres du littoral en empruntant la route 289, direction sud. Il a atteint Saint-Alexandre, paroisse des terrasses, et franchi ensuite la rivière du Loup, le lac Morin...

Prochaine destination : Saint-Éleuthère

À PARTIR DE SAINT-ALEXANDRE
VERS LE
TRANSCONTINENTAL

Trente-six (36) kilomètres séparent Saint-Alexandre de Saint-Éleuthère. La route gravit lentement le versant nord-ouest du plateau pour ensuite descendre un peu vers le sud aux abords de Pelletier-Station.

SAINT-ÉLEUTHÈRE • ESCOURT • SULLY



Entrée dans le **canton Parke**, où un **Centre éducatif et forestier** accueille les visiteurs. Forêts, éperons rocheux, petits cours d'eau (rivière Fourchue, rivière Rocheuse), savanes et basses terres humides se succèdent et parfois se côtoient. Cette zone au sol tantôt mince et caillouteux, tantôt spongieux, était peu propice aux entreprises de colonisation. Les citoyens de Saint-Alexandre ont en revanche utilisé ses ressources forestières pour pallier les insuffisances de leurs boisés de fermes. Dès 1911, la première réserve forestière cantonale créée au Québec a été mise à leur disposition.

La route 289, autrefois la 51, était initialement connue sous le nom de «route de Saint-Alexandre». Sa construction a débuté en 1869 et son tracé a atteint le canton de Pohénégamook à compter de 1871.

Curé de Saint-Alexandre et membre actif de la société de colonisation de Kamouraska, Clovis Roy était bien connu des pionniers de Saint-Éleuthère, auprès desquels sa paroisse a joué le rôle de paroisse mère.

«Saint-Alexandre a presque tout fourni: l'équipement matériel et humain, le capital financier, les défricheurs et les colons, les institutrices et le personnel sacerdotal.»

Réf.: Guy Théberge, *Saint-Éleuthère de Pohénégamook, 1874-1974*, Comité du centenaire, 1974, p. 26.

«On descendait à Saint-Alexandre un peu comme aujourd'hui on va faire emplette à Québec.»

Réf.: Léon Bélanger, *Op. cit.*, 221.

Cette route a longtemps eu mauvaise réputation. Elle a été l'objet de réfections importantes pendant les années trente avant d'être pratiquement reconstruite au cours des années cinquante. Avant la construction de la route transcanadienne en 1973 (route 185), elle a pendant quelques années été la voie la plus sûre et la plus achalandée en direction du Nouveau-Brunswick et du Maine.

Pelletier-Station : À environ 17 kilomètres au nord de Saint-Éleuthère, là où le chemin de fer commence à côtoyer la route.

La construction du chemin de fer Transcontinental, à compter de 1908, a provoqué tout un branle-bas à Saint-Alexandre, même si la voie ferrée passait plus au sud.

*C'est de Saint-Alexandre que partaient les ingénieurs, les contracteurs et les terrassiers, la plupart des Italiens. Tous les matériaux, outils et provisions étaient charroyés par la route de Saint-Éleuthère [...] Les camions étaient encore inconnus (Léon Bélanger, *Op. cit.*, 209-10).*

Aux douze milles, une série de relais contribuaient au bon fonctionnement du réseau. C'est ainsi qu'est né Pelletier-Station, avec son réservoir d'eau alimentant les locomotives à vapeur. Quelques cheminots y ont vécu avec leurs familles. La paroisse de Saint-Éleuthère y a établi une desserte et une petite chapelle a été érigée

en 1949. Certains ont rêvé de la création d'une authentique colonie... Avec l'avènement du diesel, la station a perdu une bonne partie de sa raison d'être, les lieux ont été désertés et la desserte abolie.

La croix à Tom : Dans le canton Parke, à mi-chemin entre Saint-Alexandre et Saint-Éleuthère, du côté ouest de la 289.

«Tom», c'est Thomas Fox, responsable en 1869 des travaux de construction de la «route de Saint-Alexandre». La croix actuelle, posée en 1935, a succédé à quelques autres.

Réf. : Guy Théberge, *Op. cit.*, 209.

Découragés par l'aspérité du terrain et victimes de la sécheresse, les manoeuvres menaçaient d'abandonner la poursuite du travail lorsque le curé Clovis Roy, venu constater les progrès des travaux, fit déplacer des pierres et découvrit une source désaltérante. C'est près de cette source que fut plantée la première croix à Tom et les voyageurs... prirent l'habitude de s'y arrêter pour faire halte et goûter à cette bonne eau de source que certains citoyens considéraient comme ayant des vertus curatives.

Réf. : Guy Théberge, *Op. cit.*, 209

SAINT-ÉLEUTHÈRE

Saint-Éleuthère apparaît ensuite, dans une zone au relief accentué qui évoque la vallée du Témiscouata. On est ici à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, en un lieu jadis couvert d'une forêt très dense. À l'est, le lac Pohénégamook (9,44 km X 1,44), entouré de collines, attire les regards. Il est surtout alimenté par la rivière Saint-François, qui forme un beau delta sablonneux à la tête du lac (la route ne donne accès à ce secteur que depuis 1973), pour reprendre son cours à la décharge du sud et longer ensuite la frontière canado-américaine. Le poste de douane est situé à cinq kilomètres du village.

Venus de Saint-Alexandre, Saint-André, Sainte-Hélène, etc., les premiers défricheurs de Saint-Éleuthère ont affronté une dure réalité dans le dernier quart du XIX^e siècle, après le parachèvement de la «route de Saint-Alexandre». Si la première chapelle a été érigée en 1873, le premier curé résident n'est arrivé qu'en 1922. Ici comme dans plusieurs colonies, l'agriculture a longtemps été rudimentaire et les travaux forestiers ont eu un rôle essentiel.



Ensemble agricole traditionnel de la région du «Transcontinental» (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

L'avènement du Transcontinental, construit de 1908 à 1914, a animé le milieu, donné une forte impulsion à l'exploitation forestière et incité les paroissiens à cotiser en vue de la construction d'une église (1910-1911). La population a culminé en 1921 (1 855 Hab.), avant de décroître à la suite de la création de nouvelles paroisses (Estcourt, Saint-Athanase) et du ralentissement des activités forestières et ferroviaires.

On est encore ici en pays neuf : l'hôpital (aujourd'hui un CLSC) date de 1945, le couvent de 1955...

La croix du coin du 6^e rang : À l'intersection de la 289 et du rang Ignace-Nadeau, près de la petite rivière Boucanée, un peu au nord de l'agglomération.

La première croix plantée à cet endroit l'a été tout au début de la colonie. C'est dans ce secteur que les premières maisons se sont dressées, que les premiers moulins à scie et à farine ont été construits. On y trouve encore aujourd'hui un petit hameau.

La croix des pionniers et de l'Année Sainte : Via le chemin de la Tête du Lac (à gauche de la 289, avant l'agglomération).

En 1888, une retraite axée sur la tempérance avait incité un groupe de paroissiens à installer une croix au sommet d'une colline située au nord-ouest du lac. À l'occasion du 75^e anniversaire de la paroisse, on a redécouvert cette ancienne croix tombée et presque ensevelie.

La croix actuelle, lumineuse, date de l'Année Sainte (1950) et repose sur le même site. Une halte aménagée permet d'y observer toute la région.

L'église Saint-Éleuthère : Rue de l'Église.

Elle a été construite en 1910-1911 selon les plans de l'architecte Thomas Raymond de Québec. L'entrepreneur Jos Gosselin de Lévis a pris en charge les travaux.

L'architecture de l'édifice est dans la tradition des grandes églises classiques du début du siècle. Bien noter la forme plein-cintre des portes et fenêtres, le clocher élancé (191 pieds), de même que les deux clochetons qui ornent la façade.

Au moment de la construction, on a multiplié les voyages de «waguines» à partir de Saint-Alexandre pour acheminer à Saint-Éleuthère la brique d'Écosse, le ciment et bien d'autres matériaux introuvables en région. Le bois, lui, a été prélevé dans la forêt avoisinante.

En 1947, une importante restauration (qui a fortement endetté la paroisse à un moment où la population était en voie de diminution) a donné à l'église son aspect intérieur actuel. Une structure d'acier a permis l'élimination des colonnes, la voûte a été abaissée et transformée, etc.

On remarquera l'utilisation du fer forgé pour clôturer le chœur. Mario Mauro (1924-1984), un artiste italien qui a immigré au Canada en 1950, a peint le tableau central représentant saint Éleuthère et conçu les quatre verrières qui ornent le chœur.

Colossale, l'église peut accueillir 1 200 personnes.

Réf.: Guy Théberge, *L'Église de Saint-Éleuthère*, Pohénégamook, Fabrique Saint-Éleuthère, 1986, p. 108.

Sur la rue de l'Église, quelques maisons anciennes captent le regard. À gauche de celle-ci, un sentier conduit au lac, invitant à la détente.

La bête du lac

De vieux résidents de Saint-Éleuthère nous assurent qu'il faut remonter au début du siècle pour entendre parler de ce poisson un peu spécial qui aurait été aperçu vers 1900 par Alex Bélanger, propriétaire d'un moulin à scie sur la rive ouest du lac, et par Alfred Levasseur vers 1922. En entendant la description de ce poisson, les villageois furent plutôt incrédules; d'aucuns y reconnaissaient un de ces esturgeons échappés d'un bassin d'élevage appartenant à un

ancien curé de Saint-Éleuthère; pour d'autres, il s'agissait tout simplement d'un poisson plus gros que la normale mais tout droit sorti de l'imagination de pêcheurs en mal d'histoires de pêche... Des hypothèses, des «suppositions», il y en eut en quantité et il n'est pas sûr qu'on en ait vu le terme... L'affaire n'intrigua pas davantage les habitants de Saint-Éleuthère jusqu'à ce qu'en 1957 soit déclenché un émoi général qui ne tarda pas à déborder les limites de la région et à franchir même les frontières de la province et du pays [...] On vit circuler un flot inhabituel de voitures déversant sur les rives du lac Pohénégamook des dizaines de curieux qui, armés de jumelles et de caméras, désiraient «capturer» quelque chose du fameux monstre. L'intérêt fut tel que la plupart des journaux [...] y consacrèrent quelques reportages. Il en est resté quelque chose dans l'esprit de plusieurs Québécois qui traduisent leur connaissance de ce petit coin du Bas du Fleuve en échappant ces mots: «Ah! oui, le monstre!» dès qu'ils entendent prononcer le nom «lac Pohénégamook».

Réf. : Guy Théberge, *Saint-Éleuthère de Pohénégamook, 1874-1974*, Comité du centenaire, 1974, pp. 219-221.

ESTCOURT

La ville de Pohénégamook regroupe depuis 1973 Saint-Éleuthère, Estcourt et Sully. Selon plusieurs, le mot Pohénégamook signifie «endroit moqueur» et serait d'origine malécite.

C'est presque sans transition qu'on arrive à Estcourt, dont l'agglomération longe le Lac Pohénégamook au sud-ouest comme au sud-est.

Estcourt : le mot a d'abord désigné le canton voisin de Pohénégamook. Il rappelle le rôle joué par l'arpenteur anglais James Baptist Bucknall d'Estcourt, au moment de la délimitation de la frontière canado-américaine peu après la signature du traité d'Ashburton (1842), qui modifiait le tracé de 1783.

Le territoire de la paroisse a été peuplé un peu après celui de Saint-Éleuthère. En 1880, Joseph Blier, son épouse et leurs sept enfants ont les premiers occupé un lot au sud-ouest du lac, en un endroit longtemps appelé «village Blier». Un peu plus tard, Louis Michaud a pris souche sur la rive est du lac, après avoir traversé la décharge.

La population a tardé à croître. En 1904, un premier pont a été jeté sur la rivière Saint-François, reléguant aux oubliettes le traversier rudimentaire utilisé jusque-là. La «route de Saint-Alexandre» a été prolongée jusqu'à Sully, à six kilomètres plus au sud, en 1910. Une école-chapelle a pu être desservie à partir de cette paroisse. Une chapelle a suivi, puis une première église de pierres (1932).

Allait-on créer une nouvelle paroisse ? Oui, mais en 1929 seulement, au terme d'une controverse qui a opposé durant plus d'une dizaine d'années les gens de Saint-Éleuthère (diocèse de Québec) et de Sully (diocèse de Rimouski), qui ont fait valoir proximité géographique et impératifs financiers pour annexer Estcourt. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit : la paroisse Marie-Médiatrice d'Estcourt a amputé ses voisines d'une fraction de leur ancien territoire. Arrivés en 1928, les Pères Rédemptoristes ont animé la vie religieuse et sociale de l'endroit.

Là comme à Saint-Éleuthère, le problème n'aurait jamais été soulevé sans

l'arrivée du Transcontinental, dont le premier train est entré en gare en 1914 à partir d'Edmunston (Nouveau-Brunswick). Ce lien avec le monde extérieur a consacré une vocation forestière encore plus prononcée que dans les paroisses voisines. Les noms de Fraser, Beaupré, Durette, Guérette etc. évoquent l'existence de plusieurs scieries, gagne-pains d'une fraction importante de la population. Les forêts du Maine ont joué un rôle essentiel. Le bois a aussi été cueilli plus au nord et la drave a été effectuée à grande échelle sur le lac Pohénégamook et ses tributaires.

L'Hôtel Frontière : Près de la décharge du lac et de la voie ferrée.

Construit en 1908 en un moment d'effervescence lié aux travaux du Transcontinental, cet établissement s'appelait à l'origine «Hôtel Blier». Il a connu plusieurs propriétaires (dont quelques scieurs connus) et une existence parfois tapageuse. Fermé en 1975 et pratiquement reconstruit depuis (Hostellerie des Frontières), il offre une vue magnifique sur le lac.

L'église Marie-Médiatrice : Près du coin sud-est du lac.

Elle a été construite en 1932 par l'entrepreneur F.-X. Lambert avec la collaboration de la compagnie de sciage Beaupré-Durette. À l'intérieur, le plancher de tuiles date de 1938, les boiseries du choeur de 1943, les autels de granit de 1945. Les verrières ont été posées en 1957.

Cette décoration est assez représentative des courants qui ont marqué l'architecture religieuse au cours de l'après-guerre.

Les pierres taillées qui la revêtent lui confèrent un aspect particulier.

Le presbytère a été édifié en 1929. Tout près une grotte de Lourdes a été aménagée en 1931.

Le rang I (ou chemin Guérette, parallèle à l'Église), conduit direction nord

à la **Base de plein air de Pohénégamook**. Au coeur d'un important ravage de chevreuils, ce haut lieu du plein air situé sur la rive est du lac mérite une visite. Il est ouvert à l'année longue. Le chemin qui y conduit, simple sentier au début du siècle, a été asphalté en 1942.

Le **couvent** (coin chemin Guérette et rue Saint-Joseph) a ouvert ses portes en 1941. Il a aussi accueilli une école ménagère à compter de 1943. Tout comme à Saint-Éleuthère, les soeurs de Saint-Joseph en ont assumé la responsabilité.

Les **croix de chemin** visibles dans les limites de la paroisse ont toutes été érigées pendant les années trente. Celle qui fait face à l'église est assez remarquable (intersection 289 - rue des Rédemptoristes).

Une **borne internationale**, disposée sur un socle de ciment depuis 1912, marque à Estcourt le point le plus septentrional de la façade atlantique des États-Unis.

Estcourt est bien le village le plus curieusement marqué par l'arbitraire de ce tracé frontalier trop géométrique. La ligne coupe, en diagonale, une section du village et passe même à travers certaines maisons. Comme il n'y a qu'une dizaine de maisons sises du côté américain, et qu'aucune route ne les relie aux grands centres peuplés du Maine, ces citoyens américains profitent, moyennant compensation de leur gouvernement, des services québécois d'éducation, de voirie, etc.

Réf.: Texte de Guy Thériage dans Rodolphe Fournier, **Lieux et monuments historiques de l'Est du Québec**, Montréal, Éditions Paulines, 1980, p. 132.

Réf.: En coll., **Cinquantenaire de la paroisse Marie-Médiatrice d'Estcourt, 1929-1979**, Comité du Cinquantenaire, 1979, 68 p.

À partir des abords de l'église, on peut aussi se diriger vers le **rang II** qui offre un paysage typique des plateaux.

Vers Rivière-Bleue

À la sortie d'Estcourt, direction sud, la 289 longe la rivière Saint-François et traverse Sully.

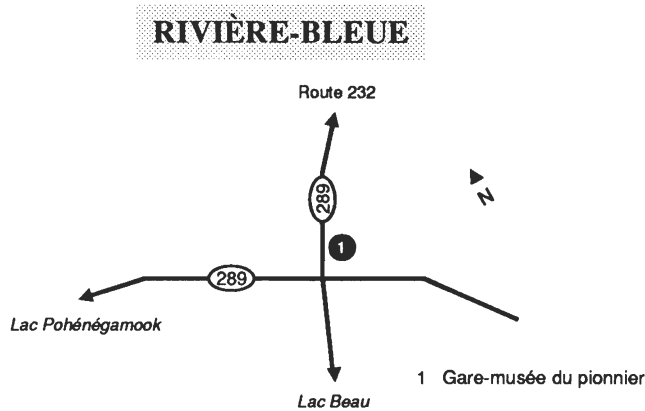
La paroisse Saint-David-de-Sully a été érigée en 1919, dix années avant Estcourt, même si la route ne l'a atteinte qu'en 1910. Son développement initial tient à une initiative du Crédit foncier canadien à compter de 1908. Cette société de colonisation établie à Providence, Rhode Island, faisait la promotion du rapatriement de Franco-Américains au Québec. Avec beaucoup d'optimisme, ses responsables ont fait en sorte que le gouvernement du Québec mette à leur disposition les rangs 6-7-8 du canton d'Estcourt, aux abords de la petite rivière «Providence». La construction du Transcontinental étant imminente, on savait que les rapatriés ne seraient pas trop isolés. Si le projet n'a pas donné lieu aux réalisations attendues, il a tout de même permis la création d'un embryon de paroisse qui a profité, à l'instar d'Estcourt, de l'intensification de l'exploitation forestière pour se développer à une douzaine de kilomètres de Saint-Éleuthère.

Revêtus de briques, l'église et le presbytère remontent aux années vingt.

Réf. : Pierre Collins, «Le Crédit foncier canadien et les origines du peuplement du Canton Estcourt (1908-12)», dans *Revue d'histoire du Bas-St-Laurent*, V. XI, 3, février 1986, 81-95.



Le presbytère de Sully (Paul Larocque)



L'inclinaison du terrain vers le sud devient ensuite plus évidente. Rivière-Bleue est depuis longtemps, non sans humour, appelée la «Petite Floride». La rivière Saint-François délimite la frontière avec le Maine. La rivière Bleue et la rivière Cabano coulent à proximité. Au sud-est, la paroisse est bornée par le lac Beau (4 kilomètres par 2,5) et au sud-ouest par le lac Long (29 kilomètres de long, 1,5 kilomètre de large).

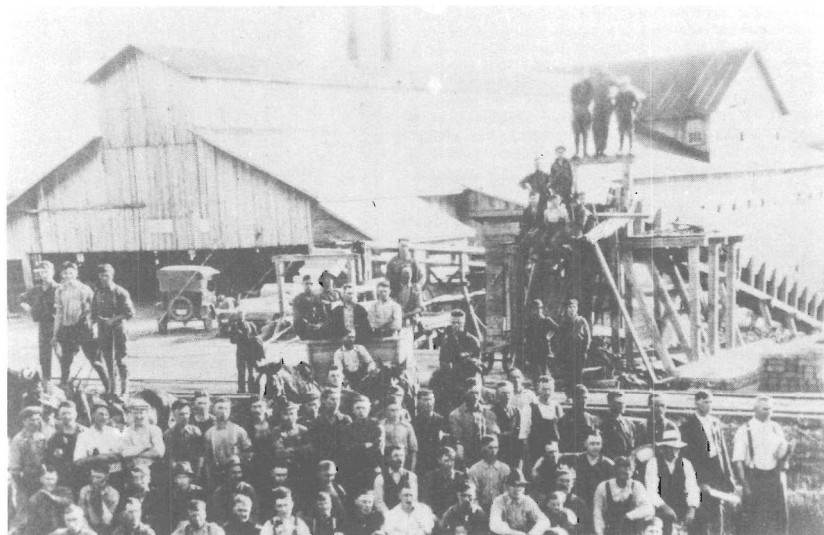
À l'entrée de la localité, la route côtoie les installations d'un grand moulin à scie.

Joseph Nadeau est arrivé sur les lieux en 1860, après une remontée de plusieurs kilomètres de la rivière Saint-François à partir du Nouveau-Brunswick. C'est dans sa maison que le curé de Saint-Éleuthère a chanté la première messe en 1874. Pendant assez longtemps, un nombre restreint de familles ont vécu sur le territoire de la mission dans un isolement quasi total. Fabriquant eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, les pionniers devaient canoter en direction du Nouveau-Brunswick pour s'approvisionner et faire moudre les grains avant chaque hiver.

Au début du XX^e siècle, un embryon villageois est apparu et la voie d'eau a été remplacée par un mauvais chemin permettant de joindre Notre-Dame-du-Lac via Saint-Eusèbe, à 30 kilomètres de distance. Le chemin de fer du Témiscouata était désormais accessible, quoique difficilement, à partir de Rivière-Bleue. Tout comme à Saint-Éleuthère, Estcourt et Sully, c'est la mise en service du Transcontinental en 1914 qui a donné le véritable coup d'envoi. L'érection canonique de la paroisse

Saint-Joseph n'a plus tardé, une chapelle a été construite et l'implantation de la *Blue River Lumber* a entraîné un développement rapide. On est venu d'un peu partout à Rivière-Bleue: du littoral bas-laurentien, du Nouveau-Brunswick, et parfois du Maine. En 1921, la population frôlait les 2 000 habitants et on a construit sans plus attendre l'église actuelle.

En 1938, Rivière-Bleue accueillait les trois plus importantes scieries du comté. La rivière Saint-François charriait des quantités considérables de billes. Le bûcheronnage se pratiquait dans la région immédiate mais également du côté du Maine. Les agriculteurs, qui occupaient une place modeste et visaient surtout l'autosuffisance, avaient commencé à miser sur la culture de la pomme de terre. Le village avait pris de l'ampleur. La population de la paroisse allait d'ailleurs culminer dans l'après-guerre avant de diminuer progressivement, affectée par l'essoufflement du «boom forestier» et l'exode.



Le moulin de la Blue River Lumber (fonds de la société d'histoire du Bas-Saint-Laurent)

Le Musée du pionnier : 85-B, St-Joseph Sud (tourner à gauche au croisement principal).

La création de ce musée remonte à l'année 1965 qui marquait le 50^e anni-

PARCOURS HISTORIQUES

versaire de l'érection canonique de la paroisse. Logé dans l'ancienne gare (utilisée par le Canadien National jusqu'en 1976), il dispose d'une collection imposante et diversifiée, où dominent les objets usuels. Quelques thématiques peuvent être dégagées : les pionniers de la localité, le mode de vie agro-forestier, la contrebande d'alcool, le chemin de fer, etc.



Autrefois... la gare (fonds de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent)

On obtiendra au musée plusieurs informations pertinentes à propos de l'histoire et du patrimoine de Rivière-Bleue et des environs.

L'artisanat y est aussi à l'honneur.

Non loin de là, en haut de l'église Saint-Joseph, dans la salle du patrimoine, une exposition permanente présente plus de 600 photographies de familles de défricheurs.

Le commerce illégal de l'alcool

Entrée en vigueur aux États-Unis le premier janvier 1920, la prohibition a alimenté dans plusieurs régions-frontières un commerce de contrebande florissant. Les îles Saint-Pierre et Miquelon ont alimenté ce trafic. Dans l'Est du Québec, les débarquements se sont succédé à Cacouna, Trois-Pistoles, Saint-Fabien, Saint-Simon, Cap-à-l'Orignal, Matane, Mont-Louis etc.: champagne, whisky, rhum, vin, liqueurs, sans omettre l'alcool «Hand Brand», distillé aux Îles, vendu en contenants métalliques de 2,5 gallons, qu'on diluait ensuite avec de l'eau colorée.

Le Témiscouata est vite devenu un point de transit essentiel à cause de la proximité de la frontière et du chemin de fer: Saint-Honoré, Cabano, Notre-Dame-du-Lac, Estcourt... et bien sûr *Rivière-Bleue*, où Alfred Lévesque a dirigé un commerce très élaboré malgré les perquisitions de la «police Montée» et l'opposition du curé de la paroisse. Outre les produits français, on a redistillé un alcool de bois de provenance bostonnaise et multiplié les alambics produisant la «bagosse»: céréales, mélasse et/ou sucre blanc, arômes. Le transport de ces produits a souvent été effectué par voie ferrée, parfois avec la complicité de scieurs permettant de dissimuler l'alcool auprès de chargements de bois. Une flotte d'automobiles a aussi été utilisée, malgré les vérifications routières et, parfois, d'épiques chasses à l'homme.

À Estcourt, un dépôt central était aménagé dans un hangar... Les murs étaient creux et la plafond amovible [...] (À Rivière-Bleue) [...] La maison d'Alfred Lévesque, logée à l'emplacement de l'actuel Dépanneur de la Rivière (en bas de la côte de la gare), recevait elle aussi d'importants stocks de boisson dans des caches creusées sous la bâtisse. Ces provisions servaient à fournir la clientèle en hiver, surtout pour les fêtes, alors que les automobiles étaient inutilisables sur les routes non pavées et non entretenues.

Bernard Ouellet et Charlotte Caron-Robichaud, «La région du Transcontinental à l'heure de la prohibition», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, V. XI, no 3, oct-déc. 1983, p.66.

Le mot «bootlegger» a souvent désigné les contrebandiers. Dans l'imagerie populaire, il évoque un personnage dissimulant quelques flacons d'alcool

dans le revers de ses larges bottes. Alfred Lévesque, dont l'implication sociale à Rivière-Bleue était appréciée (sports, bazars, etc.), a été incarcéré à quelques reprises de 1930 à 1935. La prohibition a finalement été levée en 1933. Dans le Transcontinental, elle aura généré des activités économiques non négligeables même si on ne saurait les comptabiliser.

Réf.: Gérard Côté et coll., **Rivière-Bleue : 65 ans d'histoire**, Rivière-Bleue, miméo, 1978, 103 p.

DE TERRASSES EN PLATEAUX

**À PARTIR DE
SAINT-ARSÈNE**

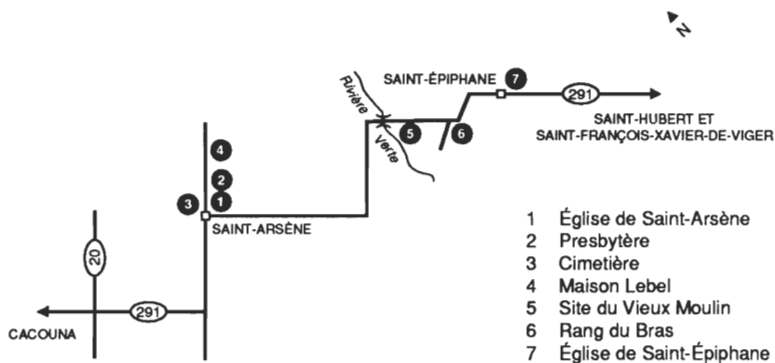
DE TERRASSES EN PLATEAUX UNE INCURSION À PARTIR DE SAINT-ARSÈNE

De Saint-Alexandre à Sainte-Françoise se découpe d'ouest en est un espace encore rapproché du littoral, qui a le premier accueilli - *souvent dès la première moitié du XIX^e siècle* - les excédents de population des plus vieilles paroisses du bord de l'eau. On parle ici des paroisses des *terrasses*, ou encore des paroisses de la «deuxième rangée».

À leur tour, ces localités ont contribué à l'occupation des *plateaux* de l'intérieur, coupés par une série de vallées bien arrosées. Le mouvement est ici plus tardif: il correspond en gros à la *seconde moitié du XIX^e siècle*, âge d'or de la colonisation et de l'élargissement de l'espace habité au Québec. Il n'a pas été continu, procédant par à-coups, par bonds progressifs, sans que les filiations paroisses-mères/ paroisses-filles soient toujours faciles à établir. Une image s'impose pourtant: celle d'une irrésistible progression nord-sud qui allait créer un assez dense semis de paroisses derrière le littoral et les terrasses de la zone comprise entre Cacouna et Trois-Pistoles. Par contre, immédiatement à l'ouest et à l'est de ce territoire, la poussée vers l'intérieur allait être moins rapide et plus limitée: moins de terres disponibles et/ou hospitalières; moins de possibilités de communications... Nous avons déjà vu comment l'arrière-pays de Saint-Alexandre est demeuré désert: cette localité a été la principale tête de pont pour le peuplement d'une contrée plus lointaine, futur «territoire du Transcontinental».

SUR LA TERRASSE

SAINT-ARSÈNE



Établis vers 1810, les premiers occupants de terres dans les limites de Saint-Arsène faisaient partie de Cacouna et ont très tôt revendiqué la construction de l'église de cette paroisse en un point plus rapproché de chez eux. C'est plutôt à leur propre paroisse qu'ils ont eu droit, et ce dès 1846, à un moment où la population avait déjà franchi le cap des 1 500 habitants. Arsène Mayrand, autrefois missionnaire à la Rivière-Rouge (futur Manitoba), de passage à Cacouna, a inspiré la désignation du saint patron de la paroisse. Très tôt, un chemin acceptable a été construit vers le fleuve, un pont a été jeté en travers de la rivière Verte et un moulin à farine a été érigé. On n'a pas tardé à accueillir un premier prêtre résident, qui desservait aussi à l'ouest la mission de Saint-Modeste.

Paroisse agricole typique des terrasses, Saint-Arsène a été traversée en 1873 par le chemin de fer Intercolonial. Paradoxalement, l'avènement de ce nouveau service a contribué à une certaine stagnation démographique: plusieurs familles, notamment celles de plusieurs lots du 2^e rang - terres moins propices à l'agriculture - ont pris le chemin de la gare pour gagner le centre du Québec et souvent les États-Unis. En 1895, le «grand feu» qui a dévasté une partie de la forêt régionale n'a pas non plus épargné Saint-Arsène.

On a toutefois surmonté ces problèmes. Une agriculture assez dynamique, appuyée sur la production laitière et, à compter de la Première Guerre, sur la production de pommes de terre, a longtemps assuré le maintien et le développement de la paroisse. Aujourd'hui, ces activités recrutent moins d'adeptes mais le paysage conserve l'allure domestiquée d'un vieux terroir avec ses champs bien alignés parcourus par des chemins de travers et jalonnés de bâtiments agricoles à flanc de coteaux, d'où l'on aperçoit souvent le fleuve et les paroisses des alentours. Avec, ici et là, des parcelles forestières, des crêtes, des tourbières...

Plus de la moitié de la population de Saint-Arsène travaille cependant à Rivière-du-Loup. Dans la localité même, une tourbière et une compagnie de transport sont le gagne-pain de plusieurs. Bien des choses ont changé depuis les origines...

L'église Saint-Arsène

Le curé Octave Hébert, frère de Nicolas-Tolentin (dont il a été question à propos de Kamouraska), a suivi de près la construction de l'église (1864), conçue suivant les plans de François-Xavier Berlinguet. Initialement, le toit était en bardeaux de cèdre. Les bois sculptés de l'intérieur, exécutés en 1874 par Étienne Hébert, ébéniste et sculpteur, présentent des qualités artistiques. Une restauration pratiquée en 1912 a fait disparaître l'allée centrale de la nef, agrandi le jubé et substitué un bois de pin au crépi des murs et de la voûte. L'autel principal, oeuvre d'un artisan inconnu, remonte à l'époque de la première chapelle. Son tombeau a été redécoré en 1912 par Joseph, Thomas et Émile Dion.

Le presbytère

Les fondations du presbytère ont été posées en 1868 et l'édifice a été complété en 1870. Ici encore, François-Xavier Berlinguet a été le concepteur. Il comporte deux étages et est recouvert d'un toit à quatre versants. Ses lignes, on le constatera, s'harmonisent bien avec celles de l'église. À l'intérieur, le rez-de-chaussée n'a subi aucune altération majeure. L'escalier tournant conduisant à l'étage, sculpté par Berlinguet, est réputé pour son élégance. À l'extrémité est de

PARCOURS HISTORIQUES

l'édifice, la cuisine d'été est munie d'un four à pain.

Les marchands généraux ont longtemps tenu boutique près de l'église, à même leurs résidences élargies pour les besoins du commerce. Celui d'Elzéar Pelletier (1850), face au presbytère sur la rue Principale, est toujours là, quoique transformé.

Le cimetière (rue Principale) se distingue avec ses élégantes portes de fer forgé, son allée ombragée conduisant à un calvaire. Au-delà, direction nord, un chemin de terre parallèle à la rue Principale marque l'emplacement du plus ancien rang de la paroisse.

Située un peu plus loin sur la même route, **la maison Lebel** (118, Principale) a été construite vers 1840. Cette vaste résidence couverte de bardeaux de cèdre est prolongée par une cuisine d'été pourvue, tout comme le presbytère, d'un four à pain à l'ancienne. On remarquera son toit à double pente prolongé par un larmier.

Réf.: Robert Saindon et Coll., *Les gens de Saint-Arsène*, Saint-Arsène, 1989, 407 p.



Le presbytère de Saint-Arsène (Paul Larocque)



L'escalier tournant du presbytère (Paul Larocque)

SAINT-ÉPIPHANE

Saint-Épiphanè, c'est toujours les terrasses mais à l'intérieur du cadre cantonal, ici le canton Viger, ainsi nommé en 1861 pour commémorer le souvenir de Denis-Benjamin Viger, député et ministre au Bas-Canada.

Joseph Landry, le premier colon, s'est installé en 1846. Parmi ceux qui ont fait partie du premier contingent venu le rejoindre, plusieurs provenaient de L'Isle-Verte. Le curé de Saint-Arsène a desservi la mission à ses tout débuts. La générosité d'Épiphanè Lapointe, curé de Saint-Germain-de-Rimouski et bienfaiteur de la mission, a déterminé l'identité du saint patron de la paroisse. Une maison-chapelle a été aménagée en 1857, un prêtre résident est arrivé en 1863 et l'érection canonique a été décrétée en 1870. De 1879 à 1882, on a bâti une église de pierre.

Prolongement de Saint-Arsène vers le sud, Saint-Épiphanè a conservé plus longtemps son caractère pionnier : [...] *«Pas de beurrerie ni fromagerie, distance énorme des marchés pour le bois, le grain, et le foin, [...]»*

Réf.: (Laurent Chouinard, *Histoire de Saint-Épiphanè, 1870-1970*, Édition du Centenaire, 1970, 37.)

Déjà vulnérables, les habitants ont été durement éprouvés par quelques neiges précoces ayant couché des récoltes et provoqué des disettes, par l'épidémie de picote qui a causé 121 décès en 1875 (environ le dixième de la population), par le «grand feu» de 1895 qui a ravagé une partie de la paroisse... Mais ces difficultés ont progressivement été écartées. À son tour, Saint-Épiphanè allait devenir une paroisse agricole typique des terrasses.

Réserve amérindienne

C'est au nord-est de Saint-Épiphanè, non loin de la rivière La Fourche, affluent de la rivière Verte, qu'avait été établie en 1827 une réserve amérindienne dans le but de fixer au sol une trentaine de familles malécites. L'expérience s'est avérée un échec. La mobilité de la population malécite, combinée au peuplement blanc du canton Viger, a provoqué la dissolution de la réserve en 1869, tout juste avant l'érection

PARCOURS HISTORIQUES

de Saint-Épiphanie. Certains Malécites gagneront ensuite la réserve du canton Withworth (1875 - région du Témiscouata), mais sans y prendre racine. La plupart émigreront ailleurs (Restigouche, Betsiamites, etc.), et quelques-uns formeront à Cacouna une petite communauté aujourd'hui disparue.

Le site du vieux moulin : Entre Saint-Arsène et Saint-Épiphanie, aux abords de la rivière Verte.

Le clocher de Saint-Épiphanie pointe à l'horizon lorsqu'on atteint le pont de la rivière Verte. Les fondations du moulin sont visibles près de là, sur la droite, aux abords de la rivière, plus tumultueuse à cet endroit. Construit en 1850, incendié en 1965, il a moulu les grains de Saint-Épiphanie et Saint-Arsène, tant pour la consommation animale qu'humaine. On y a aussi longtemps cardé la laine et foulé l'étoffe. L'électrification des rangs (1948) lui a porté un coup fatal : la coopérative agricole a alors installé une meunerie dans son entrepôt situé à proximité de la gare de Saint-Arsène (démolie en 1971).



Le moulin autrefois (fonds Belle-Lavoie no 1114, musée du Bas-Saint-Laurent)

Le rang du Bras : Peu avant le village, direction ouest.

Il s'agit d'un chemin de terre traversant un espace à faible relief (idéal pour la bicyclette). On y traverse la rivière du Bras-Cacouna, la rivière Verte... Le paysage est agricole et les bâtiments sont anciens. Ici et là, des dépendances agricoles subsistent isolées, sans maison à proximité. Ce secteur autrefois plus habité est aujourd'hui, comme bien d'autres, riche en souvenirs périssables.

La croix de la montagne se dresse à l'ouest de l'église, sur un petit massif boisé dominant la rivière du Bras-Cacouna. La première croix bénite à cet endroit remonte à 1869 et visait à promouvoir la tempérance. De 14 mètres de hauteur, la croix actuelle est illuminée.

L'église construite en 1879 a été incendiée et reconstruite à partir des murs anciens en 1946. L'architecte Edgar Courchesne a conçu un intérieur moderne en béton inspiré des réalisations de l'architecte bénédictin Dom Paul Bellot. En face d'elle, un monument rend hommage aux pionniers et évoque l'ancienne réserve malécite.

Four à pain

Le long de la route 291 (premier rang ou «rang de l'Équerre»), un ancien **four à pain** (classé monument historique en 1976), construit en 1910 et utilisé jusqu'en 1966 par la famille Paré, évoque encore un mode original de cuisson du pain, de pâtisseries, de fèves au lard, etc. La «cuite» hebdomadaire, une habitude essentielle, bien ancrée... Le four faisait aussi office de séchoir pour le lin, les plumes de poules (confection d'oreillers), etc.

Comme bien d'autres, celui-ci repose sur une base de bois. Sa voûte est faite de glaise pétrie avec de la paille, et le fond est constitué de briques juxtaposées. Un toit de bardeau lui sert d'abri et une porte de bois, qui donne vers le sud pour limiter l'effet du vent, ferme l'ouverture pendant la cuisson.

Réf. Régis Jean, «Le four à pain de Saint-Épiphane» dans *Les chemins de la mémoire, Monuments et historiques du Québec*, T. I, Québec, les Éditions du Québec, 1990, 505.

PARCOURS HISTORIQUES

Un très beau calvaire s'élève au 3^e rang. La croix est faite de métal ajouré et le corpus de bois est finement dessiné.

On peut encore observer l'écluse d'un ancien moulin à farine le long de la rivière du Bras-Cacouna.

SUR LE PLATEAU

Très peu de temps après l'arrivée des pionniers de Saint-Épiphan, le peuplement a gagné le plateau et fait surgir plusieurs paroisses. Voici les années d'érection canonique de celles dont il sera brièvement question ici :

Saint-François-Xavier-de-Viger : 1870

Saint-Honoré : 1873

Saint-Clément : 1881

Saint-Hubert : 1885

Saint-Cyprien : 1886

Les premiers arrivants se sont présentés vers 1860, à un moment où l'arpentage de plusieurs cantons n'était pas terminé. Quelques modestes chemins avaient néanmoins été tracés vers le sud et certains tronçons du chemin Taché, longue artère dans l'axe ouest-est destinée à faciliter la pénétration du pays de l'intérieur, étaient ouverts. Les premières chapelles ou maisons-chapelles ont assez tôt surgi du sol : 1866 à Saint-Honoré, 1873 à Saint-Clément, 1878 à Saint-Cyprien, 1879 à Saint-Hubert.

Mais la population est demeurée longtemps plus modeste que sur les terrasses. Ici comme en bien d'autres endroits, l'érection canonique ressemble à un geste délibéré d'encouragement. Partout elle a précédé d'assez longtemps la construction de véritables églises, sans cesse reportée faute de paroissiens: le temple de Saint-Clément, terminé en 1898, a été le plus précoce; à Saint-Hubert (1901), Saint-Honoré (1903) et Saint-Cyprien (1908), l'attente a été encore plus longue. À l'évêché de Rimouski, on s'est questionné: ces paroisses étaient-elles toutes viables? Le démembrement de Saint-Cyprien au profit de Saint-Clément a été envisagé car [...] *«Près de vingt ans après sa fondation en mission, puis en paroisse, cette communauté (Saint-Cyprien) n'avait pour tout bien qu'une pauvre chapelle dé-*

saffectée, un cimetière abandonné, presque envahi d'aulnes et de broussailles [...]»

Réf.: Aubert April et Coll., *Saint-Cyprien de Rivière-du-Loup, un siècle de labeur et de progrès*, Les Amis de Hocquart, 1986, 177.

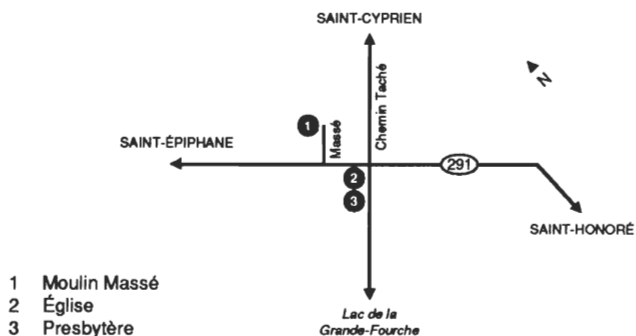
À la fin du XIX^e siècle, le prêtre desservant Saint-Honoré estimait pour sa part que cette paroisse était encore trop pauvre pour recevoir un curé. C'est plutôt à Saint-François-Xavier-de-Viger qu'on est intervenu : chose rare, la paroisse a été fermée et son église démolie en 1891; son territoire a été partagé entre Saint-Épiphanie et Saint-Hubert. Elle n'allait officiellement revivre qu'en 1946, à la suite de la colonisation tardive des années 1930.

Voilà qui laisse deviner des débuts difficiles. Le plateau constituait-il un environnement si revêché ? Pas pour les gens de Saint-Clément, qui ont pratiqué l'agriculture avec un certain succès. Ici ou là d'ailleurs, des fermes assez comparables à celles des terrasses ont fait reculer la forêt. Mais en général, on a moins produit et surtout moins vendu. Les villages ont mis plus de temps à émerger, malgré la présence de moulins à scie. Les travaux forestiers ont partout été importants. Les rivières ne manquaient pas pour transporter le bois de sciage ou de pâte et fournir l'énergie aux moulins : Toupiké, Mariakèche, Sénescoupé (noms malécites à signification inconnue), Trois-Pistoles...

Souvent, la proximité du couvert forestier et la présence de moulins à scie ont provoqué des cataclysmes : les annales de ces paroisses en parlent souvent. À Saint-Honoré par exemple, en 1909, en 1923 (cent maisons incendiées, cinq moulins brûlés...)

Une démarche donc laborieuse d'occupation et de mise en valeur d'un territoire, qui se prolongeait encore dans la région pendant les années trente : création de Saint-Pierre-Lamy, relance de la paroisse Saint-François-Xavier-de-Viger...

SAINT-HUBERT



La route traverse ensuite Saint-François-Xavier-de-Viger en direction de Saint-Hubert. Le relief est un peu plus prononcé et le couvert forestier gagne en étendue comme en densité.

Le chemin Taché

Le chemin Taché traverse Saint-Hubert en direction de Saint-Cyprien. Le projet a été conçu au milieu du XIX^e siècle. Comment enrayer l'émigration vers les États-Unis? Aux yeux de plusieurs membres de l'élite, il fallait mettre plus de terres à la disposition de la population. En 1856, une enquête conduite au Bas-Canada a surtout montré la nécessité d'ouvrir de nouvelles routes. Étienne-Pascal Taché, premier ministre, a voulu créer un grand chemin parallèle au fleuve Saint-Laurent, qui relierait les chemins Kénébec (sud de Québec et Beauce) et Kempt (vallée de la Matapédia). Les travaux d'arpentage n'ont pas tardé à produire un tracé de plus de 300 kilomètres à travers 22 cantons et 7 comtés, à peu près à mi-distance entre le fleuve et la frontière canado-américaine.

Le chemin Taché n'a jamais été terminé. C'est dans Bellechasse, Montmagny et l'Islet que les travaux ont été le plus rondement menés. Ailleurs, on a souvent préféré attendre que des chemins relient d'abord le pays de l'intérieur au littoral. Dans Kamouraska, peu de colons ont été attirés par les terres médiocres sises de part et d'autre du chemin. Dans Témiscouata (comprenant Rivière-du-Loup), la nouvelle artère a traversé

en partie ou en totalité les cantons Armand, Demers, Hocquart et Raudot, favorisant l'ouverture de Saint-Honoré, Saint-Hubert, Saint-Cyprien...

À l'est, dans le comté de Rimouski, le tracé initial, peu commode, a dû être refait. Le manque de routes nord-sud a en outre contribué à limiter les travaux. Les abords de l'actuelle route 232, on le sait, n'ont été colonisés que pendant les années trente de notre siècle (Lac-des-Aigles, Esprit-Saint...). Le chemin Taché a par contre emprunté les cantons Fleuriau, Neigette, Macpès, et Duquesne, précédant la naissance de Saint-Narcisse, Saint-Marcellin, Saint-Gabriel...

Réf.: Léo Bérubé, «Échec d'une grande artère dans les terres de l'intérieur: Le chemin Taché» dans *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent*, V, III, nos 3-4, déc. 1976, 8-11.

Le moulin Massé : À l'entrée nord du village, près de la rivière Sénescoupe (avenue Massé).

Construit en 1874, il est le plus vieil édifice de Saint-Hubert. Sa valeur historique et technologique est indéniable : les mécanismes de la meunerie sont en place avec, en prime, une ribleuse à orge (soupe au barley), une génératrice ainsi que, à proximité, un moulin à vapeur (sciage).



Le moulin Massé (ministère de la Culture)

Mathias Saindon a été le propriétaire initial. Il a vendu à Honoré Massé en 1891. Fils du propriétaire du moulin du Petit Sault (L'Isle-Verte), ce dernier avait travaillé en divers endroits et voulait se fixer. Massé n'a pas tardé à munir la meunerie de turbines et à agrandir l'édifice du côté ouest pour en faire sa résidence.

En 1900, la scierie a fourni le bois de construction de l'église. À cette occasion, le débit de la rivière s'est avéré insuffisant. Une décision a été prise: on achèterait une bouilloire et un engin à vapeur. Mais il a fallu transporter tout ça à partir de la station de Saint-Arsène :

C'était, à cette époque, toute une expédition que d'aller chercher une grosse bouilloire à la station de Saint-Arsène, avec quatre bons chevaux, un wagon assez fort, descendre la côte de la Mariakèche, renforcer le petit pont avant de passer, et puis la rapide côte du 9^e Rang et enfin, la dernière vers le pont de la Sénescoupé...

Réf. : Antonio Massé, *Histoire de la paroisse de Saint-Hubert*, s. l., s. éd., 1985, 185.

En 1901, pour limiter les risques d'incendie, ce moulin à vapeur a été déplacé à l'endroit actuel.

Les problèmes d'eau continuaient à nuire à l'entreprise. En 1910, une génératrice (500 watts) a été installée et la rue du Moulin s'est illuminée en soirée. Deux années plus tard, un nouveau barrage a retenu les eaux de la Sénescoupé à environ 250 mètres à l'ouest de l'actuelle route 291. Un gros tuyau de bois a véhiculé l'eau de ce barrage jusqu'à une nouvelle installation électrique capable d'éclairer d'abord l'église, puis le village... À l'étage du bâtiment abritant la génératrice, une carderie a été ajoutée.

Les entreprises d'Honoré Massé ont joué un rôle essentiel à Saint-Hubert. Notons qu'avant les années quarante, l'électrification était un phénomène rare en milieu rural. Les moulins à vapeur n'étaient pas non plus légion.

La meunerie proprement dite date de 1874 et mesure 9,20 m X 9,20 m. Le mur extérieur est fait de planches verticales. Le toit est en bardeaux de cèdre. La chambre des meules est au rez-de-chaussée et les grains étaient remisés à l'étage. Le

sous-sol abritait les mécanismes. À l'extérieur, l'écluse et la dalle sont encore là.

La génératrice a cessé de fonctionner en 1945, lorsque les campagnes ont bénéficié de l'électrification. Faute de laine, la carderie a fermé ses portes en 1950. On a toutefois continué à moudre jusqu'en 1973.

Réf.: Régis Jean, *Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec: évaluation patrimoniale*, ministère des Affaires culturelles, 1989.



Le moulin à vapeur (Paul Larocque)

Le presbytère : Chemin Taché Ouest, voisin de l'église.

Reconnu monument historique en 1983, cet édifice remplit encore les fonctions d'un presbytère, tout en étant utilisé à d'autres fins communautaires.

Sa construction (1879) remonte aux origines de la paroisse. Il a d'abord servi de chapelle, de sacristie et de logement pour le prêtre desservant au moment où s'amorçait la colonisation du canton Demers. Thomas Thériault, artisan, a construit le bâtiment pièces sur pièces. Un réaménagement s'est imposé lorsque la population a augmenté : des combles ont logé le curé et la sacristie.

PARCOURS HISTORIQUES

La construction de l'église en 1900 a provoqué son déménagement plus à l'ouest, sur le site actuel. On a alors modifié la façade, y ajoutant un porche et une galerie non couverte.

Avant sa restauration en 1986, l'édifice ne répondait plus aux besoins de la fabrique et était menacé de démolition. Mobilisés, les paroissiens ont généreusement cotisé pour remettre l'édifice en état avec la collaboration du ministère de la Culture.

Plusieurs influences architecturales y sont représentées. Le style Néo-Reine-Anne est visible sur la façade (porche, tourelle d'angle, galerie). D'autres éléments reflètent le néoclassicisme : retours de corniches en pignons, encadrement et symétrie des ouvertures...

Réf.: Paul Arsenault, «Le presbytère de Saint-Hubert» dans **Les chemins de la mémoire... 504.**



Le presbytère (Paul Larocque)

L'église Saint-Hubert :

Elle a été construite en 1900 suivant les plans du Québécois Thomas Raymond. La décoration intérieure a été complétée en 1915. On remarquera l'élévation à deux étages sans fenêtres hautes. Le Rimouskois Joseph Daigneault a effectué les travaux de menuiserie. Jos Carbonneau a été l'auteur des sculptures, et Marie Tremblay des peintures et dorures. Ces deux artistes provenaient de Québec. Signalons que l'implication d'une femme dans la production d'oeuvres d'art religieux est un fait très rare à cette époque.

On remarquera la croix et le coq qui dominent le clocher élancé. Le monument au Sacré-Coeur a été érigé en 1924. Antoine Roy de Saint-Arsène a sculpté au ciseau le Christ du Calvaire qui domine le beau cimetière depuis 1924.

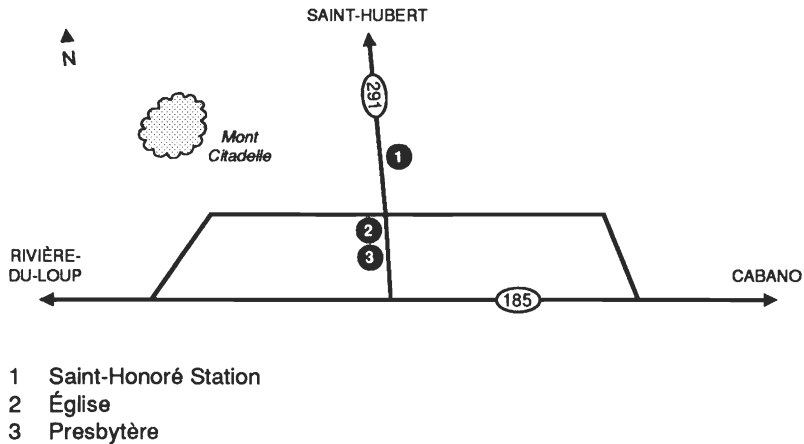
Le four à pain Desjardins : À la sortie est du village. Construit en 1901 par Étienne Desjardins.

Le lac de la Grande Fourche : À l'ouest du village. Beau site naturel fréquenté par des estivants. Une écluse y retient l'eau. C'est là que Mathias Saindon a construit le premier moulin à scie de la paroisse en 1875.

À partir de Saint-Hubert,

- la route 291 conduit à Saint-Honoré (sud-ouest)
- le chemin Taché mène à Saint-Cyprien (est)

SAINT-HONORÉ



Le village est aujourd’hui proche de la route 185 à 450 mètres d’altitude (un sommet dans la région), près de la ligne de partage des eaux. Autrefois, l’ancien sentier du portage le traversait. C’est aux abords de ce sentier qu’Honoré Morin, premier colon et courrier de la poste, s’est établi dès 1837. À la fin du XIX^e siècle, une gare du chemin de fer du Témiscouata a été construite à moins de deux kilomètres à l’est du village, qui a alors joué le rôle d’un petit carrefour.

À environ cinq kilomètres de Saint-Honoré à partir de Saint-Hubert, une maison couverte de bardeaux de cèdre suscite la curiosité à gauche de la route. Visiblement abandonnée depuis longtemps, cette **résidence pionnière** ouverte à tous vents tient encore debout alors qu’ autour d’elle la forêt a repris ses droits.

Un peu plus loin, on apercevait autrefois les restes d’une **maison-étable** près de la route, à proximité du petit faubourg de Saint-Honoré-Station.

Placée au carrefour d'une route de chantiers très fréquentée à la fin du siècle, la maison-étable de Saint-Honoré rappelle une vie rude et primitive. Le même immeuble abritait les hommes d'un côté et les bêtes de l'autre, se réchauffant les uns les autres. Cet usage moyenâgeux n'a pas eu cours longtemps en Nouvelle-France, mais par contre il a survécu chez les bûcherons et chez certains colons de la région au XIX^e siècle.

Réf. : Paul-Louis Martin et Coll., *Rivière-du-Loup et son portage: Itinéraire culturel*, Québec, Beauchemin et Éditeur officiel du Québec, 1977, 144-45.

Le mont Citadelle, proche du village, a une élévation de près de 600 mètres. Il portait autrefois le nom de mont Paradis, du nom d'un pionnier des environs. Une tour de surveillance y a été érigée durant la Première Guerre mondiale.

On peut gravir le mont sur la face sud. Au sommet, par temps clair, il est possible de voir le fleuve, les monts, les plateaux, les vallées, les blocs forestiers, les villages voisins et leurs clochers.

Le centre de ski actuel a été inauguré en 1973.

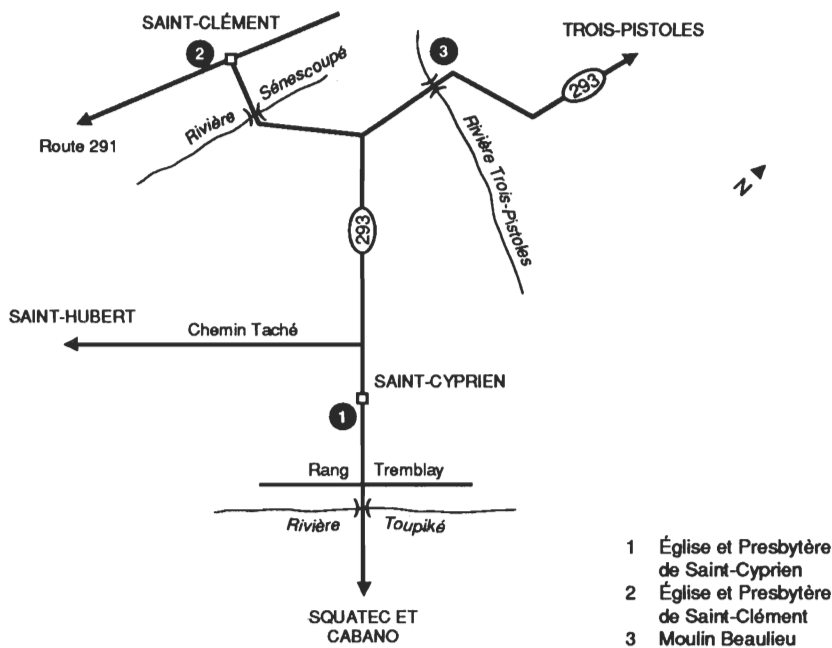
L'église Saint-Honoré

Le décret autorisant sa construction a été signé en 1903. La bénédiction finale n'a été faite qu'en 1908. Les plans sont de J.-P. Ouellet, de Québec. Plusieurs modifications ont été apportées depuis les origines. Retenons que les bancs actuels ont été posés en 1926, que les galeries latérales remontent à 1938 et que le revêtement extérieur (pierres) date de 1967.

Le presbytère actuel a été construit en 1908. Sa vaste tour en coin attire les regards.

Devenu un sentier paysagé, le corridor de l'ancienne voie ferrée du Témiscouata est toujours visible.

SAINT-CYPRIEN



Entre Saint-Hubert et Saint-Cyprien, le chemin Taché parcourt un plateau bosselé. De longs alignements de pierres, parfois couverts de broussailles, sont visibles au milieu ou en bordure des champs. Ils illustrent les difficultés éprouvées par les premiers défricheurs et leurs descendants dans ce coin de pays marqué par la glaciation.

Les croix de chemin sont nombreuses et généralement en bon état. Un cultivateur retraité a expliqué pourquoi : *«L'agriculture et l'exploitation forestière ont eu plus que leur part de difficultés ces dernières années. Les jeunes n'hésitent plus à relever et à entretenir les croix»*.

La meilleure façon de saisir l'organisation du paysage et la situation régionale de Saint-Cyprien, c'est probablement d'arriver par le chemin Taché. Dès que les premiers occupants ont commencé à ouvrir le paysage en déboisant le flanc sud de la colline où ils s'établissaient, ils ont sûrement été impressionnés par la beauté du paysage qui s'étalait en contrebas, des deux côtés des rivières Trois-Pistoles et Toupiké [...] Le pays dans son ensemble est tout en rondeurs. Si nous regardons encore plus loin, nous constatons que le paysage est constitué de collines ou de successions de collines qui s'allongent à peu près suivant l'axe sud-ouest/nord-ouest [...] Il y a cependant une autre orientation dans le paysage et celle-ci recoupe presque à angle droit celle que nous venons d'observer: Il s'agit de l'axe nord-ouest/sud-est de la vallée de la rivière Trois-Pistoles. Via la chaîne des Sept Lacs, cette très importante vallée joint le fleuve Saint-Laurent à la tête du lac Témiscouata.

Réf. : Aubert April et coll., *Saint-Cyprien de Rivière-du-Loup, un siècle de labeur et de progrès*, Saint-Cyprien, Les Amis de Hocquart, 8.

C'est dans ce cadre naturel que s'est développé Saint-Cyprien, au coeur de deux bassins versants, à environ 300 mètres d'altitude. La paroisse a été ainsi nommée en l'honneur de Cyprien Gagné, curé de Saint-Paul-de-la-Croix, qui a été l'un des premiers desservants. Les travaux forestiers ont longtemps alimenté les moulins de Trois-Pistoles via la drave pratiquée sur les rivières Toupiké et Trois-Pistoles. Puis, vers 1920, la compagnie Fraser du Témiscouata s'est intéressée à ce territoire. Le flottage a utilisé le versant sud : les Sept Lacs, le lac Rond...

Un curé dynamique, Alphonse Verreau, a choisi l'emplacement de l'église, préférant le rang B au chemin Taché à cause de la proximité de la rivière. Ce choix a fortement contribué à la configuration du village, qui tardait à émerger. Construite en 1908 par l'architecte David Ouellet, elle a été détruite de fond en comble par un incendie en 1954, et reconstruite à grands coups de corvées en 1955-1956. La plupart des matériaux sont incombustibles.

Le presbytère, simple mais élégant avec son toit mansardé, date de 1899.



Le presbytère (Paul Larocque)

Le moulin Tremblay

Dans le rang Tremblay, (qui longe la rivière Toupiké au sud du village, direction est), le moulin du même nom (aussi connu comme le moulin d'Ernest Lagacé, meunier de 1954 à 1972), construit sur un site attrayant, témoigne d'un effort d'adaptation technologique à un environnement exigeant. Il a en effet été installé près d'un ravin de la rivière, ce qui explique pourquoi l'annexe située à l'arrière du corps principal est à un niveau moins élevé que celui-ci.

Le premier moulin érigé à cet endroit avait été reconstruit en 1938. Un incendie a tout détruit en 1947. À nouveau, on a reconstruit, remplaçant les meules de pierre par une moulange à marteaux préparant les moulées pour les bestiaux. Le moulin a fonctionné jusqu'en 1972, année où une coopérative régionale a acheté plusieurs coopératives régionales et éliminé leurs machineries.

Réf. : Régis Jean, *Les moulins hydrauliques de l'Est du Québec : évaluation patrimoniale*, ministère des Affaires culturelles, Direction régionale de l'Est du Québec, 1989, 88-89.



Moulin à scie d'autrefois (fonds Belle-Lavoie no 324, musée du Bas-Saint-Laurent)

La chapelle presbytérienne de Saint-Cyprien

À la fin du XIX^e siècle, à une époque où la population de Saint-Cyprien, un peu exaspérée, réclamait encore en vain une église et un prêtre résident, des missionnaires presbytériens venus de la mission de Cacouna ont parcouru le chemin Taché et effectué quelques conversions en milieu francophone. En 1899, ils ont érigé une modeste chapelle («mitaine» pour «meetings») (rencontres, réunions) sur le deuxième rang.

Cet épisode a suscité bien des récriminations et sans doute un peu accéléré la nomination d'un curé catholique, l'abbé Alphonse Verreau.

En 1902, faute de fidèles, il a fallu fermer la mission.

Jusqu'en 1908, cette chapelle fut enregistrée dans les archives municipales (rôle d'évaluation) comme «maison d'éducation presbytérienne». En 1911 et par la suite, elle est considérée comme «inconnue». C'est bien le terme qui lui convenait alors, car, abandonnée, elle était vouée à une précoce vétusté. D'ailleurs, les jeunes chasseurs de lièvres et de perdrix qui circulaient dans ses environs ne se gênaient guère pour cribler de leurs plombs les vitres de la chapelle solitaire. Toujours est-il qu'un beau soir d'été, c'était en août 1918, semble-t-il, une épaisse fumée se dégagait de l'arrière du petit édifice et l'envahit tout entier pour l'embraser à tout jamais.

Réf.: Aubert April et coll., Op. cit., 210-218.

Tout autour du village, des **érablières** (une trentaine de producteurs) ont contribué à la consolidation des activités agricoles et forestières.

SAINT-CLÉMENT

Mosaïque de parties de cantons, parcouru par trois rivières au courant rapide, Saint-Clément ressemble à une île. D'où qu'on vienne, il faut franchir un pont pour y accéder.

Celui de la Sénescoupé est situé sur le chemin qui mène à Saint-Cyprien. Pour aller à la messe à Saint-Clément, les pionniers de Saint-Cyprien traversaient jadis la rivière sur de simples cages de bois. Le pont actuel est le troisième. Haut de près de 40 mètres, il est fait de ciment, a été élargi en 1977 et offre une vue magnifique sur la rivière.

Celui de la Trois-Pistoles, appelé pont Beaulieu en l'honneur de la famille qui a longtemps exploité le moulin situé à proximité, est encore récent. Via la 293, il relie Saint-Clément à Trois-Pistoles. Deux autres ponts l'ont précédé, l'un à compter de 1875 et l'autre, toujours là, à côté du moulin mais peu fréquenté, à partir de 1943.

Celui de la Mariakèche traverse le rang huit qui conduit à Saint-Hubert.

Ces lits de rivières ont, pour ainsi dire, aidé à l'égouttement des sols; dans le rang huit, les terres descendent en pente vers la Sénescoupe et la Mariakèche; au nord-est, les pentes sont plus raides et plus abruptes; en somme, on trouve à Saint-Clément des monticules, des collines, des flancs de montagnes, accidents de terrain qui font la beauté du paysage.

Réf. : Georges Beaulieu, *Dans les brumes de la Sénescoupé*, Rimouski, S. Éd., 1987, 14.

L'église Saint-Clément :

L'agglomération de Saint-Clément est exposée au vent et la première chapelle de bois était assez détériorée lorsqu'on a construit l'église. L'extérieur a été terminé en 1898. On a misé sur une pierre locale transportée en «waguines» jusqu'au

haut de la côte. David Ouellet a tracé les plans en adoptant un style sobre et classique. Hubert Morin de Trois-Pistoles a parachevé la décoration intérieure de 1906 à 1908.

L'arc plein-cintre de la voûte, des transepts et du chœur mérite une attention spéciale. Les trois autels sont finement sculptés. Le jubé a été prolongé de quelques mètres en 1923.

Le presbytère : Construit en 1900, il est orné de beaux balcons et d'une grande porte à deux battants. En 1956, son toit de bardeaux a fait place à une couverture de tôle.

Le moulin Beaulieu : Sur la route 293, aux abords de la rivière Trois-Pistoles près du pont Beaulieu.

En 1874, Louis-Achille Bertrand, important homme d'affaires de L'Isle-Verte (frère de Charles), s'associe à Philippe Verret de Saint-Antonin pour moudre le grain et scier le bois sur la rivière Trois-Pistoles. Deux années plus tard, Bertrand rachète les parts de Verret et confie à Honoré Massé la tâche de faire fonctionner l'entreprise. Quelques années plus tard, Honoré est devenu propriétaire du moulin de Saint-Hubert. Son frère Joseph a pris la relève en 1891 pour devenir à son tour propriétaire du moulin de Saint-Cyprien. Bertrand se résoudra finalement à vendre ses installations de Saint-Clément à Napoléon Beaulieu en 1906. Parmi les 14 enfants élevés par le couple Beaulieu sur ce site enchanteur, véritable flot de verdure, se trouvait l'abbé Georges, enseignant réputé du séminaire de Rimouski, qui a donné son nom à la salle de spectacles de cette institution.

Suffisant en toutes saisons, le volume d'eau de la rivière Trois-Pistoles a permis d'actionner un moulin à scie, un moulin à farine comportant quatre moulanges (blé, sarrasin, avoine, orge) ainsi qu'une carderie et un foulon.

La clientèle a afflué de partout, d'aussi loin que de Squatec et Lac-des-Aigles. Selon l'abbé Georges,

[...] on échangeait les nouvelles et les informations. On discutait des affaires du gouvernement, des nouvelles politiques [...] On parlait de la

dépression, des prix, de la guerre, des enfants de l'un et l'autre, des émigrants [...] (Georges Beaulieu, Ibid, 188).

La meunerie et la scierie ont fonctionné jusqu'au début des années 1980. Il reste une moulange complète. L'infrastructure hydraulique est en bon état.

On doit à Napoléon Beaulieu le toit mansardé des moulins, qui a agrandi l'espace habitable à l'étage et permis l'aménagement de la carderie (dont le mécanisme est toujours en place) au-dessus de la meunerie. Le foulon est logé dans un appentis adossé au bâtiment principal. Ses accessoires sont toujours là.

En 1958, un chansonnier encore peu connu nommé Gilles Vigneault a adressé à l'abbé Georges Beaulieu un poème aujourd'hui transcrit sur une large pierre près de la rivière. En voici un extrait :

*Un beau toit noir émerge entre les hauts sapins
Tout au fond d'un ravin creusé dans la verdure.
On sent qu'ici tout dort et que le rêve dure...
On y mange un bonheur simple comme le pain
Un moulin tourne au gré de l'eau. Sa voix est vieille
Et se perd dans le bruit des cascades, tout près
D'un pont qui les traverse et paraît faire exprès
Pour que le voyageur attarde son oreille [...]*

Réf. : Georges Beaulieu, Ibid, 189-90.

Réf.: Régis Jean, Op cit.

À partir du village, un sentier de randonnée pédestre donne accès aux sites les plus pittoresques.

SUR LA RIVE OUEST
DU LAC TÉMISCOUATA
DE CABANO À DÉGELIS

À partir du plateau, la route descend en direction de la vallée du Lac Témiscouata, qui coule vers le sud. En langue malécite, Témiscouata signifie «profond partout». Le lac s'étire sur 40 kilomètres et sa largeur est de un à deux kilomètres. Profondeur maximale : 75 mètres. Profondeur moyenne : 32 mètres. Il se décharge au sud dans la rivière Madawaska («Terre du Porc-Épic» selon les Micmacs), dont le cours initial emprunte une série de méandres à travers une vallée souvent inondée.

Les Amérindiens ont longtemps emprunté cette route naturelle joignant le fleuve Saint-Laurent à l'Atlantique via le bassin de la rivière Saint-Jean. Direction nord, ils pouvaient utiliser plusieurs trajets. Deux d'entre eux conduisent *par eau* à Trois-Pistoles: le premier remonte d'abord la rivière Ashberish (à l'extrémité nord-est du lac Témiscouata); le second passe par la rivière Touladi, rive est du lac, légèrement au nord de Saint-Juste. Une autre, surtout *terrestre*, bifurque vers le nord-est à partir du site actuel de Notre-Dame-du-Lac (Le portage du détour). C'est elle qu'on a plus tard appelée le *portage du Témiscouata*.

Les missionnaires voyageant vers l'Acadie ont très tôt utilisé ce sentier. Plus tard, ce dernier est devenu pour longtemps une voie militaire et postale : peu avant la conquête de la Nouvelle-France, pendant la révolution américaine, la guerre de 1812, le conflit frontalier de 1839 à 1842... Seul passage connu pour traverser le plateau de la rive sud, le sentier est devenu un chemin avec l'intervention du gouverneur Haldimand en 1783, qui a utilisé pour main-d'oeuvre près de 500 miliciens kamouraskois. Au début du XIX^e siècle, des soldats licenciés ont été établis avec leurs familles le long du parcours, créant une série de relais de la rivière des Caps (près de Notre-Dame-du-Portage) à la décharge du lac Témiscouata. Mais l'entretien aurait exigé des travaux ininterrompus. Ce ne fut pas le cas, malgré quelques opérations de courte durée. Pourtant,

s'embranchant sur la longue route qui, du Bas du Fleuve conduit aux lointaines villes du Haut-Canada, (le chemin) brise l'isolement du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse et permet aux lettres et dépêches de circuler d'une extrémité à l'autre des colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Il sert aussi aux besoins de

l'armée qui peut y faire passer rapidement ses troupes ¹.

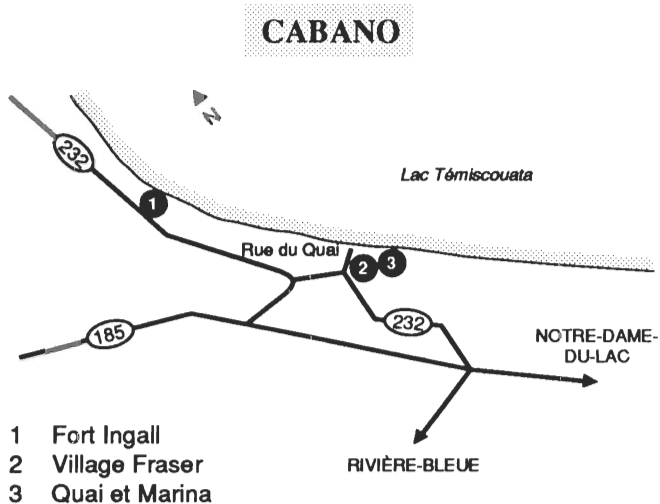
En 1856, le chemin a été reconstruit avec un tracé modifié, qui évitait une série d'élévations et de savanes et aboutissait plus à l'est, derrière Rivière-du-Loup. Mais il allait vite devenir désuet avec la construction du chemin de fer Intercolonial en 1876, lequel allait traverser la vallée de la Matapédia en direction d'Halifax.

À cette époque, une population blanche avait commencé à s'établir sur la rive ouest du lac Témiscouata. Allait-elle prendre souche ? Auparavant, quelques tentatives avaient été sans lendemain: celle du premier seigneur Aubert de la Chesnaye (1683+), attiré là par la traite des fourrures; celle des soldats retraités établis par le gouvernement pour faciliter l'entretien de la route (1814-1826); celle du seigneur Alexander Fraser (1823-1835), qui a concédé quelques lots et construit les deux premiers moulins de la région.

Cette fois pourtant, le mouvement reposait sur de plus solides assises. Au Poste-du-Lac (Cabano), au Détour (Notre-Dame-du-Lac) et au Dégelis (Sainte-Rose), le nombre de colons a crû d'une année à l'autre. La paroisse de Notre-Dame-du-Lac a été érigée la première, en 1869, et le premier prêtre résident est arrivé la même année. Dès 1875, une véritable église était mise à la disposition des fidèles. La paroisse de Sainte-Rose-du-Dégelis a été érigée à son tour en 1885, et Saint-Mathias de Cabano a suivi en 1906. En 1900, malgré un certain va-et-vient vers les États-Unis, la population des trois localités atteignait presque les 2 000 habitants. Plus tôt que dans la région du Transcontinental mais selon un processus assez identique, elle avait connu un essor soudain avec le parachèvement, en 1889, du chemin de fer du Témiscouata reliant Rivière-du-Loup à Connors (Nouveau-Brunswick) sur une distance de 187 kilomètres. Les entrepreneurs forestiers n'ont pas tardé à se manifester, consacrant une vocation mi-agricole, mi-forestière.

Aujourd'hui, le chemin de fer du Témiscouata n'est plus qu'un souvenir, mais les rails et les dormants ont laissé des traces visibles un peu partout. On envisage la création, le long de ce sentier, d'une piste cyclable reliant le «Témis» à Rivière-du-Loup.

1. Nive Voisine, "Le portage Témiscouata", dans *Un portage, le détour: Notre-Dame-du-Lac*, Comité du Centenaire, 1969, p. 58.



D'où vient le mot Cabano ? Peut-être du mot amérindien «Wabano», désignant les «petites cabanes», abris temporaires confectionnés lors des déplacements saisonniers. Certains ont plutôt évoqué des cabanes de castors, auxquelles des collines de la région auraient ressemblé.

Plusieurs routes mènent à Cabano.

La 232, à partir de Rivière-Bleue : le chemin, qui traverse la rivière Cabano, se faufile à travers un couloir étroit entre deux blocs forestiers.

La 185, qui franchit d'abord les hauteurs de Saint-Honoré et de Saint-Louis-du-Ha-Ha, d'où on commence à apercevoir l'horizon bleuté du lac, avant de s'incliner graduellement vers le sud.

La 293, qui traverse Saint-Cyprien, amorce elle aussi une descente et rejoint ensuite la 232 à l'extrémité nord-est du lac, dans un secteur couvert par les boisés de la forêt du Grand-Portage. Longeant le lac, dont les dimensions impressionnent déjà, la route franchit la rivière Caldwell avant d'accéder à Cabano. Face à la petite ville, sur l'autre rive, la silhouette de la «montagne à Fourneau» se découpe nettement. Cette haute colline est plus souvent appelée «mont Lennox», en l'honneur du lieutenant Lennox Ingall, qui a commandé le fort du même nom.

La présence amérindienne dans la région du Témiscouata

Quelques fouilles récentes commencent à révéler une importante présence amérindienne dans le Témiscouata d'autrefois.

Au début du XVII^e siècle, environ un millier de Malécites occupaient le territoire. Profitant de leur situation géographique privilégiée entre le Saint-Laurent et l'Atlantique, ils vivaient de chasse et de cueillette tout en multipliant les échanges avec les groupes voisins.

Il faut toutefois remonter beaucoup plus loin dans le temps pour évoquer l'origine des Autochtones dans la région. Les glaciers qui recouvraient cet espace ont commencé à se retirer il y a environ 12 000 ans. Pendant ce long processus, la croûte terrestre s'est relevée et les bassins hydrographiques se sont formés. Venus du sud au rythme de la déglaciation, les premiers humains ont d'abord chassé le caribou dans la toundra et plus tard chassé l'original sous un couvert forestier, remontant toujours plus loin.

Quand sont-ils arrivés ? La région était habitable il y a 5 000 ans mais des précurseurs ont pu utiliser plus tôt certains sites stratégiques.

Quels ont été les sites les plus fréquentés ? Les foyers retracés sont nombreux et dispersés : de la rivière Madawaska à Saint-Cyprien et Lac-des-Aigles, en passant par le lac Témiscouata et la région de Squatec... À l'heure actuelle, les plus fouillés se trouvent aux abords du lac Touladi et de la rivière du même nom.

* La découverte de deux carrières de chert est venue confirmer l'importance stratégique de la région. Le chert était la matière première utilisée pour la fabrication des outils et des objets nécessaires aux populations amérindiennes.

Au Fort Ingall à Cabano, les animateurs de la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata se font un plaisir de renseigner les visiteurs et des excursions sur les sites des fouilles archéologiques peuvent être organisées.

Le Fort Ingall (81, chemin Caldwell).

Situé sur les bords du lac Témiscouata, le Fort Ingall a été construit en 1839, au moment où un conflit frontalier a amené le Canada et les États-Unis à préparer la défense d'une zone disputée comprise entre l'État du Maine, le Nouveau-Brunswick, et le sud-est du Québec actuel. Cet épisode est lié aux ambiguïtés du Traité de Versailles de 1783. Longtemps les Américains ont revendiqué les hautes terres bordant la rive sud du Saint-Laurent. Les Britanniques, eux, ont réclamé un territoire allant jusqu'au sud de la rivière Aroostook, dans l'actuel État du Maine. L'infiltration de bûcherons américains, suivie de quelques altercations, a provoqué la mobilisation de miliciens au Maine ainsi que la construction de deux petites fortifications. Du côté britannique, le Fort Ingall, le Fort Dégelé (futur Sainte-Rose-du-Dégelis) et le fort du Petit Sault (rivière Madawaska, Nouveau-Brunswick) ont été érigés. Après trois années de tensions, le conflit a été résolu par voie de traité (Ashburton-Webster, 1842) sans effusion de sang. La région de l'Aroostook, avec ses forêts d'une valeur reconnue, est demeurée américaine. Quant aux Britanniques, ils ont conservé leur mainmise sur la vallée de la rivière Saint-Jean et protégé la route du portage du Témiscouata, voie de passage entre le Canada et les colonies de l'Atlantique.

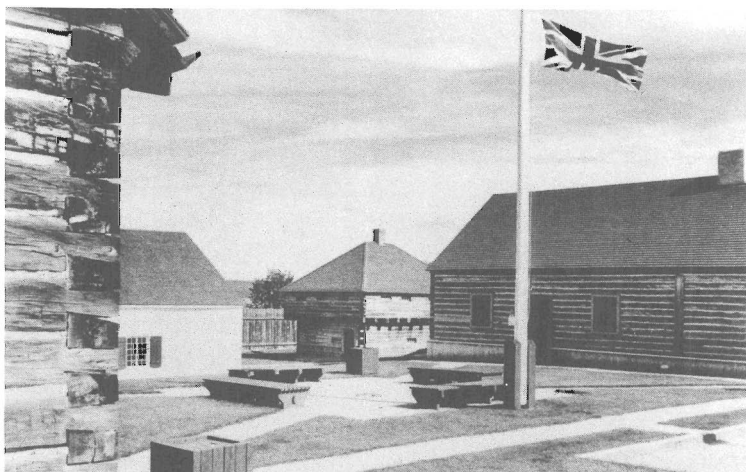
Au terme du conflit, le Fort Ingall a été de plus en plus désaffecté avant de sombrer dans l'oubli. Au moment où la région de Cabano s'est peuplée, on dit que les pionniers l'ont défait pour en récupérer le bois.

Entouré d'une palissade de bois, il s'agissait d'une fortification temporaire. Les travaux de construction, amorcés en 1839, se sont poursuivis pendant deux années. Revêtus de la tunique rouge, environ 200 militaires y ont trouvé refuge, contribuant à l'entretien du chemin du Portage, multipliant les patrouilles, pratiquant la pêche et la chasse pour subvenir à une partie de leurs besoins. La signature du traité a provoqué leur départ.

À l'origine, onze bâtiments se dressaient dans l'enceinte. À compter de 1973, six ont été reconstitués, dont les deux casernes de soldats, la caserne des officiers, le corps de garde, le magasin du commissariat, les latrines... Plusieurs fouilles archéologiques sur le site ont aussi permis de dégager une foule d'artefacts.

Aujourd'hui l'interprétation du site peut s'appuyer sur ces recherches. Reconnu par le ministère de la Culture du Québec, le Fort Ingall est un lieu important d'animation culturelle. Des visites y sont organisées et on y tient des expositions archéologiques et historiques.

Réf.: Réal Soucy, «Le Fort Ingall» dans *Les chemins de la mémoire, Monuments historiques*, 502-503. En coll., *Le portage au Témiscouata*, Cabano, publication du Fort Ingall, N. D., 23 p.



La place du rassemblement au Fort Ingall (Élène Tremblay dans Fort Ingall Cabano, 1992)

Le village Fraser : Aux abords du lac, rue du quai, dans le secteur nord-est de Cabano.

À la suite de la construction du chemin de fer du Témiscouata, l'exploitation forestière s'est intensifiée et la population a crû plus rapidement. En 1898, la famille Fraser, originaire du Nouveau-Brunswick, s'est procurée d'importantes concessions forestières dans la région. Elle a transporté son moulin à scie de Notre-Dame-du-Lac à Cabano. Pour héberger les quelque 30 employés de langue anglaise (Néo-Écossais) chargés de diriger le moulin, elle a fait construire pour eux et leurs familles une série de maisons connues sous le nom de «*village Fraser*». Vingt-sept d'entre elles, rénovées et parfois transformées, subsistent toujours, avec leur toit à deux versants et leur annexe ayant servi à entreposer le bois de chauffage.

Tout près, sur la même rue du Quai (côté nord), le vaste magasin-entrepôt de la Compagnie Fraser est toujours debout. On y a écoulé produits alimentaires et marchandises sèches à grand renfort de «livres de coupon» générateurs de dettes mais appréciés durant les chômages saisonniers.

Le moulin était situé immédiatement au sud du petit village, un peu en contrebas, là où un parc invite aujourd'hui à la détente. Longtemps le principal employeur de Cabano, il a produit des planches, des lattes, du bardeau, des dormants... Le chemin de fer a permis d'expédier une partie de cette production jusqu'en Europe, via Rivière-du-Loup. La compagnie a aussi exploité un moulin plus petit, produisant du bois de fuseau. Il était localisé à la Pointe-au-Sable.

Remorqués sur le lac à partir de la drave pratiquée sur ses affluents, d'imposants «boams» de bois alimentaient les moulins Fraser.

En 1907, lorsque Cabano a élu son premier conseil municipal, Archibald Fraser a proposé et obtenu que David Michaud accède à la mairie...



Aspect actuel du village Fraser (Paul Larocque)

En 1950, l'année même du feu de Rimouski, un incendie a détruit 130 maisons, soit la moitié des habitations de la petite ville. Le moulin et le village Fraser ont toutefois été épargnés.

PARCOURS HISTORIQUES

Puis, en 1966, un second incendie a éclaté: cette fois, les installations Fraser ont été rasées, mettant un terme à la présence de cette entreprise dans la région. Un comité de citoyens a alors travaillé d'arrache-pied pour obtenir l'implantation d'une nouvelle usine de transformation.

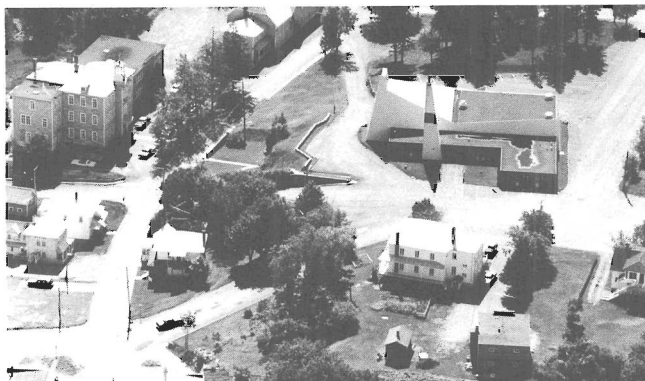
L'ouverture de Papier Cascade Inc., en 1976, résulte en partie de ces démarches. L'entreprise produit du carton cannelure à partir de bois feuillus et de carton récupéré.

Réf. : Claire Laplante et coll., *Cabano : 75 ans d'histoire*, Cabano, Comité des fêtes du 75^e, 1982.

Le quai et la marina : À partir du quai et de la petite marina toute proche, on prend pleinement conscience de l'étendue du lac, de sa courbure en direction du nord-est. Au sud de la marina, un vaste espace de verdure invite à marcher le long des berges. Au nord s'étend une plage sablonneuse faisant face à la montagne à Fourneau.

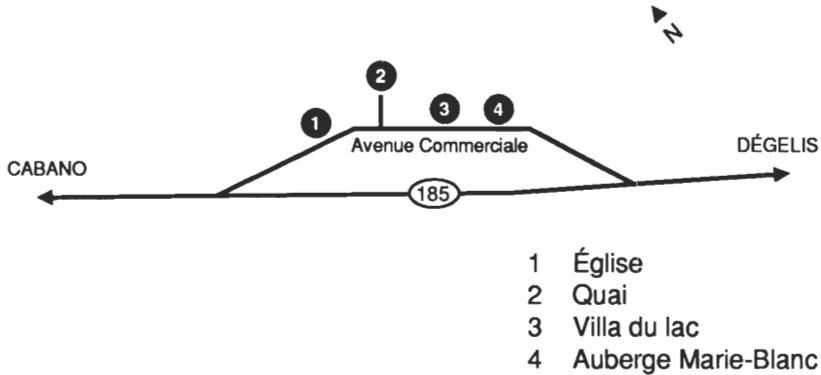
Non loin du quai, le groupe «Cavalos» offre des tours en calèche axés sur la découverte du Cabano historique. On peut aussi effectuer une croisière en bateau sur le lac.

Le secteur du couvent : Sur la rue Saint-Philippe se dresse l'église, moderne, flanquée d'un presbytère aux imposantes galeries. Tout juste derrière, l'ancien couvent (aujourd'hui un CLSC), construit en 1921, a belle apparence avec son clocheton et son toit de métal peint en bleu.



Face à l'église, le couvent (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

NOTRE-DAME-DU-LAC



En quittant Cabano, la route remonte un peu et suit les ondulations qui se font de plus en plus douces. Tout le long du parcours, l'oeil embrasse de larges horizons de terres cultivées... Soudain, ... l'horizon s'incline brusquement vers le sud-est et le regard plonge jusqu'aux rives majestueuses du lac. Dominant la rive occidentale, on peut déjà apercevoir Notre-Dame-du-Lac, dont le clocher effilé de son église signale de loin le centre du village... Vers la gauche, un peu en retrait, une haute pointe boisée s'abaisse vers les eaux profondes du lac, forçant le rivage à épouser une courbe assez prononcée. C'est de cet accident géographique, ou de ce soi-disant «détour du lac» qu'aurait originé l'appellation ancienne de notre village: «Le Détour».

Réf. : Andrée Beaulieu, «Géographie» dans **Un portage. Le Détour, Notre-Dame-du-Lac**, Comité du centenaire, 1969, 16.

Notre-Dame-du-Lac épouse les caprices du terrain, prend la forme d'un amphithéâtre. Premier point de relais de l'ancien «Portage», elle a aussi été le premier lieu de peuplement reconnu le long des rives du lac. Sa longue vocation agro-forestière s'est peu à peu combinée à une fonction de centre de services.



Notre-Dame-du-Lac et son «Détour» en 1926 (fonds de la Cie aérienne franco-canadienne)

Les touristes ont aussi très tôt fréquenté les lieux. Parmi eux, dès 1890, l'écrivain Arthur Buies. Voici ce qu'il a écrit lors de son passage.

Quant au lac Témiscouata lui-même, c'est une des beautés, une des gloires de la nature canadienne. Nulle part on ne peut le contempler aussi bien ni en embrasser une plus grande surface que de la hauteur où s'élève la belle église de Notre-Dame, ou bien du belvédère construit au dessus de L'Hôtel Cloutier, rendez-vous élégant et fashionable des touristes, des sportsmen et surtout des familles américaines... Cet Hôtel Cloutier est construit depuis environ sept à huit ans; il n'est pas un touriste canadien, quelque peu digne de ce nom, qui ne le connaisse du moins de réputation. Son architecture élégante, son extérieur recherché... le signalent tout de suite à l'attention. Il fait saillie sur le bord du lac, à environ cent cinquante pieds d'élévation [...]

On prend en abondance dans le lac de la truite, du touladi, du pointu, etc... Pendant que sur la rive orientale, encore couverte d'épaisses forêts, les chasseurs trouvent abondance de perdrix, de lièvres, de chevreuil, de caribous.

Citation tirée de Andrée Beaulieu, «Géographie» dans **Un portage, Le Détour : Notre-Dame-du-Lac**, Comité du centenaire, 1969, 11-13.

L'église Notre-Dame : Trois années après l'érection canonique de la paroisse, une requête a été adressée pour la construction d'une église. Les travaux se sont prolongés de 1873 à 1875. La finition intérieure a été complétée en 1891. En 1914, on a procédé à un agrandissement et posé un revêtement de briques. En 1957, l'église a été rénovée et l'intérieur en partie redécoré sous la direction de l'artiste Claude Théberge. La grotte vouée à Notre-Dame à gauche de l'église date de 1937. Le presbytère à toit mansardé date de 1882.

En contrebas, sur l'avenue Commerciale, l'édifice logeant la Caisse populaire attire l'attention.

Le secteur du quai, de la plage et de la marina, soigneusement aménagé, permet de voir à l'oeuvre le petit traversier Corégone reliant Notre-Dame-du-Lac à Saint-Juste-du-Lac, sur la rive est. Propriété du ministère des Transports du Québec, ce bateau a eu plusieurs devanciers moins outillés: un petit bateau à vapeur de 1915 à 1920, un chaland tiré par un petit bateau mû par un moteur à essence... Le premier service structuré est apparu en 1935 avec le «St-Juste Trader», au plus fort de la dernière vague de colonisation. En 1947, un syndicat coopératif a mis en service un nouveau bateau au nom évocateur: «Le colon».

L'hiver, sur un pont de glace balisé, la circulation automobile prend la relève.

L'ancien Hôtel Cloutier : 752, avenue Commerciale

Le peuplement de la rive est du lac, le braconnage et, surtout peut-être, la compétition d'autres régions et sites ont ralenti l'essor touristique dont Arthur Buies a été le témoin à la fin du XIX^e siècle... Néanmoins, l'Hôtel Cloutier, transformé et appelé aujourd'hui **Villa-du-Lac** (édifice à logements multiples), se dresse toujours sur l'avenue Commerciale qui traverse Notre-Dame, jalonnée de maisons anciennes.

Plus loin au sud sur la même artère (no 1112), l'Auberge **Marie-Blanc** (1905), à l'origine un pavillon de chasse appelé «Gray Lodge», propriété d'un New-

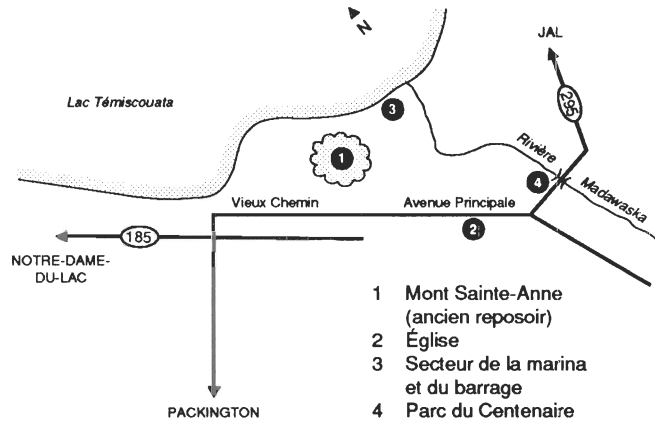
PARCOURS HISTORIQUES

Yorkais, offre également l'hospitalité aux voyageurs. Le célèbre architecte américain Frank Lloyd Wright aurait dessiné les plans du bâtiment.



L'aspect actuel de l'ancien hôtel Cloutier (Paul Larocque)

DÉGELIS



En micmac, Madawaska signifie «terre du Porc-Épica». Quant au mot Dégelis, il veut dire «endroit où l'eau ne gèle pas». C'est bien ce qui se produit là où le lac Témiscouata se décharge dans la rivière Madawaska : les courants sont assez forts pour empêcher l'eau de figer, même lors des froids les plus intenses. Le phénomène était toutefois plus évident avant l'érection d'un barrage à cet endroit en 1927.

La route 185 relie Notre-Dame-du-Lac à Dégelis. Elle surplombe d'abord le lac, puis s'en écarte un peu pour éviter une série de collines entrecoupées de baies peu profondes. À la hauteur du croisement qui, à l'ouest, conduit vers Packington, il est possible de tourner à gauche, côté est, pour emprunter l'ancienne route (chemin du Lac) toujours carrossable. Celle-ci est jalonnée de maisons anciennes souvent modestes, parfois flanquées de bâtiments agricoles d'autrefois. Forêt et savanes ont souvent repris le dessus, même si les éclaircies indiquent l'ampleur passée des travaux des champs. Le chemin de fer n'existe plus, mais les rails et dormants ont créé un sentier repérable à certains endroits.

À quelques kilomètres de là, retour sur la 185 et arrivée assez soudaine à Dégelis, au début d'une longue vallée, un peu à l'écart de l'extrémité sud-ouest du

PARCOURS HISTORIQUES

lac Témiscouata. On est ici à **proximité de la frontière américaine** : la région représente en importance la troisième porte d'entrée du Québec pour les visiteurs provenant des Maritimes et des États-Unis. La rivière Madawaska n'est pas loin non plus : elle borne l'agglomération à l'est.

Tout comme à Cabano (et jusqu'à un certain point Notre-Dame du Lac), la vocation économique a été, et demeure, agricole et **surtout forestière**. Longtemps avant le camionnage, le lac, la rivière et le chemin de fer ont été les voies par lesquelles billots et produits semi-finis ont circulé. Ce n'est pas sans regret que les anciens ont souvent vu le produit de leur bûcheronnage quitter la paroisse à destination de Cabano (sciage) ou d'Edmunston (Nouveau-Brunswick - bois de pâte). Depuis plusieurs années toutefois, la région retient mieux sa matière première et le sciage y occupe une place essentielle. On fabrique aussi des briquettes de charbon de bois réputées.

L'église Sainte-Rose : Elle a été construite en 1906. L'intérieur, rénové en 1942 et repeint en 1983, est décoré de 14 fresques peintes en 1894 par G. S. Dorval. Le chemin de croix remonte à 1921 et l'orgue Casavant à 1920. La statue du Sacré-Coeur installée sur un socle de granit a été bénite en 1930.

Le presbytère actuel date de 1951. On a la même année déplacé l'ancien un peu en arrière pour en faire la résidence du sacristain. Depuis ce temps, un incendie l'a fait disparaître.

Près de là, sur la 6^e rue, voisin d'une institution bancaire, l'édifice ayant logé **l'ancien couvent** existe toujours.

Jadis, les bien nantis de la paroisse vivaient surtout dans le secteur situé au nord de l'église. Les paroissiens moins fortunés habitaient plus au sud. Les contrastes accentués par les activités forestières sont moins visibles aujourd'hui.

Le parc du Centenaire : adjacent à la rivière Madawaska, entre les ponts Devlin et Lachance.

Un beau monument y commémore les origines de la paroisse Sainte-Rose érigée en 1885.

Observation de la Rivière Madawaska.

Près du parc, aux abords de la rivière, des fouilles archéologiques ont permis en 1979 de repérer le site du petit Fort Dégelé (l'expression a précédé l'usage du mot «Dégelis») construit en 1839 en même temps que le Fort Ingall et pour les mêmes motifs. Il n'y a toutefois pas eu de reconstitution.

Le site de l'ancien reposoir : Sur la colline à l'entrée ouest de la localité.

Le site offre aujourd'hui une vue panoramique sur le lac et la rivière. Il évoque avant tout une dévotion populaire assez spontanée au tout début de la colonie.

Une pieuse femme avait l'habitude de se rendre sur la montagne et y avait aménagé un «oratoire» à sa façon. Les familles s'y rendaient en pèlerinage au jour de la fête de Sainte-Anne en récitant le chapelet et en chantant des cantiques. En coll., Du Dégelé au Dégelis 1885-1985, Ville Dégelis, Fondation du centenaire, 1984, 97.

En 1885, le culte s'étant développé, on a dressé une petite chapelle au sommet de la colline. Incendiée en 1911, puis reconstruite, elle est devenue le site de manifestations de plus en plus fréquentes et imposantes, qui ont culminé au cours des années quarante : processions au flambeau, ventes d'objets pieux, rumeurs de miracles... En 1950, une croix lumineuse a été bénite, des bancs permanents ont fait face à la chapelle, le terrain a été mieux aménagé.

Mais le site a aussi été objet de vandalisme. En 1974, la chapelle a été incendiée. La statue de sainte Anne, démenagée, orne maintenant un terrain près de l'église. La croix autrefois installée sur la colline est aujourd'hui visible au sommet de l'école polyvalente (face à l'église).

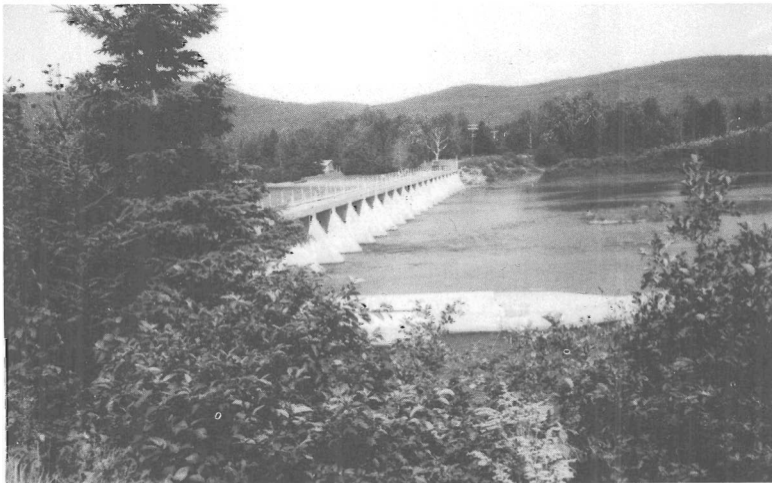
PARCOURS HISTORIQUES

La marina et le barrage : Un chemin longe une imposante cour à bois (moulin Guérette) et conduit à la pointe sud du lac Témiscouata.

L'existence de la marina remonte à 1979. Son site initial trop exposé (sud-est du lac) a incité à la relocaliser en 1984.

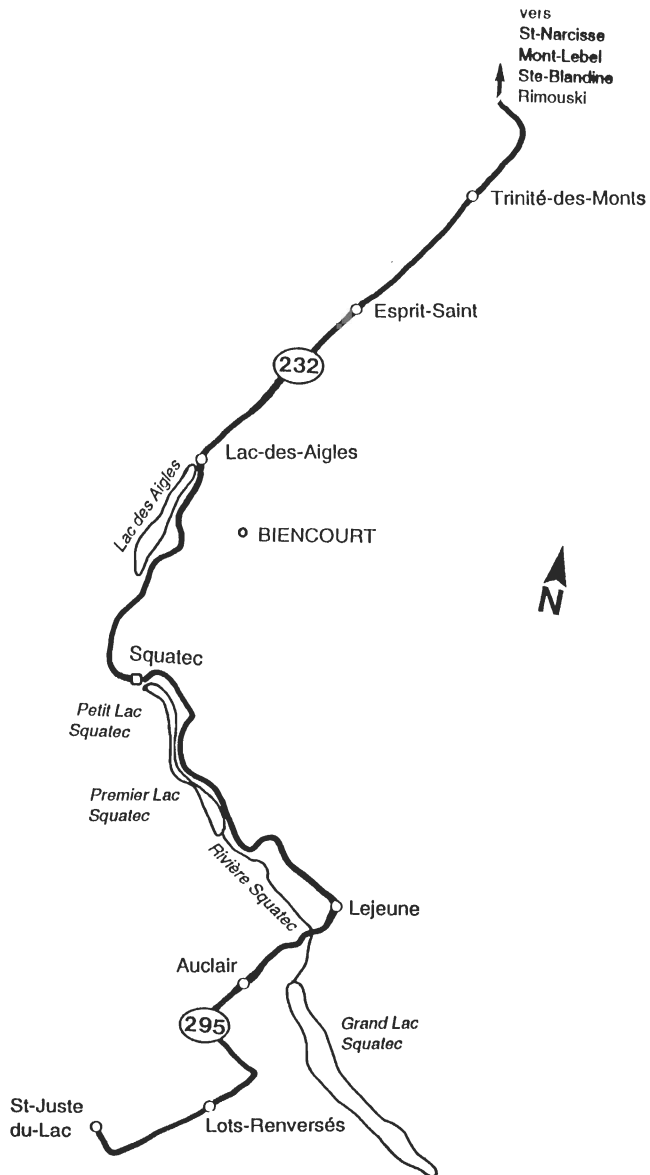
À l'extrémité sud du lac se dresse un barrage régularisant le débit de la rivière au profit de la centrale de Grand-Sault au Nouveau-Brunswick. En 1927, ce projet avait suscité plusieurs oppositions dont celle de Mgr Georges Courchesne, évêque du diocèse de Rimouski : une partie des plages du lac ont alors été inondées au profit d'intérêts privés. D'autres projets, qui n'ont existé que sur papier, ont entretenu un sentiment d'inquiétude: il a été notamment question en 1952-1953 de rehausser de 24 pieds les eaux du lac Témiscouata, ce qui aurait suscité une évacuation partielle de Cabano et Notre-Dame-du-Lac. Jean Nay, pseudonyme de Louis-Félix Dubé, personnage très connu dans la région (médecin, pionnier de l'hôpital de Notre-Dame-du-Lac, député, écologiste de la première heure...) avait alors ameuté la population, évoquant la richesse du patrimoine menacé. Un tollé de protestations s'était élevé...

Hydro-Québec a entrepris en 1993 des travaux majeurs pour la reconstruction de l'évacuateur du barrage qui intégreront une piste cyclable, une passerelle et un petit centre d'interprétation.



Le barrage (Paul Larocque)

L'ULTIME POUSSÉE
COLONISATRICE
DU JAL À RIMOUSKI



L'itinéraire proposé ici traverse une série de localités de fondation encore récente. Plusieurs ont même été créées de toutes pièces pendant les années trente, époque de crise, de chômage, de secours directs, et d'expédients politiques. Leur territoire a souvent été façonné à même les anciens domaines de compagnies forestières. Aucun chemin de fer ne les parcourt. La route reliant Squatec à Cabano n'a été complétée que durant les années quarante. La route 232 n'a été pavée qu'en 1975. Malgré les déboisements et les éclaircies, on y trouve peu de champs en culture et la forêt domine plus qu'ailleurs le paysage. L'aspect des églises, presbytères, salles paroissiales, édifices municipaux et écoles est révélateur : nous sommes dans un pays neuf ou presque...

Ce coin de pays a eu ses détracteurs. Au début des années 1970, une menace de fermeture a plané sur plusieurs des paroisses les plus éloignées (qualifiées de « marginales ») de l'Est du Québec. Les collectivités ainsi pointées du doigt n'ont pas tardé à réagir. Ce fut l'époque des Opérations-Dignité. Il y en eut trois simultanément, tant en Gaspésie qu'au Bas-Saint-Laurent. L'une d'elles a pris naissance au coeur de l'espace où nous allons maintenant nous déplacer. L'objectif? Une relance économique fondée sur une mise en valeur cohérente de toutes les ressources naturelles d'un milieu considéré assez riche pour qu'on puisse y vivre avec dignité. Le moyen? Un élan communautaire qui a multiplié les projets et véhiculé une série de revendications ayant trait à une plus forte autonomie et à un meilleur contrôle du territoire.

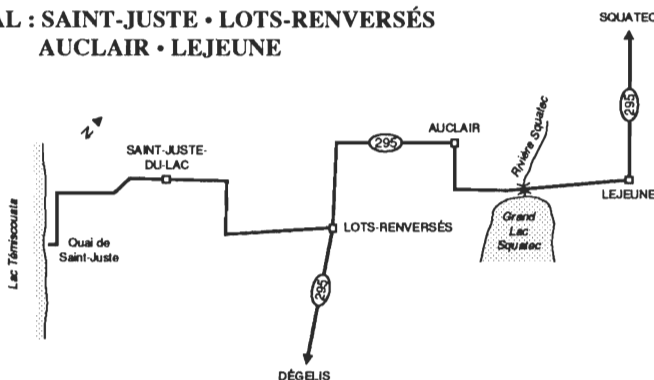
Trois localités ont même créé le JAL (Saint-Juste, Auclair, Lejeune), un regroupement assez novateur pour intéresser ceux et celles que fascinent l'expérimentation sociale...

Une région jeune dont l'histoire est déjà riche. Retracer ses origines, c'est déjà comprendre un peu mieux les motivations de ceux et celles qui, quotidiennement, y plantent un peu plus leurs racines.

En circulant sur le territoire de ces paroisses de la dernière phase de la colonisation, on constatera que les plus anciens bâtiments de ferme sont à la fois moins nombreux et plus rudimentaires. Ils se limitent souvent à la maison et à la grange-étable, habituellement de petites tailles et revêtues de bardeaux de cèdre. Ici et là subsistent encore quelques dépendances faites de billots assemblés en queue d'aronde.

À partir de Dégelis, la route longe quelque temps les rives sud et est du lac Témiscouata. À la hauteur de la plage municipale, on peut observer le lac dans l'axe sud-nord.

LE JAL : SAINT-JUSTE • LOTS-REVERSÉS AUCLAIR • LEJEUNE



LOTS-REVERSÉS

Rattachée à la municipalité de Saint-Juste-du-Lac, la petite paroisse de Lots-Renversés doit son appellation à l'orientation des terres qui y ont été concédées dans les années trente.

À l'époque, il s'agissait de faciliter le passage du territoire de Saint-Juste-du-Lac à la nouvelle colonie d'Auclair. Propriétaire de cet espace, la compagnie Fraser a accepté, non sans se faire prier, d'échanger une partie de sa réserve de bois contre un terrain plus vaste en Gaspésie. Sur cette langue de terre, deux rangs ont été formés, traversés par la route menant à Auclair. Trente-sept colons s'y sont initialement établis. L'orientation nord-sud de leurs lots fait toutefois contraste avec les autres rangs de Saint-Juste, qui font est-ouest.

SAINT-JUSTE-DU-LAC

La route qui conduit au village va vers l'ouest, oblique vers le nord, puis à nouveau vers l'ouest. On aperçoit déjà plusieurs maisons et dépendances de petite taille qui, même rénovées, évoquent le temps des pionniers.

La petite agglomération est entourée de feuillus. Le nom de Saint-Juste a été attribué à la paroisse en l'honneur d'un de ses principaux fondateurs, le curé Juste-Ernest Gagnon. L'église est modeste mais élégante.

Plus loin, en se dirigeant vers le lac et le quai, à partir duquel Notre-Dame-du-Lac sera visible, on observera une scierie artisanale aux abords de la route.

C'est de Notre-Dame-du-Lac que sont venus les fondateurs, à la fin du XIX^e siècle. On parlait alors de la « Colonie du Lac », laquelle correspondait à la première occupation permanente sur la rive est. Le développement semblait néanmoins compromis, puisque les terres forestières de la compagnie Fraser, alors propriétaire de ce qui restait de la seigneurie du Témiscouata, encerclaient de partout les lots des colons.

En 1914, la population ne dépassait pas les 200 habitants. Plusieurs croyaient pourtant que la colonie, avantageusement située, méritait un meilleur sort. Les pressions ne sont pas venues que des colons : plusieurs notables de la rive ouest ont contesté la situation. Pour de bon, le débat est devenu politique avec l'intervention de Jean-Claude Parrot, candidat puis député libéral du comté de Témiscouata. Promesses électorales, longues négociations... En 1919, un échange de terres résoudra le problème : la compagnie Fraser libérera une partie de son territoire contre l'obtention d'un domaine boisé prometteur dans la vallée de la Matapédia. Les malins affirment qu'elle a bien su, ce faisant, tirer son épingle du jeu.

Dès 1920, les terres ainsi acquises par le gouvernement du Québec ont été mises en vente à un dollar l'acre.

La paroisse de Saint-Juste-du-Lac est officiellement née en 1923. L'église a été construite peu après.

PARCOURS HISTORIQUES

La colonisation des années trente allait bientôt susciter l'occupation des derniers lots disponibles.

Réf.: Pierre Collins, «La difficile naissance de la paroisse de Saint-Juste-du-Lac», dans **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent.**, vol. XIII, no 3, [printemps 1990]: 71-82.



L'église (Paul Larocque)

AUCLAIR

Émilius Garon, chef des services du ministère de la Colonisation, a donné son nom à la paroisse Saint-Émile-d'Aclair. Située à flanc de montagne, la localité s'étend jusqu'au grand lac Squatec. On descend et gravit quelques côtes prononcées avant d'arriver au village.

Au début des années trente, le missionnaire-colonisateur Léo-Pierre Bernier y a côtoyé les premiers colons. Il a décrit ce que l'on apercevait en arrivant à pied au coeur du canton d'Aclair à partir de Saint-Juste, distant d'une dizaine de kilomètres.

Tout à coup, en sortant d'un bout de portage temporaire pratiqué pour détourner une forte dépression de terrain, l'emplacement du village se dévoile dans la clairière des abatis et offre un aspect riant. La chapelle sera appuyée à un bois d'érable et sise au sommet d'un côteau. Au nord, l'horizon sera fermé par une érablière, le grand Squatec dort paisiblement à nos pieds à moins de deux milles dans le sud-est et de là, la vue s'étend jusqu'aux forêts du canton Rouillard.

Réf.: Léo-Pierre Bernier, «Genèse d'une colonie québécoise 1931-35» dans Rodier Voisine et coll., *Saint-Émile d'Aclair 1931-1971*, ronéo, 1971, 2-3.



Défrichements à Aclair en septembre 1933 (Rapport général du ministère de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries, 1933)

En 1931, on est venu à Auclair de la région, mais aussi d'Asbestos, Thetford, Saint-Grégoire de Montmorency, Bellechasse... Une population de 600 habitants établie dans des rangs doubles sur 176 lots enlevés à la compagnie Fraser, autrefois concessionnaire, dont le bail venait d'être résilié par le gouvernement. Le tout en moins de six mois (un record !), sur un site dépourvu de chapelle, de presbytère ou d'école. Dès le printemps 1932, ces bâtiments s'élevaient pourtant déjà à proximité d'un boisé de hêtres, merisiers et érables.

Au cours des premiers mois, seuls les hommes sont venus :

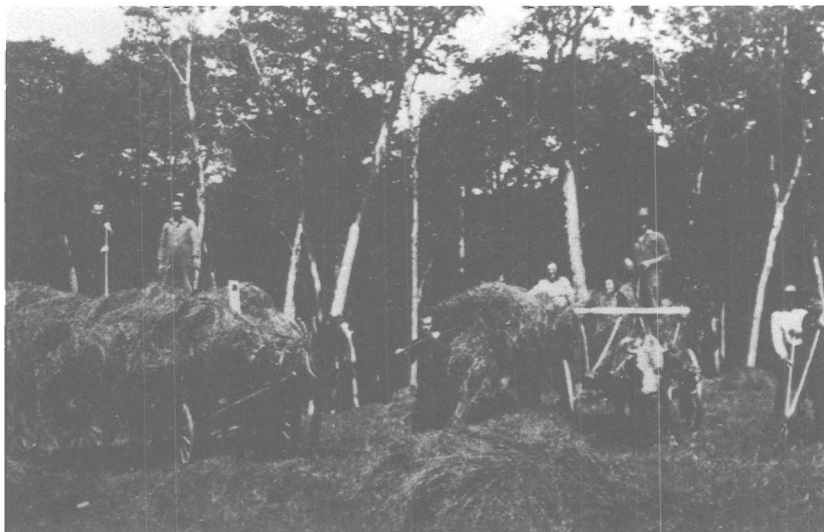
Il importait que la demeure du colon fût construite avant qu'il eût la permission de faire venir sa famille. Un salaire de deux dollars par jour était payé pour la construction de maisonnettes, comme pour les travaux des chemins [...] Des cuisiniers-colons et des marmitons présidaient à la préparation des repas. Des camps-dortoirs séparés des campements réfectoires servaient de refuges de nuit. Sitôt qu'un colon, aidé de ses coéquipiers et rémunéré comme eux, avait pu rendre son home habitable, il recevait une autorisation du missionnaire et il s'empressait de faire venir sa famille et son ménage dont le transport était entièrement défrayé.
Réf. : Iblid., 6-7.

Le bateau-passeur du lac Témiscouata a transporté jusqu'à Saint-Juste les autobus dans lesquels avaient pris place, avec armes et bagages, les membres des diverses familles. Le voyage se poursuivait ensuite vers les maisons en bois rond d'Auclair, malgré les omières, les racines et la boue.

Au terme de cette installation rapide dans des conditions rudimentaires, une phase de consolidation s'est amorcée. Deux scieries volantes fournies par le gouvernement ont débité et taillé le bois des colons. Un comptoir a fait office de magasin général: on y trouvait nourriture et denrées sèches, qu'il était possible de se procurer en donnant pour garantie les primes de défrichement attendues. Le service postal a été introduit en 1933. Une première infirmière (Gabrielle Blais) a pratiquement fait office de médecin à compter de 1934. La chapelle et le presbytère ont accueilli l'abbé Jean-Baptiste Beaulieu, premier desservant de la mission.

En 1938, la population se chiffrait à 898 habitants. Elle a atteint le millier en 1942 pour diminuer ensuite, avec la régression du chômage. Les moins motivés,

souvent issus de l'extérieur de la région, moins défricheurs que «faiseurs de bois», sont repartis. Les vides ainsi créés ont été en partie comblés par la venue d'individus ou de familles originaires des paroisses du plateau ou de la rive ouest du lac Témiscouata.



La récolte des foins à Auclair, 1933 (Rapport général du ministère de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries, 1933)

La paroisse a été officiellement érigée en 1946. Sa chapelle (dont la tour a une forme surprenante) et son presbytère ont été agrandis en 1939. Une salle paroissiale s'est ajoutée en 1948. Les Filles de Jésus ont pris en charge l'école paroissiale en 1956.

Situé dans un environnement forestier, Auclair vit aujourd'hui en lien étroit avec son cadre naturel. À l'instar des deux autres paroisses du JAL (Saint-Juste et Lejeune), la localité est aussi réputée pour ses activités de plein air : pêche, chasse, équitation, canotage, cyclisme, etc.



L'église (Paul Larocque)

LEJEUNE

D'Auclair à Lejeune, la route longe l'extrémité du grand lac Squatec, franchit la rivière... Le village apparaît ensuite vers l'est, haut perché.

Contemporaine de Saint-Émile-d'Auclair, la colonie de Lejeune a été occupée selon un processus analogue : même provenance des colons, mêmes étapes, mêmes difficultés. L'isolement initial a toutefois été encore plus marqué : à partir d'Auclair, plusieurs obstacles naturels se dressaient sur la route des pionniers : fortes élévations, grand lac Squatec, rivière du même nom... Une plaque murale en céramique (3 m de haut par 2,5 m de large), oeuvre collective conservée à l'église, raconte cette implantation ardue.

Pour un temps, la compagnie Fraser a persuadé le gouvernement de ne pas coloniser à l'est de la rivière Squatec. Léo-Pierre Bernier l'a appris juste à temps. Voici comment il a raconté cet épisode révélateur des tensions opposant colonisateurs et compagnies forestières, tensions qui ont souvent provoqué une course au déboisement.

On disait savamment, à titre d'argument principal et sans retour, que la rivière Squatec ne pouvait être franchie sans désastres et qu'elle était un rempart contre les maladresses des colons car ils ne pourraient contrôler leurs abatis [...] Sans retarder d'une seconde, le missionnaire, chaussant ses bottes de sept lieues, sauta à pieds joints au milieu de ses colons, leur signa à chacun un permis d'occupation, et les nouveaux propriétaires tout réjouis... se mirent à défricher leurs lots. La lettre fatidique arrivait le lendemain. On l'avait échappé belle.

Réf. : Ibid., 25-27.

L'évolution subséquente de Saint-Godard-de-Lejeune (en souvenir de Paul Lejeune, Jésuite, qui a partagé un hiver durant le sort d'un groupe d'Amérindiens dans la région au début du XVII^e siècle) se compare tout à fait à celle d'Auclair. Comme ailleurs dans le JAL, reboisements et coupes jouent un rôle essentiel, avec l'apport non négligeable de quelques activités de transformation liées à la biomasse forestière. L'acériculture est à l'honneur et l'érablière de la Grande-Coulée (155, rang 4), visitable à l'année longue, est la plus vaste du Québec. La culture de la

PARCOURS HISTORIQUES

pomme de terre a connu une certaine popularité. L'hospitalité accordée aux adeptes du plein air, auxquels on propose plusieurs activités, est proverbiale.

Partout au JAL, il reste aujourd'hui bien des traces du dynamisme et de l'intense vie communautaire qui ont culminé au cours des années soixante-dix.



L'église (Paul Larocque)

SQUATEC

À partir de Lejeune, la route longe le lac du Pain de Sucre en direction du petit lac Squatec.

Les cours d'eau sont presque tous orientés vers le sud-est. Enfermé dans une magnifique vallée, le lac Squatec a donné son nom au village qu'il baigne et il alimente la rivière du même nom. Deux autres merveilleuses rivières sillonnent le territoire de Squatec, ce sont les rivières Horton et Des Aigles. Elles donnent d'ailleurs naissance, à l'aval de leur confluence avec Squatec, à la Touladi qui va se déverser dans le lac Témiscouata.

Réf. : En coll., *Squatec*, Comité des fêtes du cinquantenaire, 1976, 12.

Joseph Viel a été le pionnier de Squatec. Originaire de Notre-Dame-du-Lac, il a exploré le canton Robitaille dès 1893. Il a effectué sa première récolte en 1895, s'est installé avec sa famille en 1896, a partiellement vécu de chasse et de pêche... Rejoint par d'autres familles, il a assumé un leadership non équivoque au sein de la petite communauté : construction d'un petit moulin, d'un petit bateau-passeur (lien unique de la colonie avec la rive ouest du lac Témiscouata; plus tard, il en construira deux autres), contremaître pour la compagnie Fraser qui a ouvert en 1898 un premier chantier dans les environs... Une réputation qui a fait de lui un personnage légendaire:

Au début de la colonie, il partait le dimanche, vers deux heures du matin, pour se rendre à Cabano et entendre la messe de 9 heures 30. Il revenait chez lui vers dix heures du soir, chargé de provisions pour sa famille, après un parcours de quarante-six milles aller-retour. Ibid., 40.

Aussi la première messe a-t-elle été célébrée dans sa maison en 1895. Jusqu'en 1909, on parlera d'ailleurs de la mission de Saint-Joseph-de-Viel, longtemps desservie à partir des paroisses de la rive ouest du lac Témiscouata.

En 1918, à l'arrivée du premier prêtre résident, 286 personnes habitaient le territoire. Une école existait depuis 1907. Un pont traversait depuis quelques années les rivières Touladi et Squatec. La communauté s'appêtait à construire en 1920 une première église et un premier presbytère. La fondation d'une caisse populaire, l'une

des plus anciennes de l'est québécois, était également imminente.

Rien n'a pourtant été facile. En 1928, la population a dû résister à la menace d'inondation qu'une compagnie papetière a fait peser sur les vallées de Squatec et de Lac-des-Aigles pour augmenter sa capacité de production d'énergie hydro-électrique. Les communications routières ont longtemps été déficientes : il a fallu attendre plus de quarante ans le parachèvement d'une route acceptable reliant Squatec à Cabano, localité desservie par le chemin de fer du Témiscouata.

À partir de là, les activités forestières, importantes depuis les origines, ont pu prendre un nouvel essor. La population a atteint le chiffre de 2 300 personnes en 1951, un sommet. Aujourd'hui encore, trois moulins à scie constituent un gagne-pain essentiel.

Le quai de la rivière Touladi : Bon point d'observation pour se familiariser avec le réseau hydrographique et notamment la confluence des rivières.

L'église : La paroisse de Saint-Michel-de-Squatec a été érigée en 1926. Construite en 1920, l'église a été agrandie et rénovée en 1940. D'importantes retouches ont aussi été apportées en 1957 : pose d'un nouveau revêtement extérieur, élimination des arcades intérieures, transformation du jubé et aménagement d'une nouvelle sacristie.

Le presbytère date de 1920 et a été rénové en 1940. Sa vaste galerie couverte lui donne fière allure.

La drave («drive»)

La Compagnie Fraser a obtenu des droits de coupe dans la région dès 1898. Elle a ensuite embauché des bûcherons et des draveurs. L'historien Gaston Deschênes a retracé deux petits carnets ayant appartenu à Joseph Larocque (1863-1909), commis des Fraser. On y décrit les péripéties d'une drave accomplie en 1909: 54 jours de travaux ininterrompus, du 3 mai au 25 juin, accomplis malgré le froid

et l'humidité, les campements rudimentaires (du camp de billots ronds à la tente) et une alimentation frugale. Un parcours qui débute le long de ruisseaux, traverse le lac Squatec, descend la rivière du même nom, rejoint la rivière Touladi et prend fin au pied du lac Touladi, un peu à l'est du lac Témiscouata et du moulin de Cabano, destination ultime.

Entre les draveurs et le monde extérieur, les «portageurs» qui fournissent effets, provisions et messages.

«Pas besoin de te dire que les gars avaient hâte de voir arriver les portageurs. Tu comprends, tout le monde attendait des nouvelles d'en bas.»

Gaston Deschênes cite ici : Bertrand B. Leblanc, **Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire...** Montréal, Léméac, 1976, p. 114.

Un seul dimanche a été chômé, après la levée d'un fort vent du nord.

Plusieurs en ont profité pour se reposer des longues journées de travail de la semaine, et à tour de rôle, chacun se faisant la barbe, les cheveux, quelques-uns mettant des habits nets ou neufs, plusieurs même n'étaient plus reconnaissables avec leurs moustaches rasées...

La fin approche. Plus d'une centaine de kilomètres ont été parcourus. Les hommes sont épuisés. Triste anecdote : le 24 juin Pete Gagné, draveur, apprend que sa soeur s'est noyée.

Tout (sic) les drivers redoublent d'ardeur car tous ont hâte d'en finir demain et pouvoir retourner dans leur famille. Pour plusieurs, c'est une tendre épouse qui les attend après au-delà de 50 jours d'absence, pour d'autres c'est le toit paternel et une bien-aimée peut-être chez le voisin.

Joseph Larocque est décédé à Sainte-Rose-du-Dégelis, deux semaines après la drave, à l'âge de 46 ans.

Réf.: Gaston Deschênes, «Printemps 1909 : Notes sur la «drive» des billots du Squateck à Cabano» dans *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol XI, no 2, [décembre 1985] : 35-40.



La drave sur la rivière Touladi (collection de la Compagnie Fraser)

Le magasin coop (près de l'église) : La coopérative est née en 1942 et le magasin loge dans l'édifice actuel depuis 1945. C'est tout près de là qu'avait été construite la première chapelle.

Croix de chemin : Au rang dit «de la croix». On a voulu évoquer le site où la première messe a été chantée. L'événement s'est produit en 1895 dans la maison de Joseph Viel. La croix actuelle date de 1933.

Le petit lac Squatec : À proximité du village, côté sud. Site panoramique où l'on réalise actuellement une série d'aménagements reliés au plein air et au tourisme.

Grey Owl («Hibou Gris»)

«Hibou Gris», de son vrai nom Archibald Stansfield Belaney, avait vu le jour en Angleterre en 1888. Fasciné par le monde amérindien, il est venu au Canada dès 1904 et a vécu avec les Ojibways du nord de l'Ontario de 1906 à 1925. Après un court séjour en Abitibi, il est venu vivre au Témiscouata en 1928 avec une compagne nommée Anahareo, après qu'on lui eut parlé avec enthousiasme de la nature sauvage de

cette région.

Les voyageurs qui ont débarqué à la gare de Cabano en compagnie de deux petits castors apprivoisés ne sont pas passés inaperçus, avec leur pirogue, leurs raquettes et leurs vêtements de peau de daim. Ils se sont établis sur la rive est du lac, moins habitée: lac des Bouleaux, lac Touladi... Ils ont fréquenté Squatec, se sont approvisionnés à Cabano.

Hibou Gris s'est vite intéressé à l'élevage du castor et à l'étude de la vie animale en général. Il est devenu un écrivain et conférencier recherché, produisant une série de récits où la faune tient la première place. Sa renommée grandissant, on est venu de loin pour rencontrer cet homme qui se disait le fils d'une indienne apache du Nouveau-Mexique et d'un «scout» écossais vivant aux États-Unis. Il a finalement quitté la région pour répondre à une invitation du gouvernement canadien qui souhaitait le voir établir des colonies de castors au Manitoba et en Saskatchewan.

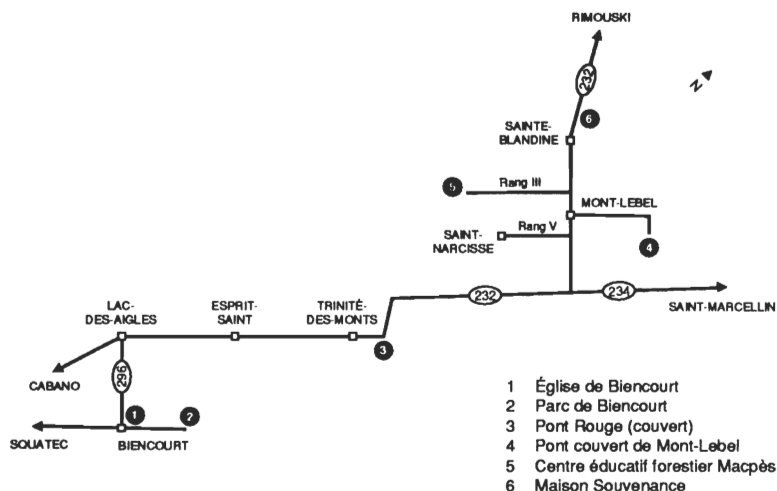
Il a conservé jusqu'à son décès en 1938 un excellent souvenir de la région et de ses habitants.

Notre attachement à nos petits amis de race animale semblait avoir fait bonne impression en notre faveur sur les habitants de Cabano, et, en dépit des différences de religion, de couleur et de langage, ils nous acceptaient amicalement comme des citoyens de leur ville. Aux jours de fête, des pique-niques s'organisaient et quelque groupe joyeux venait aborder sur notre rive pour passer plusieurs heures à l'ombre des bouleaux [...] Le prêtre, un gentleman cultivé, sachant beaucoup de langues et observateur pénétrant de la nature humaine, se prit pour notre manière de vivre d'un intérêt à la fois scientifique et affectueux, et nous fit plus d'une visite [...] C'est ce même esprit que nous pouvions constater, lors de nos rares visites à la ville (Cabano), même chez les petits garçons qui soulevaient poliment leur casquette devant un sauvage vêtu de peaux de daim et chez des petites filles, toutes prêtes à s'effacer rougissantes avec une révérence timide, en croisant une femme de la race vaincue. Lorsque nous suivions les rues, les femmes nous souriaient et nous souhaitaient le bonjour, tandis que les hommes s'arrêtaient pour causer. Si nous étions chargés, ce qui arrivait souvent, les gens descendaient du trottoir pour nous faire place.

Au revoir, nos amis. Canadiens français si gais, si hospitaliers, toujours satisfaits et chantants. Au revoir.

Réf.: Nive Voisine, «Un écrivain dans les forêts du Témiscouata» dans *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol I, no 3, décembre 1974, 26-28.

BIENCOURT



De Squatec, la route 296, direction est, conduit à Biencourt dans le canton du même nom.

À la limite sud-est du comté de Rimouski, le village de Biencourt est implanté dans l'étroite vallée du ruisseau Sisime, dont les eaux rougeâtres coulent à une altitude moyenne de 775 pieds entre deux escarpements parallèles dont les sommets atteignent 1200 pieds. L'église et le village sont construits à mi-pente, c'est-à-dire à l'altitude de 975 pieds. La partie défrichée à la hauteur de l'église n'a qu'un demi-mille de largeur; ce défrichement s'amenuise et disparaît complètement à l'extrémité nord-est du rang VI qui débouche sur la rivière Touladi et le lac Biencourt.

Réf.: Jean Cimon, «L'histoire du parc Biencourt dans le Haut Rimouski», dans *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, vol XIII, no 3, printemps 1990, 83.

Ouverte en 1931, la mission de la Nativité-de-Marie a eu surtout pour pionniers des gens venus de Cabano, Saint-Hubert et Notre-Dame-du-Lac. À l'époque, le premier chemin aménagé a été celui-là même que nous empruntons aujourd'hui : pour un temps, les communications extérieures ont transité par Squatec.

Tout comme dans le JAL, un objectif initial : avoir un toit sur sa tête

Ce camp, dépourvu de tout confort, est construit en bois rond, le toit de planches recouvert en papier noir. L'intérieur est équarri à la hache et calfeutré avec de la mousse de bois; le plancher est fait de bois «tillé» ou de planches. Plus tard, pour une meilleure protection, plusieurs colons ajouteront à leur demeure un recouvrement en bardeaux de cèdre.

Réf. : En coll., **Blencourt 1931-1946**, Biencourt, s. éd. 1979, 8.

En 1933, lorsque le Plan Vautrin est entré en vigueur, le gouvernement provincial s'est montré plus exigeant, demandant aux colons récipiendaires de primes de colonisation de construire leurs maisons suivant des normes précises.

Sobriété, volume réduit... La maison devait être construite en bois sur une surface de 24 pieds sur 20. Le rez-de-chaussée comprenait une salle commune prolongée par une cuisine (11 pieds X 9'), ainsi que deux petites chambres. Un escalier sans rampe conduisait de la salle commune à l'étage, fermé par une trappe et souvent abandonné pour l'hiver. La cave, d'une profondeur de huit pieds, mesurait 12 pieds X 14' et favorisait l'aménagement d'un caveau à légumes.

À l'extérieur, le bardeau de cèdre était en évidence. Des planches étroites, sans moulures, encadraient les fenêtres et la porte. Un petit perron couvert protégeait un peu de la pluie et de la neige. Au centre du toit à deux versants émergeait une cheminée de brique, que les plus prévoyants ont parfois construite à partir de la cave pour limiter les risques d'incendie. Là où la pierre était rare, le solage était de bois (cèdre ou mélèze).

On utilisait de la sciure de bois pour protéger du froid les murs intérieurs aux planches posées à la verticale.

Pas de toilette ou de salle de bains. Un confort limité par un constant souci d'économie :

Offrant un grand volume intérieur dans un périmètre réduit, cette maison représente un tour de force en ce qui a trait à l'économie des matériaux pour la construction et le chauffage. Le plan se rapproche du carré, forme qui permet d'enclorre un espace avec un minimum de murs. De plus, le carré se prête facilement à une construction en pièces de bois par des ouvriers non spécialisés.

Réf. : Claude Dubé, «La colonisation dirigée», *Continuité*, été 1990, 52.

Dès que les circonstances l'ont permis, la majorité des propriétaires ont procédé à des agrandissements (appentis, second corps de bâtiment) et autres modifications susceptibles de rendre la vie plus facile.

Réf. : Claude Dubé, *op. cit.*, 51-55.

François Varin, «Un patrimoine à réhabiliter», *Continuité*, été 1990, 57.

La croissance de la population étonne : 488 personnes dès le printemps de 1932, un millier dès 1935... Outre les défrichements et la confection des chemins, plusieurs hommes ont bûché et flotté le bois pour la Compagnie Fraser. Dès les années quarante, un résident de Biencourt nommé Gérard Lagacé est devenu propriétaire de moulins et son entreprise demeure encore aujourd'hui la plus importante de la région. Elle est notamment réputée pour la qualité de ses bardeaux de cèdre.



Le village de Biencourt avant le pavage des chemins (fonds de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent).

Les plus anciens citoyens de la localité aiment à rappeler le souvenir de leur premier curé, Louis-Philippe Berger, un homme d'église qui a aussi été cantonnier, défricheur, constructeur de maisons et négociateur auprès de la Compagnie Fraser à propos de la coupe et du prix du bois. Ils évoquent avec plaisir le dévouement et

le caractère bien trempé de Luce Thibault, une infirmière qui a longtemps partagé leur sort à compter de 1932, circulant en voiture à cheval l'été, en sleigh l'hiver...

Incendie

Pays de bois entrecoupé de clairières et parsemé d'abatis...

En 1935, un incendie considérable, qui avait pris naissance à Lac-des-Aigles, a été poussé vers Biencourt par un vent violent.

Prévenu du danger qui menaçait la colonie, M. le Curé conseilla à ses ouailles de retourner à leurs demeures le plus vite possible. Le feu qui avançait à une vitesse effarante ne leur laissait aucune alternative. Sans apporter avec eux autre chose que quelques vêtements et couvertes, toutes ces familles se dirigèrent en hâte vers un «point» d'eau, le seul endroit qui leur apportait un peu de sécurité... L'incendie s'étend aux rangs VI, VII et VIII et détruit tout sur son passage. Le feu déchaîné gronde à leurs oreilles comme un roulement de tonnerre dans une nuit infernale. La fumée très dense met continuellement la vie des gens en danger. Pour ne pas brûler ou suffoquer, des couvertures imbibées d'eau font un «toit protecteur» aux femmes et aux enfants. Les heures s'écoulent chargées d'angoisse et d'anxiété.

Vers la fin de l'après-midi le vent s'apaisa et on put enfin respirer. C'est un spectacle désolant qui s'offrit à leurs yeux. Tant de travail et de labeur anéanti en quelques heures. Cinquante maisons et granges étaient brûlées et on déplorait la perte des animaux; quelques-uns avaient vu le bois de leur lot entièrement consumé.

Réf. : En coll., Biencourt, 1931-1946..., 15-16.

L'église et le presbytère : Terminée en 1933 sous la direction d'Ulric Lebel de Cabano, l'église a été agrandie depuis. Là comme dans la majorité des colonies, l'aide des paroisses voisines a été essentielle au début : la cloche provenait de Saint-Valérien, la crèche de Noël d'un individu de Rimouski, l'harmonium d'un individu de Cabano et le chemin de croix avait été donné par le curé de Saint-Éloi...

Le presbytère actuel, plus vaste que celui des origines, a été construit en 1936.

PARCOURS HISTORIQUES

Face à l'église, l'école. Derrière l'école, on aperçoit le moulin à bois, qui domine l'étroite vallée du ruisseau Sisime. De l'autre côté se dressent d'imposantes collines où les feuillus occupent la première place.

Le parc de Biencourt : À l'extrémité nord-est du rang du village. Le mont Biencourt se dresse au nord et le lac Biencourt est situé du côté sud. Le mont et le lac sont distants d'environ trois kilomètres.

Le projet est né localement à compter de 1962. Aux yeux de certains, il a été une Opération-Dignité avant la lettre, attirant le premier l'attention sur le potentiel récréatif du haut-pays. Il comprend aujourd'hui plusieurs volets : ski alpin, camping, plage publique, zone de canotage...

Le sommet du mont Biencourt offre une vue panoramique sur le lac, les rivières, les montagnes et les forêts environnantes.

DE BIENCOURT à RIMOUSKI

Entre Biencourt et Lac-des-Aigles, montées et descentes se succèdent au gré des plissements de terrain. À partir de Lac-des-Aigles, on s'engage sur la route 232, direction est, vers le haut-pays de Rimouski. Le relief devient plus calme. Les courbes dangereuses ont été redressées, quelques pentes raides ont été en partie aplanies et on peut contempler tout à son aise les contreforts appalachiens entre lesquels se faufile le route.

Ici encore, les villages et leurs abords témoignent de la plus récente phase de colonisation, celles des années trente: la forêt n'est jamais loin. Un examen attentif permettra de noter une résurgence de l'élevage ovin, production animale qui a progressivement gagné du terrain depuis vingt ans. De temps à autre, une petite maison abandonnée, autrefois occupée par un pionnier, entre dans le champ de vision. Les maisons habitées, elles, sont généralement coquettes. Les plus anciennes ont certes perdu un peu de cachet depuis que des contributions gouvernementales ont accéléré le remplacement des revêtements et ouvertures d'origine par des matériaux

souvent synthétiques et moins perméables. Mais les formes architecturales n'ont pas changé et l'environnement immédiat a gagné en qualité depuis que le pavage de la route a débarrassé les habitations de cette poussière collante qui s'infiltrait partout.

LAC-DES-AIGLES • ESPRIT-SAINT • TRINITÉ-DES-MONTS

On y est venu en 1937, des plateaux plus au nord et à l'ouest : Saint-Honoré, Saint-Hubert, Saint-Cyprien... Également aussi de paroisses situées derrière Rimouski: Sainte-Blandine, Saint-Narcisse, Saint-Gabriel... Comme ailleurs, le bûcheronnage et le flottage du bois ont aidé les pionniers à subsister. Tout autour, de très vastes domaines boisés étaient entre les mains d'exploitants forestiers. Plusieurs phénomènes, y compris le recul de l'exploitation forestière, ont provoqué une situation de crise au cours des années soixante. Il a été sérieusement question de fermetures. C'est à Esprit-Saint que l'Opération-Dignité II a été lancée en juillet 1971, en présence de 6 000 personnes, sous la présidence de Jean-Marc Gendron, curé de l'endroit.

Si aujourd'hui des problèmes subsistent, on notera avec intérêt que l'espace de cette région a changé d'utilisateurs et parfois même de vocation. À l'est et au sud s'étendent la **Zone d'exploitation contrôlée du Bas-Saint-Laurent** et la **Réserve faunique de Rimouski**. Au nord se trouve la **Réserve Duchénier**, pourvue d'un admirable réseau de lacs et de rivières. Déclubage, départ d'anciens concessionnaires forestiers... Le capital-nature paraît voué à une utilisation plus subtile, combinant mieux les volets récréatif et industriel.

L'érection canonique de Trinité-des-Monts ne remonte qu'à 1963. Le premier conseil municipal d'Esprit-Saint n'a été élu qu'à compter de 1979. Ces reconnaissances tardives traduisaient un certain plafonnement. Au cours des années trente, plusieurs croyaient pourtant à une plus forte extension du peuplement. Un peu à l'est de Trinité-des-Monts, le **Relais Pont Rouge** offre aux visiteurs un site reposant, propice aux activités de plein air. Au coeur du site, un pont couvert peint en rouge... Il enjambe la rivière pour déboucher sur un étroit chemin de terre battue ne menant à aucun village ! Lorsqu'on l'a construit en 1934, il était convenu que la route traverserait la rivière au lieu de la longer. La compagnie Price avait en effet prévu la construction d'un barrage hydro-électrique nécessitant une hausse du niveau de la

rivière Rimouski, laquelle aurait recouvert l'actuel tracé de la route. Le projet n'a pas eu de suites. De type «Town» (voir pont de la rivière Hâtée), sa longueur en impose : plus de 49 mètres.



Vue aérienne de Trinité-des-Monts (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Le pont Rouge

Sa structure de type «Town élaboré» se compare aux autres ponts de ce type : treillis de madriers réunis au sommet et à la base par une double rangée de madriers (les cordes), doublé d'une série de poteaux verticaux. Des croisillons et des contrevents droits réunissent les deux fermes à treillis à leur sommet en prévenant les mouvements latéraux. Des jambes de force fixées aux contrevents et aux poteaux verticaux solidifient encore un peu plus l'ensemble de l'ouvrage d'ingénierie.

Réf. : Régis Jean, *Évaluation patrimoniale des ponts couverts de la municipalité régionale de comté de Rimouski-Neigette*, MRC Rimouski-Neigette, 1990, 89.



Le Pont Rouge (ministère de la Culture)

SAINT-NARCISSE • MONT-LEBEL • SAINTE-BLANDINE

Plus loin, la route 232 bifurque vers le nord. À nouveau, par monts et par vaux, elle traverse les plissements de terrain, descendant plus qu'elle ne monte. Chaque kilomètre rapproche du fleuve et de Rimouski. On entre de plus en plus dans la sphère d'influence du pôle rimouskois. C'est de là, du reste, que sont venus la majorité des pionniers de Sainte-Blandine et de Saint-Narcisse. Outre l'agriculture, ils ont fourni une partie appréciable de la main-d'oeuvre requise par la Compagnie Price pour l'alimentation de ses moulins.

On n'aperçoit pas Saint-Narcisse de la route 232. La paroisse est pourtant tout près. Il faut tourner à gauche pour s'y rendre. Érigée en 1921, elle a vu ses pionniers arriver au cours des vingt dernières années du XIX^e siècle. Isolée, elle ne comptait toutefois qu'une cinquantaine de familles en 1919, ce qui lui a valu de conserver plus longtemps que prévu son statut de mission.

Un peu plus loin sur la 232, un chemin à droite conduit à Mont-Label. À la croisée, une niche consacrée à la Vierge et décorée d'un petit dôme rappelait naguère l'emplacement d'une chapelle aujourd'hui disparue.

Les apostats de Mont-Label

Les pionniers de Sainte-Blandine s'étaient installés non pas dans le village mais plus au sud, sur la côte, dans un rang qu'ils appelèrent le «rang double» et qui se transforma vers 1935, par un décret l'incorporant en municipalité, en Mont-Label. Une petite chapelle qu'ils fréquentaient assidûment, avait été construite pour eux.

Lorsqu'en 1881, il fut question de construire une église de pierres dans le village depuis formé, en remplacement des deux chapelles qui desservaient chacune des agglomérations, les premiers colons se sentirent lésés d'un droit fondamental.

Refusant de fréquenter l'église de Sainte-Blandine, ils ont été apostats. La légende veut que des malheurs répétés les aient frappés : déboires agricoles, couples stériles, chasse et pêche infructueuses, etc.

Trois générations de Label et d'autres ont donc, semble-t-il, conservé l'attitude récalcitrante de leurs ancêtres. À l'époque, c'était témoigner d'une constance peu commune.

Réf. : Hélène Gauthier-Chassé, À Diable-Vent. Légendaire du Bas-Saint-Laurent et de la vallée de la Matapédia, Montréal, Quinze, 1981, 75-76.

En remontant le rang de Mont-Label, on croise un chemin de terre conduisant à un pont couvert d'une seule travée, aujourd'hui fermé (cul-de-sac).

Trois kilomètres avant Sainte-Blandine, le rang 3 ouest conduit au **Centre éducatif forestier du canton de Macpès**. Parmi les beaux sentiers que l'on peut parcourir, il en est un qui longe la rivière Rimouski dont le cours, ponctué de rapides, de cascades et de chutes entourés de gorges abruptes, est particulièrement spectaculaire. Les draveurs ont éprouvé des difficultés infinies à cet endroit, baptisant d'ailleurs ce segment de la rivière du nom de **Portes de l'Enfer**. Les crues de cette rivière, ainsi que de ses affluents, ont pourtant été indispensables au bon fonctionnement de l'économie rimouskoise, où le sciage a occupé la première place jusqu'en 1950.

La paroisse de **Sainte-Blandine** est localisée dans un cadre naturel marqué par les contreforts des Appalaches, qui évoque les plateaux situés derrière L'Isle-Verte et Trois-Pistoles. Érigée en 1881, elle a d'ailleurs à peu près l'âge de Saint-

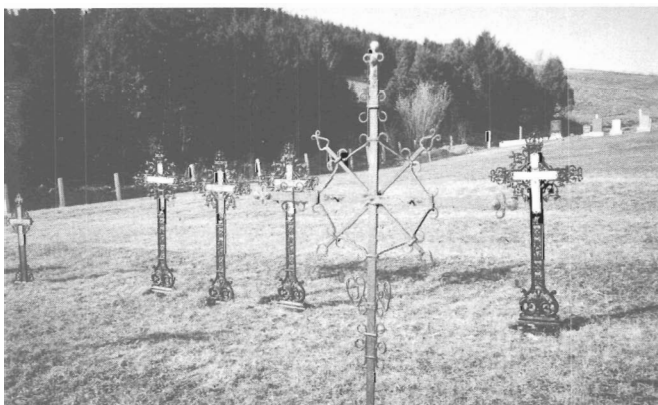
Clément, Saint-Cyprien... Le relief accentué des environs a permis la création d'une station de ski d'envergure régionale, Val-Neigette.

Visiblement ici, la population a cherché à s'établir sur les sites les plus horizontaux, ce qui a provoqué un morcellement spatial. L'axe principal du village longe toutefois la route 232. Au croisement de celle-ci et de la rue Filion, quelques bâtiments anciens suscitent l'intérêt : beaucoup de belles galeries, un ancien magasin général, etc.

L'église, qui date de 1903, a été reconstruite en 1948 après un incendie qui n'a laissé que les murs. L'architecte Edgar Courchesne a conçu un intérieur moderne avec de grands arcs de béton de forme parabolique. De l'autre côté de la route, on retrouve au fond du cimetière une vingtaine de croix de métal de toutes formes, originales, de facture artisanale, qui marquent le lieu où ont été inhumées plusieurs victimes de la grippe espagnole.

À la sortie du village (direction nord), un vaste bâtiment de bois rond (*maison Souvenance*, 509, route des Pionniers) à la double fonction communautaire et patrimoniale, présente des expositions de peintures et de photos. À voir : une maquette reproduisant dans le moindre détail le village de Sainte-Blandine en 1925.

Après Sainte-Blandine, un paysage de terrasses, d'où l'on finit par apercevoir le littoral et la ville de Rimouski qui le longe.



Hommage discret à quelques victimes de la grippe espagnole (Paul Larocque)

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

APRIL, Aubert et coll. **Saint-Cyprien de Rivière-du-Loup, un siècle de labeur et de progrès. Les amis de Hocquart**, 1986.

BEAULIEU, Georges. **Dans les brumes de la Sénéscoupe**. Rimouski, 1987.

CHOUINARD, Laurent. **Histoire de Saint-Épiphane, 1870-1970**. Édition du centenaire, 1970.

CÔTÉ, Gérard et coll. **Rivière-Bleue: 65 ans d'histoire**. Rivière-Bleue, 1978.

EN COLLABORATION, **Biencourt 1931-1946**. Biencourt, 1979.

EN COLLABORATION, **Cinquantenaire de la paroisse Marie-Médiatrice d'Estcourt, 1929-1979**. Comité du Cinquantenaire, 1979.

EN COLLABORATION, **Du Dégelé au Dégells, 1885-1985**. Ville Dégelis, Fondation du centenaire, 1984.

EN COLLABORATION, **Le portage du Témiscouata**. Cabano, Publication du Fort Ingall, 1981.

EN COLLABORATION, **Squatec**. Comité des fêtes du cinquantenaire, 1976.

EN COLLABORATION, **Un portage. Le Détour. Notre-Dame-du-Lac**. Comité du centenaire, 1969.

LAPLANTE, Claire et coll. **Cabano : 75 ans d'histoire**. Cabano, Comité des fêtes du 75^e, 1982.

Le macro-inventaire du patrimoine québécois. Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1977-1983.

MASSÉ, Antonio. **Histoire de la paroisse de Saint-Hubert**. S.l., s. éd., 1985.

SAINDON, Robert et coll. **Les gens de Saint-Arsène**. Saint-Arsène, 1989.

THÉBERGE, Guy. **Saint-Éleuthère de Pohénégamook, 1874-1974**. Comité du centenaire, 1979.

VOISINE, Rodier et coll. **Saint-Émile d'Auclair, 1931-1971**. Ronéo, 1971.

DEUXIÈME PARTIE

REPÈRES

Si le milieu que nous allons parcourir ressemble aux territoires voisins, il s'en distingue également.

En quoi ?

Pourquoi est-il si important d'évoquer l'influence glaciaire ? De distinguer basses terres et hautes terres ?

À quelle époque surgissent les précurseurs du monde amérindien ? Et jusqu'à quand ces derniers ont-ils assidûment fréquenté notre région ?

En quoi l'implantation d'une population de souche européenne a-t-elle remodelé le paysage ?

Quels sont les points forts du patrimoine architectural régional ?

Les quatre contributions de cette deuxième section représentent autant de repères généraux pour ceux et celles qui, au cours de leurs itinérances, éprouveront le besoin de mettre en contexte leurs observations.

**GÉOLOGIE ET
GÉOMORPHOLOGIE DU
BAS-SAINT-LAURENT**

Bernard HÉTU
Module de géographie-UQAR

I - LE RELIEF BAS-LAURENTIEN

La région bas-laurentienne juxtapose deux unités géomorphologiques parallèles au fleuve: les Basses Terres et les Hautes Terres (Figures 1, 2 et 3).

Constituées de hauts plateaux mollement ondulés, de collines surbaissées à profil arrondi et de crêtes subparallèles (Figure 2), les Hautes Terres ne sont en fait que les vestiges fortement usés par l'érosion d'une majestueuse chaîne de montagnes — à l'origine semblable aux Andes actuelles — apparue durant la première moitié du Paléozoïque¹.

Très étroites, au relief plus calme, les Basses Terres, en bordure du littoral, sont constituées de grandes plaines limoneuses et de terrasses sableuses organisées en marches d'escalier. Localement, des collines de roches dures percent à travers la mince couverture de dépôts meubles (ex. : Kamouraska). Dans les secteurs où le drainage est mauvais, sur les argiles en particulier, des tourbières sont apparues (Saint-Anaclet, Pointe-au-Père, Saint-Fabien, Saint-Philippe-de-Néri, etc.).

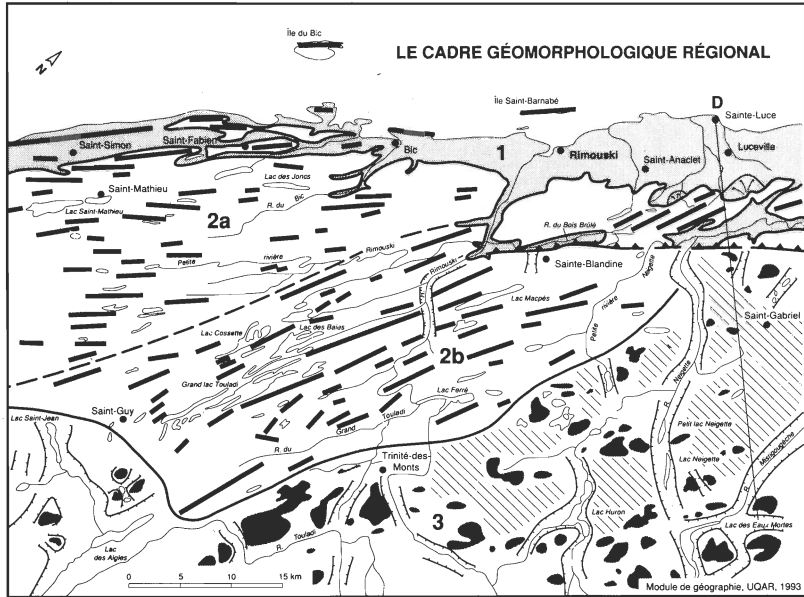
A. LES HAUTES TERRES

Cette unité physiographique rassemble tous les reliefs dont l'altitude est supérieure à 150-200 mètres, ce qui représente 85 % environ du territoire bas-laurentien. Les profils topographiques révèlent un relief complexe (Figure 3). Localement on dénombre jusqu'à trois plateaux étagés, faiblement inclinés vers l'estuaire et séparés les uns des autres par des escarpements. En dehors des vallées, le sol meuble, toujours très rocailleux, voile à peine la roche en place. Les affleurements rocheux sont omniprésents.

Le relief actuel du Bas-Saint-Laurent résulte d'une longue évolution qui débute au Précambrien, il y a 600 millions d'années environ.

Figure 2

LE RELIEF DE LA RÉGION DE RIMOUSKI

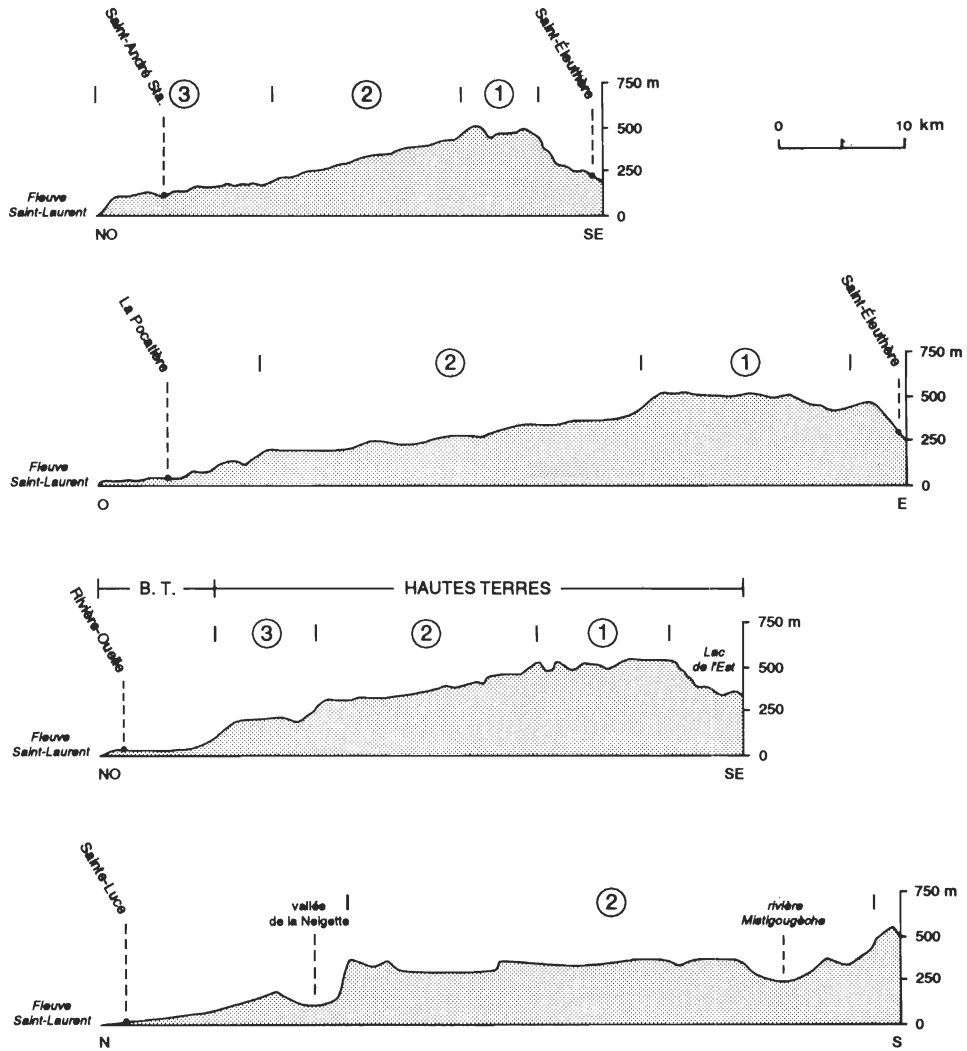


LÉGENDE

- 1, 2, 3 Zones décrites
- Limite des zones
- ▨ Surface d'érosion
- Collines-dômes
- ▬ Barres appalachiennes
- ▨ Territoire inondé par la mer de Goldthwait
- ▲ Escarpement de la faille Neigette
- ∥ Vallée ou col glaciaires
- ∥ Gorge fluvioglaciaire
- ⊙ Delta fluvioglaciaire
- Localité
- Profil topographique

Figure 3

PROFILS TOPOGRAPHIQUES DU RELIEF BAS-LAURENTIEN



1. La formation des Appalaches²

À la fin du Précambrien, la géographie des terres émergées est très différente de l'actuelle, l'Amérique du Nord, l'Afrique et l'ouest de l'Europe étant regroupés en un seul supercontinent dont on connaît mal les contours et auquel on a attribué, pour cette raison, le nom d'Utopia³. L'histoire des Appalaches commence au début du Cambrien avec l'ouverture d'une longue déchirure SO-NE dans la masse d'Utopia. Un fossé d'effondrement, bientôt envahi par la mer, apparaît. Le paysage de l'époque n'est pas sans rappeler le rift africain actuel. Ce fossé, qui s'étire sur plus de 4000 kilomètres de longueur, individualise deux masses continentales : le continent Laurentia au nord-ouest, qui correspond en gros au Bouclier canadien actuel, et le continent Avalonia-Baltica au sud-est, qui rassemble les pays scandinaves et une partie de la Russie actuelle. Ces nouveaux continents s'écartent progressivement, jusqu'au milieu de l'Ordovicien, donnant naissance à un bassin marin large de plusieurs centaines de kilomètres : l'océan Lapetus⁴ (Figure 4A).

L'océan Lapetus comprend deux paliers séparés par un talus. Au nord, une grande partie du continent Laurentia est envahie par une mer peu profonde où se déposent des sables et des boues calcaires riches en fossiles : trilobites, crinoïdes, brachyopodes, etc. Les récifs coralliens abondent. Ils supposent un climat de type tropical. Les calcaires de cette époque affleurent à plusieurs endroits le long de la limite sud du Bouclier canadien, entre autres, aux îles Mingan et à l'île d'Anticosti. Au sud, au-delà du talus continental, les récifs coralliens cèdent la place à un bassin océanique profond dont le plancher est composé de roches volcaniques issues de la déchirure (dorsale océanique), toujours active. Entre le début du Cambrien et le milieu de l'Ordovicien, ce bassin accumule des milliers de mètres de boues marines provenant de l'érosion des continents adjacents.

Vers le milieu de l'Ordovicien, le mouvement de dérive qui anime les continents s'inverse (Figure 4B). Laurentia et Avalonia-Baltica se rapprochent, tandis qu'une zone de subduction⁵ apparaît sur la marge sud de Laurentia. Des épanchements volcaniques provenant de la zone de subduction se mélangent aux sédiments du bassin.

À la fin de l'Ordovicien, Laurentia, Baltica et Avalonia — un microcontinent détaché de la masse principale de Baltica — entrent en collision (Figure 4C).

Coincées entre des masses continentales qui se rapprochent, les séries volcano-sédimentaires accumulées dans le bassin marin depuis son ouverture sont comprimées, plissées et soulevées. Une chaîne de montagnes — la chaîne Taconienne — est érigée contre la marge sud du continent Laurentia. Cette chaîne, large d'une quarantaine de kilomètres au maximum, sera rasée par l'érosion en quelques dizaines de millions d'années seulement. Durant tout le Silurien et une grande partie du Dévonien, les sédiments provenant de l'érosion de la chaîne Taconienne s'accumulent dans un bassin marin situé au sud (Figure 4D). Ce bassin marin, qui comprend des masses continentales insulaires de dimensions modestes (Avalonia, Baltica et un petit continent regroupant des parties de l'Espagne, de l'Italie et de la France), est bordé au sud par un immense continent intégrant l'Afrique et l'Amérique du Sud: le Gondwana.

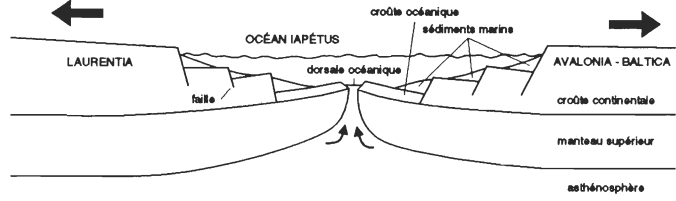
Au milieu du Dévonien, le bassin marin qui borde la chaîne Taconienne au sud se referme sous la poussée des continents Gondwana et Laurentia-Baltica qui se rapprochent. Les sédiments marins accumulés dans ce bassin entre la fin de l'Ordovicien et le milieu du Dévonien sont comprimés à leur tour, donnant naissance à une seconde chaîne de montagnes parallèle à la première : la chaîne Acadienne (Figure 4E). Dans les deux cas, les poussées responsables des plissements sont venues du sud-est. C'est pourquoi les formations géologiques de la région sont orientées du sud-ouest vers le nord-est (Figure 5), *i. e.* selon une direction perpendiculaire aux poussées. Le phénomène est facile à visualiser grâce à cette expérience toute simple. Avec votre pied, poussez un tapis contre un mur; les plis qui apparaissent — des montagnes à l'échelle du tapis ! — sont perpendiculaires à la direction du mouvement.

À la fin de l'orogénèse⁶ acadienne, l'océan Lapetus s'est complètement refermé⁷. Les continents Laurentia-Avalonia-Baltica et Gondwana se sont soudés en une seule masse continentale immense — la Pangée — entourée d'un vaste océan couvrant le reste de la Planète : le Panthalassa (Figure 6). La Pangée persistera en tant que continent unique jusqu'au milieu du Jurassique environ, époque qui correspond à l'ouverture de l'océan Atlantique actuel⁸. Pendant 200 Ma (= millions d'années) environ, de la fin du Dévonien au milieu du Jurassique, le sud du Québec est donc situé à des milliers de kilomètres de la côte océanique la plus proche. Au coeur de ce vaste continent, règnent des conditions climatiques chaudes et arides⁹ ainsi qu'en témoignent, par exemple, les évaporites¹⁰ carbonifères des îles de la Madeleine.

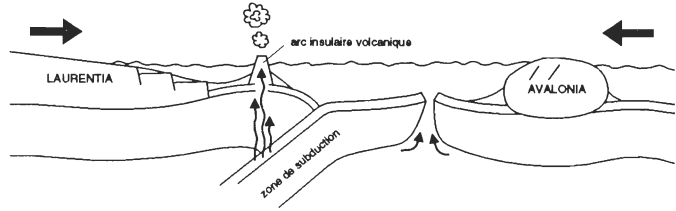
Figure 4 A

ÉRECTION, PUIS ÉROSION
DE LA DOUBLE CHAÎNE DES APPALACHES

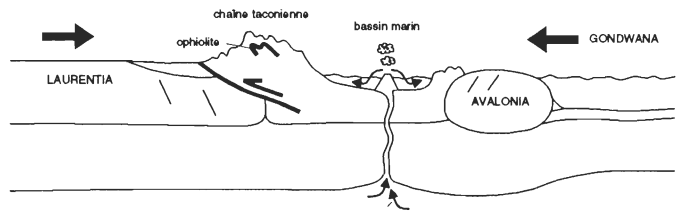
A. DÉBUT DU CAMBRIEN



B. MILIEU DE L'ORDOVICIEN



C. DÉBUT DU SILURIEN







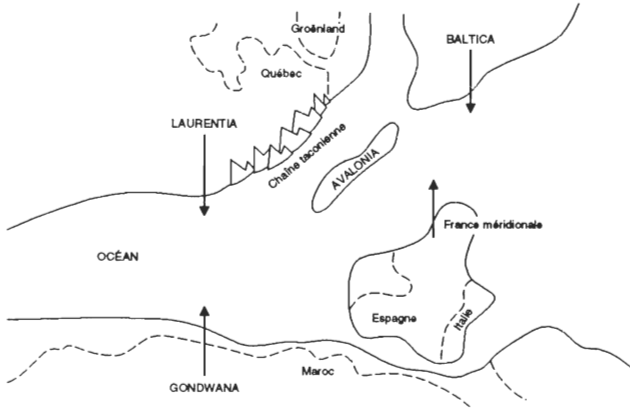
-  Dérive des continents
-  Remontée volcanique
-  Faille de chevauchement
-  Faille normale

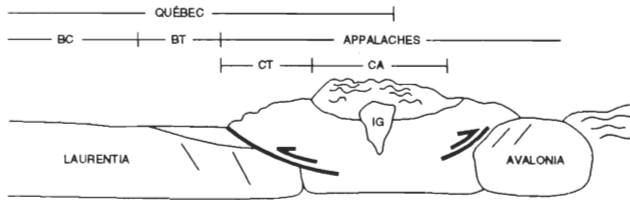
Figure 4 B

**ÉRECTION, PUIS ÉROSION
DE LA DOUBLE CHAÎNE DES APPALACHES**

D. DISTRIBUTION DES MASSES CONTINENTALES AU DÉBUT DU SILURIEN



E. FIN DU DÉVONIEN



- BC : Bouclier canadien
- BT : Basses Terres du Saint-Laurent
- CT : Chaîne taconienne
- CA : Chaîne acadienne
- IG : Intrusion granitique
- M : Massif des monts McGerrigle (Gaspésie)

F. DÉBUT DU CARBONIFÈRE

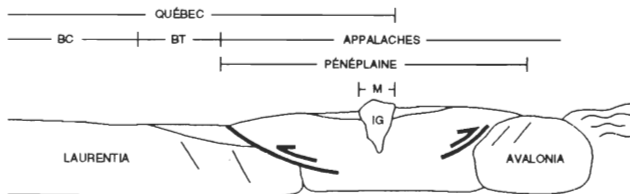


Figure 5

CARTE GÉOLOGIQUE SIMPLIFIÉE DU BAS-SAINT-LAURENT

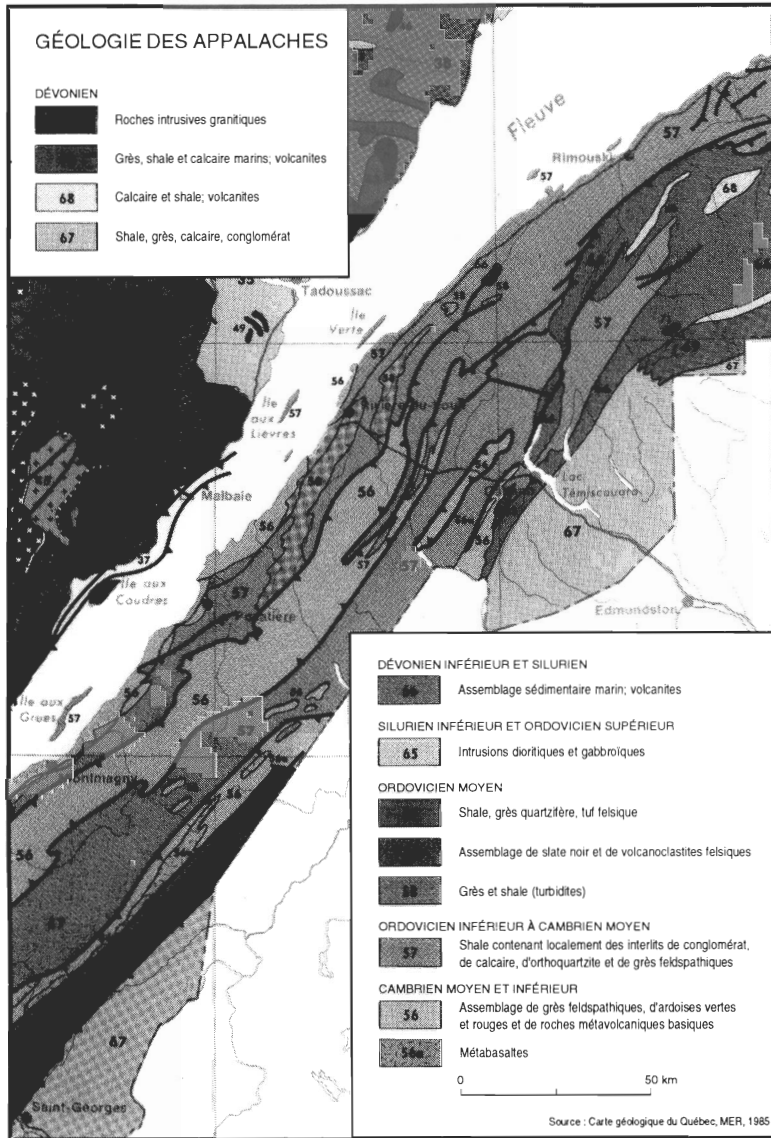
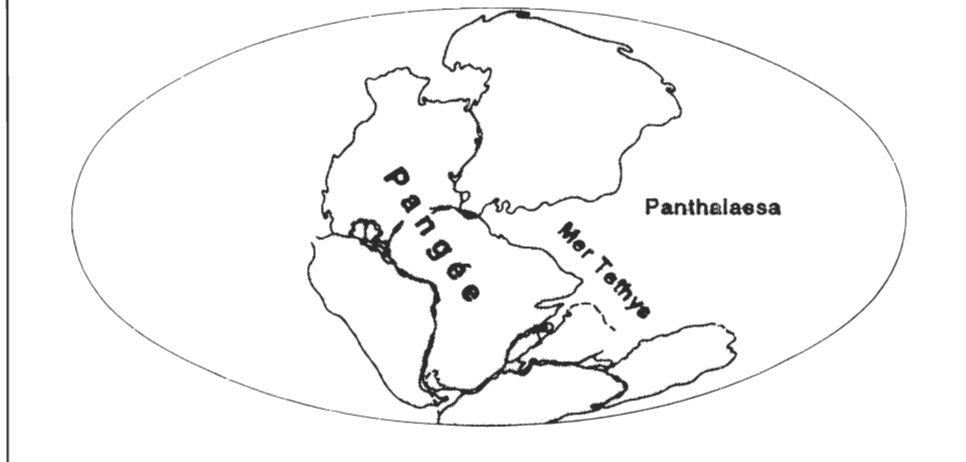


Figure 6
DISTRIBUTION DES MASSES CONTINENTALES
AU DÉBUT DU JURASSIQUE



La végétation n'est pas pour autant totalement absente, mais durant tout le Dévonien, les plantes, encore mal adaptées à la vie terrestre, restent confinées aux marécages et aux bordures de lagunes¹¹. Ainsi durant toute cette période, les terres émergées demeurent-elles, pour l'essentiel, désertiques. Il faut attendre le Carbonifère pour qu'apparaissent enfin des forêts dignes de ce nom¹². Avant l'avènement d'un couvert végétal continu sur les continents, le sol, sans protection, était livré à la fureur des processus d'érosion¹³.

2. L'érosion des Appalaches

L'érosion des Appalaches commence dès leur édification et se poursuit jusqu'à nos jours. Il est difficile, faute de repères, d'évaluer avec précision l'épaisseur des terrains érodés¹⁴ depuis la fin de l'orogénèse acadienne, mais elle atteint certainement plusieurs kilomètres. L'exemple suivant est particulièrement éloquent. Selon le géologue H. S. De Romer, les granites et les syénites dévoniens (360-370 Ma) qui forment le mont Jacques-Cartier (1270 m) auraient cristallisé à une profondeur de 7 km environ. Or ce massif intrusif constitue actuellement le point culminant de la Gaspésie¹⁵. Pour le mettre à jour, il a donc fallu enlever, depuis le

Dévonien, au moins 7000 mètres de roc ! Dans le même temps, la chaîne acadienne était rasée et remplacée par une surface d'érosion mollement ondulée appelée pénéplaine¹⁶ (Figure 4F). Dans le sud de la Gaspésie, cette pénéplaine se prolonge sous les grès de la Formation de Bonaventure, d'âge Carbonifère. La chaîne Acadienne a donc été nivelée en quelques dizaines de millions d'années seulement.

On dispose de peu d'informations sur les 285 Ma qui se sont écoulées entre la fin du Carbonifère et la dernière glaciation, simplement parce qu'il n'y a, dans toute la région, aucun dépôt continental attribuable à cette période. Les seules informations qui s'offrent à nous tiennent à l'architecture du paysage¹⁷.

À une époque indéterminée, la pénéplaine post-acadienne a été soulevée de 150 à 200 mètres au minimum¹⁸, ce qui a provoqué l'encaissement des rivières. Des surfaces d'érosion plus jeunes se sont développées en contrebas (Figure 3), si bien qu'il ne subsiste plus de la pénéplaine initiale que des lambeaux peu étendus, fortement dégradés par l'érosion, confinés à la tête des bassins hydrographiques, c'est-à-dire précisément dans les secteurs où la dissection a été la moins agressive¹⁹. Plus tard, les jeunes pénéplaines ont été soulevées à leur tour, déclenchant une autre phase d'incision qui devait conduire à la formation des vallées actuelles.

Durant la phase d'incision, les cours d'eau et, plus tard, les glaciers, ont excavé les bandes de roches tendres (schistes, communément appelés « tuf » dans la région), produisant une série de sillons parallèles (vallées) séparés par des crêtes de roches dures (grès, orthoquartzite, conglomérat) : les barres appalachiennes, donnant des reliefs côtelés qui ne sont pas sans rappeler les traditionnelles planches à laver (Figures 7 et 8C). Ce type de modelé, appelé « relief appalachien », est particulièrement net dans la région du lac des Baies (Photo 1). Les barres quartzitiques de Kamouraska (Photo 2), de part et d'autre de l'autoroute 20, et les collines oblongues du parc du Bic (Photo 3), constituées de grès et de conglomérats calcaires, en sont aussi de beaux exemples. Ces reliefs d'érosion différentielle ont été dégagés de leur gangue de « tuf » durant la phase de dissection des pénéplaines (Figure 8). Là où les vallées sont rapprochées, les recouvrements de versants ont fait disparaître toute trace de pénéplaine. En revanche, dans les secteurs où la densité des vallées est faible, des lambeaux de pénéplaines relativement étendus ont pu échapper à la dissection. Ils constituent les hauts plateaux de l'arrière-pays (la région de Saint-Gabriel par exemple, Figure 2).

En l'absence de dépôts continentaux fossilifères, la chronologie des événements qui précèdent est difficile à établir. On sait toutefois, comme on l'a vu plus haut, qu'une première pénéplaine avait déjà remplacé la chaîne Acadienne dès le Carbonifère. Pour les surfaces plus récentes, qui dérivent toutes de la pénéplaine post-acadienne, des repères chronologiques indirects nous viennent, d'une part, des Cantons-de-l'Est et, d'autre part, des sédiments accumulés dans l'Atlantique depuis le Crétacé.

Les surfaces d'érosion bas-laurentiennes s'étendent à l'ouest jusqu'aux Cantons-de-l'Est. Dans cette région, elles sont dominées par le mont Mégantic, une intrusion cristalline crétacée datée de 115 à 125 Ma. Compte tenu de sa composition minéralogique, cette intrusion aurait cristallisé à 2 ou 3 kilomètres de profondeur. Les surfaces d'érosion qui s'étendent en contrebas sont nécessairement postérieures au Crétacé. Mais de quelles époques datent-elles exactement ? Pour répondre à cette question, il faut se tourner vers l'Atlantique.

Les sédiments qui se déposent dans le golfe du Saint-Laurent proviennent pour l'essentiel des Appalaches et du Bouclier canadien via le réseau hydrographique. Les taux de sédimentation sur le plateau continental atlantique sont donc une mesure indirecte des vitesses d'érosion sur le continent voisin. Or des sondages effectués dans le golfe du Saint-Laurent révèlent des apports massifs de sédiments au Crétacé (-144 à -65 Ma), à l'Éocène (-40 Ma) et, dans une moindre mesure, au Miocène inférieur (-15 Ma). On en déduit des phases d'érosion très intenses dans les Appalaches aux mêmes périodes. Il est tentant de leur attribuer les trois pénéplaines signalées plus haut qui dateraient dans cette hypothèse, respectivement, du Crétacé (pénéplaine supérieur), de l'Éocène (pénéplaine intermédiaire) et, enfin, du Miocène (pénéplaine inférieure).

La chronologie des phases de soulèvement et de dissection des pénéplaines est encore plus problématique. Encore une fois, c'est l'Atlantique qui fournit les rares indices disponibles. Les séquences sédimentaires du golfe du Saint-Laurent ont enregistré à l'Oligocène (-30 à -25 Ma), puis au Miocène supérieur (-10 à -8 Ma), deux phases d'émersion indicatrices de soulèvements continentaux relativement importants: à deux reprises, le golfe du Saint-Laurent, alors à sec, est parcouru par des cours d'eau qui s'enfoncent profondément dans les pénéplaines élaborées antérieurement. Le réseau de vallées actuelles remonte selon toute vraisemblance à

la dernière des phases d'émergence. Ainsi, le relief bas-laurentien, avec ses trois plateaux étagés et ses vallées encaissées, est donc relativement jeune. Les glaciations quaternaires allaient lui imprimer ses dernières retouches.

3. Les glaciations quaternaires

Au Quaternaire, qui commence il y a 1,6 Ma environ, le Canada et le nord des États-Unis ont été recouverts à plusieurs reprises par d'immenses calottes glaciaires dont l'épaisseur dépassait localement les 3000 mètres. Au plus fort de la dernière grande glaciation, il y a 20 000 ans, la calotte glaciaire s'étendait jusqu'à la latitude de New-York. On enregistre alors (stries glaciaires, dispersion des erratiques²⁰) un écoulement glaciaire généralisé vers le sud-est, en provenance d'un dôme glaciaire situé au Nouveau-Québec. Dans la région, la déglaciation s'amorce, le long du littoral, il y a 13 000 ans environ. Trois mille ans plus tard, toute la glace avait disparu des hautes terres de l'intérieur. À l'échelle des durées géologiques, il s'agit d'une véritable débâcle.

Au total, l'érosion glaciaire s'est montrée très sélective, travaillant surtout au niveau des vallées. Et même à cette échelle, elle a privilégié certains axes. En effet, les plus belles vallées glaciaires de la région, façonnées à partir des vallées fluviales miocènes, sont toutes orientées dans le sens de l'écoulement glaciaire, c'est-à-dire, en gros, vers le sud ou le sud-est (Figure 2). Les vallées perpendiculaires à l'écoulement glaciaire n'ont pas été modifiées de manière aussi spectaculaire, bien qu'elles montrent souvent elles aussi des profils arrondis et des lacs de surcreusement.

La vallée du lac Témiscouata est de loin la plus belle vallée glaciaire de la région. Elle en présente tous les attributs: un beau profil en auge; des lacs de surcreusement très profonds (Photo 4 et Figure 9), appelés ombilics (lac Témiscouata et Les Sept Lacs); des versants raides (parois glaciaires) qui se prolongent sous le niveau du lac (Figure 9); un lit encombré de buttes morainiques et de sédiments gravelo-sableux accumulés durant la débâcle glaciaire (dépôts fluvioglaciaires). Au sud du lac Témiscouata, l'érosion glaciaire a été tellement importante qu'elle a ouvert une brèche à travers les monts Notre-Dame, permettant le drainage de la vallée vers la baie de Fundy via les rivières Madawaska et Saint-Jean (Figure 7). Avant l'époque glaciaire, le haut bassin de la Madawaska appartenait vraisemblablement au bassin de la rivière Trois-Pistoles.

Figure 7

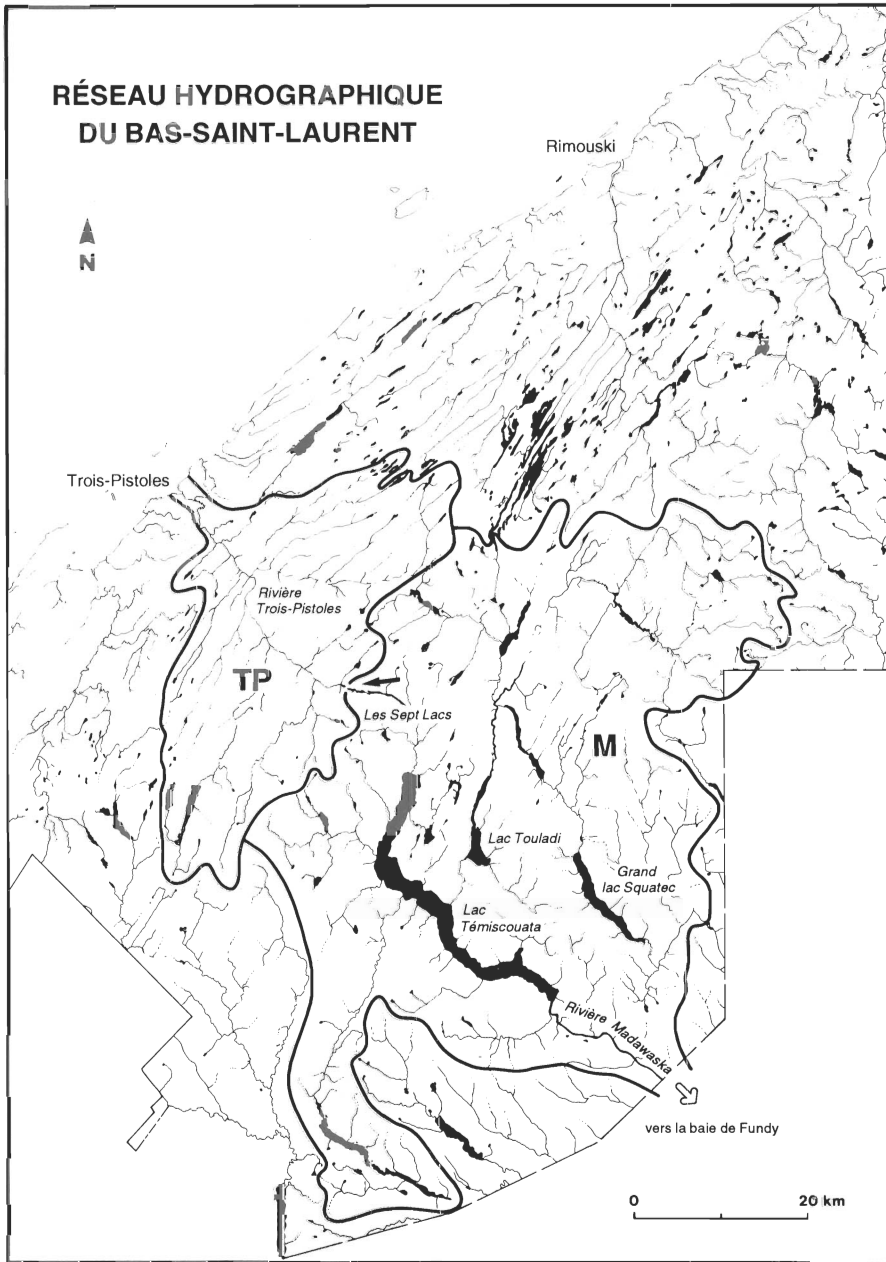
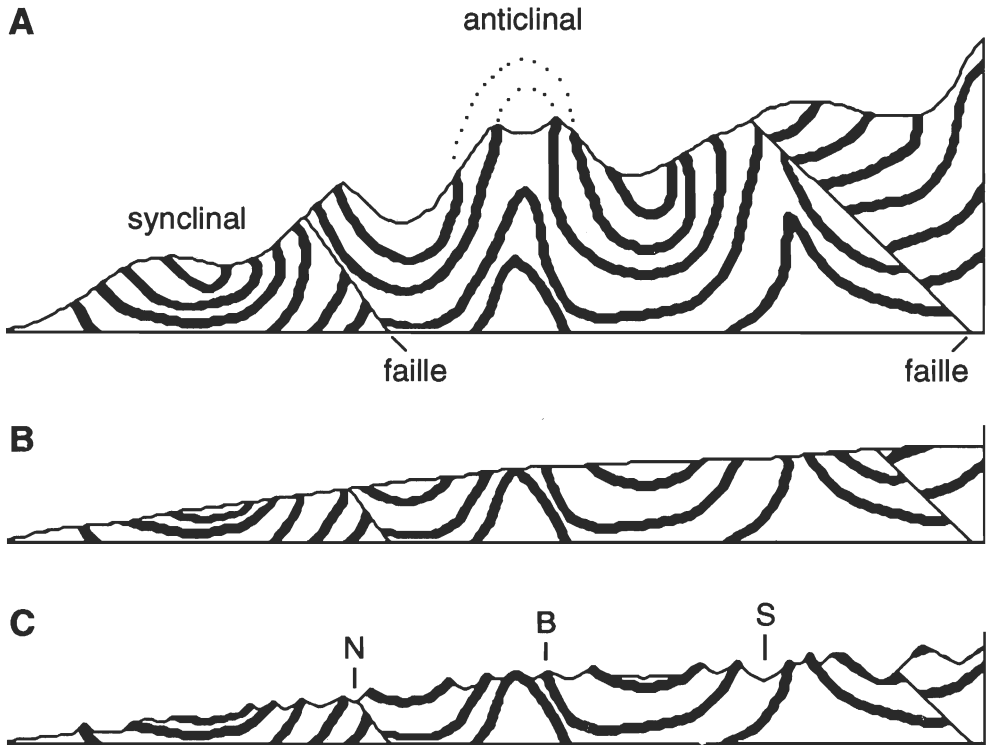


Figure 8

GENÈSE D'UN RELIEF APPALACHIEN



SECTEUR DU LAC DES BAIES

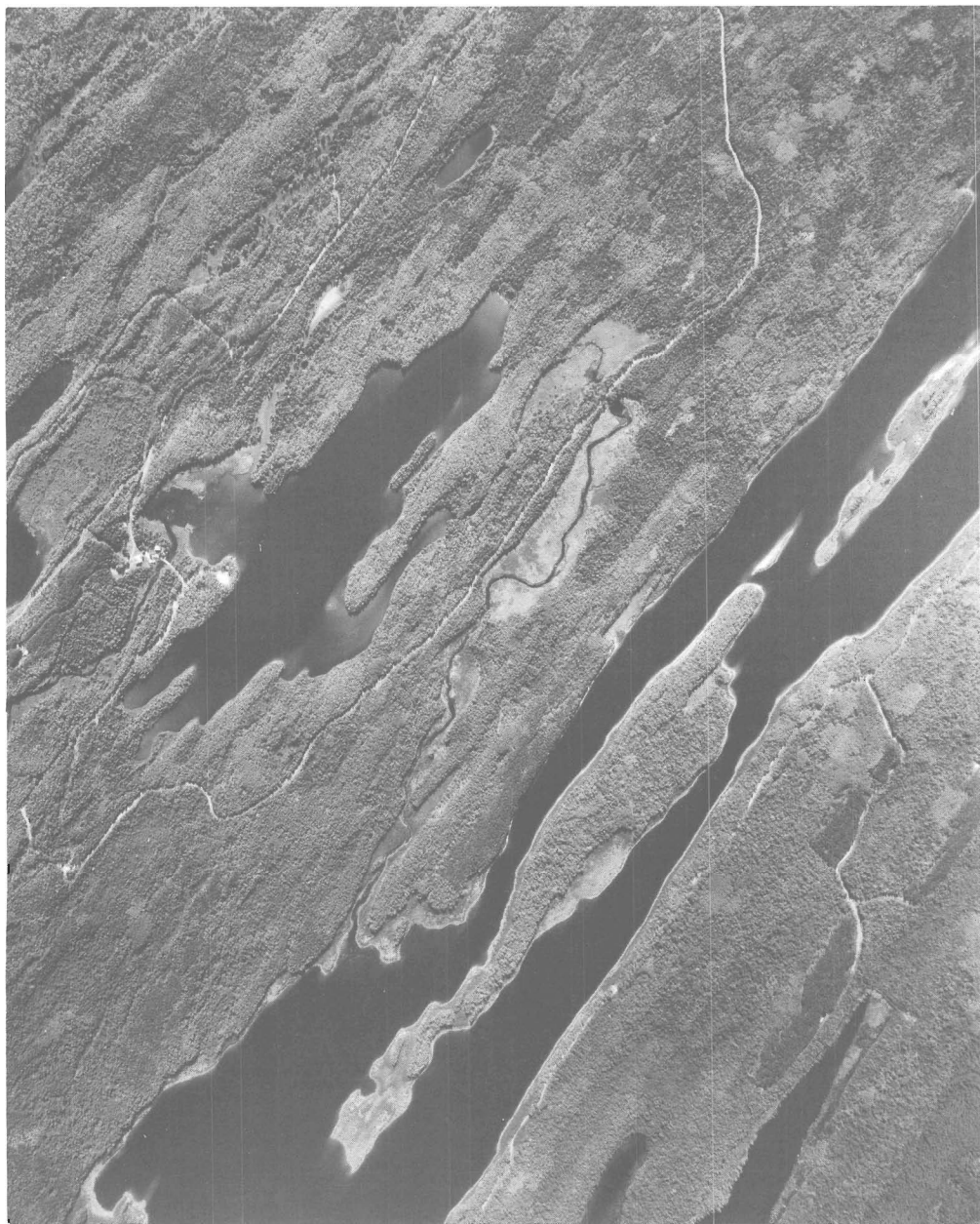


Photo 2

BASSES TERRES DE LA RÉGION DE KAMOURASKA

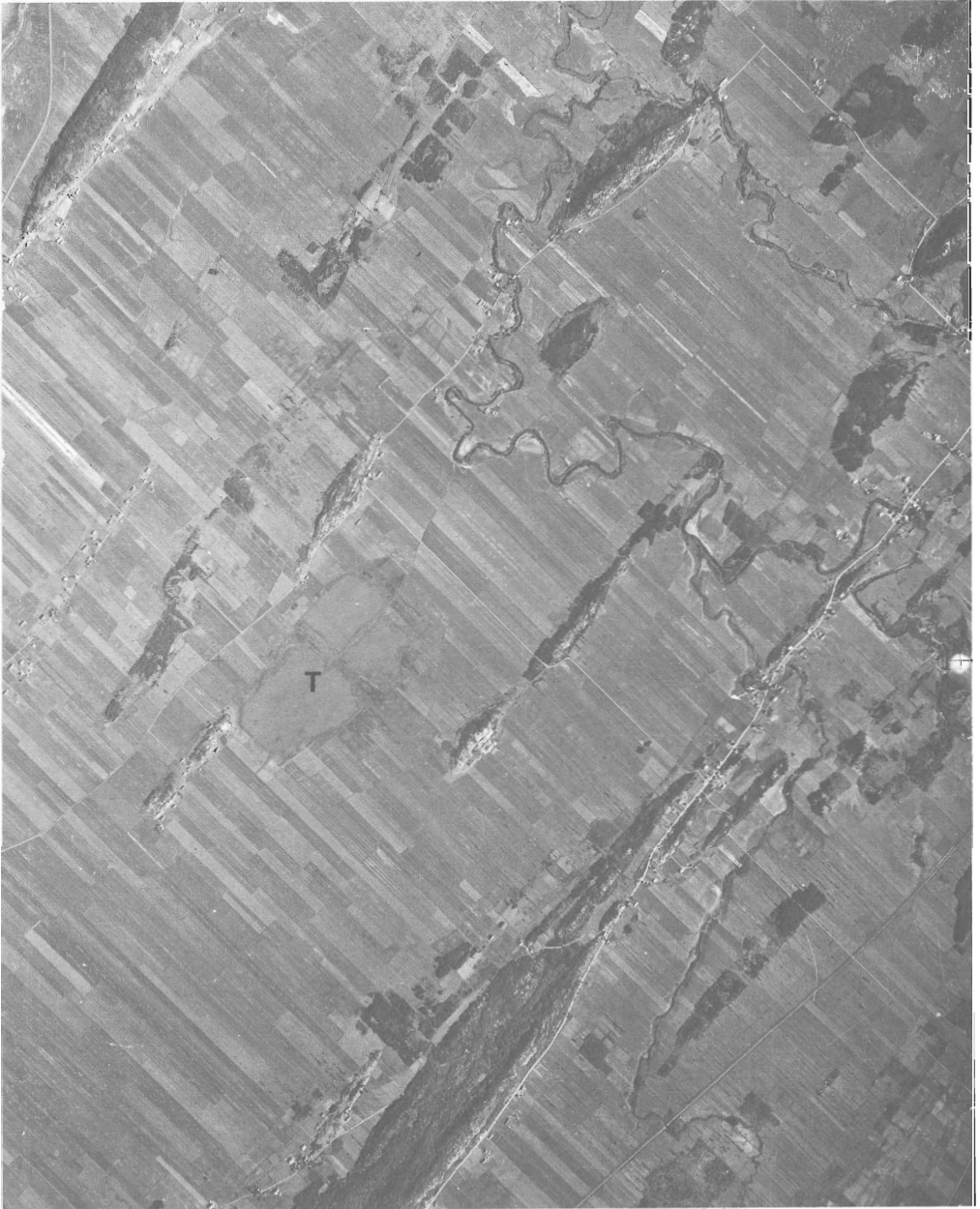


Photo 3

LE VILLAGE DE BIC EN 1927

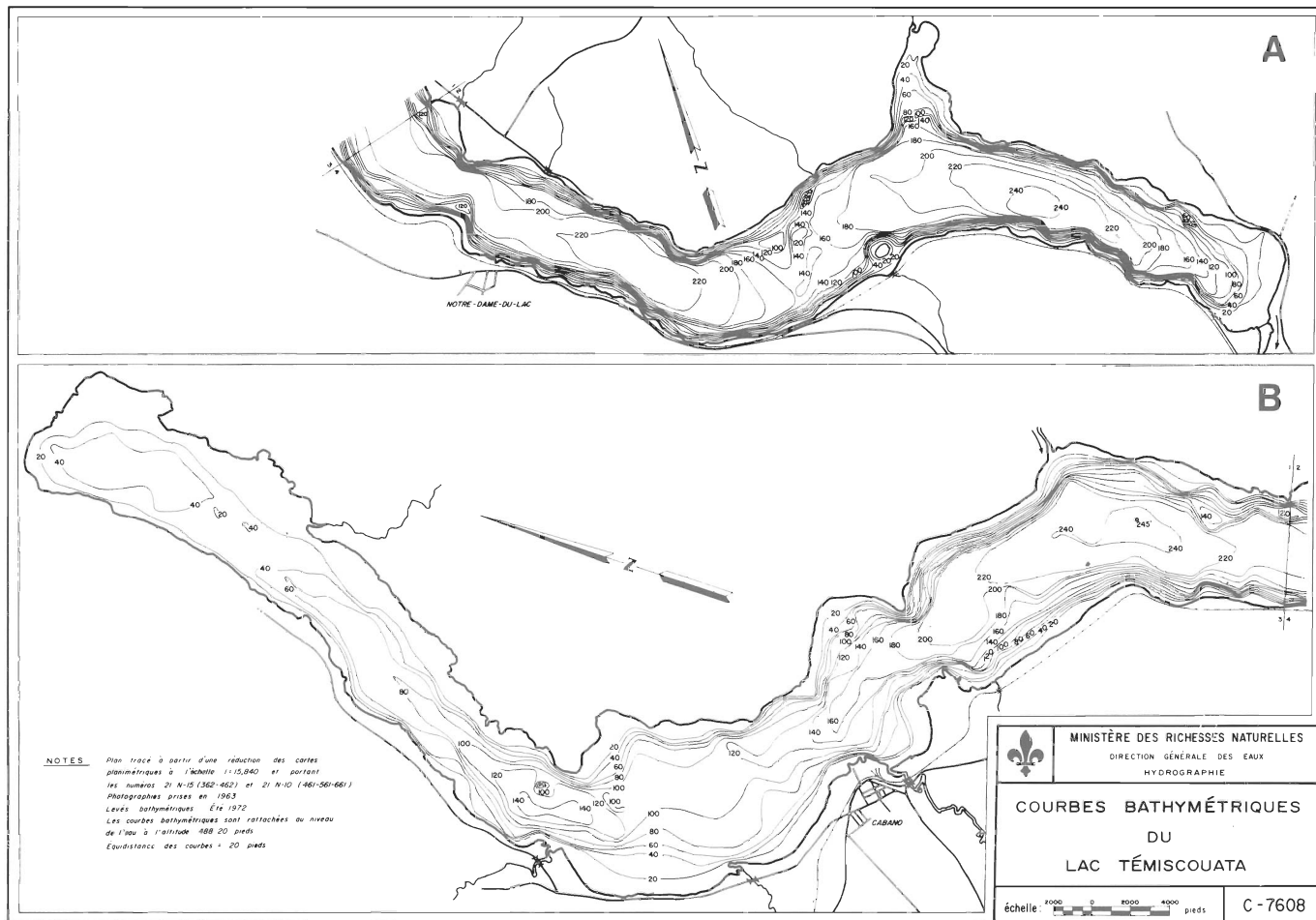


Photo 4

LE LAC TÉMISCOUATA



Figure 9



Sur les plateaux, les traces d'érosion glaciaire, plus discrètes, n'en sont pas moins omniprésentes. On leur attribue généralement l'aspect arrondi des collines. D'autre part, partout dans la région, la roche en place, sous la mince couverture de dépôt morainique qui la recouvre en placages le plus souvent discontinus, montre un très beau poli glaciaire rayé de fines striures, comme si l'ensemble du paysage avait été frotté au papier-émeri. Ces fines striures nous renseignent sur le sens de l'écoulement glaciaire.

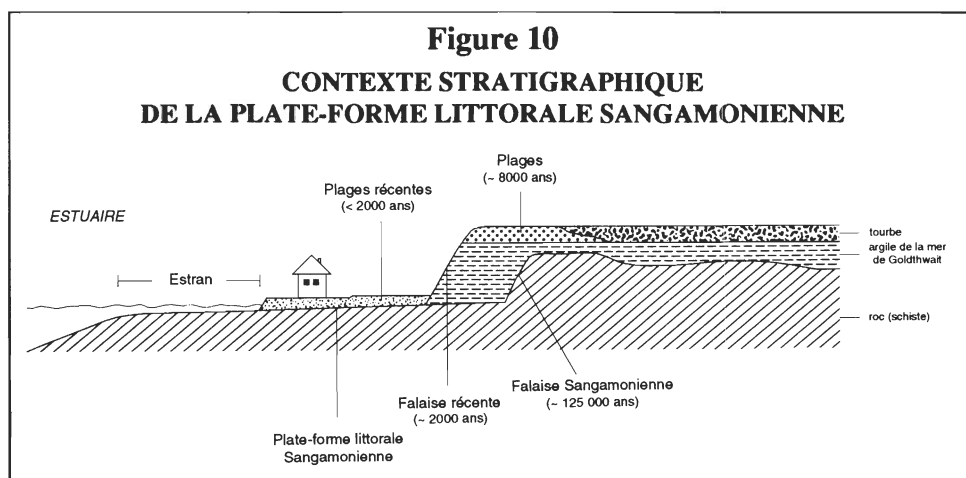
Contrairement à une idée largement répandue, les glaciers quaternaires n'ont pas bouleversé le relief préglaciaire. Au total, façonnement des auges, surcreusement glaciaire (lacs profonds), polissage de la roche et colmatage des fonds de vallées sous les dépôts fluvioglaciaires ne constituent guère que des retouches mineures à un paysage dont les grands traits étaient déjà acquis à l'orée du Quaternaire. Les glaciers n'ont fait qu'accentuer les irrégularités du relief préglaciaire en exploitant les zones de faiblesse du substratum rocheux: surcreusement des couches de roches friables, déblayage des lignes de failles, etc. En dehors des vallées, leur action a été très inégale et dans l'ensemble plutôt limitée: simple récurage des affleurements rocheux, profil arrondi des collines.

B. LES BASSES TERRES ET LE LITTORAL

Les Basses Terres ont été façonnées par la mer. Deux transgressions marines — périodes où le niveau marin était plus élevé que présentement — sont connues soit par des argiles marines fossilifères, soit par des formes littorales, par exemple des falaises mortes, des deltas et des plages soulevés, situés à des centaines de mètres, voire à des kilomètres du littoral actuel (Photos 5 et 6). La première incursion marine remonte à 125 000 ans environ (Sangamonien²¹), époque où le niveau marin mondial était plus élevé de 5 à 6 m. Les vagues ont fait reculer la côte rocheuse sur quelques centaines de mètres, dégagant une grande plate-forme rocheuse subhorizontale dominée par une falaise morte. De nos jours, la mer ne recouvre, à marée haute, que la partie inférieure de la plate-forme sangamonienne. La partie émergée est masquée par des sédiments littoraux plus récents (Figure 10).

La seconde transgression marine, beaucoup plus importante, est une conséquence directe de la dernière glaciation. Épaisse de plus de 3000 mètres en son centre, la grande calotte glaciaire qui recouvrait tout le Canada il y a 18 000 ans

exerçait une pression énorme sur la croûte terrestre, évaluée à près de 3 milliards de tonnes au kilomètre carré ! À la déglaciation, la mer a donc envahi, temporairement, les terres déprimées jusqu'à ce que la croûte terrestre, soulagée de son fardeau glaciaire, ne retrouve son altitude préglaciaire, environ 10 000 ans plus tard. L'enfoncement du continent étant proportionnel à l'épaisseur de la glace, l'altitude maximale atteinte par la mer varie considérablement d'un endroit à l'autre: 165 m près de La Pocatière, 145 à Rimouski, 110 m à Matane, 70 m à Sainte-Anne-des-Monts. En se retirant, la mer de Goldthwait — nom que lui ont attribué les spécialistes en l'honneur d'un des premiers géologues à s'y être intéressé au début du XX^e siècle — a abandonné, à différentes altitudes, des deltas (Photo 6), des plages soulevées et des terrasses sableuses étagées qui permettent de reconstituer le tracé des anciens rivages (Figure 11). Les grandes plaines d'argile, qui atteignent leur plus grand déploiement dans la région de Kamouraska, correspondent, elles, à l'ancien fond de mer (photo 2). Offrant des conditions de drainage médiocres, elles ont favorisé le développement de tourbières.



Les datations au «carbone 14» effectuées sur des coquillages marins fossiles récoltés dans les plages soulevées fournissent des âges relativement précis pour chacun des niveaux occupés par la mer durant la phase de retrait. À Rimouski par exemple, les plages de la terrasse Arthur-Buies, situées à 55 m d'altitude, ont 9300 ans environ. La terrasse de 70 mètres s'est formée, elle, il a y 10 000 ans environ (Photo 5). Après quelques oscillations relativement complexes, le niveau marin

régional atteignait la cote +6 m il y a 2000 ans environ. À cette époque, les vagues battaient le pied du talus qui longe la rue Saint-Pierre à Rimouski.

Le littoral actuel a donc moins de 2000 ans, mais il intègre dans ses contours une histoire longue de 450 Ma (Figure 12). Sur ce, laissons la plume à Jean-Claude Dionne, géomorphologue originaire de Luceville :

Les îles et les caps de la zone littorale correspondent à des vestiges d'alignements anticlinaux et même isoclinaux (pour la plupart)²² résultant des mouvements tectoniques du Primaire et mis en valeur par un longue période d'érosion différentielle et des rejeux²³ au cours du Secondaire et du Tertiaire. Les nombreuses failles de la région de Trois-Pistoles à Bic se retrouvent non seulement à l'intérieur où elles sont particulièrement nettes, mais aussi dans la zone littorale où elles jouent un rôle important, constituant des points de moindre résistance livrés aux attaques de la mer qui y creuse des échancrures, de petites baies ou de simples rentrants²⁴.

À d'autres endroits, le littoral est taillé non plus dans les structures géologiques héritées du Primaire, mais dans les argiles de la mer de Goldthwait ou encore dans les dépôts morainiques de la dernière glaciation. Ailleurs enfin, le littoral actuel coïncide avec la falaise sangamonienne (Gaspésie).

Tel un palimpseste maintes fois réutilisé, les paysages ont une mémoire; ils portent dans leur architecture la trace plus ou moins oblitérée des événements antérieurs. Plus, chaque étape est conditionnée par les événements qui l'ont précédée. À cet égard, on peut considérer la géologie et la géomorphologie comme de véritables disciplines historiques. Les formations géologiques et les reliefs qu'elles déterminent en constituent les archives.

II - HISTOIRE POSTGLACIAIRE DE LA VÉGÉTATION

La forêt bas-laurentienne telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui est relativement récente d'un point de vue géologique. Au maximum de la dernière glaciation, il y a 18 000 ans environ, la végétation du Québec avait complètement disparu. Après

la déglaciation, elle a recolonisé le territoire québécois à partir de «refuges biologiques» situés au sud de la grande calotte glaciaire, c'est-à-dire aux États-Unis. La palynologie — l'étude et la datation du pollen fossilisé dans les lacs et les tourbières — a permis de reconstituer les grandes étapes de cette reconquête. Des recherches récentes réalisées dans notre région par une équipe de palynologues et paléobiogéographes dirigée par Pierre Richard, du Département de géographie de l'Université de Montréal, jettent un éclairage nouveau sur l'histoire postglaciaire de la forêt bas-laurentienne :

L'analyse pollinique des sédiments de quatre lacs du Bas-Saint-Laurent et de la Côte-du-Sud permet de retracer l'existence d'une phase initiale de toundra s'étendant sur une durée estimée à 500-1000 ans, après la déglaciation [...] L'accumulation organique dans les lacs ne survient que vers 9500-9200 BP²⁵, soit plus de 2000 ans après la déglaciation, et correspond à l'arrivée des premiers arbres, d'après les macrorestes [...] Les forêts sont restées ouvertes jusque vers 8000 BP, constituées surtout de l'épinette noire, du mélèze et du bouleau blanc [...] Par la suite, la végétation moderne s'est établie, soit une mosaïque de sapinières et d'érablières [...] Les cédrières tourbeuses et les sapinières humides à thuya répandues actuellement dans les basses terres estuariennes et à la marge nord du plateau appalachien ne se sont toutefois développées que vers 3600 ans avant l'actuel²⁶.

Photo 5

RIMOUSKI ET SAINTE-ODILE EN 1963



LA RIVIÈRE RIMOUSKI EN 1927



NOTES

1. Étymologiquement, Paléozoïque signifie ère de la vie archaïque ou primitive. Concernant l'histoire géologique du Québec, on consultera l'ouvrage de B. Landry et M. Mercier intitulé *Notions de géologie*, 3^e édition, 1992, Modulo.
2. Ce toponyme apparaît pour la première fois en 1527 dans les mémoires de l'explorateur espagnol Cabeza de Vaca. Selon lui, *Apalachen* est le nom indien d'une province. Sur la carte de Mercator, publiée en 1569, *Apalchen* désigne le relief montagneux au nord de la Floride. Sur sa carte de 1656, Nicolas Sanson d'Abbeville utilise *Alapache* et *Apalatcy Montes*. Plus tard, sur sa carte de 1764, Nicolas Bellin inscrit les *Montagnes des Appalaches*, mais au XIX^e siècle, les cartographes hésitent encore entre *Alléghanys* et *Apalaches* (avec un seul «p»). Ce n'est qu'après la publication en 1861 de l'ouvrage magistral du grand géologue américain Arnold Henry Guyot, intitulé «On the Appalachian Mountain System», que l'appellation *Appalaches* s'imposera. Source : Jean Poirier, Commission de toponymie du Québec.
3. Nom proposé par le géologue Léopold Nadeau du Centre géoscientifique de Québec.
4. Dans la mythologie grecque, Lapetus est le père d'Atlas, qui a donné son nom à l'océan Atlantique. Ce parallèle est tout indiqué puisque l'océan Lapetus a précédé, dans le temps, l'actuel Atlantique par au moins 100 millions d'années.
5. Une zone de subduction apparaît lorsque le plancher océanique plonge sous la croûte continentale plus légère (Figure 4B).
6. Orogenèse (gr. *oros*, montagne, et *genesis*, génération). Édification des chaînes de montagnes.
7. Affirmation qui ne vaut que pour le Canada et le nord-est des USA. Plus au sud, un bras de mer relativement étroit s'est maintenu jusqu'à la fin du Carbonifère.
8. Il y a 65 millions d'années, l'Atlantique n'avait que la moitié de sa largeur actuelle. Encore aujourd'hui la distance entre l'Europe et l'Amérique du Nord augmente de 2 à 3 cm par an.
9. Le climat ne redeviendra humide qu'avec l'ouverture de l'Atlantique à partir du Jurassique. Il y a peu de fossiles continentaux datant de cette époque. Toutefois, la

Formation de Redmond près de Schefferville, d'âge fin Crétacé à début Tertiaire, a livré des ailes d'insectes, des fragments de bois et des restes de feuilles appartenant à des angiospermes de milieu chaud et humide, attestant une influence océanique dès la fin du Crétacé (Umpleby: *Geology of the Labrador Shelf*, Geological Survey of Canada, 1979, paper 79-13).

10. Les évaporites, qui comprennent plusieurs types de sels, le gypse et l'anhydrite, constituent une famille de roches qui se déposent au fond de lagunes peu profondes par évaporation sous climat chaud et sec.
11. La Formation d'Escuminac en Gaspésie méridionale (baie des Chaleurs), célèbre pour ses poissons fossiles, recèle également des restes de plantes — notamment des fougères arborescentes — qui ont vécu il y a 365 millions d'années (Dévonien supérieur) en bordure d'une lagune. Pour en savoir plus sur cette question, consulter de P. Laplante «Miguasha: un lointain passé inscrit dans la roche» *in* **L'Est du Québec : Études géographiques**, Module de géographie, UQAR, 1990.
12. On a trouvé des troncs d'arbre fossiles dans les conglomérats carbonifères de Percé et de l'île Bonaventure.
13. Concernant l'érosion des Appalaches, on consultera avec profit **La Forme de la Terre**, ouvrage spécialisé, mais accessible, publié en 1984 aux éditions Le Préambule par Pierre Laplante et Gilles Ritchot.
14. Le concept d'érosion intègre plusieurs phénomènes organisés en séquence. Dans un premier temps, les affleurements rocheux subissent l'attaque des agents climatiques (par exemple le gel) qui en détachent des débris de nature et de dimensions variables. Ces débris migrent ensuite vers le bas des versants à des vitesses également très variables suivant le contexte climatique et la nature des agents de transport : ruissellement, avalanches, coulées boueuses, etc. Une fois parvenus au pied des versants, les débris sont repris par les cours d'eau, puis, ultimement, après un temps de transit plus ou moins long, évacués vers la mer. C'est ainsi que le Québec perd à chaque année un tonnage de débris compris entre 10 et 60 tonnes au kilomètre carré. L'érosion est encore plus importante en terrain accidenté. À titre de comparaison, dans les Rocheuses, la quantité de débris transportés annuellement par les rivières dépasse souvent le millier de tonnes par kilomètre carré. Dans les chaînes de montagnes actuelles, l'épaisseur de la couche de débris arrachée par l'érosion à chaque millénaire oscille entre 400 mm (Alpes) et 1000 mm (Himalaya). À ce rythme, une chaîne de montagnes est rasée en quelques millions d'années.

15. Formé de granite, le mont Jacques-Cartier domine le plateau sédimentaire environnant par au moins 300 m. À noter qu'une intrusion granitique dévonienne du même type existe aussi dans le haut bassin de la rivière Rimouski. Se référer à la carte géologique ci-incluse.
16. Pénéplaine : du latin *paene*, presque et *plaine*. Suivant la théorie du cycle d'érosion de Davis, état final du relief, caractérisé par des formes très douces et des vallées très évasées.
17. Il est question ici des données de la géomorphologie (gr. *gê*, terre, *morphe*, forme, *logos*, science), branche de la géographie physique qui a pour objet la description et l'explication du relief terrestre.
18. La cause, la durée et l'ampleur du soulèvement ne sont pas connus. Il est possible que ce soulèvement ressenti partout dans l'est de l'Amérique du Nord soit une conséquence liée à l'ouverture de l'Atlantique. Certains arguments d'ordre géomorphologique (fraîcheur des plates-formes littorales soulevées du nord de la Gaspésie par exemple) plaident en faveur d'un soulèvement relativement récent, peut-être même Quaternaire, dans ses dernières phases au moins. Le long du littoral nord-gaspésien, les restes de pénéplaine ont été portés à une altitude supérieure à 350 mètres, suggérant un soulèvement 2 à 3 fois plus important par rapport à celui enregistré dans le Bas-Saint-Laurent.
19. Lorsqu'un plateau est soulevé, la dissection qui s'ensuit est, dans un premier temps, beaucoup plus vigoureuse sur ses marges, au point de le faire disparaître rapidement, tandis qu'à l'intérieur des terres, des restes de pénéplaines à peine disséquées pourront se maintenir pendant des millions d'années. Ainsi, après trois cycles soulèvement-dissection, on obtient trois niveaux de pénéplaine séparés par des escarpements dont la hauteur est proportionnelle à l'ampleur des soulèvements.
20. Un bloc erratique est un bloc de lithologie étrangère au substratum rocheux sur lequel il repose, par exemple un bloc de granite sur un substrat calcaire. Si l'on peut localiser l'affleurement d'où provient l'erratique, on peut s'en servir pour reconstituer le sens de l'écoulement glaciaire. On trouve par exemple dans la réserve de Macpès un gros bloc de gneiss précambrien dont l'affleurement-source est situé quelque part sur la côte nord. Il atteste à lui seul d'un écoulement glaciaire du nord-ouest vers le sud-est à travers l'estuaire du Saint-Laurent.
21. Le Sangamonien correspond à la dernière période interglaciaire. Le climat planétaire, plus chaud que l'actuel, a entraîné la fonte partielle des calottes polaires, haussant le

niveau marin mondial de 5 à 6 mètres.

22. Plissement en voûte parfaitement symétrique donnant, une fois tronqué par l'érosion, des bandes parallèles de roches alternativement dures ou friables.
23. Déplacements verticaux ou horizontaux de blocs de terrain le long de failles anciennes ayant *rejoué*.
24. J.-C. Dionne: «Les types de côtes de la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent de Rivière-du-Loup à Matane», *Norois*, n^o 38, (1963) : 151-160.
25. Exemple: 9200 BP signifie 9200 ans **B**efore **P**resent, c'est-à-dire 9200 ans avant l'actuel. Par convention, toutes les datations obtenues par des méthodes radiométriques telle le «carbone 14» sont notées de la sorte.
26. P. J. H. Richard, A. C. Larouche et G. Lortie: «Paléophytogéographie et paléoclimats postglaciaires dans l'ouest du Bas-Saint-Laurent, Québec», *Géographie physique et Quaternaire*, 1992, vol. 46, n^o 2, p. 151-172.

LISTE DES FIGURES

- Figure 1 : Nature et répartition des dépôts meubles dans le comté de Kamouraska. Dans les Hautes Terres, le sol meuble, mince, discontinu et rocailleux, voile à peine la roche en place. Il s'agit pour l'essentiel de moraines (tills) déposées par les glaciers. Les affleurements rocheux sont fréquents, particulièrement au sommet des crêtes de roches dures telles le grès ou les quartzites. Les vallées ont piégé des sables et graviers d'origine fluvioglaciaire (*i. e.* accumulés par les eaux de fonte glaciaire) qui atteignent quelques dizaines de mètres d'épaisseur localement. Ils représentent une ressource économique non négligeable (gravières). Dans les Basses Terres le substratum rocheux est masqué par les dépôts fossilifères de la mer de Goldthwait, soit des argiles d'eaux profondes et des sables de plages (Photo 2). Seuls quelques reliefs vigoureux en roches dures percent ici et là à travers la couverture de dépôts meubles. En bordure des rivières, les argiles marines, épaisses de plus de 60 m par endroits, peuvent engendrer des glissements de terrain destructeurs comme celui qui a barré la rivière Rimouski à la hauteur de Sainte-Odile le 6 août 1951. Modifiée d'après R. Baril et B. Rochefort (1965) : Étude pédologique du comté de Kamouraska (Québec). Ministère de l'Agriculture du Canada.
- Figure 2 : Le relief de la région de Rimouski. — Les Basses Terres (zone 1) correspondent au territoire inondé par la mer de Goldthwait à la déglaciation il ya 13 000 à 13 300 ans. La mer a atteint une altitude de 145 mètres environ. — Les Hautes Terres peuvent ici être subdivisée en deux unités : les zones 2 et 3. (A) Juxtaposant crêtes de roches dures et sillons parallèles creusés dans des roches friables, la zone 2 présente un relief typiquement «appalachien». L'intense dissection a fait disparaître la vieille pénéplaine. Les lacs sont parallèles à la structure géologique. Dans le détail, la zone 2 comprend deux sous-unités (2a et 2b) dont les barres appalachiennes présentent des directions légèrement divergentes. (B) Le relief de la zone 3, moins disséquée, est très différent. Les secteurs à faible densité de ravinement ont conservé de vastes lambeaux de pénéplaine à peine retouchés par l'érosion glaciaire. Les grands lacs allongés, d'orientation nord-sud, occupent de larges vallées glaciaires à profil en auge. L'influence des cassures du substratum rocheux transparaît localement dans le dessin du réseau hydrographique, en particulier dans les nombreux crochets de la rivière Rimouski et dans le tracé en équerre du lac des Eaux Mortes.
- Figure 3 : Ces quatre profils topographiques montrent clairement l'organisation du relief

bas-laurentien en trois plateaux étagés (pénéplaines 1 à 3) séparés par des escarpements. La vallée de la Neigette (profil D) exploite une ligne de faille parallèle au Saint-Laurent. La localisation des profils est indiquée sur les figures 1 et 2. Source : profils A à C : Baril et Rochefort (1965); profil D : Atlas urbain de la ville de Rimouski, Module de géographie, UQAR.

- Figure 4 : Érection, puis érosion de la double chaîne des Appalaches. — (A) Ouverture de l'océan Lapétus et début de la sédimentation marine. Les grosses flèches noires indiquent le sens de la dérive continentale. — (B) Le mouvement de dérive s'inverse. Les continents se rapprochent. Une zone de subduction apparaît. — (C) Collision continentale et érection de la chaîne Taconienne. Les montagnes Taconiennes sont immédiatement attaquées par l'érosion. Leurs débris s'accumulent dans le bassin marin au sud où ils se mélangent à des épanchements volcaniques. — (D) Distribution des masses continentales au début du Silurien. — (E) Collision continentale impliquant Laurentia et Gondwana. Apparition de la chaîne Acadienne et mise en place des intrusions granitiques. — (F) La chaîne Acadienne, complètement rasée par l'érosion, est remplacée par une pénéplaine. Les intrusions granitiques dévoniennes sont dégagées de leur gangue de roches sédimentaires. L'exhumation de l'intrusion granitique des monts McGerrigle en Gaspésie entre le Dévonien et le Carbonifère suppose l'ablation d'une tranche de roc de 7000 mètres d'épaisseur ! Source : Géologie du Sud du Québec, du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, Carte géotouristique publiée par le ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec.
- Figure 5 : Carte géologique simplifiée du Bas-Saint-Laurent. Les formations géologiques sont orientées SO-NE. À noter la présence d'une petite intrusion granitique dévonnaise au sud de Rimouski. Source : ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec. Extrait de la carte n^o 2000 du DV 84-02, 1985.
- Figure 6 : Distribution des masses continentales au début du Jurassique. Les continents actuels étaient regroupés en une seule masse, la Pangée, entourée d'un unique et vaste océan: le Panthalassa. L'Atlantique n'existe pas encore. Source: M. J. Selby , *Earth's Changing Surface*, 1985, Clarendon Press, Oxford.
- Figure 7 : Carte représentant la partie ouest du réseau hydrographique bas-laurentien. Confinées aux sillons appalachiens — qu'elles ont d'ailleurs creusées — la majorité des rivières secondaires sont orientées SO-NE, *i. e.* suivant une direction parallèle aux couches géologiques. Les plus grands lacs de la région, qui

sont aussi les plus profonds (ex. : Témiscouata; Figure 9), occupent des cuvettes de surcreusement glaciaire orientées parallèlement à l'écoulement glaciaire. Avant les glaciations quaternaires, le haut bassin de la rivière Madawaska (M) se drainait probablement vers le Saint-Laurent par le col des Sept Lacs (flèche noire). L'apparition au Quaternaire d'une grande vallée glaciaire — qu'occupe en partie le lac Témiscouata — au travers des plus hautes crêtes appalachiennes a détourné une partie du haut bassin préglaciaire de la rivière Trois-Pistoles (TP) au profit du bassin de la rivière Saint-Jean.

Figure 8 : Genèse d'un relief appalachien. — (A) La chaîne Acadienne peu après son édification. Les plis anticlinaux (en «U» inversé) et synclinaux (en «U» à l'endroit) sont partiellement tronqués par l'érosion. Les couches dures sont représentées par des bandes noires. Des failles découpent le bati géologique. — (B) Façonnement d'une pénéplaine : les différences de dureté d'une couche rocheuse à l'autre n'ont plus d'expression dans le relief. La réalisation d'une pénéplaine suppose une longue phase de stabilité tectonique permettant l'élimination des buttes de roches dures dont l'abrasion est beaucoup plus lente. — (C) Soulèvement et dissection de la pénéplaine révélant les différences de dureté dont l'influence est prépondérante en période d'incision rapide: érosion des couches tendres et mises en saillies des couches dures. — S : sillon (vallée); — B : barre appalachienne (crête de roche dure); — N : vallée exploitant une ligne de faille, cas de la vallée de la Neigette au sud de Rimouski. La répétition des étapes B et C conduit à l'élaboration de plateaux étagés tels qu'ils apparaissent à la Figure 3 : les plateaux supérieurs correspondent à des restes de pénéplaines anciennes ayant échappé aux phases d'aplanissement ultérieures.

Figure 9 : Bathymétrie du lac Témiscouata. — (A) Partie sud; — (B) partie nord. Les versants abrupts de l'auge glaciaire se prolongent jusqu'au fond du lac. Profondeur maximale du lac : 245 pieds (~75 mètres). Équidistance des courbes: 20 pieds (~ 6 m). Source: ministère des Richesses Naturelles, Direction générale des eaux, Québec.

Figure 10 : Contexte stratigraphique de la plate-forme littorale sangamonienne.

Figure 11 : Les principales étapes de la régression marine au sud du Rimouski. Les lignes noires représentent le tracé approximatif du littoral à différentes époques.

Figure 12 : Influences des duretés relatives sur le tracé du littoral au nord de Rivière-du-

Loup. Les caps s'inscrivent dans le prolongement des crêtes de roches dures tandis que les baies occupent les secteurs en roches tendres. La coupe AB décrit le relief correspondant. Dans les sillons, la roche en place est masquée par les dépôts de la mer de Goldthwait : des argiles d'eaux profondes surmontées de sables et graviers littoraux accumulés durant la régression marine. Source : Dionne (1963).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

- Photo 1 :** Secteur du lac des Baies (Hautes Terres au sud de Rimouski; localisation à la Figure 2). Bel exemple de relief typiquement appalachien, évoquant une planche à laver. Les sillons appalachiens sont occupés par des lacs étroits. Les barres appalachiennes, qui correspondent à des crêtes de roches dures mises en saillies par l'érosion différentielle, forment des îles allongées. Source : ministère de l'Énergie et des Ressources, Québec. Photo Q78839-163. Échelle approximative : 1 : 15 000.
- Photo 2 :** Basses Terres de la région de Kamouraska. Relief appalachien ennoyé sous les argiles de la mer de Goldthwait. Les grandes plaines argileuses de ce secteur correspondent à l'ancien fond de mer. Seules les barres appalachiennes (non déboisées) les plus vigoureuses émergent à travers la couche d'argile qui peut atteindre quelques dizaines de mètres d'épaisseur localement. Des rivières à méandres contournent les pointements rocheux. Après le retrait de la mer — il y a à peine 5 millénaires dans ce secteur — une petite tourbière (T) s'est développée à la surface de la plaine argileuse mal drainée. Source : Énergie, Mines et Ressources, Canada. Photo A11660-289. Échelle approximative : 1 : 40 000.
- Photo 3 :** Le village de Bic en 1927. À l'avant plan, on devine des plages marines soulevées dans les champs. Au fond : les collines de conglomérat du parc du Bic mises en saillies par l'érosion différentielle. Source : Archives nationales du Québec, collection Lesseps, photo N47-38.
- Photo 4 :** Le lac Témiscouata. Vue vers le nord depuis le village de Notre-Dame-du-Lac photographié en 1927. Le lac Témiscouata occupe une cuvette de surcreusement glaciaire très profonde comme l'indique la carte bathymétrique présentée à la Figure 9. Photographie : Archives nationales du Québec, collection Lesseps, photo N. O. 1-55.

- Photo 5 : Rimouski et Sainte-Odile en 1963. La rivière Rimouski apparaît dans le coin supérieur gauche. Cette photographie aérienne verticale montre une belle falaise morte (FM) et de nombreuses plages soulevées (P) façonnées par la mer de Goldtwaith durant la régression marine. Astérisque : localisation des coquillages marins fossiles datés au «carbone 14». L'âge obtenu est de 9300 ans. Point noir : localisation du site archéologique Plano de Sainte-Odile. Remontant à 8000-8200 ans avant nos jours, c'est le plus vieux site archéologique du Québec. Source : ministère des Terres et Forêts, Québec. Photo Q63311-253. Échelle approximative : 1 : 15 000.
- Photo 6 : La rivière Rimouski en 1927 à la hauteur du moulin à bois de la Price-Brothers (La Pulpe). À gauche de la rivière, au sommet du talus partiellement boisé, le replat du grand delta de 95 mètres construit il y a 11 000 ans environ (consulter la carte présentée à la Figure 11). Source : Archives nationales du Québec, collection Lesseps, photo N47-41

LE PEUPEMENT AMÉRINDIEN

Par Jean-Pierre Bélanger
et Paul Larocque

L'arrivée des premiers habitants de l'Amérique, les Amérindiens, remonte à environ 30 000 ans avant aujourd'hui (A.A.). Profitant de la glaciation qui a abaissé le niveau des océans, ils ont traversé un immense pont de terre à la végétation de toundra reliant la Sibérie et l'Alaska (Béringie), pour ensuite gagner progressivement le centre et le sud du continent.

Beaucoup plus tard, certains de leurs descendants ont effectué une remontée vers le nord-est au rythme du retrait des glaces. Quelques-uns d'entre eux, qui appartiennent à la grande famille algique (Algonquiens), ont un jour commencé à fréquenter le territoire du Bas-Saint-Laurent actuel. On connaît encore trop peu de choses à leur sujet, même si les archéologues ont proposé un découpage chronologique dont nous reproduisons les principales étapes.

LA PÉRIODE PALÉOINDIENNE (12 000-6 000 A.A.)¹

Venus du sud au terme d'une odyssee qui a peut-être duré plus de deux mille ans, les **paléindiens anciens** (12 000-9 500 A.A.) taillent dans la pierre des pointes dont chacune des faces, légèrement concave et cannelée, facilite leur fixation à l'extrémité d'une arme de jet. Leur outillage, assez homogène d'un groupe à l'autre, comporte aussi des couteaux, grattoirs et racloirs de pierre. Nomades, ces chasseurs-cueilleurs traquent surtout le caribou, qui abonde dans les pâturages de la toundra et de la taïga. Ils connaissent bien les endroits favorables à la cueillette de pierres permettant de renouveler leur outillage. Le chert, pierre silicieuse, est particulièrement convoité.

Cette période correspond à l'essor d'une mégafaune (mammouth, bison géant, cheval, chameau) dont la subsistance est assurée par un environnement d'une richesse probablement sans équivalent de nos jours. Pour des raisons inconnues, les vestiges de la présence de ces espèces sont aujourd'hui très rares dans le nord-est du continent. Il en va de même des traces de l'occupation humaine, à l'exception de quelques artefacts exhumés dans la région des Grands-Lacs, au nord de la Nouvelle-Angleterre (Maine) et dans les provinces maritimes.

1. A.A. : Avant aujourd'hui, c'est-à-dire avant 1950, date de l'adoption par les archéologues du procédé de datation au carbone 14.

Pour l'instant, aucun site attribuable avec certitude au paléoindien ancien n'a été découvert au Québec. Cependant, compte tenu de l'existence nomade et de la régularité des échanges entre ces populations, on peut présumer de leur présence au Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie. Il est à espérer que des archéologues découvriront bientôt des preuves irréfutables de leur passage sur la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent.

Les paléoindiens récents (9 500-6 000 A.A.) ont vécu dans un cadre naturel différent. Selon des étapes de mieux en mieux connues, la forêt s'est progressivement substituée à la toundra et à la taïga, accélérant dans toute l'Amérique la disparition de la mégafaune et modifiant les habitudes migratoires des troupeaux de caribou. Les Amérindiens, qui fréquentaient à la fois la côte et l'intérieur, ont en conséquence modifié leurs habitudes alimentaires : gibier plus petit mais aussi plus varié, cueillette plus intensive de végétaux... Leur activité principale aurait cependant été la pêche. Quant à l'outillage, notamment les pointes de projectile (flèches et lances marquées par des traces parallèles), il aurait aussi évolué. Ici encore les vestiges ne sont pas nombreux. Cette rareté témoignerait-elle d'un environnement plus difficile? Certains attribuent à la remontée des eaux la destruction de la majorité des sites.

La Gaspésie fait toutefois exception : de Sainte-Anne-des-Monts à Rivière-au-Renard, plusieurs lieux de campement ont été mis au jour non loin du littoral. Dans le Bas-Saint-Laurent, après les recherches préliminaires de Charles A. Martijn dans les années 1970 aux îles aux Lièvres, Verte et Bic, trois sites ont été identifiés récemment (de 1976 à 1980) dans une vallée où coule la rivière du Sud-Ouest, qui se déverse aujourd'hui dans la baie du Bic. Leur altitude de plus de 80 mètres correspond à d'anciennes plages de la mer postglaciaire. Étroitement intégrés à leur environnement, les occupants des lieux pouvaient aussi bien pêcher que chasser.

Un site additionnel, le plus ancien de la tradition plano (paléoindien récent) au Québec, a été découvert durant l'été 1991 près de la rivière Rimouski, à une altitude de 80 mètres et à une distance d'environ 1 km du littoral. Signalons que des débris de charbon de bois ont permis une datation d'une précision exceptionnelle : 8 150 ans avant aujourd'hui. Environ une quarantaine de personnes auraient séjourné sur ce qui correspondait alors à une flèche littorale. Leur rattachement au groupe paléoindien récent ne semble pas faire de doute.

LA PÉRIODE ARCHAÏQUE (7 000-2 000 A.A.)

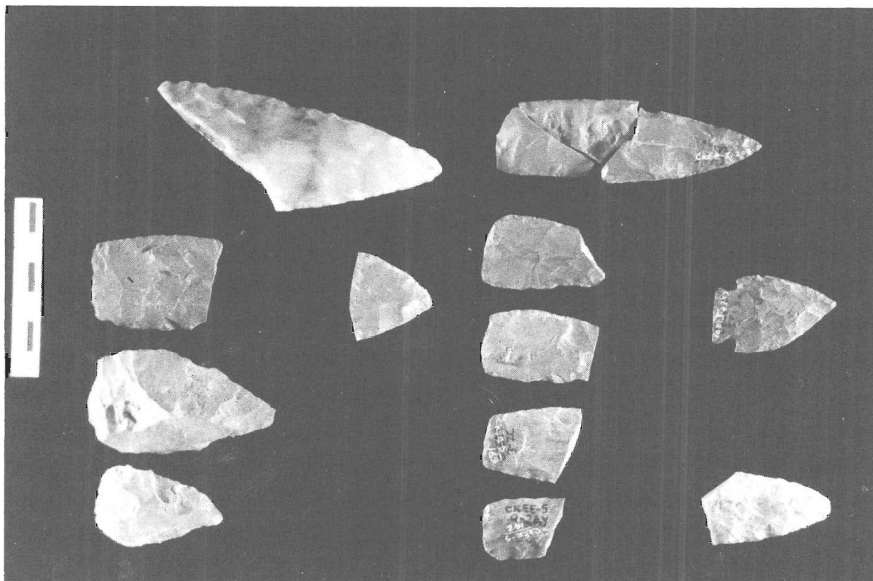
Cette phase chevauche en partie la période du paléoindien récent. Elle est marquée par une utilisation plus intensive des ressources du milieu. Désormais, la forêt est définitivement implantée et la faune s'apparente à celle d'aujourd'hui. Le recul de la mer postglaciaire lui a fait atteindre, à peu de choses près, son niveau actuel.

Les Amérindiens de la période archaïque pratiquent un nomadisme plus restreint et plus cyclique que leurs prédécesseurs. Les Micmacs, Malécites et Abénaquis appartiennent à la tradition de l'archaïque maritime. Sensibles à une écologie plus contrastée, ils parcourent surtout les espaces littoraux du printemps à l'automne : pêche (surtout l'anguille), chasse au petit gibier (porc-épic et oiseaux migrateurs), cueillette de moules, de baies sauvages et d'oeufs d'oiseaux. Ils gagnent volontiers les forêts de l'intérieur en hiver pour y traquer une série de mammifères dont l'ours noir, le caribou et particulièrement l'orignal, moins nomade et plus vulnérable dans la neige.

Sur la rive sud, l'embouchure des rivières et les îles du Saint-Laurent semblent avoir été les points les plus fréquentés : îles de Kamouraska, Rivière-des-Caps, actuel parc du Bic...À l'intérieur des terres, les bassins des lacs ont été l'objet d'une occupation dont il reste à préciser les traditions culturelles: Pohénégamook, Témiscouata, Touladi, Squatec, lac des Aigles, etc.

Des huit sites répertoriés dans le parc du Bic, quatre ont été fouillés. Celui du Cap-à-l'Orignal, un relais probablement montagnais datant d'environ 4 000 ans, serait le plus ancien. On a exhumé des déchets de taille, des foyers et des constructions de bois (traces de pieux). La pierre y voisine les os et l'andouiller. Des pierres rouges (quartzite) communes dans la région du détroit de Belle-Isle et le long des côtes du Labrador mais rarissimes sur la rive sud ont aussi été identifiées, témoignant de l'existence d'un vaste réseau de relations inter-nations.

À Rivière-des-Caps, à l'est de Saint-André-de-Kamouraska, un site d'environ 4 000 ans a livré une sépulture comportant une fosse crématoire, évoquant des pratiques funéraires déjà observées dans le sud de la Nouvelle-Angleterre, signe de référents culturels communs.



Artefacts (Ministère de la Culture)

Dans le secteur de la rivière et du lac Touladi (à l'est du lac Témiscouata), où les recherches sont intensives depuis quelque temps, tout semble indiquer l'existence d'un carrefour d'échanges multiples, de retrouvailles saisonnières impliquant les groupes les plus divers.

LA PÉRIODE SYLVICOLE (2 000-500 A.A.)

Cette période habituellement divisée en trois phases (sylvicole inférieur, moyen et supérieur) correspond à la dernière tranche chronologique de l'époque «pré-contact» (avant l'arrivée des Européens). Elle est souvent associée à deux innovations majeures : la céramique (poterie) et l'horticulture. Dans la haute vallée du Saint-Laurent, la pression démographique et la diminution relative des ressources fauniques ont incité les Amérindiens à adopter un nouveau mode de subsistance. Ils se sont groupés dans des villages semi-permanents; ils ont appris à cultiver le sol pour en tirer des plantes nutritives; ils ont fabriqué des contenants d'argile cuite pour entreposer les surplus. L'Iroquoisie de la période historique ou «de contact» sera directement tributaire de ce mode d'existence.

Ailleurs que dans la plaine de Montréal, les changements ont toutefois été moins perceptibles : les traditions de la période archaïque se sont prolongées. Dans le Bas-Saint-Laurent, par exemple, les campements sont demeurés temporaires et de petite taille, même si leurs occupants y ont effectué de plus longs séjours que durant la période archaïque. Notons surtout qu'à compter de 2 000 A.A., les sites recensés sont plus nombreux : la fréquentation du territoire semble plus assidue, tant sur le littoral qu'à l'intérieur. Les vestiges exhumés, plus diversifiés (pierres, ossements), témoignent de l'intensité des échanges et de distinctions culturelles marquées. Ici et là, de petites quantités de poterie ont été découvertes.

Dans le seul parc du Bic, sept sites ont été fouillés pour la période s'étendant des années 800 à 1 600 de notre ère². Si certains artefacts évoquent la culture iroquoienne, d'autres, plus nombreux, représentent la grande famille algonquienne et font peut-être même référence aux origines préhistoriques de la présence montagnaise sur la Côte-Nord.

LA PÉRIODE HISTORIQUE

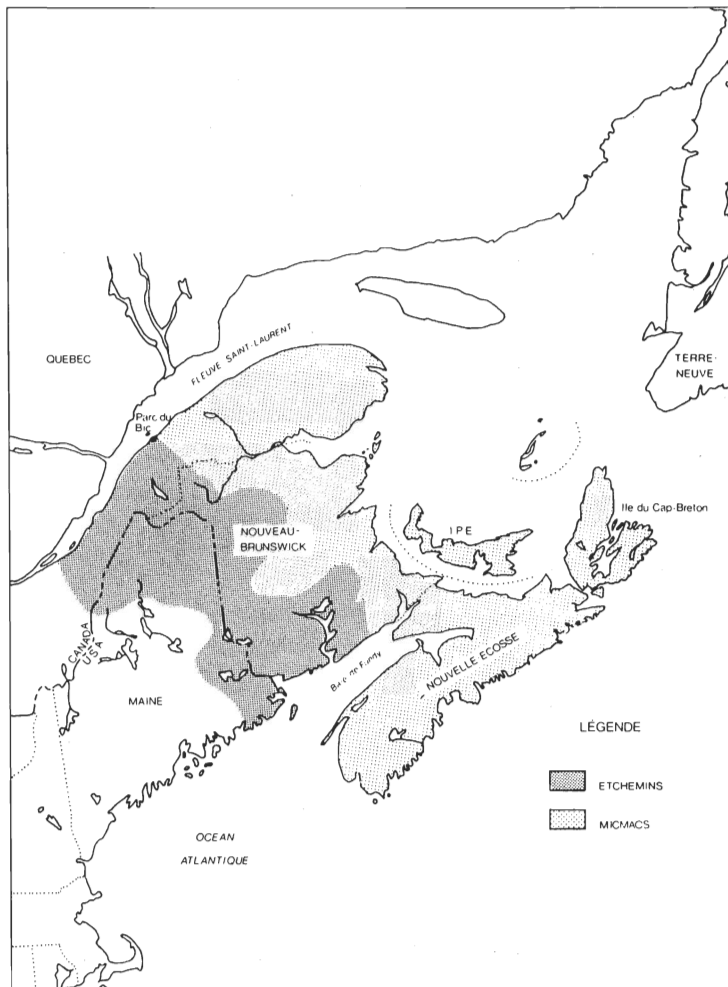
Au moment de l'arrivée des Européens avec leurs croyances, leurs coutumes, leurs métaux, leurs armes à feu, leur alcool, et leur quête incessante de poissons et de fourrures, l'univers amérindien apparaît de plus en plus ramifié et complexe.

En 1535, Jacques Cartier a trouvé plusieurs groupes iroquoiens installés dans la vallée du Saint-Laurent, notamment sur la rive nord entre Hochelaga (Montréal) et l'île-aux-Coudres. À proximité de leurs villages, ils cultivent le maïs, la courge, les haricots et le tabac. Dans le cadre d'expéditions bien organisées, ils se livrent à la chasse et à la pêche un peu partout le long du fleuve. Un groupe de Stadaconé (Québec) séjourne d'ailleurs dans la baie de Gaspé lorsque le navigateur malouin y pénètre pour la première fois.

Au début du XVII^e siècle, lorsque Champlain remonte à son tour le fleuve, il ne rencontre pourtant que des membres de la grande famille algonquienne. Les Iroquoiens ont été refoulés au sud et à l'ouest du Québec actuel, sans doute à la suite d'une série de conflits les ayant opposés à des Micmacs et à des Etchemins (peuples algonquiens).

2. Ces sites réfèrent à la fois aux périodes du paléoindien récent, de l'archaïque et du sylvicole.

**TERRITOIRES DES ETCHEMINS ET DES MICMACS
AU DÉBUT DES ANNÉES 1600**



SOURCE : Pierre Dumais, *Le Bic. Images de neuf mille ans d'occupation amérindienne*, Rimouski, ministère des Affaires culturelles, 1988, p. 16.

À compter de cette époque, le Bas-Saint-Laurent de la période historique aura donc été une terre algonquienne plutôt qu'iroquoienne. Longtemps demeurés chasseurs nomades, divers groupes algonquiens y ont circulé de façon intermittente.

Des Montagnais établis sur la Côte-Nord (Tadoussac, porte d'entrée du Saguenay et chef-lieu de la traite est leur principale base d'opération) séjournent saisonnièrement sur la rive sud où abondent particulièrement l'original et l'anguille. Au XVII^e siècle, les Relations des Jésuites ont permis de documenter ces allées et venues, qui se sont poursuivies jusqu'au XIX^e siècle.

Outre les Montagnais, des Micmacs ont fréquenté le territoire. Le Bas-Saint-Laurent marque alors la limite nord-ouest de leurs zones habituelles de chasse et de pêche, qui couvrent les provinces maritimes (sauf Terre-Neuve) et la Gaspésie (surtout la baie des Chaleurs). Pêcheurs en été, chasseurs en hiver, ils accèdent au Bas-Saint-Laurent en remontant les rivières Restigouche, Matapédia et Patapédia, où ils résident dans des campements semi-permanents qu'ils partagent avec les Etchemins (Malécites). Les preuves de leurs incursions n'abondent pas mais sont irréfutables, que ce soit à la mission du Bon-Pasteur de Rivière-du-Loup en 1677 ou à celle du Bic en 1766. À la fin du XVIII^e siècle, avec l'arrivée de colons loyalistes et acadiens, les Micmacs doivent de plus en plus pratiquer la chasse afin d'assurer leur subsistance. Au début des années 1800, les registres des paroisses et missions cessent de signaler leur présence au Bas-Saint-Laurent.

Les Malécites (nom probablement d'origine micmacque) sont initialement appelés «Etchemins». Ils ont laissé dans la région un souvenir plus vif et plus récent. Leur territoire traditionnel, situé à l'ouest et au sud de celui des Micmacs, a jadis compris le bassin de la rivière Saint-Jean pour se prolonger sans doute jusqu'au Maine. En 1677, certains d'entre eux côtoient les Micmacs à la mission du Bon-Pasteur, un de leurs lieux de rassemblement. Plus tard, la poussée loyaliste consécutive à la guerre d'indépendance américaine a contribué au déplacement plus définitif de leurs itinérances vers le nord.

À partir de la région de Madawaska, ils ont éventuellement franchi la ligne de partage des eaux pour atteindre le fleuve Saint-Laurent. L'original, moins dispersé et d'une plus grande valeur commerciale que le caribou, a d'abord été leur gibier de

prédilection. Puis, au cours du XIX^e siècle, l'original s'est raréfié, sans doute à cause d'une chasse abusive des colons et Amérindiens. Les Malécites ont donc dû miser davantage sur la chasse au caribou dont la présence était plus marginale. Les hordes n'étaient toutefois pas inépuisables. La concurrence de chasseurs blancs a bientôt contribué à éliminer le caribou de la rive sud, à l'exception de quelques bandes localisées dans les monts Chic-Chocs en Gaspésie.

Les Malécites, qui n'avaient sans doute jamais été très nombreux, ont vu leurs effectifs diminuer en deçà de trois cent individus dès le milieu du XIX^e siècle, probablement à la suite d'une série d'épidémies et de famines. Dès 1827, le gouvernement du Bas-Canada a créé une «réserve» à leur intention (bien que la loi autorisant officiellement la constitution de ces territoires - dont ceux de Maria et de Restigouche - n'ait été votée qu'en 1851) dans le futur canton de Viger, où une trentaine de familles se sont installées. Ce fut un échec. Vendues en 1869, ces terres ont été rattachées à la paroisse de Saint-Épiphane, érigée l'année suivante. En 1875, une seconde tentative de regroupement des Malécites dans le canton témiscouatain de Withworth (aujourd'hui territoire non organisé) n'a pas connu davantage de succès.

Avec le temps, la majorité des Malécites semblent avoir gagné les réserves de la Haute-Côte-Nord et de la Gaspésie, ou encore s'être fondus à la population blanche de Rivière-du-Loup, Cacouna, L'Isle-Verte, Trois-Pistoles et Rimouski. Les derniers Malécites dont on a relevé la présence au Bas-Saint-Laurent ont séjourné à Cacouna pendant l'été, sur une réserve de moins d'un demi-acre qui leur avait été concédée en 1891. C'est là que l'ultime descendant de cette nation s'est éteint en 1972.

Mais leur héritage est toujours vivant, si l'on se fie au nombre de toponymes qu'ils ont légués à la région du Bas-Saint-Laurent.

() Ce texte consacré à l'univers amérindien doit beaucoup à la collaboration de Pierre Dumais, archéologue, Denys Delage, sociologue et Laurier Turgeon, historien. Nous les remercions pour leurs commentaires.*

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BÉLANGER, Jean-Pierre. «Tourisme chez les Montagnais, 1864 à 1950». *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, XV, 1 (40) (décembre 1991) : 30-38.

BÉLANGER, Jean-Pierre. «Les mentions relatives au Bas-Saint-Laurent et à la Gaspésie dans les Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson (1834-1910)». *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, XVI, 1 (42) (décembre 1992) : 8-19.

CHAPDELAINÉ, Claude, dir. «Images de la préhistoire du Québec. 5. Le Bas-Saint-Laurent». *Recherches amérindiennes au Québec*, VII, 1-2 (1978) : 63-74.

CHAPDELAINÉ, Claude et Steve BOURGET. «Premier regard sur un site paléoindien récent à Rimouski (Dc Ed-1)». *Recherches amérindiennes au Québec*, XXII, 1 (printemps 1992) : 17-32.

DOMINIQUE, Richard et Jean-Guy DESCHÊNES. *Cultures et sociétés autochtones au Québec. Bibliographie critique.* Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985.

DUMAIS, Pierre. *Le Bic : Images de neuf mille ans d'occupation amérindienne.* Québec, ministère des Affaires culturelles, 1988. 112 p.

DUMAIS, Pierre. «L'archéologie de la période pré-contact dans le Bas-Saint-Laurent : Une science en développement». *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, XIV, 2 (39) (juin 1991) : 4-8.

DUMAIS, Pierre et Jean POIRIER. «Préhistoire récente sur la Côte sud de l'estuaire du Saint-Laurent: Archéologie et relations à l'espace». *Recherches amérindiennes au Québec*, XIX, 2-3 (1989) : 5-19.

DUMAIS, Pierre et Gilles ROUSSEAU. «Trois sites paléoindiens sur la Côte sud de l'estuaire du Saint-Laurent». *Recherches amérindiennes au Québec*, XV, J-2 (1985) : 135 - 149.

LECHASSEUR, Antonio. «Les Amérindiens : Préhistoire et Histoire de 9000 ans avant aujourd'hui à 1970». (Version préliminaire d'un chapitre de l'*Histoire du Bas-Saint-Laurent*). Rimouski, Institut québécois de recherche sur la culture, [1985]. 136 p.

MARTIJN, Charles A. *Les Micmacs et la mer.* Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1986. 343 p.

TURGEON, Laurier. William FITZGERALD et Réginald AUGER. «Les objets des échanges entre Français et Amérindiens au XVI^e siècle». *Recherches amérindiennes au Québec*, XXII, 2-3 (1992): 152 - 167.

AU BAS-SAINT-LAURENT
**UN PAYSAGE
MODELÉ
PAR L'HABITAT...**

Par Régis Jean

En parcourant le territoire, le visiteur découvre peu de traces des premiers établissements permanents au Bas-Saint-Laurent. Les archives ont bien conservé les documents officiels tels que les actes de concession, les inventaires après décès, les actes de «*Foy et Hommage*» rendus par le seigneur aux autorités de la colonie, mais nous connaissons fort peu le quotidien des premiers occupants de notre région.

Nous pouvons cependant imaginer leur existence en fonction d'une série d'activités qui ont dicté autant de manières d'occuper et d'exploiter une région. Un groupe de pêcheurs ne s'approprie pas un territoire de la même manière qu'une collectivité agricole. Le milieu sera d'ailleurs différent : la proximité du poisson, la qualité des havres, l'accessibilité des grèves, des facteurs importants pour les pêcheurs, importeront moins pour les agriculteurs qui rechercheront davantage un sol fertile et bien drainé. Un village du Témiscouata, dont les activités sont principalement orientées vers la forêt, se développera suivant un patron différent de celui d'un village de pêcheurs gaspésiens ou encore d'un village d'agriculteurs du Bas-du-Fleuve.

Ces modes d'occupation d'un territoire n'ont rien d'immuable; ils évoluent au gré des changements d'activités. L'agriculture qui se modernise, la pêche qu'on abandonne ou la diminution de la biomasse forestière ont provoqué et provoquent encore des changements profonds dans la manière d'occuper et d'aménager un territoire.

L'emplacement des habitations, des villages, des voies de communication est en relation directe avec les activités d'une collectivité et l'environnement qui les conditionne. Ce n'est certes pas le hasard qui regroupe les pêcheurs aux Iles-de-la-Madeleine et en Gaspésie, les forestiers sur les hauts plateaux de l'arrière-pays et les agriculteurs sur les larges terrasses qui s'ouvrent en gradins le long du fleuve. Dans la même mesure, le développement industriel et technologique a longtemps été directement relié à la présence de quelques sites hydrauliques dont les ressources énergétiques favorisaient l'établissement de moulins à farine, de carderies ou de scieries.

En somme, nous voyons que les communautés du Bas-Saint-Laurent, comme celles de la plupart des régions de la vallée du Saint-Laurent, se sont

développées en ajustant leurs activités à leur environnement. Le déboisement intensif qu'a connu la région au début du 19^e siècle ouvre de larges bandes de terre à l'exploitation agricole alors qu'ailleurs, le processus recommence. De tels ajustements se sont multipliés dans l'histoire de l'occupation humaine au Bas-Saint-Laurent.

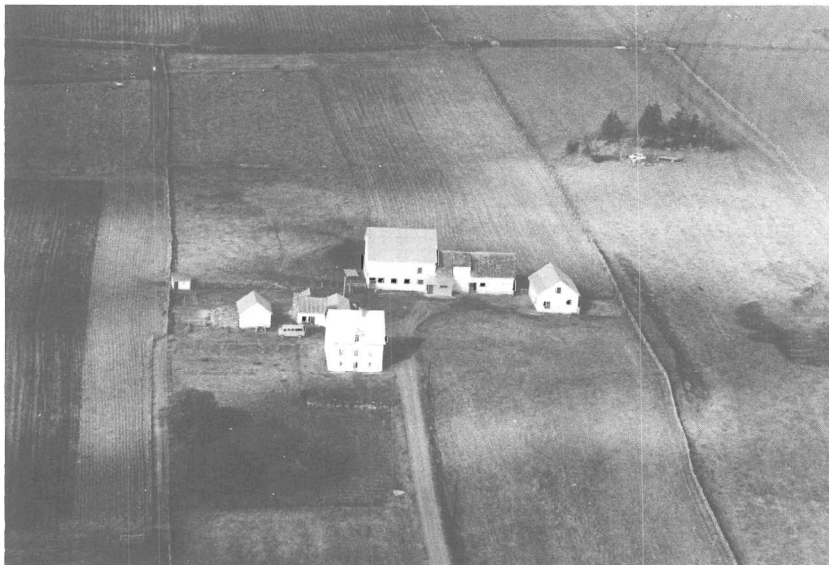
LES ORIGINES : LA CROIX... ET LA FOURRURE

On ne peut parler d'aucun établissement permanent au Bas-Saint-Laurent avant le dernier quart du 17^e siècle. Depuis des siècles, le territoire est cependant très bien connu des Amérindiens.

Dès 1615, les premiers missionnaires Récollets visitent les «*Côtes-du-Sud, les rivières du Loup, du Bic, les monts Notre-Dame*» et pénètrent même jusqu'en Acadie et au Cap-Breton¹. Ils visitent les campements amérindiens et suivent ces derniers au gré de leurs déplacements saisonniers.

La concession de nombreuses seigneuries au cours de la décennie 1670 entraîne dans notre région l'érection des premiers établissements permanents. Les premiers seigneurs sont cependant plus intéressés au lucratif commerce des fourrures qu'à la colonisation de leurs terres. L'un d'eux, Charles-Aubert de la Chesnaye, riche marchand de Québec qui détient déjà un poste de traite à Tadoussac, devient seigneur de Rivière-du-Loup en 1673 et se porte acquéreur de la seigneurie du Bic en 1688. Il exploite un poste de traite à ces deux endroits : il échange les fourrures des Amérindiens contre des textiles importés, des outils de fer et d'autres objets de fabrication européenne.

De tels établissements exigent peu d'installations : un magasin où entreposer les fourrures et marchandises d'échanges, une maison pour le gardien du poste, une grange ou un étable pour garder quelques animaux. Par contre, le poste doit être d'accès facile pour favoriser les contacts avec les pourvoyeurs de fourrures. Il sera construit près du fleuve, à un endroit bien abrité des vents. À Rivière-du-Loup, l'estuaire de la rivière constitue l'endroit idéal pour un tel établissement. Au Bic, on peut supposer que le poste de traite s'élevait dans le voisinage du grand havre naturel protégé de toutes parts par l'île et les montagnes du Bic.



Ferme aux environs de Rivière-du-Loup (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

Alors que la colonisation avait déjà débuté dans l'ouest de la région, ces comptoirs de traite sont sans doute les premiers établissements permanents aménagés au cours du 17^e siècle dans l'est du Bas-Saint-Laurent. L'État des Missions du Canada, dressé à la demande de Mgr de Laval, nous apprend qu'en 1683, il n'y a que quatre habitants à la rivière du Loup (les employés du comptoir de traite), un seul à Kamouraska, 60 (8 familles) à Rivière-Ouelle, 40 (5 familles) à La Pocatière et 11 (2 familles) à Saint-Roch-des-Aulnaies².

À Trois-Pistoles, on assiste en 1696 à l'arrivée des seigneurs Riou, les premiers occupants permanents. À Rimouski, les seigneurs Lepage arrivent vers la même époque (1694).

«TENIR FEU ET LIEU» PRÈS DU FLEUVE

Le censitaire qui recevait du seigneur un lot en concession s'engageait à «*tenir feu et lieu*» sur cette terre, c'est-à-dire à l'habiter et à l'exploiter. C'est le début

de la colonisation du territoire. Le lot concédé mesurait généralement quatre arpents de front sur le fleuve sur une quarantaine d'arpents de profondeur. Ces premiers colons vivant d'agriculture et de pêche, leurs maisons sont naturellement construites près du fleuve. La forêt toute proche offre un riche territoire de chasse, une activité fournissant un apport alimentaire appréciable pour ces familles. Les surfaces cultivées, assez réduites, répondent aux besoins immédiats : l'espace entre la grève et l'escarpement de la première terrasse suffit à l'exploitation agricole. En l'absence de chemins terrestres, le fleuve constitue la voie de communication la plus rapide et la plus facile. C'est pourquoi chaque censitaire bénéficie d'un accès au fleuve.

D'ailleurs, le premier «chemin du Roi» suivait généralement le fleuve et passait souvent à la limite des hautes marées. Le noyau des premiers villages se fixe en bordure de l'eau. À Trois-Pistoles, la chapelle est construite près du fleuve. Il en va de même à Rivière-du-Loup où la première chapelle, érigée en 1792, est construite si près de l'eau qu'elle sera inondée en 1802 et en 1805. C'est là un indice assez évident que les premiers établissements s'alignaient tout près du fleuve. À Rivière-du-loup, le grand-voyer (responsable de voirie) trace en 1799 l'emplacement d'un nouveau chemin situé plus au sud, sur la terrasse. Des seize maisons apparaissant sur son plan en plus de la chapelle, la majorité s'élève près du fleuve. Quelques-unes s'élèvent au pied de la terrasse et une seule est construite sur la terrasse. En 1812, la chapelle sera finalement relocalisée plus loin du fleuve, sur la terrasse, à la hauteur de l'actuelle rue Fraser. Un calvaire, érigé à la sortie ouest de la municipalité, en signale le site. Malheureusement, les vestiges de l'emplacement de la chapelle primitive et du premier village ne sont plus visibles : l'autoroute 20 les recouvre aujourd'hui.

UN DÉPLACEMENT VERS L'INTÉRIEUR DES TERRES

Progressivement, les établissements se déplacent vers le sud. On remarque le même phénomène à L'Isle-Verte et à Trois-Pistoles. La cause n'est pas la crue des eaux mais plutôt un changement d'activités des habitants : au fur et à mesure que la terre est défrichée, que les espaces cultivés augmentent, les terres en culture se trouvent de plus en plus au sud. Peu à peu, les habitants voudront s'établir plutôt vers le centre de leur terre et non plus à l'extrémité.

Ce déplacement tient aussi au fait que le fleuve a perdu peu à peu de son importance au fil des années : des chemins terrestres sont maintenant tracés pour communiquer avec les paroisses voisines. Le chemin du Roi atteint Trois-Pistoles vers 1790. Il se rendra jusqu'à Rimouski vers 1830. Quelques décennies plus tard, le chemin de fer facilitera encore les communications. À compter du moment où existe une voie de communication terrestre, les habitations seront construites le long de ce chemin. Celles qu'on avait jadis édifiées près du fleuve seront parfois «roulées» ou démontées et remontées pièces par pièces, sur le nouvel emplacement.

Un tel remue-ménage a parfois provoqué des conflits. À Trois-Pistoles, notamment, le déplacement graduel du village vers la première terrasse déclencha un véritable schisme à l'intérieur de la paroisse. Les partisans du statu quo souhaitaient reconstruire la chapelle près du fleuve mais les autres voulaient ériger le nouveau temple le long du nouveau tracé du chemin du Roi. Chaque clan a entrepris la construction de sa propre chapelle, persuadé que sa position était juste. Jusqu'en 1852, la paroisse possédait deux églises. Une telle **querelle de clocher** a pourtant laissé peu de vestiges : seule une croix, plantée près du rivage, souligne aujourd'hui l'emplacement de la première chapelle et du village primitif. Le chemin de la Grève, qui dessert aujourd'hui les chalets, est en fait le premier chemin du Roi. Une vieille maison québécoise aux larmiers cintrés s'élève encore près du fleuve, témoin des origines de Trois-Pistoles.

Un autre facteur explique le développement du territoire de plus en plus vers le sud : la démographie. La première rangée de concession, le «premier rang», devient rapidement surpeuplée. Toutes les terres sont occupées et on a alors besoin de nouvelles terres pour établir les nouveaux exploitants. On ouvre alors une seconde rangée de concession, à l'arrière de la première, puis une troisième et une quatrième...

L'ouverture de ces nouveaux territoires, à même la forêt, correspond aux développements démographiques que connaîtra toute la région du Bas-Saint-Laurent au début du 19^e siècle. À titre d'exemple, l'ouverture du deuxième rang de Trois-Pistoles s'effectue dès 1803; celle du troisième rang en 1827³. À Rimouski, l'ouverture du deuxième rang se fera encore plus tôt, vers 1790, soit une dizaine d'années avant que le «chemin de front» ne soit tracé⁴.

La présence ou l'absence d'un chemin de communication aura une influence marquante sur les modèles d'établissement. Si la construction des maisons et des fermes précède le tracé d'un chemin, l'habitant tiendra compte de diverses considérations pour choisir le lot où il s'établira : l'orientation, le relief du terrain, la proximité d'une source d'eau potable... Par la suite, lorsqu'on tracera le chemin, on devra tenir compte des établissements déjà en place pour relier l'habitant A à son voisin B.

À l'inverse, si le tracé du chemin précède l'établissement des colons, ces derniers choisiront de construire leurs maisons en bordure du chemin. Un tel comportement s'explique aisément : une famille qui va s'établir en pleine forêt est isolée du reste du monde. Une simple course au village devient parfois une entreprise dangereuse. En cas de besoin des secours du médecin, de la sage-femme ou du curé, on doit parcourir plusieurs kilomètres. Le voisin est souvent la première personne sur qui on peut compter.

Si la solidarité de ceux qui habitent le même rang est grande, plus étendue encore est celle des voisins immédiats. Ici, [...] le premier voisin fait pour ainsi dire partie de la famille. [...] Pour le voisin, on attelle son meilleur cheval quand il est nécessaire d'aller chercher le prêtre. On a la garde des enfants de la voisine pour l'aider à se relever de couches⁵.

LA LECTURE DU PAYSAGE

Ce qui frappe d'abord certains visiteurs étrangers (européens surtout) qui découvrent la campagne de la vallée du Saint-Laurent, c'est le sentiment que les établissements sont «éparpillés» un peu partout dans la paysage. La présence de «grands espaces» plus ou moins vides en dérouté plus d'un... Finalement, après quelques jours, certaines constantes se dégagent : les maisons s'alignent en général assez près du chemin et parallèlement à celui-ci. Une distance approximative d'une douzaine de kilomètres sépare les villages entre eux. Dans chacun, la silhouette du clocher s'élève très haut dans le paysage. L'église y occupe la place centrale, bien entourée de l'école, de quelques magasins et des autres services : ateliers du cordonnier, boutique de forge (remplacée aujourd'hui par le garage), bureau de poste et caisse populaire.



Saint-Germain de Kamouraska (Macro-inventaire du ministère des Affaires culturelles)

L'observateur attentif retrouvera la même trame un peu partout au Bas-Saint-Laurent, dans les paroisses riveraines aussi bien qu'à l'intérieur des terres. Du coup, les «exceptions» (par exemple, une maison très éloignée de la route par rapport à ses voisines) déclenchent toutes sortes de questions : Pourquoi avoir construit si loin de la route ? Est-ce là l'indice d'un ancien chemin ? La route actuelle suit-elle un nouveau tracé, obligeant les occupants à emprunter une longue «montée» qu'ils doivent déneiger en hiver ? A-t-on plutôt voulu construire près d'une source d'eau potable malgré l'éloignement du chemin ?

L'habitant québécois a appris, à force d'expérience, à apprivoiser son environnement : le soleil, les vents, la température, la neige ont un impact direct sur la manière d'occuper une région. À l'exception des laiteries, les bâtiments agricoles (étables et poulaillers principalement) possèdent de nombreuses fenêtres sur le mur sud. Les maisons sont également orientées, autant que possible, pour bénéficier au maximum de l'ensoleillement. Cela ne signifie pas l'absence de fenêtres s'ouvrant au nord : avec le développement et l'amélioration des systèmes de chauffage au 19^e

siècle, les maisons ont vu le nombre des fenêtres se multiplier même sur les murs du nord.

On tiendra compte, avant la construction de la grange-étable, de la direction des vents dominants pour éviter que la maison ne soit embarrassée par les odeurs désagréables des animaux. On prendra soin également de couper la plupart des arbres autour de la maison et des bâtiments. En effet, on le remarque encore aujourd'hui, rares sont les fermes entourées d'un boisé. Comme «*çaramasse la neige*», on préfère «*désarter*» l'espace au maximum, en laissant au vent le soin de «*balayer la neige*». Pour la même raison, la cour est ouverte à tous les vents. Les bâtiments formant un écran contre les vents occasionnent aussi des «*lames de neige*» à cause du ravalement de la neige. Pour protéger la maison des vents les plus violents, elle sera rehaussée (on dit rehaussée), c'est-à-dire qu'on recouvre le solage et la base des murs d'une bonne épaisseur de neige, qui joue ici un rôle d'isolant thermique. «*Renhausser la maison*» est une pratique ancienne que l'on peut observer encore aujourd'hui dans nos campagnes et qui constitue un autre exemple d'adaptation au milieu naturel.

La durée de l'hiver laisse sa marque sur le paysage architectural des campagnes du Bas-Saint-Laurent comme partout ailleurs au Québec : la grange-étable en est l'exemple le plus évident. C'est le bâtiment le plus important de tout établissement agricole. Ses dimensions imposantes viennent du fait qu'on y entrepose le fourrage des animaux qui y séjournent six à sept mois par année. À l'origine, comme le foin n'était pas pressé en balles, on imagine l'espace requis pour entreposer pareille quantité de fourrages. De nos jours, si les dimensions du bâtiment n'ont pas augmenté au prorata de l'augmentation du troupeau (qui est passé de cinq ou six à soixante ou soixante-dix vaches), c'est que de nouvelles techniques de conservation des fourrages ont vu le jour : foin sec pressé en balles carrées et engrangées au sec, meules rondes de foin sec ou meules enrobées d'une pellicule plastique (semblables à d'énormes guimauves) qui s'entassent près des granges, grandes meules d'ensilage, déposées aussi à l'extérieur des granges ou encore les énormes silos dont la silhouette a changé tout le paysage des campagnes.

La mécanisation croissante de l'agriculture moderne a donc modifié considérablement l'allure des fermes : pour abriter ses quatre ou cinq tracteurs et ses

nombreuses machines, le cultivateur d'aujourd'hui a besoin d'un immense garage servant d'entrepôt et d'atelier de réparation. Les petits bâtiments tels que le poulailler, la porcherie et la bergerie, autrefois dispersés dans la cour, ont disparu du paysage, victimes de la spécialisation. La laiterie, qui abrite aujourd'hui le bassin refroidisseur, s'est greffée à la grange-étable.

On le voit bien : le paysage parle, pourvu qu'on le regarde attentivement. Une simple balade du dimanche peut se transformer en une expédition de découverte pour peu qu'on ouvre les yeux sur certains détails. Pour découvrir une région comme le Bas-Saint-Laurent, on ne doit pas uniquement «visiter» les sites et les attraits touristiques. Il faut prendre le temps de regarder vivre les habitants dans leurs activités saisonnières. Il faut sentir la fébrilité d'une belle journée d'été à l'heure des foins ou encore en septembre, à l'époque du ramassage des pommes de terre. Découvrir le Bas-Saint-Laurent, c'est d'abord rencontrer des gens toujours heureux d'accueillir le visiteur et de partager avec lui une portion de leur quotidien.

NOTES

1. C. Leclerc, *Premier établissement de la Foy en Nouvelle-France*, tome I, p. 93.
2. A. Paradis, *Kamouraska (1674-1948)*, 1948, pp. 20-21.
3. Martin et coll, *Rivière-du-Loup et son Portage*, 1977, p. 69.
4. R. Jean, *La maison Côté de Saint-Anaclet*, 1976, p. 18.
5. J. Provencher, *Les quatres saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, 1988, p.27.

**LE PATRIMOINE
ARCHITECTURAL DU
BAS-SAINT-LAURENT**

Par Paul Trépanier

Un des attraits de l'architecture dans la vallée du Saint-Laurent est sa grande cohérence. Des débuts de la colonie jusqu'à aujourd'hui, les grands courants de l'histoire de l'architecture québécoise se sont propagés à toutes les régions, créant des environnements bâtis qui conservent un air de famille qui surprend toujours le visiteur. Les particularités régionales ont souvent été longues à se former. Il peut s'agir de concentrations plus fortes de certains types de bâtiments, qui s'expliquent par certains événements historiques (périodes de développement plus intenses) ou tout simplement par l'apport de certains individus ou de groupes culturels. Ce sont ces heureux concours de circonstance qui ont permis de créer un cachet propre au patrimoine bâti de chaque région. Le Bas-Saint-Laurent n'échappe pas à la règle. Son architecture, aussi révélatrice que celle d'une ville comme Québec, offre des points forts tout à fait originaux.



La maison Lamontagne (Ministère de la Culture)

La conservation du patrimoine est aussi un autre élément qui procure à certaines régions une plus grande place dans l'histoire de l'architecture québécoise. C'est souvent le hasard, heureux ou non, qui fait qu'une région a pu conserver mieux qu'une autre certains jalons importants de l'histoire du Québec. La maison

Lamontagne à Rimouski-Est est un de ces admirables cas. Bien que située à quelques centaines de kilomètres des plus anciens lieux d'établissement du Québec, elle présente une technique de construction typique des débuts de la Nouvelle-France, le colombage pierroté. Même la ville de Québec ne possède pas d'exemple aussi éloquent de ce type de construction.

UN HÉRITAGE DE NOUVELLE-FRANCE

En plus de la maison Lamontagne, le Bas-Saint-Laurent compte aussi un autre exemple qui témoigne des anciennes techniques de construction en bois ayant prévalu au début de la colonie. Il s'agit de la maison Côté à Saint-Anaclet. Ses murs en poteaux sur sole constituent un des derniers spécimens du genre encore existant au Québec. Dans les centres les plus anciens du Québec, comme la ville de Québec, il ne subsiste que très peu de maisons en bois adoptant le style des maisons du régime français. Même si elles ne sont pas construites en pierre, les maisons Lamontagne et Côté adoptent les dispositions courantes de la première génération de maisons québécoises. Elles sont construites sans cave, directement sur le sol, présentent une ordonnance très équilibrée des ouvertures et l'angle de leur toit crée un pignon qui adopte la forme d'un triangle équilatéral. Les lucarnes sont facultatives et percées ultérieurement lorsque le besoin d'habiter les combles se fait sentir. Les matériaux de revêtement utilisés sont le bardeau pour la toiture et le crépi pour les murs.

L'INFLUENCE BRITANNIQUE

L'architecture britannique mettra du temps à s'implanter en dehors des grands centres urbains du Québec. De 1760, l'année de la Conquête, jusqu'aux environs de 1830, la maison québécoise reste assez imperméable aux façons de construire britanniques. Le classicisme anglais laisse davantage sa marque dans des édifices publics qui sont plutôt rares dans les régions rurales. Au tournant du XIX^e siècle (vers 1800), on construit encore les églises dans la continuité de celles du régime français. L'église Saint-André de Kamouraska en est un des meilleurs exemples québécois. Construite de 1805 à 1811, elle présente une grande simplicité, avec ses murs couverts de crépi blanc, sa façade percée d'un portail et de deux oculi (œils-de-bœufs), surmontée d'un clocher à deux lanternons fort élancé. Son plan sans transept perpétue celui d'un fameux édifice du régime français, l'église des récollets de Québec.



Le presbytère de Cacouna (ministère de la Culture)

Un des exemples les plus significatifs de l'influence de l'architecture britannique est le presbytère de Cacouna, édifié entre 1835 et 1841. Ce bâtiment de dimensions assez modestes présente des dispositions toutes nouvelles. Fortement dégagé du sol, il permet d'occuper le sous-sol et d'habiter «à l'anglaise», les pièces donnant sur un hall d'escalier central. On accède au rez-de-chaussée par une galerie et un portail central fort monumental, couronné d'un pignon triangulaire. Un autre édifice de la même époque affiche la nouvelle façon de faire britannique : le manoir Campbell-Rankin construit en 1835 à Saint-Germain de Kamouraska. Alors que le plan du presbytère de Cacouna est rectangulaire, comme la majorité des maisons québécoises, le manoir Rankin adopte le plan carré des villas classiques anglaises. Il possède de plus un revêtement de crépi de couleur ocre rappelant les villas d'Italie. Ces deux monuments annoncent déjà pour la région l'avènement d'un nouvel art d'habiter, celui qu'adoptera bientôt la maison traditionnelle.

LE NÉO-CLASSICISME QUÉBÉCOIS

La construction qu'on a longtemps appelé la « maison québécoise » est en fait l'habitation traditionnelle de la vallée du Saint-Laurent. Il s'agit sans doute de la maison préférée des Québécois car ses composantes architecturales symbolisent le Québec rural et nostalgique : toit incurvé à larmier débordant, lucarnes, cuisine d'été, portail central, grande galerie. Cette maison, qui apparaît vers 1830, est marquée par le style qui prédomine alors au Québec : le néo-classicisme. Elle reprend l'usage anglais du hall et de l'escalier central et ses ouvertures sont réparties symétriquement de part et d'autre d'un grand portail à l'ordonnance classique. Comme toutes les régions québécoises qui se sont développées au XIX^e siècle, le Bas-Saint-Laurent compte un grand nombre de maisons traditionnelles. Entre la Côte-du-Sud et Trois-Pistoles, on y trouve même une variante tout à fait originale : la maison avec larmier cintré.

Le néo-classique s'est aussi fait sentir en architecture religieuse. Trois monuments importants sont construits entre 1824 et 1845 : les églises de Saint-Germain de Rimouski, de Sainte-Luce et de Cacouna. Même si toutes trois ont été modifiées à l'extérieur, deux d'entre elles ont conservé leur somptueux décor intérieur, Sainte-Luce et Cacouna. Ces églises et leurs intérieurs ont été dessinés par les principaux disciples québécois du néo-classicisme : les Baillairgé, Berlinguet et Leprohon.

L'ÉCLECTISME

L'éclectisme est le mouvement architectural qui caractérise le plus l'époque victorienne (règne de Victoria 1^{re} qui va de 1837 à 1901). Si l'éclectisme chapeaute plusieurs mouvements stylistiques (néo-gothique, néo-Queen-Anne, Second Empire, néo-Renaissance italienne etc.), il qualifie particulièrement les réalisations architecturales inspirées à la fois par plusieurs styles historiques (le terme « éclectique » signifie formé d'éléments empruntés à divers systèmes). On reconnaît bien l'éclectisme dans les résidences cossues de la fin du XIX^e siècle qui sont des créations plus personnelles, voire originales, que des réinterprétations très pures de styles anciens.

L'éclectisme naît au XIX^e siècle d'une volonté de se démarquer du classicisme et d'un nouvel intérêt pour l'histoire, notamment celle du Moyen Age. On s'inspire des cathédrales gothiques pour renouveler le style des églises. Apparaissent alors des décors en forme d'ogive, des gâbles, des pignons et de hauts clochers finement découpés. C'est le cas de l'église anglicane St-Barthelemy de Rivière-du-Loup (1841), de la cathédrale de Rimouski (1854), des églises Saint-Patrice de Rivière-du-Loup (1856) et de L'Isle-Verte (1855). Le néo-gothique est moins populaire en matière d'architecture domestique. On emprunte pour les maisons plusieurs éléments pittoresques du Moyen Age : les dentelles de bois qui ornent le débordement des toitures, les bay-windows etc. Souvent, l'inspiration gothique ne se fait sentir que par une ornementation des chambranles des fenêtres et par la présence d'une lucarne triangulaire au centre de la toiture. Dans des versions plus élaborées, les maisons néo-gothiques se présentent comme des petits châteaux, asymétriques, au plan et à la silhouette fortement découpés. Un des plus beaux exemples québécois de cottage néo-gothique est la villa Molson à Cacouna, mieux connue sous le nom de «Château Vert».

DEUX FIGURES DE L'ÉCLECTISME DANS LE BAS-SAINT-LAURENT : GEORGES BOUILLON ET DAVID OUELLET

La fin du XIX^e siècle dans le Bas-Saint-Laurent a été marquée par l'apport de deux grands architectes : David Ouellet et le chanoine Georges Bouillon. David Ouellet (1844-1915) est un des plus prolifiques architectes québécois. À l'échelle du Québec, on lui doit près de 80 églises, une quarantaine de décors intérieurs, une trentaine de presbytères, plus d'une centaine de réaménagements d'églises, une quinzaine de couvents en plus d'une cinquantaine de bâtiments civils. Né à La Malbaie, il étudie au collège de La Pocatière et c'est dans cette même région qu'il livre sa première œuvre, en 1876, l'église de Rivière-Ouelle. Pendant sa carrière, Ouellet est très actif dans l'Est du Québec, où il intervient dans près de 80 paroisses. Dans le Bas-Saint-Laurent, ses œuvres principales sont les églises de Rivière-Ouelle (1876), Trois-Pistoles (1882), Saint-Denis (1886), Bic (1892), Saint-Clément (1898), Saint-François-Xavier (1905); les presbytères de Rivière-Ouelle (1882, monument historique), de Saint-Alexandre (1906), de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup (1907); les nouvelles façades des églises de Saint-Fabien (1898), de Saint-Pacôme (1901), de Sainte-Luce (1914). Le style de David Ouellet est très varié et s'adapte aux

moyens financiers des paroisses. Lorsque les conditions sont favorables, l'architecture de David Ouellet adopte des formes souvent massives aux effets parfois exubérants.

Le prêtre-architecte Georges Bouillon (1841-1932) est originaire de Rimouski. Avant même d'être ordonné en 1874, il est déjà un habile dessinateur à qui on a confié la conception d'une église à Hull. De 1883 à 1891, il est responsable de l'architecture puis procureur du diocèse d'Ottawa. C'est à ce titre qu'il réalise plus d'une dizaine d'églises et quelques presbytères. L'œuvre la plus célèbre conçue à cette époque est sans contredit la chapelle du couvent de la rue Rideau, dont le décor néo-gothique est aujourd'hui installé dans le Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa. Les premières réalisations du chanoine Bouillon dans sa région natale datent de 1898. Il s'agit de l'évêché de Rimouski et du couvent des Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Cette même année il dessine aussi la décoration intérieure de l'église du Bic et de celle de Trois-Pistoles. En 1903, ses plans d'un nouveau maître-autel (aujourd'hui démolé) pour la cathédrale sont réalisés de même que la chapelle privée de l'évêque. La dernière réalisation de sa carrière est l'église Saint-Moïse dans la vallée de la Matapédia (1914). La contribution du chanoine Bouillon à l'architecture québécoise du tournant du siècle a été remarquable. Ses œuvres qui empruntent au gothique, au baroque ou au byzantin, ont contribué à renouveler le vocabulaire de l'architecture religieuse du Québec.

LE XX^e SIÈCLE

Ce panorama succinct du patrimoine architectural du Bas-Saint-Laurent serait incomplet sans une brève incursion au XX^e siècle. Bien qu'il est encore un peu tôt pour porter un jugement sur une période qui n'est pas encore terminée, on peut souligner l'apport de quelques architectes précurseurs de la modernité. L'architecte Edgar Courchesne est un de ceux-là. Travaillant à la fois à Montréal et à Rimouski, il a été, avec Adrien Dufresne, un des deux principaux disciples de l'architecte français Dom Paul Bellot. Comme celles de son maître à penser, les églises réalisées par Courchesne comportent des voûtes de béton dont l'ampleur crée de vastes espaces dégagés à l'effet tout à fait unique. Edgar Courchesne a construit quatre églises dans le Bas-Saint-Laurent dont deux sont des reconstructions d'édifices anciens partiellement incendiés. Les églises de Saint-Épiphane et de Sainte-

Blandine datent respectivement de 1946 et de 1948. Non seulement Courchesne est-il un précurseur par l'usage qu'il fait du béton mais encore est-il aussi un des premiers architectes québécois de la période moderne à penser à intégrer des murs anciens à une structure nouvelle. En 1957, Edgar Courchesne dote la région de deux autres églises modernes : Luceville et Sainte-Agnès à Rimouski, cette dernière maintenant l'esprit des églises de Dom Bellot.

Pour en savoir plus sur l'architecture du Bas-Saint-Laurent :

COMMISSION DES BIENS CULTURELS DU QUÉBEC. **Les chemins de la mémoire; monuments et sites historiques du Québec.** Tome 1. Québec, Les Publications du Québec, 1990. 560 p.

NOPPEN, Luc. **Au Musée des beaux-arts du Canada : «une des plus belles chapelles du pays.** Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1988. 108 p.

TANGUAY, Sylvie. **David Ouellet (1844-1915), architecte : exploration de la pratique architecturale relative à l'architecture religieuse en milieu rural, à la fin du XIX^e siècle.** Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1989. 141 p.

TARDIF-PAINCHAUD, Nicole. **Dom Bellot et l'architecture religieuse au Québec.** Québec, P.U.L., 1978. 262 p.

Les plus récentes publications du GRIDEQ

CAHIERS DU GRIDEQ

- N^o 15 : **Consommation des mass médias, régions et classes sociales.** Par Bruno Jean, Danielle Lafontaine et Benoît Lévesque. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1985, 375 p.
Prix : 6 \$ + T.P.S.
- N^o 16 : **Les chantiers forestiers de la Rimouski (1930-1940). Techniques traditionnelles et culture matérielle.** Par Louise Proulx. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1985, 105 p.
Prix : 4 \$ + T.P.S.
- N^o 17 : **La papeterie de la Vallée de la Matapédia : du projet à la lutte.** Par Jean Bonneville. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1986, 245 p.
Prix : 5 \$ + T.P.S.
- N^o 18 : **Organisations populaires et transformations sociales. Le R.O.C.C.R. et six de ses organismes-membres.** Par Marie Blanchard. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1986, 359 p.
Prix : 5 \$ + T.P.S.
- N^o 19 : **La régionalisation de Radio-Québec : l'histoire d'un prétexte.** Par Laura Chouinard et Michel Pomerleau. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1987, 205 p.
Prix : 5 \$ + T.P.S.
- N^o 20 : **Enjeux forestiers.** Sous la direction de Paul Larocque et Jean Larrivée. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1991, 216 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.

ACTES ET INSTRUMENTS DE LA RECHERCHE EN DÉVELOPPEMENT RÉGIONAL

- N^o 1 : **La ruralité en question.** Par Bruno Jean et al. Rimouski, UQAR -GRIDEQ, 1985, 75 p.
(épuisé)
- N^o 2 : **Psychanalyse et changement social : réflexions épistémologiques sur la question du développement.** Sous la direction de Danielle Lafontaine. Rimouski, UQAR - GRIDEQ, 1986.
Prix : 15 \$ + T.P.S.
- N^o 3 : **Vers de nouveaux territoires intermédiaires?** Par Hugues Dionne et al. Co-édition GRIR et GRIDEQ, 1986.
Prix : 8 \$ + T.P.S.
- N^o 4 : **Agriculture collective et développement régional. Le JAL et les Maraîchers de la Mitis.** Par Martin Harrison. 1987, 279 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.
- N^o 5 : **Pouvoir local et développement dans la Vallée de la Matapédia, 1974-1983.** Par Linda Rouleau. 1988, 368 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.
- N^o 6 : **Formation et Savoir-Faire, (Échanges Nord-Sud : pour des transferts sur mesure).** Actes du colloque de l'IDNS (1987). 1989, 113 p.
Prix : 8 \$ + T.P.S.
- N^o 7 : **Les villages ruraux menacés : le pari du développement.** Actes du colloque du GRIDEQ, 1989.
Prix : 12 \$ + T.P.S.
- N^o 8 : **L'identité territoriale : la dualité rurale-urbaine dans la M.R.C. Les Basques.** Par Claude Pigeon. 1991, 186 p.
Prix : 5 \$ + T.P.S.

- N^o 9 : **L'appropriation des projets de développement. Le cas des Micro-réalisations au Burkina Faso.** Par Benoît H. Ouédraogo. 1992, 133 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.
- N^o 10 : **Le vertige de la liberté. Essais sur la Pologne postcommuniste.** Sous la direction d'Oleg Stanek. 1993.
Prix : 9.35 \$ + T.P.S.

TÉMOIGNAGES ET ANALYSES

- N^o 1 : **Une forêt pour vivre. Témoignage d'un sylviculteur.** Par Léonard Otis et coll. 1989. 124 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.
- N^o 2 : **L'utopie en acte : la Commune de la Plaine.** Par Marc Corbeil. 1990. 110 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.
- N^o 3 : **D'hier à demain : la pêche maritime au Québec.** Par O. Cloutier et al. 1991. 116 p.
Prix : 5 \$ + T.P.S.
- N^o 4 : **Femmes violentées. Derrière le masque du silence.** Par R. Gratton et S. Lambert. 1992. 120 p.
Prix : 10 \$ + T.P.S.

HORS SÉRIE

- Du local à l'État : les territorialités du développement.** Co-édition GRIR et GRIDEQ, 1986, 141 p. Par Hugues Dionne et al.
Prix : 12 \$ + T.P.S.

Actes du colloque. Le financement du développement régional. GRIDEQ, Rimouski, 1988, 274 p.

Prix : 5 \$ + T.P.S.

De la Loire au Saint-Laurent. GRIDEQ, GRIR et URA 915. Sous la direction de J. Chevalier, B. Jean et al., 1991.

Prix : 12 \$ + T.P.S.

Veillez inclure les frais suivants : T.P.S. : 7 % du montant et ajouter une somme de 3,50 \$ pour les frais postaux et de manutention.

Pour commander ou obtenir la liste
complète des publications écrivez à :

Secrétariat du GRIDEQ
Université du Québec à Rimouski
300, allée des Ursulines
Rimouski (Québec)
G5L 3A1

Téléphone : (418) 724-1440

Téléphone : (418) 724-1441

La publication du livre **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent** a été rendue possible grâce à la contribution financière des organismes suivants :

- La Direction du Bas-Saint-Laurent du ministère de la Culture
- La Fédération régionale des caisses populaires du Bas-Saint-Laurent
- L'Association touristique du Bas-Saint-Laurent
- L'Université du Québec à Rimouski
- Le Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec.